

SÉLECTION
DU MOIS

BLACK
ROSE

Elle James
Une mère
en cavale

B.J. Daniels
Un protecteur si
séduisant

 HARLEQUIN

BLACK
ROSE

SÉLECTION
DU MOIS

Elle James
Une mère
en cavale

B.J. Daniels
Un protecteur si
séduisant

 HARLEQUIN

OceanofPDF.com

ELLE JAMES

Une mère en cavale

BLACK ROSE

éditions  **HARLEQUIN**

OceanofPDF.com

1

— Bonne nuit, ma belle. Tâche de te reposer, surtout... Tu l'as bien mérité ! déclara Brent en reconduisant Kayla jusqu'à la porte de service donnant sur le parking. Et merci ! Si nous avons eu autant de monde ce soir, c'est grâce à toi.

Brent Kitchens était le propriétaire de la galerie d'art la plus prestigieuse de Seattle.

Kayla lui sourit.

— C'est plutôt à moi de te remercier, Brent, dit-elle en jouant avec le médaillon en or qui pendait à son cou. Je rentre directement me mettre au lit. Ce genre de réception m'épuise !

Elle omit d'ajouter que, si elle était fatiguée, c'était surtout parce qu'elle était enceinte de trois mois. Un secret qu'elle n'avait confié à personne.

En effet, elle ignorait quel retentissement la nouvelle de cette grossesse aurait sur sa carrière d'artiste peintre, au moment où celle-ci connaissait une ascension fulgurante. D'autant qu'elle serait seule pour élever son enfant.

— Dors bien, mon ange, dit Brent en lui tapotant l'épaule. Veux-tu que je demande à l'un de mes vigiles de t'escorter jusqu'à ta voiture ?

— Non, merci. Ça ira.

Elle déposa un baiser sur sa joue et sortit. Lorsque la porte claqua derrière elle, elle sursauta et pressa le pas.

En arrivant à la galerie, plus tôt dans l'après-midi, il faisait grand jour, et elle n'avait pas pensé qu'une fois la nuit tombée, le parking à l'arrière du bâtiment serait si sombre. L'unique lampe n'éclairait pas son 4x4 noir, qui se fondait dans l'obscurité. Pointant sa clé vers l'arrière du véhicule, elle

déclencha l'ouverture automatique des portières. Alors qu'elle tendait la main vers la poignée, elle perçut un mouvement du coin de l'œil.

Elle n'eut pas le temps de réagir : une main lui recouvrit la bouche, étouffant le cri qui montait dans sa gorge et lui coupant la respiration.

Elle se débattit, animée autant par l'instinct de survie que par le désir de protéger son bébé. Hélas, son agresseur était plus fort qu'elle.

Il la poussa violemment contre le flanc de la voiture. Kayla sentit une douleur fulgurante lui transpercer les côtes, et craignit aussitôt pour la vie de son enfant. Hélas, il lui était impossible d'échapper à l'emprise de son agresseur. Celui-ci lui fit faire volte-face et la plaqua contre la carrosserie, pesant sur elle de tout son poids. D'une main, il la bâillonnait et, de l'autre, lui immobilisait le bras.

Elle était face à un homme sans visage, intégralement cagoulé. Seuls ses yeux étaient visibles dans la pénombre — des yeux marron clair, presque jaunes, comme ceux d'un tigre. C'est du moins ce qui sembla à Kayla — mais la peur faussait peut-être ses perceptions.

Il éclata de rire.

Un son bas, guttural, à glacer le sang. Il n'avait pas prononcé un mot, ni proféré la moindre menace, mais elle sut, sans l'ombre d'un doute, qu'il allait la tuer. De sa main libre, elle appuya sur les divers boutons que comptait le trousseau de clés, priant pour trouver le bon. Le verrouillage automatique des portières s'enclencha, les phares clignotèrent.

Son assaillant plissa les yeux et, devinant ses intentions, lui saisit le poignet. Heureusement, elle parvint à enfoncer le bouton d'alarme juste avant qu'il ne lui arrache son trousseau.

L'avertisseur sonore se mit à hurler, les feux avant et arrière à s'allumer et s'éteindre alternativement, tandis que le parking s'emplissait de bruit et de lumière.

Kayla entendit grincer les gonds de la porte de service. Si elle voulait vivre, il fallait qu'elle signale sa présence au plus vite.

Elle mordit de toutes ses forces la main qui la bâillonnait. L'homme jura et relâcha légèrement son emprise. Kayla en profita pour pousser un cri bref et strident.

— Bon sang... ! fit la voix de Brent. Que se passe-t-il ? Kayla ? C'est toi ? Que quelqu'un appelle la police ! cria-t-il.

En un éclair, l'homme saisit Kayla à la gorge, et serra. Suffoquant, elle planta ses ongles dans ses bras et lutta de toutes ses forces pour lui faire

lâcher prise.

Mais ne bougeant pas d'un pouce, il lui murmura à l'oreille :

— Tu t'en tires pour cette fois, mais je reviendrai !

Il arracha la fine chaîne en or qu'elle portait autour du cou, puis la lâcha si brusquement qu'elle glissa à terre.

La tête de Kayla heurta l'asphalte avec un bruit sourd.

A moitié assommée, elle sentit l'air qui s'engouffrait enfin dans ses poumons. Alors qu'un voile épais lui brouillait la vue, des cris assourdis parvinrent à ses oreilles, comme au travers d'un mur de ouate, avant de s'éteindre complètement. Elle vit la silhouette de son agresseur disparaître. Puis les phares cessèrent de clignoter, engloutis par la nuit, tandis que Kayla sombrait dans l'inconscience.

* * *

Elle ouvrit les yeux, et fixa les chiffres lumineux de son radio-réveil, posé sur la table de nuit. Le cauchemar s'estompa rapidement, mais l'image de deux prunelles fauves continuait de danser devant ses yeux.

En proie à une sensation d'oppression et de terreur, elle sauta à bas de son lit. De l'air... Elle avait besoin d'air. Elle courut à la fenêtre, écarta les rideaux, souleva la vitre et inspira à fond.

Dès que les battements de son cœur se furent un peu calmés, elle recouvra toute sa lucidité. Elle se trouvait loin de Seattle, bien à l'abri dans sa villa de location, au bord de l'océan.

Sa thérapeute lui avait conseillé de se mettre au vert quelque temps, mais c'était elle qui, sur un coup de tête, avait choisi de se rendre à Cape Churn, une tranquille petite ville côtière. L'idée lui était venue grâce à une brochure immobilière aux photos alléchantes trouvée dans sa boîte aux lettres. Hautes vagues, plages désertes, petites rues pittoresques... Ces images avaient exercé sur elle une attraction irrésistible. Depuis l'agression, elle ne parvenait plus à peindre, et ce lieu, qui respirait le calme et la sérénité, semblait être l'endroit idéal pour retrouver l'inspiration.

— L'endroit idéal pour attendre un enfant, murmura-t-elle en caressant son ventre.

Il était encore trop tôt pour sentir le bébé bouger, mais elle se plaisait à imaginer que sa fille — elle était sûre qu'il s'agissait d'une fille — donnait des coups de pied quand elle lui parlait. Son bébé était la seule famille qui

lui restait. Lorsqu'elle s'était réveillée à l'hôpital, après l'agression, le docteur avait assuré qu'elle avait eu de la chance de ne pas avoir fait de fausse couche. Si elle voulait garder son bébé, avait-il dit, il fallait qu'elle prenne davantage soin d'elle, qu'elle se repose et évite de se faire trop de souci. Et surtout, qu'elle demeure en lieu sûr.

Il l'avait également questionnée à propos de son entourage : avait-elle une famille, des amis, un mari pour la soutenir ? Apparemment, les réponses de Kayla ne l'avaient guère satisfait. Elle ne pouvait lui en vouloir : quoiqu'il lui en coûte de l'admettre, elle n'avait personne sur qui compter, ni frères, ni sœurs, ni parents. Tony, qui était à la fois son meilleur ami et le père de son enfant, était mort trois mois plus tôt dans un accident de voiture — deux jours seulement après l'insémination artificielle à laquelle ils avaient choisi d'avoir recours.

Tony et elle n'étaient pas amoureux l'un de l'autre, mais, unis par une profonde affection et le même désir de fonder une famille, ils avaient pris la décision de concevoir et d'élever ensemble un enfant. Kayla souhaitait créer un foyer empli de chaleur et d'amour ; un endroit où, enfin, elle serait vraiment chez elle. C'était son rêve le plus cher depuis la disparition de ses parents, bien des années auparavant.

— Nous aurons une maison à nous, mon bébé, promit-elle. Tu n'as pas de papa, c'est vrai... Mais je serai toujours là pour toi. Tout ira bien, tu verras.

C'était la pensée de cet enfant qui l'avait aidée à tenir le coup après la perte de son meilleur ami et l'anéantissement de leurs projets de bonheur ; qui lui avait donné la force de lutter contre son assaillant et d'appeler à l'aide. Et c'était pour son bébé encore qu'elle avait trouvé, après l'agression, la force de se relever et d'aller s'installer ailleurs.

Elle regarda par la fenêtre. Le brouillard s'était levé et avait recouvert le littoral. Sans le doux bruit des vagues qui venaient se briser sur la falaise et l'air salé du large, il lui aurait été impossible de deviner qu'elle se trouvait au bord de l'océan.

Son cœur retrouva un rythme normal tandis que les derniers lambeaux de cauchemar se dissipaient.

Elle espérait que la paix du lieu les envelopperait, elle et son bébé, comme un cocon. Pour leur santé à tous deux, elle avait besoin de repos.

Afin qu'elle puisse trouver le sommeil plus aisément, sa thérapeute lui avait appris à visualiser un lieu où elle se sentait bien. Cette technique lui

avait également permis de limiter les cauchemars qui l'avaient assaillie nuit après nuit après le drame. A présent qu'elle était à Cape Churn, cela serait encore plus facile, car c'était *ici* qu'elle se sentait le mieux, avec l'océan, le vent et les vagues. Les mauvais rêves finiraient par s'estomper avec le temps — du moins l'espérait-elle. Peu à peu, elle deviendrait plus forte. Cet endroit paisible serait celui de sa guérison.

Elle laissa la fenêtre entrouverte, regagna son lit et posa sa tête sur l'oreiller.

Très vite, ses paupières se firent plus lourdes et elle ferma les yeux, tandis que son esprit dérivait dans l'oubli.

Mais, à l'instant précis où elle s'endormait, un cri perçant déchira la nuit.

OceanofPDF.com

2

— Je l'ai trouvée à cet endroit précis, affirma Judd Strayhorn, un retraité du coin, en montrant du doigt la scène de crime circonscrite par une bande de plastique jaune. Je ne l'ai pas touchée. J'ai bien vu qu'elle était morte : elle avait la peau pâle comme de la cire et le visage enfoncé dans le sable.

Gabe parcourut la plage du regard, cherchant un indice — objet égaré, empreintes de pas autres que celles de Judd ou de l'expert médical. Tout élément pouvant l'aider à découvrir comment cette femme avait été assassinée serait le bienvenu.

— Merci, Judd. Si ça ne vous ennuie pas, j'aimerais que vous vous rendiez au commissariat dans la journée. Nous prendrons votre déposition.

— Bien sûr.

Judd secoua la tête, fixant le corps nu et sans vie de la victime, auprès duquel était accroupi le médecin légiste.

— Je préfère ne pas imaginer ce que les parents de cette jeune femme s'apprêtent à endurer. J'ai une fille un peu plus âgée qu'elle. Quelle tragédie ! conclut-il en soupirant, les épaules basses, avant de ramasser sa canne à pêche, puis de gravir péniblement le chemin qui menait à la route.

Gabe partageait sa peine. Certes, il n'avait pas de fille, mais il avait récemment découvert qu'il était le père d'un adolescent. Apporter ce genre de nouvelle à des parents avait toujours été à ses yeux l'aspect le plus pénible du métier. Et cela serait sans doute encore plus difficile maintenant qu'il avait lui-même un fils.

L'inspecteur en chef Tom Taggart croisa les bras.

— Vous pensez que c'est la fille dont la disparition a été signalée hier soir ?

— Cheveux roux foncé, un mètre soixante-cinq environ... Oui, c'est forcément elle, répondit Gabe en hochant la tête.

— Ses amis et elle ont passé la soirée à la plage, celle qui se trouve sous le vieux phare. Selon eux, elle les a quittés aux alentours de minuit. A l'origine, elle devait seulement aller chercher une couverture dans la voiture.

— La marée était haute, hier soir. Vous pensez qu'elle a pu perdre pied et être entraînée au large ?

Cape Churn était en effet connue pour ses courants sous-marins, qui pouvaient se révéler traîtres. Rares étaient les parents qui laissaient leurs enfants en bas âge s'amuser dans l'eau près du phare ; ils préféraient les emmener plus bas sur la côte, dans des zones où les courants étaient moins dangereux. Mais les adolescents et les jeunes qui venaient en vacances à Cape Churn oubliaient parfois de se renseigner sur les conditions météorologiques ou d'écouter les mises en garde qu'on leur avait faites.

— Il faudra attendre d'avoir le rapport du médecin légiste pour le savoir, répondit Taggert. Mais j'ai du mal à croire qu'elle ait décidé d'aller se baigner seule, surtout dans une eau aussi froide.

— Vous avez sans doute raison. D'ailleurs, s'il s'agissait d'un accident, cela n'expliquerait pas pourquoi elle est nue, alors que, d'après ses amis, elle portait un jean et un sweat-shirt à capuche quand elle les a quittés.

Le médecin se releva, enjamba la bande jaune et se dirigea vers l'inspecteur en chef.

— Salut, Tom, fit-il en ôtant ses gants en latex.

— Salut, Gordon.

Taggert désigna la victime d'un signe de tête.

— Meurtre ? s'enquit-il.

— Ça m'en a tout l'air. Je ne peux pas me prononcer avant d'avoir terminé l'autopsie, mais les hématomes qu'elle a sur le cou ressemblent fort à des marques de strangulation. Je vous fais parvenir le rapport dès que possible. En attendant, à votre place, je commencerais à chercher celui qui a pu faire ça.

Le légiste prit congé, et escalada à son tour le sentier escarpé.

— Si vous espériez laisser vos soucis derrière vous en quittant Seattle, c'est raté, commenta Taggert, les yeux rivés sur l'océan.

Gabe secoua la tête.

— C'est vrai qu'en revenant dans ma ville natale, j'aspirais à plus de tranquillité.

— On n'a pas toujours ce que l'on veut... Je vous ai averti quand vous avez signé votre contrat d'embauche : la plupart du temps, ici, c'est le calme plat, mais il arrive malgré tout que nous ayons quelques turbulences. En particulier quand le brouillard se lève. Vous n'ignorez sans doute pas, d'ailleurs, que les gens du cru le surnomment « le linceul du diable ». Superstition locale...

L'inspecteur en chef le regarda du coin de l'œil et lui demanda :

— Quel temps faisait-il, hier soir ?

— Il y avait du brouillard, répondit Gabe d'un ton neutre.

Il avait presque oublié les légendes que les anciens récitaient en chuchotant — comme si les raconter à voix haute risquait d'attirer le mauvais sort.

Tom secoua la tête.

— Cette purée de pois est une vraie malédiction. Elle peut camoufler bien des noirceurs.

Gabe l'approuva en silence. La brume était une couverture idéale pour quelqu'un qui projetait de commettre un crime.

— Je me charge de quadriller le phare et les alentours. Peut-être que quelqu'un aura vu ou entendu quelque chose.

— Très bien. Et la prochaine fois que le « linceul du diable » se lèvera, gardez l'œil sur votre famille. On a peut-être un assassin qui court, et je ne veux pas qu'on prenne des risques inutiles, d'accord ?

— Oui, monsieur, approuva Gabe.

Il pensait également que la prudence était de mise dans une affaire de cette gravité. Il n'avait pas la naïveté de croire qu'il ne se passait jamais rien dans les petites municipalités comme Cape Churn, mais il ne s'attendait pas non plus à ce qu'un meurtre soit commis dans sa ville natale.

Il gravit le sentier qui menait à la route et monta dans son véhicule tout-terrain, se sentant soudain aussi vieux que Judd Strayhorn. Lui qui avait permis à Dakota de circuler librement à vélo, il devrait revenir sur sa promesse. En effet, le fait que la victime soit une femme ne voulait pas nécessairement dire que le tueur ne s'en prendrait pas à des adolescents de sexe masculin.

Gabe serra les dents. Ce serait là un nouveau motif de dispute avec son fils, qu'il ne connaissait guère mieux maintenant que quatre mois plus tôt.

— date à laquelle la mère du garçon était venue le déposer chez lui, sans plus de cérémonie que s’il s’était agi d’un vulgaire paquet.

Dakota le mettait à l’épreuve, il le savait. Mais, ce que l’adolescent ignorait, c’est qu’il n’était pas disposé à céder. En fait, Gabe était d’autant plus déterminé à sauver cette relation que la mère de son fils avait démissionné. Trop jeune encore pour être autonome, Dakota devait savoir qu’il avait quelqu’un sur qui compter. Même s’il en voulait à son père, qu’il refusait d’appeler « papa ».

Gabe prit la direction du phare, roulant tranquillement et s’arrêtant en chemin devant les quelques gîtes et résidences secondaires qu’il rencontrait.

La plupart des habitations étaient désertes, la saison estivale n’ayant pas encore débuté. L’année scolaire ne serait pas finie avant quinze jours à Seattle et à Portland. Ce qui laissait à la police environ deux semaines pour trouver le meurtrier. Passé ce délai, une foule de victimes potentielles convergeraient vers Cape Churn pour les vacances d’été. Il y aurait plus de monde à surveiller, davantage de délits, et donc un supplément de travail pour la police.

Actuellement, la ville comptait moins de huit mille habitants. Et, parmi eux, se cachait un assassin.

* * *

Debout devant son chevalet, qu’elle avait fixé entre deux rochers, Kayla se tenait au bord de la falaise, non loin du cottage.

Les cheveux volant au vent, sa peinture à l’huile durcissant sur sa palette, elle parcourait l’horizon du regard, dans l’espoir qu’un détail inattendu l’inspirerait. Sur sa gauche, à huit cents mètres environ, un autre promontoire rocheux jaillissait de l’océan.

Elle apercevait vaguement, un peu en retrait du bord de la falaise, la ligne sombre d’un bâtiment se profilant à travers les arbres, et prit mentalement note de demander à Jillian Taylor, l’agent immobilier, qui habitait là-haut.

Mais, où que se pose son regard, et en dépit de ses efforts de concentration, les couleurs refusaient de prendre forme sur la toile. Le cri de la nuit précédente résonnait sans fin dans son esprit, comme un écho.

Sur le moment, elle s’était dit qu’elle était encore en train de rêver. Et, de toute façon, le brouillard avait tout englouti : il lui avait été impossible

de distinguer le phare désaffecté qui se dressait à moins de cent mètres de son cottage. Dans pareilles conditions, si quelqu'un avait réellement appelé à l'aide, elle n'aurait pu courir à son secours sans prendre le risque de tomber de la falaise.

Quand elle était sortie ce matin, le soleil avait fait disparaître les dernières vapeurs de brume ; elle n'avait aperçu personne, pas même les jeunes gens que, la veille au soir, elle avait vus descendre sur le chemin menant à la plage.

Par prudence, elle s'était abstenue d'aller jeter un coup d'œil sur le sentier. Bien que sa grossesse ne soit pas encore visible, elle sentait que des changements physiques étaient en train de s'opérer, que son centre de gravité se modifiait, et elle jugeait préférable de ne pas s'aventurer sur une pente dangereuse, à moins d'y être absolument obligée. Elle s'était donc contentée de s'approcher du bord de la falaise et de scruter l'étroite bande de sable qui s'étirait au pied des parois abruptes, en contrebas, sans apercevoir âme qui vive. Il n'y avait que la nature à l'état brut, sauvage et belle.

La splendeur de cette côte crénelée, des nuages chassés par le vent et de l'immense étendue étincelante avait réveillé son énergie créatrice. Dans un élan d'optimisme, elle était retournée en courant à la maison, avait attrapé chevalet, peinture et pinceaux, et s'était empressée de ressortir pour peindre le bord du monde.

Mais, une fois face à sa toile, elle avait eu l'impression de suffoquer, comme le soir de l'agression.

Et à présent elle se tenait là, au soleil, le pinceau à la main, avec sur sa palette un éventail de tons ocre et ciel, mais rien ne venait.

Sa gorge se contracta, ses yeux s'emplirent de larmes. Elle comprit alors pourquoi, depuis la nuit fatidique de son agression, elle avait la sensation d'étouffer : voilà deux semaines qu'elle retenait ses sanglots, qu'elle s'efforçait d'ignorer sa peur et sa tristesse.

C'était une chose d'être privée d'inspiration à Seattle, dans le bruit et l'agitation. Mais c'en était une autre de ne pas réussir à peindre à Cape Churn, l'endroit où elle était censée guérir, se débarrasser de ses démons et se remettre au travail. Si elle ne parvenait pas à peindre ici, alors cela signifiait qu'elle avait peut-être été traumatisée au point de perdre définitivement son talent.

Ses doigts tremblants laissèrent échapper le pinceau, qui tomba à ses pieds. Comme elle se penchait pour le ramasser, une main d'homme surgit dans son champ de vision et s'empara vivement de l'instrument.

Elle poussa un cri, fit un bond en arrière et lâcha sa palette, qui tomba sur le sol rocailleux. Kayla heurta de la hanche le trépied du chevalet, qui oscilla si violemment que la toile fut happée par le vent et s'envola par-dessus le bord de la falaise, avant d'aller s'écraser sur les rochers en contrebas.

L'homme se précipita vers Kayla et, l'attirant brutalement dans ses bras, l'écrasa contre son torse.

Elle se débattit, lui martelant les tibias et la poitrine de coups de pied et de coups de poing.

— Mais, bon sang...

— Lâchez-moi ! Lâchez-moi ! hurla-t-elle en lui décochant un nouveau coup dans la cheville.

Comme il esquissait un léger mouvement de recul, elle crut un instant qu'elle allait pouvoir lui échapper. Hélas, il lui emprisonna le poignet et, pour la seconde fois, la plaqua rudement contre son torse puissant et musclé. Kayla en eut le souffle coupé.

Pour prévenir toute nouvelle attaque de sa part, il lui immobilisa les bras le long du corps.

— Allez-vous vous tenir tranquille ? Je ne vous veux pas de mal.

— J'aurais pourtant cru le contraire ! articula-t-elle d'une voix que la frayeur rendait presque inaudible.

— Si j'avais voulu vous faire du mal, croyez-vous que je vous aurais sauvé la vie ?

— Sauvé la vie ? répéta-t-elle, incrédule.

Levant la tête, elle croisa alors un regard clair comme l'azur.

Tout en continuant à la tenir étroitement serrée contre lui, l'inconnu lui fit effectuer un demi-tour sur elle-même. Elle se retrouva face au vide, à trente centimètres du bord.

— Quand vous avez bondi en arrière, vous avez failli faire un joli plongeon ! lui souffla-t-il à l'oreille.

Des morceaux de roche se détachèrent et glissèrent ; les plus gros se fracassèrent contre des saillies sur la paroi avant de disparaître dans l'eau au milieu d'une gerbe d'éclaboussures.

Kayla réprima une nausée et inspira une bouffée d'air frais pour apaiser son estomac.

C'est seulement alors qu'elle prit conscience de sa proximité physique avec l'inconnu, dont le torse musclé, aussi solide qu'un rempart, était pressé contre son dos. Ses bras forts encerclaient sa taille, tel un garde-corps.

— Vous l'avez échappé belle !

La cage thoracique de l'homme vibra contre ses omoplates, et elle ressentit une sorte de fourmillement électrique sur l'arrière de ses cuisses, ses fesses, sa taille — sur chaque partie de son corps qui était en contact avec le sien. Un phénomène qui n'était pas dû à la peur, mais à quelque chose de bien différent...

Elle se raidit.

— Vous pouvez me lâcher, je ne suis pas suicidaire ! Je n'ai pas l'intention de me jeter dans le vide, si c'est ce qui vous inquiète.

Il desserra lentement son étreinte, comme s'il hésitait à la croire. Avant de la libérer, il recula, lui donnant suffisamment d'espace pour qu'elle puisse s'écarter sans danger du rebord.

Elle pivota et lui fit face. Grand, large d'épaules, il portait un uniforme bleu marine qui mettait en valeur sa taille et ses hanches étroites, et une étoile argentée sur la poitrine.

Elle poussa un soupir. Un officier de police... Il n'y avait rien à craindre — à part la façon dont son cœur s'emballait dès que son regard rencontrait le sien.

Elle n'avait jamais vu des yeux aussi bleus. Ses cheveux blonds, ébouriffés par le vent, lui conféraient un charme naturel irrésistible, auquel n'étaient sans doute pas étrangères ses pommettes hautes et la fossette qui se creusait dans sa joue gauche lorsqu'il souriait — ce qui était le cas en cette seconde. Une fois encore, elle eut le souffle coupé.

Par réflexe, elle leva la main pour saisir la chaîne en or qui pendait à son cou. Ce ne fut que quand ses doigts rencontrèrent sa peau nue qu'elle se souvint : le pendentif qui renfermait une photographie de ses parents lui avait été volé par son agresseur. Elle tressaillit et laissa retomber sa main.

— Bonjour. Gabe McGregor, officier de police.

Il lui tendit une main large et calleuse. Ses doigts se refermèrent autour de ceux de Kayla. Sa poignée de main, chaude et ferme, était agréable, comparée à la brise froide qui venait de l'océan.

Trop agréable, même.

Depuis maintenant deux semaines, Kayla devait se maîtriser pour ne pas frémir lorsqu'un homme, quel qu'il soit, la touchait. D'après sa thérapeute, c'était une réaction parfaitement normale après le traumatisme qu'elle avait subi, mais cela n'en demeurait pas moins gênant. C'était d'ailleurs en partie ce qui l'avait poussée à se réfugier dans un lieu isolé.

Alors pourquoi était-elle si peu pressée de rompre le contact avec l'agent McGregor ? Cette totale absence de peur était étrange... et quelque peu déroutante.

— Kayla Davies, dit-elle en se dégageant. C'est une habitude, chez vous, d'arriver sur la pointe des pieds ?

La fossette du policier se creusa, et ses yeux bleus pétillèrent.

— J'ai appelé, mais vous étiez certainement trop concentrée pour m'entendre. Désolé pour la toile, acheva-t-il d'un air contrit.

Elle haussa les épaules.

— Elle était encore vierge, de toute façon.

Elle leva les yeux vers lui, plaçant sa main en visière pour ne pas être éblouie par le soleil.

— Qu'est-ce qui vous amène au phare, agent McGregor ?

— Appelez-moi Gabe.

Il esquissa un bref sourire, puis son visage se fit grave tandis qu'il ajoutait :

— C'est une visite officielle.

— Officielle ?

— Oui.

Il tira un stylo et un calepin de sa poche.

— Etiez-vous à proximité du phare hier soir, aux alentours de minuit ?

Kayla se tourna vers le cottage, un petit sourire aux lèvres.

— Oui. J'habite ici. A minuit j'étais au lit, en train de chercher le sommeil. Pourquoi ?

Il inclina la tête.

— J'ignorais que le cottage était loué. Quand êtes-vous arrivée ?

— Hier, en fin d'après-midi.

— Avez-vous vu quelqu'un dans les parages ?

— Oui. Des jeunes gens sont descendus à la plage juste avant la tombée de la nuit.

Elle s'accroupit pour ramasser le pinceau qui était tombé dans la bagarre, le plaça dans sa mallette, et ajouta :

— Sauf erreur de ma part, il y avait trois filles et deux garçons.

— Personne d'autre ?

D'un signe de tête, elle indiqua la maison cachée dans les arbres, sur la falaise.

— Il m'a semblé voir un homme promener son chien, là-bas. Comme j'étais à l'intérieur et que je l'ai aperçu à travers la fenêtre, je n'en suis pas certaine. Après le coucher du soleil, j'ai baissé les stores de ce côté-là de la maison.

Elle ne lui dit pas pourquoi elle l'avait fait. L'agent McGregor n'avait pas besoin de savoir que la nouvelle locataire du cottage avait peur du noir.

— Et à minuit ? Avez-vous vu ou entendu quelque chose ? Un détail insolite ? Une voiture, des voix, un cri... ?

— Comment ? fit Kayla d'une voix étranglée.

Elle eut l'impression que l'air lui manquait. La sueur se mit à perler sur son front.

— Avez-vous entendu une voiture monter jusqu'ici, des voix, un cri, ou quoi que ce soit d'autre ?

— Un cri ? répéta-t-elle en portant la main à sa gorge. Pourquoi ? Qu'est-il arrivé ?

L'agent McGregor pinça les lèvres.

— Ce matin, on a retrouvé sur la plage le corps de l'une des filles que vous avez aperçues hier soir. Elle a été assassinée.

3

Pour la seconde fois, Gabe dut saisir la jeune femme à bras-le-corps pour l'empêcher de tomber. Elle s'affaissa contre lui, évanouie, et sa tête roula en arrière. Sur sa gorge claire, il distingua la marque encore visible de meurtrissures anciennes.

— Madame Davies ?

Il ramena doucement en arrière les somptueuses mèches auburn qui lui cachaient les yeux. Un déclic se fit alors dans son esprit : il avait récemment rencontré cette couleur de cheveux quelque part, mais où ?

Puis cela lui revint : la victime de la plage avait elle aussi les cheveux roux foncé.

— Madame Davies, s'il vous plaît... Réveillez-vous ! dit-il en la secouant doucement.

Elle cligna des paupières et le fixa d'un air effaré. Puis ses yeux s'emplirent de larmes.

— Je suis désolée.

Elle tenta de le repousser, mais il se refusait à la lâcher, craignant qu'elle ne soit trop faible pour tenir sur ses jambes.

Sans cesser de la soutenir, il glissa un bras autour de sa taille. Il faisait bien une tête de plus qu'elle ; il sentait, contre son torse, la douce pression de ses seins ronds, et, sur sa main, la caresse de ses longues boucles soyeuses.

Avec son teint pâle, qui contrastait avec le feu sombre de sa chevelure, la jeune femme dégageait une séduisante aura de féminité et de fragilité qui aurait réveillé les instincts protecteurs de n'importe quel homme.

Alors que signifiaient ces ecchymoses sur son cou ? se demanda-t-il. Qui avait pu vouloir lui faire du mal ?

— Je peux tenir debout, assura-t-elle.

— Je ne vous crois pas. Si vous n’y voyez pas d’inconvénient, je préfère que nous nous éloignions un peu du bord avant de vous lâcher.

— Mais j’étais en train de peindre, protesta-t-elle en agitant mollement la main.

— Etant donné que la toile s’est envolée, je pense que la séance est terminée.

Elle soutint son regard un instant, puis soupira.

— Vous avez raison. De toute façon, je me demande qui j’essaie de convaincre, marmonna-t-elle.

Tout en la maintenant contre lui, il lui tendit sa mallette de matériel et cala le chevalet sous son bras libre.

— Prête ?

— Je suppose que oui.

Elle jeta un regard par-dessus le bord de la falaise.

— Croyez-moi, vous ne la retrouverez pas, fit Gabe en l’entraînant vers la maison. Et, de toute façon, vous ne pourriez pas la récupérer. La paroi est trop abrupte pour être praticable, dans un sens ou dans l’autre.

Un sourire illumina fugitivement les traits de l’artiste, avant qu’un nuage ne vienne assombrir son regard vert.

— Je vous assure que je peux marcher toute seule.

— Commencez par faire quelques pas avec moi, et nous verrons ensuite.

Elle se laissa guider durant plusieurs mètres, puis leva les yeux vers lui.

— Vous voyez ?

Avec réticence, il la lâcha, et fut envahi par une étrange impression de vide. Il aurait voulu la garder bien à l’abri au creux de son bras.

Ce besoin de la protéger tenait sans doute au fait qu’elle était mince et frêle. Elle avait la fragilité poignante d’une enfant abandonnée. Sa peau claire faisait ressortir les cernes sombres sous ses yeux, qui conféraient à ses traits magnifiques un caractère mystérieux et tragique.

Ils rejoignirent le cottage en silence. Gabe ne voulait pas la questionner tant qu’elle serait debout, de peur qu’elle ne tombe une nouvelle fois. Il poursuivrait son interrogatoire lorsqu’elle serait confortablement assise dans un fauteuil. Apparemment, la jeune femme ne paraissait pas non plus pressée de répondre à ses questions : ses lèvres pincées et ses sourcils froncés trahissaient son inquiétude.

Parvenue devant la maison, elle poussa la porte et s'arrêta.

— Souhaitez-vous entrer ?

— Oui, je vous remercie, madame Davies.

Il entra et posa le chevalet contre le mur.

L'intérieur était décoré de meubles clairs et solides. Le vaste séjour comportait une grande baie vitrée donnant sur l'océan.

— Mon prénom est Kayla. Quand vous m'appellez Mme Davies, j'ai l'impression d'être une vieille dame !

Elle posa sa boîte de matériel sur une table basse et se rendit dans la cuisine. Elle fouilla les placards l'un après l'autre, avec des gestes rapides et efficaces. Pourtant, lorsqu'elle sortit la bouilloire, Gabe remarqua que ses mains tremblaient légèrement.

Aussitôt, il la rejoignit et s'empara de l'ustensile.

— Asseyez-vous.

Il la conduisit jusqu'à la petite table, tira une chaise et l'obligea à s'asseoir.

L'espace d'un instant, elle parut sur le point de protester, puis sembla soudain perdre tout désir de lutter. Le visage de marbre, l'air fermé, elle regarda par la fenêtre.

— Je croyais avoir rêvé.

— Comment ?

Il s'assit en face d'elle et lui prit les mains.

— De quoi parlez-vous ?

— Le cri...

Les yeux de Kayla se détachèrent de la fenêtre pour se fixer sur lui.

— Je pensais que le cri faisait partie de mon cauchemar. Et je n'ai rien fait.

Le désespoir qui se lisait sur ses traits donna à Gabe l'envie de l'attirer de nouveau dans ses bras. Il aurait voulu pouvoir éloigner les fantômes qui la hantaient. Il serra ses doigts dans les siens.

— Alors, comme ça, vous avez entendu un cri ?

— Oui. J'avais fait un mauvais rêve, et j'étais sur le point de me rendormir lorsque ça s'est produit.

— Quelle heure était-il ?

— Minuit environ. J'ai pensé que je somnolais, que c'était moi qui avais crié. Mais je sais à présent que je ne dormais pas.

Elle se dégagea et cacha son visage dans ses mains.

— Elle a crié, et moi, je suis restée couchée sans rien faire...

— Vous ne pouviez pas deviner.

Lorsqu'elle releva la tête, il vit que ses joues étaient striées de larmes.

— J'aurais pu l'aider.

— Et risquer de vous faire tuer ?

— Si j'avais compris ce qui se passait, j'aurais appelé la police.

— Et, selon toute probabilité, l'homme aurait filé avant que nous arrivions sur place.

Il lui reprit la main.

— Vous n'êtes pas responsable de la mort de cette adolescente. Il n'y a qu'un seul responsable : le meurtrier.

Les yeux de Kayla s'élargirent, et elle porta sa main libre à sa gorge.

— Co... Comment est-elle morte ?

Les yeux de Gabe revinrent se poser sur les meurtrissures brunâtres qu'elle avait au cou.

— Il est difficile d'affirmer quoi que ce soit avant d'avoir eu le rapport d'autopsie, mais il semble qu'elle ait été étranglée.

— Oh ! mon Dieu ! Non...

— Qu'y a-t-il ?

Elle se remit à pleurer et baissa la tête, les épaules secouées de sanglots.

— Kayla, qu'avez-vous ?

Il se pencha et posa une main sur son bras.

— C'est ma faute !

— Quoi ? Mais non, Kayla, vous n'y êtes pour rien, je vous l'ai dit !

— Si, je suis responsable. Vous ne comprenez pas !

Elle releva la tête, et déclara, l'air très grave :

— Tout cela, c'est à cause de moi.

— Cela a-t-il un rapport avec les bleus que vous avez au cou ?

Le regard vide, elle le fixait comme si elle ne le voyait pas vraiment.

— Il m'a suivie, c'est forcé.

— Qui donc ?

— Je l'ignore.

Elle serra convulsivement les doigts de Gabe.

— Il est venu pour me tuer, mais c'est à cette fille qu'il s'en est pris...

— Qui, Kayla ?

Gabe nageait en pleine confusion. Quelqu'un voulait-il tuer Kayla ?

Mal à l'aise, il s'aperçut que, physiquement, elle avait le même profil que la victime : ossature frêle, cheveux roux foncé. Mais cela signifiait-il pour autant qu'elle était menacée ? N'était-elle pas plutôt victime de son imagination débridée ? Ne la connaissant pas, il aurait été bien en peine de le dire.

— Qui, d'après vous, a assassiné cette fille ? Qui en veut à votre vie ?

— Je ne sais pas.

Du bout des doigts, elle effleura sa gorge meurtrie.

— Tout ce que je sais, c'est qu'il a déjà essayé de me tuer, et qu'il a failli réussir.

Reprenant visiblement ses esprits, elle planta son regard vert dans le sien.

— Je sais aussi qu'il va recommencer.

* * *

Quelques heures plus tard, Kayla était de nouveau seule. Après qu'elle lui eut relaté les circonstances de son agression, l'agent McGregor avait pris congé, en lui promettant de contacter la police de Seattle pour obtenir le rapport officiel, au cas où l'incident aurait un lien avec le meurtre de la plage. Il avait cependant assuré que c'était peu vraisemblable.

Cape Churn se situait à trois heures de route de Seattle et, comme Kayla l'avait dit elle-même, personne ne savait où elle était à présent. Il y avait vraiment très peu de chances pour que son assaillant ait un moyen de la retrouver. Pourtant, Kayla, pieds nus devant la fenêtre qui surplombait la route, avait l'impression d'être enfermée dans une cage dorée.

Certes, la vue était moins belle qu'à l'arrière du cottage, qui donnait sur l'océan, mais, de ce côté-ci, elle avait la possibilité de voir qui montait jusque chez elle ou passait sur la route.

Pour l'instant, l'océan avait perdu de son attrait. Son chevalet était posé près de la baie vitrée, inutile, bien que le paysage soit toujours aussi splendide. Le soleil, haut dans le ciel, inondait de lumière les falaises et la masse argentée des vaguelettes blanches de l'océan. Mais Kayla, totalement à court d'inspiration, était incapable de goûter cette beauté et d'apposer la moindre couleur sur sa toile. L'image d'un corps flottant au gré du courant l'obsédait.

Une adolescente était morte quasiment devant sa porte la nuit précédente, et elle avait entendu son appel au secours.

Elle ne pouvait s'empêcher de songer à ce qui serait arrivé si personne ne l'avait entendue crier, à Seattle. Son assaillant leur aurait sans doute ôté la vie, à elle et à son bébé.

— Je n'ai pas réagi comme je l'aurais dû, murmura-t-elle. J'aurais peut-être pu aider cette fille si j'avais compris...

Elle ferma les yeux, l'estomac noué.

— Je n'ai vraiment pas été à la hauteur... Et j'ai peur de ne pas être à la hauteur avec toi non plus, mon bébé.

Elle caressa son ventre.

— Je pensais qu'ici, nous ne risquerions rien. Maintenant, je n'en suis plus du tout certaine. Mais où aller ? Serions-nous en sécurité ailleurs ?

Son estomac gronda, lui rappelant qu'elle avait faim.

Tout en s'activant dans la cuisine, elle s'interdit de penser au meurtre, se concentrant uniquement sur ce qu'elle était en train de préparer. Elle ne pouvait se permettre d'écouter ses peurs. Cela ne servirait à rien. De toute façon, l'agent McGregor avait probablement raison : cette agression était sans rapport avec ce qu'elle avait subi à Seattle. C'était une tragédie — une affreuse, une absurde tragédie —, mais ce n'était pas sa faute. Tout cela ne la concernait en rien.

Alors pourquoi ne parvenait-elle pas à s'en convaincre ?

* * *

A l'autre bout de la ville, Gabe McGregor, au volant de sa voiture de patrouille, ralentit et vint se ranger près de Dakota, qui marchait, seul, au bord de la route, en poussant son vélo devant lui. Il baissa la vitre côté passager et se pencha pour voir le visage de son fils.

— Je t'ai cherché partout. Où étais-tu ?

L'adolescent haussa les épaules.

— Ici et là...

En effet, il circulait beaucoup à vélo, sillonnant les collines qui entouraient Cape Churn.

Gabe, qui roulait au pas pour rester à son niveau, avait du mal à réprimer son agacement.

— Nous avons déjà abordé cette question. Je ne vois pas d'inconvénient à ce que tu ailles chez tes amis, mais je veux savoir quand tu pars, où tu vas et à quelle heure tu rentres.

— Non mais c'est Alcatraz ici, ma parole !

— Pas de mon point de vue, non.

Néanmoins, Gabe avait conscience que parler à un adolescent rebelle à travers une vitre n'était pas le plus sûr moyen de se faire entendre. Il donna un coup d'accélérateur et se gara devant Dakota, lui coupant la route. Puis il descendit du véhicule, s'interrompant pour faire signe à une connaissance qui passait par là, avant de reprendre le fil de sa conversation avec l'étranger qu'était son fils.

Il y avait tout juste quatre mois qu'il avait appris l'existence de ce dernier. La mère de Dakota n'avait jamais pris la peine de l'avertir qu'un enfant était né de leur brève rencontre. A l'époque où il avait eu cette aventure, Siena avait vingt-cinq ans, et Gabe, qui n'en avait que dix-huit et était un garçon naïf, avait été flatté de susciter l'intérêt d'une femme plus âgée, allant même jusqu'à se figurer qu'il était amoureux d'elle. Elle était alors en vacances à Cape Churn et, après son départ, il n'avait plus jamais entendu parler d'elle. Jusqu'à récemment.

Un jour, Siena avait sonné à sa porte, à Seattle, pour lui dire qu'il avait un fils. Elle avait poussé devant elle le garçon, qui tenait à la main une unique valise, en déclarant qu'il était devenu trop difficile à gérer. Puis elle était repartie.

Une fois passé le choc initial, Gabe avait pris conscience que, s'il voulait s'occuper convenablement de son fils, il serait difficile de continuer à vivre à Seattle, au milieu du stress ambiant, avec les horaires infernaux qui étaient les siens.

Il avait donc démissionné et était revenu à Cape Churn. Mais rien ne l'avait préparé au délicat métier de parent — et encore moins à élever un adolescent difficile. Apparemment, Dakota avait eu quelques petits démêlés avec la justice. Rien de très grave, mais il était aujourd'hui en probation. C'était d'ailleurs sans doute ce qui avait épuisé la patience de sa mère.

Gabe se passa la main dans les cheveux et se plaça devant Dakota. Il avait des progrès à faire en matière d'éducation.

— Je ne te demande pas de me tenir informé de tes faits et gestes pour t'embêter, mais parce que je me fais du souci pour toi.

— Oui, eh bien, pourrais-tu te faire un peu moins de souci ? Je ne suis pas un bébé ! Je n'ai pas besoin qu'on me tienne la main.

Le sous-entendu était clair. Il voulait dire : « Je n'ai pas besoin de *toi*. »

Gabe ne sourcilla pas. Quoi qu'il en pense, Dakota avait besoin d'un père. Et, étant donné que Gabe était le seul adulte sur lequel il pouvait compter, il faudrait bien qu'il le supporte jusqu'à la fin du lycée. Il n'était pas du style à renoncer si facilement.

— Non. C'est impossible. Tu es mon fils.

Dakota eut un reniflement de mépris.

Gabe se retint de lui dire sa façon de penser. Il se souvenait avoir eu la même attitude à son âge. Dieu merci, ses parents ne l'avaient pas abandonné pour autant.

— Comme je te l'ai déjà dit, j'ignorais que j'avais un fils jusqu'à très récemment ; sinon, je me serais impliqué dès le début dans ta vie. Maintenant tu es là, et tu comptes à mes yeux. Nous trouverons un moyen d'établir une relation père-fils, quoi qu'il en coûte.

Ce n'était pas exactement le message qu'il avait eu l'intention de faire passer, mais tant pis ! Il avait déjà tenté de mettre en application les conseils théoriques qu'il avait pu lire sur la façon dont il fallait s'y prendre pour communiquer avec un adolescent, et cela n'avait pas davantage fonctionné.

— Je souhaite que tu me dises où tu es car je veux m'assurer que tu es en sécurité.

Les sourcils de Dakota disparurent sous sa frange hirsute.

— Vraiment ? Que veux-tu qu'il m'arrive dans ce trou perdu ? Il ne se passe jamais rien, ici.

Gabe inspira profondément.

— A l'évidence, tu n'es pas au courant.

— Au courant de quoi ?

— Une jeune fille a été retrouvée morte sur la plage ce matin. Etranglée.

Cette déclaration éveilla l'intérêt de son fils, qui le considéra avec des yeux étrencis.

— Tu n'inventes pas cette histoire simplement pour me faire peur, au moins ?

Gabe pinça les lèvres.

— Je préférerais l'avoir inventée.

Le jeune garçon pâlit.

— Morte ? Sans blague ?

— Oui. Je ne veux plus que tu traînes seul sur les routes.

L'expression rebelle reparut sur le visage de Dakota.

— Je ne suis pas une fille ! Je sais me défendre.

— Tu es sûr ? Toutes les victimes de meurtre ne sont pas des femmes, tu sais.

— Ça ne signifie pas que ça m'arrivera à moi ! C'est tout ce que tu voulais me dire ? demanda-t-il en faisant rebondir son vélo avec impatience.

— Fais-moi savoir où tu vas, et quand. C'est tout ce que je te demande. Comme ça, je saurai dans quels fossés il faut que j'aille regarder si tu es en retard.

— Si j'avais le droit de conduire, tu n'aurais plus peur que je me fasse renverser !

Gabe secoua la tête en souriant.

— C'est là que tu te trompes... Quand tu conduiras, je m'inquiéterai encore plus !

— On dirait que je ne suis pas près de m'installer derrière un volant ! soupira Dakota.

— Ta période de mise à l'épreuve prend fin samedi. Nous commencerons les leçons de conduite à ce moment-là, je te le promets.

Le garçon racla le bout de sa chaussure de tennis sur le gravillon qui bordait la route.

— C'est complètement idiot de mettre quelqu'un en probation pour un simple graffiti !

— C'est considéré comme du vandalisme, énonça Gabe d'un ton détaché. Tu as dégradé la propriété de quelqu'un. Que dirais-tu si on traçait des inscriptions sur ta maison ?

— Je n'en sais rien. Je n'ai pas de maison.

Gabe inspira profondément. Le petit n'avait pas tort. Ils vivaient chez la sœur de Gabe, qui tenait des chambres d'hôtes. Ils déménageraient lorsqu'il aurait acheté une maison, mais, pour cela, il attendait d'avoir un coup de cœur.

— Tu n'as qu'à laisser un message sur mon répondeur quand tu pars chez des amis et quand tu rentres, d'accord ?

— Je n'ai pas d'amis.

— Envoie-moi au moins un texto pour me dire où tu vas.

Il avait parlé d'un ton plus sec qu'il n'aurait voulu, mais il ne pouvait pas non plus marcher éternellement sur des œufs avec son fils, songea Gabe.

— Et ne sois pas en retard pour le dîner, tu sais que ça agace ta tante.

Il grimpa dans son 4x4 et s'éloigna, tout en suivant son fils du regard dans son rétroviseur. Le laisser derrière lui sur la route ne lui plaisait guère mais, à moins de le faire monter de force dans la voiture, il n'avait pas le choix.

Dakota ne mesurait pas la gravité de la situation.

Un meurtrier circulait librement dans la ville et, jusqu'à ce qu'ils l'arrêtent, personne ne serait en sécurité.

Gabe sentit son estomac se nouer. Bien qu'il ait assuré le contraire, il commençait à se demander s'il n'y avait pas un lien entre l'agression de Kayla et le meurtre de ce matin.

OceanofPDF.com

4

Kayla s'éveilla, tout étonnée de s'être assoupie en plein après-midi. Elle se leva du canapé et se dirigea vers la fenêtre. Le soleil commençait déjà à descendre sur l'horizon. Bientôt, il ferait nuit. Un frisson d'appréhension lui parcourut l'échine.

Soudain, son cœur fit un bond : quelque chose avait bougé sur la route qui montait vers le cottage. Retenant son souffle, elle porta la main à sa gorge, les yeux rivés sur la silhouette sombre qui approchait. Peu à peu, ses contours se firent plus nets, et elle la distingua mieux : il s'agissait d'un adolescent poussant un vélo.

Respirant de nouveau librement, elle laissa échapper un rire nerveux.

— Ta maman est en train de perdre la tête, bébé ! Mais ne t'inquiète pas, j'ai encore six mois pour retrouver un peu de sérénité.

Elle avait peut-être été mal inspirée en venant sur la côte. En fin de compte, elle se sentait plus exposée ici, dans ce lieu reculé, qu'au milieu de la foule à Seattle.

Le garçon s'arrêta, s'accroupit près de la roue arrière de son vélo, sembla manipuler quelque chose, puis se redressa et balaya les environs du regard.

Repérant le cottage, il se remit en marche et, au lieu de poursuivre sur la route, tourna dans l'allée gravillonnée qui menait chez Kayla.

Un instant plus tard, des coups furent frappés à la porte, la tirant brutalement de sa stupeur. Comme elle ne venait pas ouvrir la porte, le garçon se pencha sur le côté et regarda par la fenêtre. Il approcha son visage de la vitre, les mains en visière autour des yeux.

— Bonjour ! Il y a quelqu'un ? cria-t-il.

Lorsqu'il l'aperçut, son visage s'éclaira.

— Pourrais-je utiliser votre téléphone, mademoiselle ? cria-t-il d'une voix assourdie par l'épais double vitrage.

Il aurait été impoli de l'ignorer, aussi répondit-elle :

— Ce n'est rien de grave, au moins ?

Pourvu que personne ne soit blessé ! pria-t-elle en silence. Et si une autre femme avait été attaquée ?

— Mon vélo a crevé. Il faut que j'appelle le commissariat.

— La police ? Pourquoi donc ? interrogea Kayla en faisant un pas vers la porte.

— Et pourquoi pas ? fit-il en haussant les épaules. Ça leur donnera de quoi s'occuper.

De quoi s'occuper ? Elle secoua la tête. N'avait-il pas entendu parler du meurtre ?

La curiosité l'emportant sur la prudence, elle décida d'ouvrir. Le garçon paraissait inoffensif. D'ailleurs, il n'avait pas menti à propos de la crevaison ; un rapide coup d'œil au vélo le lui confirma. Il faisait à peu près sa taille, et était plutôt maigre : il n'aurait de toute façon pas la force nécessaire pour maîtriser une femme et l'étrangler. Et ce n'était pas l'homme qui avait tenté de l'assassiner deux semaines plus tôt devant la galerie d'art, elle le savait. Elle n'avait donc rien à craindre.

— Une seconde, dit-elle.

Sans ôter la chaîne de sécurité, elle tira le verrou, ouvrit la porte, et dévisagea son visiteur.

— Je ne suis pas sûre que la ligne téléphonique soit rétablie. Laissez-moi simplement le temps d'aller vérifier.

— Bien sûr. J'aurais pu rentrer à pied chez ma tante, mais mon père va piquer une crise si je suis en retard. Il me prend pour un enfant de trois ans...

Il tourna le dos à la porte et racla le bout de sa chaussure contre l'un des piliers du porche.

— Quel bled minable ! C'est complètement mort, ici !

Kayla tressaillit à ces mots. Elle referma la porte et se hâta d'aller décrocher le téléphone posé sur le comptoir de la cuisine. Pas de tonalité. Avec un soupir, elle replaça le combiné sur son socle et alla chercher son portable dans son sac à main. Il n'y avait que deux barres sur l'écran — et encore, cela ne durerait peut-être pas.

Retournant dans l'entrée, elle défit la chaîne de sécurité et tendit l'appareil au garçon.

— La ligne fixe n'est pas encore rétablie, mais vous pouvez prendre mon portable. Je ne garantis pas que ça marche : la réception est mauvaise. Enfin, j'ai tout de même reçu un appel hier.

Il composa le numéro et pressa la touche d'appel.

Au bout de quelques instants, il secoua la tête.

— Rien.

Il essaya de nouveau, mais n'eut pas plus de succès que la première fois. Il referma l'appareil et le tendit à Kayla.

— Je crois que je vais rentrer à pied ! Merci quand même.

Il tourna les talons et descendit les marches du porche.

Kayla le regarda s'éloigner à pas lents, les épaules basses. Quelle idiote ! se morigéna-t-elle. Si elle se laissait aller à écouter ses peurs, à ne plus oser sortir, elle finirait par s'enfermer dans sa propre prison. Elle vivrait repliée sur elle-même, et son agresseur aurait gagné.

Il n'était pas question qu'un tel scénario se produise. Elle était d'une autre trempe que cela !

Et puis, l'agent McGregor avait raison : l'attentat de Seattle n'avait aucun rapport avec le meurtre de la nuit dernière. Personne ne savait qu'elle vivait à Cape Churn, car elle n'en avait touché mot à quiconque. Il était donc impossible que son assaillant l'ait suivie jusqu'ici.

Mue par une détermination nouvelle, elle s'avança sous le porche.

— Attends ! Je pense que ton vélo rentrerait à l'arrière de mon 4x4. Veux-tu que je te ramène ?

Il se retourna, protégeant ses yeux du soleil couchant.

— Merci, mais je ne veux pas vous déranger.

— Cela ne me dérange pas ! Donne-moi juste une seconde pour enfiler des chaussures, lança-t-elle en rentrant à l'intérieur.

Sur le point de fermer la porte derrière elle, elle suspendit son geste. L'adolescent n'était pas dangereux, et elle n'avait aucune envie de ressembler à l'une de ces vieilles dames pathétiques qui s'enferment à double tour à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Volontairement, elle la laissa ouverte, et courut dans sa chambre chercher ses sandales.

De retour dans le séjour, elle poussa une exclamation étranglée.

Le garçon se tenait près du chevalet, la palette à la main. En entendant son cri, il sursauta et la reposa en hâte sur la table attenante.

— Je suis désolé. Comme vous aviez laissé la porte ouverte, j'ai cru que je pouvais entrer.

— Mais oui, c'était exprès, mentit Kayla en laissant échapper un petit rire chevrotant. Seulement, je ne m'attendais pas à ce que tu sois si rapide !

— Vous peignez ? demanda-t-il en désignant le chevalet d'un signe de tête.

Il renifla et reprit :

— C'est une question idiote. Bien sûr que vous peignez... Sinon, pourquoi auriez-vous un chevalet et tous ces pinceaux ?

Kayla contempla la toile vierge et soupira.

— Avant, je peignais.

— Avant ?

Elle haussa les épaules et prit ses clés sur le comptoir de la cuisine.

— Depuis quelque temps, l'inspiration n'est plus au rendez-vous.

Passant son sac à main à son épaule, elle considéra son visiteur.

Le garçon ne semblait pas du tout pressé de partir : il examinait avec intérêt les tubes de peinture, touchait du bout du doigt les échantillons de couleur sur la palette.

— J'aime la façon dont les teintes se mélangent pour en créer de nouvelles.

— Moi aussi, cela me fascine. C'est d'ailleurs ce qui m'a donné envie de commencer.

Elle s'approcha de lui et ajouta :

— Etant donné que je te ramène chez toi, j'aimerais savoir comment tu t'appelles.

— Dakota. Etes-vous douée ?

— Pour conduire ?

— Non, pour peindre.

Kayla faillit éclater de rire. Elle ne tenait pour acquis ni son talent, ni le succès grandissant qu'elle avait rencontré au cours de ces cinq dernières années. Aujourd'hui, ses œuvres étaient recherchées par les riches amateurs d'art, mais le chemin avait été long depuis l'époque où elle vendait ses toiles sur les trottoirs de Seattle. Douée ? Son rire mourut dans sa gorge.

— Parfois.

L'adolescent pivota et gagna la porte à grands pas.

— Au moins, vous n'avez pas eu une amende à payer, vous n'avez pas été mise en probation ni renvoyée de chez vous simplement parce que vous

pratiquiez votre art !

Il sortit sous le porche et sauta au bas des marches.

Kayla le suivit et ferma la porte à clé derrière elle.

— Une amende ?

Il ne répondit pas, et elle n'insista pas. Elle aurait voulu lui demander ce qu'il entendait par là, mais son expression orageuse n'invitait pas à la confiance.

Elle déclencha l'ouverture automatique des portières et ouvrit le coffre du 4x4. Les sièges arrière étaient encore abaissés : elle les avait laissés ainsi après avoir déchargé ses valises et son matériel de peinture à son arrivée ici, la veille.

Elle aida Dakota à charger la bicyclette à l'intérieur, en lui laissant toutefois la partie la plus lourde. Une fois que le vélo fut couché sur le côté, le jeune garçon grimpa sur le siège passager pendant qu'elle refermait le coffre et montait à son tour dans la voiture.

Alors qu'elle s'installait derrière le volant, elle fut aveuglée par un éclat de lumière. C'était le soleil qui se reflétait dans un objet suspendu au rétroviseur. Clignant des paupières, elle tendit la main pour s'en saisir. Ses doigts se refermèrent sur une fine chaîne métallique. Lorsqu'elle baissa les yeux, son cœur s'arrêta, l'air resta bloqué dans sa gorge. Dans sa paume reposait un médaillon en or, celui-là même qu'elle portait le soir du vernissage à Seattle...

* * *

Gabe sortit de la douche, s'empara d'une serviette et s'essuya les cheveux, tout en méditant sur les événements de la journée. Il ne parvenait pas à oublier le meurtre.

Il était auprès de l'inspecteur en chef quand il avait fallu annoncer la nouvelle aux parents de la jeune fille. L'incrédulité s'était lue dans leurs yeux, bientôt remplacée par un chagrin écrasant. Il en avait encore le cœur serré.

Et, pour couronner le tout, Dakota n'était toujours pas rentré. Si cela continuait, il serait en retard pour le dîner.

Non pas que Gabe soit particulièrement à cheval sur la ponctualité. Mais il craignait toujours que l'adolescent ait des ennuis.

En bas, la porte d'entrée claqua, faisant résonner la vieille demeure.

Gabe suspendit sa serviette autour de son cou, enfila un jean et, pieds nus, traversa sa chambre à coucher pour gagner le palier qui surplombait le vaste hall.

— Dakota ?

N'obtenant pas de réponse, il descendit rapidement l'escalier et parvint au pied des marches à l'instant où la porte s'ouvrait de nouveau, et où Kayla Davies entra, suivie de Molly, la sœur de Gabe, et de Dakota.

À la vue de Gabe, Kayla s'immobilisa brusquement et Molly, qui avait continué à avancer, la bouscula. Projetée vers l'avant, Kayla atterrit contre le torse nu de Gabe qui, par réflexe, la retint dans ses bras.

— Bonjour... pour la seconde fois ! dit-il, un petit sourire au coin des lèvres.

Les paumes à plat sur son torse, elle leva vers lui ses yeux verts.

— Oh ! pardon ! s'excusa Molly. Je ne faisais pas attention et je n'ai pas vu que vous vous étiez arrêtée. Gabe, voici notre nouvelle voisine, Kayla.

Haussant les sourcils, elle ajouta :

— Tu devrais peut-être passer une chemise.

— Oui, tu devrais, renchérit Dakota, cramoisi, en passant devant eux pour gravir deux à deux les marches de l'escalier.

— Va te débarbouiller, nous passons à table dans quelques minutes ! lança Molly à son neveu. Je ne sais plus quoi faire pour établir la communication avec lui, ajouta-t-elle en secouant la tête.

Kayla recula d'un pas, et deux taches pourpres s'épanouirent sur ses joues pâles.

— Excusez-moi. Je ne suis pas aussi maladroite, d'ordinaire.

Molly glissa son bras sous le sien et l'entraîna vers la cuisine.

— Non, c'est ma faute. Gabe, va t'habiller pendant que nous apportons la dernière main à la soupe. Ah, au fait ! Kayla reste dîner avec nous.

Celle-ci jeta un coup d'œil à Gabe par-dessus son épaule tandis qu'elle disparaissait avec son hôtesse derrière la porte battante.

Durant un long moment, Gabe demeura immobile. Sa poitrine le picotait encore à l'endroit où Kayla avait posé ses mains. Son pouls était plus rapide, et il avait l'impression que de la lave circulait dans ses veines. Lors de leur précédente rencontre, il avait ressenti le même émoi, et mis sa réaction sur le compte de la frayeur qu'elle lui avait causée en manquant basculer dans le vide ; à présent, il savait que le nœud qui lui serrait le

ventre n'avait rien à voir avec de l'inquiétude. Ce n'était ni plus ni moins que du désir physique.

Se ressaisissant, il regagna l'étage. Il devait garder l'esprit clair. Ce n'était vraiment pas le moment de perdre la tête pour une femme. Entre l'enquête et sa relation compliquée avec son fils, il était déjà bien assez occupé comme cela.

Sans compter que, depuis le jour où Siena avait débarqué chez lui avec Dakota, sa confiance dans la gent féminine avait été quelque peu entamée. Ayant grandi dans une petite ville où tout le monde se connaissait, il avait toujours pensé que ses proches — famille, amis, maîtresses — se montraient aussi francs avec lui qu'il l'était envers eux. Ce n'était plus le cas à présent.

Il n'avait plus confiance en personne, ce qui expliquait sans doute en partie pourquoi ses rapports avec son fils étaient tendus. Cela n'aidait guère Dakota si son père lui expliquait qu'il ne se méfiait pas seulement des adolescents qui avaient eu de légers ennuis avec la justice, mais de tout le monde.

Kayla non plus n'avait pas été complètement sincère avec lui. Elle cachait quelque chose, il le sentait. Or, il voulait tout savoir sur cette inconnue au teint de porcelaine et à la longue chevelure de soie. Mais le moment était mal choisi pour nouer une relation avec elle, avant tout parce qu'elle était très certainement en danger.

Il avait téléphoné aux policiers qui avaient enquêté sur son agression à Seattle : tout cela avait assez vilaine allure. Apparemment, il ne s'agissait pas d'une attaque aveugle : l'homme avait harcelé Kayla au téléphone avant de tenter de l'étrangler, le soir du vernissage. En outre, au moment de s'enfuir, il avait fait savoir qu'il n'en resterait pas là.

Non, décidément, se dit Gabe, ce n'était ni pour elle ni pour lui le moment d'entamer une relation.

Trois minutes plus tard, il était de nouveau sur le palier, chaussé, coiffé, et vêtu d'une chemise fraîchement repassée.

Après tout, ce n'était pas parce qu'il comptait rester célibataire qu'il ne devait pas se mettre à son avantage.

Il s'arrêta devant la porte de Dakota et frappa.

— Tu es prêt ?

— Je serai en bas dans une minute, cria l'adolescent.

Gabe entendait le rythme martelé d'un morceau de rock à travers le battant.

Il descendit au rez-de-chaussée et se rendit directement dans la cuisine, où il trouva Molly en train de verser le contenu d'une énorme marmite dans deux larges soupières.

— Tiens-moi ça, veux-tu ? lui dit-elle.

Elle lui tendit la cocotte et les maniques, et entreprit de racler le fond du récipient.

— Tu as fait toute cette soupe pour quatre personnes ? s'étonna-t-il.

— Nous avons des invités supplémentaires.

Il laissa ses yeux errer dans la pièce.

Un sourire narquois naquit sur les lèvres de sa sœur.

— Elle est en train d'admirer le coucher de soleil sous le porche, déclara-t-elle.

— Qui ?

Molly secoua la tête.

— Ne fais pas l'innocent ! Tout à l'heure, tu l'as gardée dans tes bras bien plus longtemps qu'il n'était nécessaire !

Gabe rougit. Sa sœur le connaissait trop bien. Mieux qu'il ne se connaissait lui-même, probablement.

— Elle a trébuché.

— Allons, allons !

Elle lui prit la cocotte des mains et la déposa dans l'évier.

— Raconte-moi tout. Et ne traîne pas, car j'ai huit invités affamés à nourrir !

Il se raidit.

— Il n'y a rien à raconter.

C'était la stricte vérité : il n'y avait rien entre Kayla et lui. Rien de concret, du moins. Il la connaissait à peine.

Molly renifla.

— A d'autres !

Mais Gabe n'avait aucune envie d'entrer dans les détails. Si sa sœur était têtue — tout comme leur père —, il l'était encore plus.

— Quelle est la raison de sa visite ? s'enquit-il.

— C'est elle qui a ramené Dakota. Un des pneus de son vélo était à plat. Il faudra que tu l'aides à le réparer, soit dit en passant. Kayla a eu la

gentillesse de le reconduire en voiture et, comme j'avais de la soupe de palourdes pour une armée entière, je lui ai proposé de rester dîner.

Elle s'empara de l'une des soupières et poussa de l'épaule la porte battante.

— Ne reste pas là, prends donc l'autre plat, ordonna-t-elle.

Il sourit, souleva le récipient et le porta dans la vaste salle à manger, où la longue table avait été dressée pour huit personnes.

— Qui d'autre dîne avec nous ? s'enquit-il.

— J'ai croisé Jillian en ville, tout à l'heure, en faisant les courses. Elle était avec un client. Je leur ai proposé de venir. Et puis il y a les Johnson, qui sont toujours avec nous.

Comme s'il n'avait attendu que ce signal, un couple de gens âgés fit son entrée, main dans la main, comme de jeunes mariés — ce qu'ils étaient. Les Johnson passaient en effet leur lune de miel à Cape Churn, au B & B des McGregor.

Dakota descendit l'escalier en traînant les pieds, un baladeur numérique à la main, les écouteurs enfoncés dans les oreilles. Il avait les cheveux en désordre, et sa chemise pendait hors d'un jean large et informe.

Gabe ferma les yeux et retint la réflexion qui lui montait aux lèvres. Il savait ce qu'était l'adolescence, pour y être passé en son temps. Lui aussi avait adopté un style vestimentaire particulier, écouté de la musique à longueur de journée, enfermé dans sa chambre, et mené la vie dure à ses parents.

Détournant le regard, il aperçut Kayla à travers la fenêtre. Appuyée à la rambarde du porche, elle contemplait les eaux gris-bleu du cap.

Molly s'approcha de lui tout en essuyant ses mains sur son tablier.

— Jillian et son client vont arriver. En attendant, pourquoi n'irais-tu pas faire la conversation à notre invitée ? Elle m'a paru silencieuse, et assez nerveuse. J'ignore pourquoi. Je voudrais bien essayer de la mettre à l'aise, mais il faut que je finisse de mettre la table. Tu as un peu de temps devant toi pour lui parler.

Avec un fin sourire, elle ajouta :

— D'autant que tu en meurs d'envie.

Sous ses dehors exubérants, sa sœur ne manquait ni d'intuition ni de psychologie, songea-t-il. Elle lisait en lui comme dans un livre ouvert.

Kayla Davies l'intriguait, c'est vrai. Il tenta de se persuader que c'était parce qu'elle était impliquée dans l'enquête.

Il traversa le salon, passa devant Dakota qui s'était laissé choir dans un fauteuil, et gagna la porte d'entrée.

En entendant grincer la moustiquaire, Kayla tourna la tête dans sa direction. Une expression apeurée altéra fugitivement ses traits.

— La vue est magnifique, dit-elle, lui tournant le dos et laissant son regard errer le long de la côte rocheuse.

— J'ai une affection particulière pour ce paysage, confia-t-il.

Elle enroula une longue mèche auburn autour de son doigt.

— Etes-vous né ici ? lui demanda-t-elle sans le regarder.

Il s'appuya à l'une des larges colonnes, fixant son attention sur elle et non sur le paysage.

— Oui. J'ai vécu ici presque toute ma vie. Sauf pendant les quelques années que j'ai passées à Seattle.

Elle lui jeta un coup d'œil acéré.

— A Seattle ?

— Pourquoi ? Vous ne m'imaginez pas en train de combattre le crime dans une grande ville ?

— Ce n'est pas ça. Simplement, nous venons du même endroit. Le monde est petit, conclut-elle en haussant les épaules.

Elle fixa son regard sur la mer.

— Qu'est-ce qui vous a poussé à revenir à Cape Churn ?

— Mon fils, Dakota.

Elle pivota vivement vers lui, les yeux écarquillés.

— Votre fils ?

— Vous semblez surprise, remarqua-t-il en souriant.

Elle baissa les yeux.

— Pardonnez-moi. Je viens d'arriver, et je ne savais pas.

— Croyez-moi, quand j'ai découvert que j'avais un fils, j'ai été bien plus surpris que vous.

Elle le dévisagea, les sourcils froncés.

— Vous ignoriez que vous aviez un fils ?

— Je ne l'ai su qu'il y a quatre mois.

— Quatre mois ? répéta-t-elle en haussant les sourcils.

Gabe se passa une main dans les cheveux.

— Sa mère a débarqué chez moi un jour, et l'a, en quelque sorte, déposé sur le pas de ma porte. Avant cela, j'ignorais son existence. Un appartement

n'étant pas l'endroit rêvé pour élever un enfant, j'ai décidé de revenir dans ma ville natale.

Il grimaça.

— Il déteste cet endroit, je le sais. Et il n'a guère plus d'affection pour moi. Honnêtement, je me demande s'il aime quoi que ce soit en dehors de son affreuse musique. Elever un adolescent n'est pas une tâche facile !

— Ce n'est pas moi qui pourrais vous donner des conseils, dit-elle en effleurant son ventre plat. En tout cas, il a paru très intéressé par ma peinture.

Gabe laissa échapper un léger rire.

— Voilà qui ne me surprend pas. Vous savez, il est en probation pour vandalisme.

Kayla inclina la tête sur le côté.

— Il ne m'a pas donné l'impression d'être quelqu'un qui aime détruire pour le plaisir.

— Il a été jugé pour graffiti.

— Etait-il réussi, au moins ? s'enquit-elle en souriant.

Il contempla la frêle jeune femme, heureux de la voir gaie. Hélas, son sourire s'effaça, et les ombres réapparurent dans son regard.

— D'après les photos qu'il m'a montrées sur son téléphone portable, oui.

Il secoua la tête.

— Mais au regard de la loi, ce n'est rien d'autre qu'un délit.

— Il faudrait qu'il trouve un autre moyen d'expression artistique, suggéra-t-elle. Légal, cette fois-ci.

De nouveau, ses lèvres s'incurvèrent légèrement.

Gabe retint son souffle. Elle était si belle... Il n'osait imaginer ce que ce serait si un franc sourire illuminait ses traits et son regard vert sombre.

— J'ai amené Dakota ici pour lui offrir un nouveau départ. Mais je me demande si le coin n'est pas un peu trop reculé pour lui, finalement.

— Ce qui compte, ce n'est pas le lieu où l'on est, mais ce que l'on en fait. Il pourrait être aussi malheureux à Seattle.

Elle n'était pas seulement belle. Elle était aussi intelligente, songea-t-il avec émotion.

— Et vous, qu'est-ce qui vous a amenée ici ? Pourquoi avoir choisi de vous installer à la maison du phare ?

— Après l'agression, il y a deux semaines, j'ai eu envie de changer d'air.

Elle porta la main à son cou d'un air absent, puis la laissa retomber avec une grimace.

— Je ne pouvais plus marcher dans la rue normalement. J'avais l'impression qu'un danger me guettait à chaque coin de rue.

Gabe fut assailli par le désir presque irrésistible de l'attirer dans ses bras, de la tenir serrée contre lui jusqu'à ce que toutes ses peurs se soient dissipées. Mais, après avoir appris ce qui lui était arrivé à Seattle, il avait enfin compris pourquoi elle s'était débattue lorsqu'il l'avait saisie à bras-le-corps pour l'éloigner du bord de la falaise. Sa frayeur était compréhensible.

Elle plongea la main dans la poche de son jean.

— Il a essayé de me tuer, mais il n'en a pas eu le temps. Avant de s'enfuir, il m'a arraché mon pendentif.

Elle leva devant ses yeux une fine chaîne en or, au bout de laquelle pendait un médaillon. Le fermoir était brisé.

— J'ai trouvé ceci dans ma voiture tout à l'heure, en ramenant Dakota, reprit-elle. C'est le bijou qu'il m'a volé ce soir-là.

Sa voix ne tremblait pas, mais il remarqua que la chaîne oscillait légèrement entre ses doigts.

— J'ai quitté Seattle pour m'éloigner de lui. A présent, je suis certaine qu'il m'a suivie jusqu'ici.

5

Gabe prit la main de Kayla dans la sienne, après avoir pris soin d'envelopper le collier dans un mouchoir propre tiré de sa poche.

Elle se sentit apaisée, réchauffée par ce simple contact ; elle ne s'était pas rendu compte à quel point elle était pétrifiée de froid et de peur. Elle lui laissa sa main jusqu'à ce que les tremblements qui l'agitaient se soient complètement dissipés. C'était la première fois qu'elle éprouvait une telle impression de sécurité depuis l'agression, et elle n'avait pas envie que ce moment agréable prenne fin.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit tout de suite en arrivant ? l'interrogea-t-il.

— Vous n'étiez pas en service. Et puis, je ne voulais pas effrayer Dakota.

— Ne gardez plus jamais pour vous une information de cette importance, vous m'entendez ? Vous pouvez m'appeler à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

Il lâcha sa main et la saisit fermement par les épaules.

— Ce collier est peut-être l'élément clé qui va nous permettre de débusquer l'assassin de la plage. Et l'empêcher de vous refaire du mal.

Des larmes perlèrent au coin des yeux de Kayla et roulèrent sur ses joues.

— Alors vous me croyez, à présent ! Vous aussi, vous pensez que l'agression que j'ai subie et la mort de cette jeune fille sont liées. C'est moi qui ai conduit le meurtrier jusqu'ici en me réfugiant à Cape Churn. Cette adolescente a été assassinée à cause de moi.

Elle sentit qu'il se raidissait, comme s'il devait lutter pour ne pas la prendre dans ses bras. Elle lui sut gré de cet effort : elle ne savait pas quelle

serait sa réaction si un homme de cette carrure la serrait contre lui. Certes, elle avait trouvé agréable et rassurante la pression de ses doigts sur les siens, mais ne risquait-elle pas de paniquer s'il l'enlaçait ?

— Non, trancha-t-il. Je vous l'ai dit : c'est le monstre qui l'a assassinée qui est responsable de sa mort. Pas vous.

Elle secoua la tête.

— Elle serait encore en vie s'il ne m'avait pas suivie jusqu'ici.

— Votre raisonnement ne tient pas. Ce n'est pas votre faute, insista-t-il en lui pressant doucement les épaules.

Elle lui adressa un faible sourire, puis se dégagea.

— Désolée. Je suis vraiment un cas désespéré !

Il ramena ses cheveux en arrière d'une caresse et sourit avec gentillesse.

— Vous devez être terrifiée.

— C'est un euphémisme !

A cet instant, le gravier de l'allée crissa, annonçant l'arrivée d'une voiture.

Kayla s'éloigna de Gabe avant que le véhicule n'apparaisse à l'angle de la maison et, se détournant, s'essuya les joues à la hâte. Elle s'était à peu près ressaisie lorsque Gabe pivota pour accueillir la visiteuse.

— Salut, Jillian !

Une beauté blonde, perchée sur des talons aiguilles rouge vif et sanglée dans un tailleur gris qui épousait la moindre courbe de son corps, descendit de voiture.

Elle sourit à Gabe et claqua la portière.

— Gabe, trésor ! Je suis contente que tu sois là. Quand donc m'inviteras-tu à un vrai dîner en amoureux ?

Elle gravit les marches du porche, posant un pied devant l'autre avec précaution, comme un mannequin en train de défiler.

— Jillian, je t'adore, tu le sais, mais pas de cette façon-là. Je te considère comme une sœur.

Il se baissa pour l'embrasser sur les deux joues mais, au dernier moment, elle tourna la tête et pressa ses lèvres écarlates sur les siennes.

— Tu n'en penses pas un mot ! fit-elle, mutine.

Haussant le cou, elle regarda par-dessus l'épaule de Gabe.

Kayla, qui devait bien mesurer dix centimètres de moins que la nouvelle venue et portait, ce jour-là, une simple blouse brodée et une longue jupe bohémienne un peu défraîchie, se sentit soudain bien fade en comparaison.

— Qui est donc ta mystérieuse invitée ? s'enquit l'élégante visiteuse en levant ses sourcils délicats.

— Jillian, je te présente Kayla Davies. Kayla, voici Jillian Taylor.

— Quelle bonne surprise ! s'exclama cette dernière avec un authentique sourire. Kayla, ma chère... Je suis passée chez vous, mais vous étiez déjà partie. J'espère que vous êtes bien installée ?

— Vous vous connaissez ? demanda Gabe, les sourcils froncés.

Kayla arbora un sourire contraint. Elle était encore sous le choc de la découverte du collier et éprouvait, à la vue de la complicité qui semblait unir les deux amis, un pincement désagréable qui ressemblait fort à de la jalousie.

— Nous avons échangé plusieurs fois par téléphone et par mail, expliqua Jillian. Je suis ravie de vous rencontrer enfin !

Son sourire s'effaça brusquement.

— J'espère que les nouvelles de ce matin ne vous feront pas fuir, reprit-elle. Cette pauvre fille, assassinée dans notre ville... Mais ne vous en faites pas : je suis sûre que la police mettra la main sur le coupable en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire ! N'est-ce pas, Gabe ?

Celui-ci glissa dans sa poche le mouchoir contenant le collier et, cherchant le regard de Kayla, déclara d'un ton solennel :

— J'y travaille.

Jillian ramena ses bras minces autour de sa taille et frissonna.

— Tant mieux, parce que je ne me sentirai pas en sécurité tant qu'il se promènera en liberté.

Une longue berline noire étincelante apparut dans l'allée et vint se garer entre les voitures des deux femmes. Un homme vêtu d'un pantalon à pinces et d'un polo en sortit.

Jillian fit quelques pas dans sa direction.

— Lawrence, mon cher ! Je constate que grâce à mes indications, vous avez trouvé votre chemin sans difficulté ! Avez-vous regardé la liste des propriétés que je vous ai donnée ? lui lança-t-elle.

L'homme monta l'escalier et prit la main qu'elle lui tendait.

— Oui. Celle qui domine la baie semble prometteuse. Cependant, je ne suis pas certain que la superficie soit suffisante.

Son regard se posa sur Gabe et Kayla, et un sourire se dessina sur ses lèvres. Il les salua d'un signe de tête.

— Lawrence Wilson.

— Monsieur Wilson, voici Kayla Davies. Elle vient d'arriver à Cape Churn, annonça Gabe, se chargeant des présentations.

— Elle loge dans le cottage que je vous ai fait visiter il y a quelques jours, près du vieux phare, précisa Jillian, en glissant son bras sous celui de Lawrence et en l'entraînant vers la porte. Entrons ! Je sens d'ici l'odeur de la fameuse soupe de palourdes de Molly.

Cette dernière posait une corbeille de petits pains ronds sur la table lorsqu'ils pénétrèrent dans la salle à manger.

— Ah, vous voilà ! dit-elle. C'est bien. Le dîner est prêt.

Kayla resta un peu en retrait tandis que les Johnson prenaient place côte à côte. Lawrence Wilson tira une chaise pour Jillian, et Dakota fit son entrée, son casque sur les oreilles.

Gabe lui adressa un signe de la main et secoua la tête. L'adolescent fronça les sourcils, mais il ôta ses écouteurs et se laissa tomber sur une chaise.

Gabe invita Kayla à s'asseoir, puis s'installa à côté d'elle. Quant à Molly, elle prit place au bout de la table et sourit à ses invités.

— Si vous êtes d'accord, j'aimerais dire une prière pour la malheureuse victime de la plage.

Tous inclinèrent la tête. Kayla ferma les paupières, et serra de toutes ses forces la serviette étalée sur ses genoux.

— Seigneur, je vous en prie, veillez sur cette pauvre jeune fille assassinée. Aidez sa famille à endurer sa peine. Faites que les autorités retrouvent rapidement l'auteur de ce crime ignominieux, et qu'il soit puni comme il le mérite. Amen.

Lorsque les convives commencèrent à se servir et à discuter, Gabe se pencha vers Kayla.

— Nous l'aurons, c'est promis.

Elle plongea son regard dans le sien.

— Avant qu'il n'ait pu s'en prendre à quelqu'un d'autre ?

— Nous ferons de notre mieux.

Il pressa brièvement sa main, puis la lâcha pour saisir la corbeille que l'un des convives lui tendait.

— Goûtez ceci, ordonna-t-il. Ma sœur fait les meilleurs petits pains au miel de toute la côte !

Kayla poussa un soupir et se servit. Au moins, elle aurait quelque chose à faire : cela lui éviterait de triturer nerveusement sa serviette sous la table.

Et puis, il fallait qu'elle se nourrisse, pour le bien du bébé.

Elle sentait encore la chaleur des doigts de Gabe sur sa peau. Hélas, il ne serait pas toujours là pour chasser ses peurs... Elle devait apprendre à se débrouiller seule.

Molly remplit l'un des bols et le fit circuler le long de la table.

— Alors, Kayla, dites-moi... D'où êtes-vous originaire ?

Kayla plaça le bol de soupe crémeuse et fumante devant elle. L'odeur délicieuse qui s'en dégageait réveilla son appétit.

— Seattle.

— Etes-vous en vacances, ou comptez-vous vous installer définitivement à Cape Churn ?

— Je n'ai encore rien décidé. J'attends de voir, répondit-elle en souriant.

Elle n'avait aucune envie de retourner vivre à Seattle. Surtout sans Tony. Puisqu'elle allait devoir élever seule son enfant, autant que ce soit dans la maison de ses rêves.

— Avec ce qui s'est produit la nuit dernière, j'imagine que Cape Churn n'est certainement plus en tête sur la liste de vos préférences, remarqua Dakota à mi-voix.

C'étaient les premiers mots qu'il prononçait depuis qu'ils étaient à table.

Elle baissa les yeux sur ses mains.

— Je suis navrée pour cette fille et sa famille.

— On pourrait croire que le meurtre et le crime ne se produisent que dans les grandes villes, mais c'est faux, commenta M. Johnson.

Il étala du beurre sur un petit pain et mordit dedans.

— Mmm... C'est le meilleur pain que j'aie mangé depuis longtemps.

— Merci, fit Molly en se servant.

Jillian sourit à Kayla depuis l'autre côté de la table.

— Je suis curieuse... Comment avez-vous entendu parler de Cape Churn, et de notre petite agence immobilière en particulier ?

Soulagée que la conversation roule sur un autre sujet que le meurtre, Kayla répondit :

— J'ai reçu une de vos brochures par la poste.

Son interlocutrice leva les sourcils.

— Vraiment ? Mmm... Je ne me souviens pas avoir expédié de mailing à Seattle récemment. J'avais prévu de m'en occuper la semaine prochaine.

Quelqu'un à l'agence a dû lire dans mes pensées, conclut-elle en haussant les épaules. Et c'est tant mieux !

— Que faites-vous dans la vie, mademoiselle Davies ? demanda Lawrence Wilson sans lever les yeux de sa soupe, avant de porter sa cuiller à ses lèvres.

— Je suis peintre.

— Kayla Davies, prononça Molly d'un air pensif. J'ai l'impression d'avoir déjà entendu ce nom quelque part... Cela me trotte dans la tête depuis un moment, mais je n'arrive pas à mettre le doigt dessus.

— Pas étonnant ! C'est l'artiste la plus en vue du moment à Seattle. Et peut-être même aux Etats-Unis ! s'exclama Jillian.

— Non, non, ce n'est pas ça...

Molly ouvrit de grands yeux.

— Ne vous méprenez pas. Je suis sûre que votre travail est merveilleux... Mais ce n'est pas à cause de cela que votre nom m'est familier. Je crois que j'ai entendu parler de vous au journal télévisé récemment.

— C'est exact, renchérit Mme Johnson. N'est-ce pas vous qui avez été agressée il y a quinze jours ? On ne parlait que de cela dans les journaux et à la télévision. Cela s'est produit après un vernissage, si je ne m'abuse ?

Le visage en feu, Kayla chercha une réplique qui ne paraisse pas impolie. Tout ce qu'elle souhaitait, c'était changer de sujet. Elle était venue à Cape Churn pour oublier et passer à autre chose.

— Je reprendrais bien un peu de cette délicieuse soupe, dit Gabe, rompant le silence.

Il tendit son bol vide à Molly et enchaîna :

— J'ai vu une voiture sortir de la propriété de Stratford. Est-il de retour en ville ?

Kayla respira de nouveau librement, et le remercia en silence pour cette diversion. Jetant un coup d'œil à la dérobée à Lawrence Wilson de l'autre côté de la table, elle surprit son regard posé sur elle. Aussitôt, il détourna les yeux.

Elle eut soudain froid.

Au même instant, Wilson se tourna vers Jillian pour réclamer le sel et le poivre, et l'espèce de tension impalpable que Kayla avait cru percevoir s'évanouit. Elle était sans doute seule à l'avoir ressentie.

— D'après Nora Taggart, Stratford a commandé hier un dîner pour deux, annonça Jillian en s'essuyant les lèvres avec sa serviette. Je me demande bien qui est son invité.

— Je vis depuis un certain nombre d'années à Cape Churn, et je ne crois pas l'avoir jamais vu amener qui que ce soit au manoir, dit Molly.

Elle se servit du vin et reposa la bouteille sur la table.

— C'est un véritable ermite.

Jillian hocha la tête.

— Quand il vient, il ne reste jamais très longtemps, et vit en reclus. Dans ces conditions, difficile de faire connaissance avec lui.

Gabe approuva. Il ne se souvenait même plus quand il avait vu Stratford pour la dernière fois.

— Depuis quand est-il là ?

— Aucune idée, fit-elle en haussant les épaules. Nora est la première à m'en avoir parlé. Apparemment, il n'est pas sorti de chez lui, sauf pour se promener sur la falaise.

— Il habite tout près du phare, sur le rocher d'à côté, précisa Molly à l'adresse de Kayla.

Jillian se pencha en avant.

— Vous devriez voir sa maison... C'est la plus grosse des environs, et elle est pratiquement vide. Son grand-père la lui a léguée à sa mort. Pour autant que je sache, Andrew Stratford ne vient que pour s'occuper de l'entretien. Quel dommage ! Je suis sûre que je pourrais vendre la propriété à un bon prix.

— Tu as une idée de l'endroit où il vit d'habitude ? s'enquit Gabe.

— Aucune. Je sais simplement qu'il fait venir une société de Portland pour entretenir le parc, et qu'un gardien — qu'on ne voit guère non plus, d'ailleurs — vit là en permanence.

Kayla se demanda pour quelle raison Gabe posait toutes ces questions sur Stratford. L'image d'une silhouette solitaire et d'une tache blanche surgit dans son esprit.

— M. Stratford a-t-il un chien ? demanda-t-elle.

Molly plissa le front.

— Non. Vous avez sans doute dû apercevoir Frank Mortimer. De temps à autre, il promène son chien sur la côte au coucher du soleil. Il n'est pas très sociable.

Ce Frank Mortimer avait dû se trouver sur la falaise à peu près à l'heure où les jeunes étaient descendus sur la petite plage en contrebas du phare, réfléchit Kayla. Ce qui signifiait qu'il y avait des chances pour qu'il les ait aperçus de là où il était.

— M. Mortimer est-il souvent en déplacement ?

— Difficile à dire. On ne le voit que très peu. S'il quitte la ville, c'est certainement la nuit, quand tout le monde dort.

Et si, le soir venu, le mystérieux Frank Mortimer se glissait hors de chez lui et se rendait en voiture à Seattle pour visiter les galeries d'art après l'heure de la fermeture ? se demanda-t-elle.

Un frisson la secoua.

* * *

Gabe prit mentalement note de rendre une petite visite à Stratford. Bizarrement, son arrivée coïncidait avec le meurtre de la jeune fille. Il ne fallait rien négliger.

Il jeta un coup d'œil au client de Jillian, assis en face de lui.

— Combien de temps comptez-vous rester en ville, monsieur Wilson ?

— Aussi longtemps qu'il le faudra, répondit celui-ci.

Il sourit et ajouta :

— Jillian s'est montrée très serviable : elle m'a fait visiter les plus belles propriétés de la côte. Je suis certain que je ne tarderai pas à trouver ce que je cherche.

— Et que cherchez-vous exactement, monsieur Wilson ?

— Je vous en prie, appelez-moi Lawrence.

Il tendit son bol à Molly.

— Pourrais-je ravoir de cette délicieuse soupe, s'il vous plaît ?

— Mais certainement !

— Je cherche le site idéal pour faire bâtir un lieu de villégiature privé, destiné à une population aisée.

— A Cape Churn ? s'étonna Gabe. A mon avis, il faut davantage qu'un beau panorama pour attirer les gens riches et célèbres. Le terrain est trop accidenté pour bâtir un golf, et la mer est imprévisible, ce qui limite la navigation de plaisance — même si cela n'empêche pas certains fanatiques de plongée sous-marine de descendre explorer les épaves qui sont échouées là. Seuls les marins expérimentés se risquent près du cap.

Wilson sourit, ses yeux marron clair fixés sur les siens.

— Pour moi, Cape Churn a un charme particulier. La solitude et la beauté du cadre suffiront à séduire la clientèle que je vise.

Gabe haussa les épaules.

— Eh bien, je vous souhaite bonne chance !

— Lawrence s'est montré intéressé par le site du vieux phare, commenta Jillian.

Elle se pencha en avant, les yeux brillants, et poursuivit avec un enthousiasme communicatif :

— Il y a assez de surface pour faire bâtir un centre de villégiature, le phare est en bon état et confère du caractère au site. Et surtout, la vue est splendide... de quoi réveiller un mort !

Le mot n'eut pas plus tôt franchi ses lèvres qu'elle plaqua une main sur sa bouche.

— Je suis désolée... Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Wilson lui tapota la main.

— Ce n'est rien, voyons. Cela dit, mon choix n'est pas encore fixé. Ne vous inquiétez pas, mademoiselle Davies, même si je suis sensible à la beauté du lieu et au charme pittoresque du cottage, ce n'est pas tout à fait ce que je recherche.

Kayla soupira.

— Tant mieux, car j'ai résilié le bail de mon appartement avant mon départ, et je ne suis pas certaine de pouvoir déménager de nouveau dans l'immédiat.

L'idée qu'elle puisse s'en aller n'avait pas effleuré Gabe et, à vrai dire, cette éventualité ne lui plaisait guère. Mais, après tout, il la connaissait à peine, et ce qu'elle faisait ne le regardait pas. Il tenta de se persuader qu'il était simplement inquiet à la pensée qu'elle puisse retourner dans la ville où elle avait été agressée.

Mais était-elle en sécurité ici ? Le fait qu'elle ait retrouvé son médaillon laissait penser le contraire. Il faudrait qu'il lui suggère de quitter le cottage et de venir s'installer dans le centre, plus près du commissariat.

— Oh ! Kayla ! J'espère que vous n'allez pas nous quitter trop rapidement, dit Molly en adressant un sourire à la jeune femme. C'est tellement agréable d'avoir des voisins qu'on connaît bien ! L'été, les gens ne font que passer, et on n'a pas le temps de s'attacher.

Kayla rougit et lui rendit son sourire.

— Merci. J'espère prolonger mon séjour le plus possible.

A la vue de son expression heureuse, Gabe sentit l'émotion l'envahir. Cette femme ne devrait pas avoir à craindre pour sa vie, se dit-il. Elle était faite pour sourire.

Il serra les poings, gagné par le besoin féroce de la protéger. Il fallait arrêter l'homme qui la persécutait, coûte que coûte.

— Tant que la propriété n'est pas vendue, vous pouvez rester aussi longtemps que vous le souhaitez, Kayla, assura Jillian. Ou l'acquérir vous-même.

Kayla baissa les yeux sur son assiette.

— Nous verrons.

Acheter une propriété où rôdait un tueur n'était sans doute pas une idée qui l'enchantait beaucoup, songea Gabe.

— Que peignez-vous ? interrogea Molly, changeant de sujet.

— Vous devriez voir ses œuvres, se hâta de placer Dakota. Je suis allé visiter son site internet, eh ben, croyez-moi, ça déchire !

— Surveille ton langage, l'avertit Gabe.

Il faudrait qu'il donne à son fils quelques conseils sur la façon de se tenir à table et en société.

Kayla sourit au jeune garçon.

— Merci, Dakota.

— Dakota est un artiste, lui aussi, intervint Molly en regardant son neveu avec affection. Il faut juste qu'il peigne sur un support adapté. Donnez-vous des leçons ?

L'adolescent s'empourpra.

— Tante Molly ! C'est une peintre professionnelle. Pourquoi elle perdrait son temps à enseigner à un gamin ?

Gabe dissimula un sourire. Il aurait parié que son fils avait le béguin pour la jeune femme... Il jeta un coup d'œil à la belle artiste rousse, et eut l'impression de recevoir un coup de poing en plein ventre. Lui aussi était tombé complètement sous son charme. Il y avait en elle cette douceur qui lui donnait envie de la prendre dans ses bras... Mais il ne le ferait pas. Il n'en avait pas le droit.

Kayla posa la main sur l'épaule de l'adolescent.

— Mais non, Dakota, cela ne m'embêterait pas du tout de t'apprendre. Pourquoi ne passerais-tu pas à la maison demain ? Je te ferai découvrir

quelque chose de totalement différent des bombes de peinture dont tu te sers d'habitude.

Il écarquilla les yeux.

— Vraiment ? J'veux pas vous déranger dans votre travail...

— Tu ne me dérangeras pas. Au contraire, cela m'aidera.

— Comment ça ?

— Cela me changera les idées, répondit-elle à mi-voix. Alors, viendras-tu ?

Il haussa les épaules mais, même s'il s'efforçait de prendre un air détaché, Gabe vit une lueur d'excitation briller dans ses yeux bleus.

— Oui, bien sûr. De toute façon, y'a rien de mieux à faire dans ce trou perdu !

Etait-ce ainsi qu'il remerciait Kayla pour sa généreuse proposition ? s'insurgea Gabe en silence. Il pourrait tout de même faire preuve d'un peu de gratitude ! Au moins, se consola-t-il, pendant que Kayla et Dakota peindraient ensemble, ni l'un ni l'autre ne serait seul, et il aurait l'esprit un peu plus tranquille.

Son portable vibra dans sa poche. Il regarda qui l'appelait. C'était le commissariat.

— Excusez-moi, je dois prendre cet appel.

Il se rendit dans la cuisine, hors de portée d'oreilles. Normalement, il ne répondait pas au téléphone lorsqu'il était à table, mais il savait que son chef, Taggart, ne l'appellerait pas si ce n'était pas important.

Il décrocha.

— McGregor.

— Gabe, la police de Seattle m'a communiqué certaines informations qui, je pense, pourraient vous intéresser.

Son cœur fit un bond.

— Des informations sur le meurtre ?

— Peut-être. Vous avez été flic à Seattle. Votre expérience peut nous être utile.

Sa curiosité éveillée, Gabe prit aussitôt sa décision.

— Je peux être là dans dix minutes.

— Très bien. Je vous attends.

Il raccrocha et retourna dans la salle à manger.

— Je suis navré, mais je dois vous laisser. Le devoir m'appelle.

Il prit un petit pain sur son assiette et se dirigea vers la porte.

— Gabe, fit une voix dans son dos alors qu’il descendait les marches du porche.

Il se retourna et découvrit Kayla sur le seuil, la main posée sur la moustiquaire.

— Tout va bien ? s’enquit-elle.

— Je ne sais pas encore.

— C’est à propos du meurtre, n’est-ce pas ?

Il songea un instant à lui cacher la vérité pour ne pas l’inquiéter, puis changea d’avis. De toute façon, quoi qu’il lui dise, elle ne serait pas en paix tant que le meurtrier n’aurait pas été retrouvé.

— Oui, dit-il.

Elle soupira.

— Faites attention, d’accord ?

— Moi ? fit-il avec un petit rire. C’est plutôt pour vous que je m’inquiète !

Elle fit quelques pas vers lui, et s’humecta les lèvres.

— Gabe ?

— Oui ?

— Merci.

Il fallut à Gabe toute la volonté du monde pour ne pas franchir l’espace qui les séparait et l’attirer dans ses bras.

— Ecoutez, je ferai une halte chez vous en rentrant, pour vous dire ce qu’il en est. J’en profiterai pour inspecter le cottage ; ainsi, vous pourrez dormir sur vos deux oreilles.

— Vous feriez cela ?

Elle leva les yeux vers lui, et il sentit son cœur fondre, malgré la résolution qu’il avait prise de garder ses distances. Alors qu’il brûlait de l’embrasser, il se contenta de hocher la tête.

— Je passe dès que possible.

Elle lui adressa un sourire — plus large, plus chaleureux que tous ceux qu’il lui avait vus jusqu’à présent.

— Merci de votre aide.

Puis elle pivota et rentra à l’intérieur, la moustiquaire claquant derrière elle.

Gabe monta dans son 4x4 et prit la direction du centre-ville.

Il se rendait compte qu’il était sur une pente savonneuse. Kayla lui remuait les entrailles, ses yeux verts s’étaient imprimés de façon indélébile

dans son esprit.

S'il n'y prenait pas garde, il pourrait bien tomber amoureux de la belle artiste aux cheveux de feu et au regard hanté.

Mais il n'avait pas besoin d'être peintre pour savoir qu'amour et meurtre ne faisaient pas bon ménage sur une toile.

OceanofPDF.com

6

Gabe s'assit devant l'ordinateur, les yeux rivés sur la petite liste de meurtres non résolus qui s'étalait sur l'écran.

Le mode opératoire était le même dans chaque affaire.

— Où avez-vous trouvé ça ?

— J'avais envoyé la description de la victime à un ami qui travaille au bureau régional du FBI, au cas où, expliqua Taggert. Il a entré les informations dans sa banque de données, et le logiciel a fait le recoupement avec ces affaires.

Gabe sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine. Trois jeunes femmes avaient été assassinées sur la côte Ouest, entre Bellingham, dans l'état de Washington, au nord, et Portland, dans l'Oregon, au sud. Toutes trois étaient rousses aux yeux verts, de corpulence mince, et avaient été étranglées au cours des six derniers mois.

— J'ai contacté l'inspecteur en charge de l'enquête à Bellingham : apparemment, chaque fois, l'assassin harcelait sa victime avant de passer à l'acte. Il jouait au chat et à la souris pour faire monter la tension.

Le souffle de Gabe se précipita.

— Harcelait ? De quelle façon ?

— Il appelait ces jeunes femmes à partir d'un numéro masqué pour les menacer. Il leur laissait des « cadeaux » dans des endroits insolites. Une fois, l'une d'elles a retrouvé sa photographie préférée, posée sur son bureau au travail. Une autre fois, il a pris une bague dans la boîte à bijoux d'une des victimes et l'a accrochée au plafond, à la chaîne du ventilateur. De toute évidence, il voulait les terroriser.

— Ont-elles immédiatement prévenu la police ?

Taggert secoua la tête.

— L'une d'elles n'a téléphoné que quand elle a découvert un nain de jardin au fond de son lit. Ses amis ont déclaré qu'elle avait eu si peur qu'elle n'arrivait plus à dormir la nuit.

Gabe se rappela son entretien avec l'enquêteur de Seattle : Kayla avait elle aussi reçu le même genre d'appels dans les semaines précédant son agression. Et voilà qu'à présent, elle recevait des « cadeaux ». Une boule se forma dans sa gorge.

— Comment les enquêteurs ont-ils procédé ?

— Comme d'habitude. Ils ont cherché des empreintes chez elle. Rien. Ils ont interrogé les voisins. Personne n'a vu qui que ce soit entrer ou sortir de la maison. Ils se sont entretenus avec les proches et le petit ami.

Gabe désigna l'écran d'un signe de tête.

— Et les autres ?

— J'ai parlé tout à l'heure à l'enquêteur de Portland. Même scénario. Jolie rousse, appels anonymes, cadeaux, pas d'indices. Ces trois affaires non résolues ont été classées, faute de preuves.

Gabe se passa une main dans les cheveux et posa la question que tous deux avaient en tête :

— S'agit-il d'une coïncidence ? Ou avons-nous affaire à un tueur en série ?

Son chef haussa les épaules.

— Difficile à dire.

— Avons-nous assez d'éléments pour considérer qu'il s'agit bien de cela ? Peut-être le moment est-il venu de passer le relais au FBI ?

— C'est justement de ça que je voulais vous parler.

Gabe se leva et croisa les bras sur sa poitrine.

— Je vous écoute.

— La victime de la plage répond au même signalement que les autres jeunes femmes, mais il y a toutefois une différence : elle n'a pas été harcelée. J'ai demandé à ses parents si elle avait reçu des appels ou des lettres de menace. Rien.

— Avez-vous interrogé ses amis ?

Il hocha la tête.

— Rien non plus de ce côté-là. Est-ce que les affaires se ressemblent assez pour justifier l'intervention du FBI ?

Gabe plongea la main dans sa poche et en sortit son mouchoir.

— Je pense qu'il est préférable de les appeler.

Avec soin, il déplia le carré de tissu, révélant la chaîne en or brisée que Kayla lui avait confiée.

— Et pendant que nous y sommes, il faudrait faire une recherche d'empreintes sur le fermoir de ce collier et dans la voiture de Kayla Davies.

— Pourquoi ? s'enquit Taggart en louchant sur le médaillon. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça appartient à Kayla Davies.

— L'artiste qui vit au cottage, près du vieux phare ?

Gabe lui tendit l'objet.

— Oui, monsieur. Elle a trouvé ceci dans sa voiture cet après-midi. Saviez-vous qu'elle avait été agressée à Seattle avant d'emménager ici ?

— Non, je l'ignorais.

— Apparemment, les journaux et la télévision ont diffusé l'information.

Il se mit à faire les cent pas devant le bureau, avec une agitation croissante.

— On l'a attaquée sur le parking d'une galerie d'art. Son assaillant a été surpris avant d'avoir pu l'étrangler.

— Vous pensez qu'il s'agit du même homme ?

— Kayla correspond à la description : cheveux roux, yeux verts, mince, taille moyenne. Elle a été menacée par téléphone avant l'agression. Et maintenant, ça, dit-il en désignant le collier.

— Il pourrait s'agir d'un imitateur, argua son supérieur.

Gabe appuya ses deux mains sur le bureau de son chef.

— Impossible. Ce n'est pas n'importe quel collier : c'est le sien. Il lui a été volé par le type qui a tenté de l'assassiner à Seattle.

— Dans ce cas, que vient faire la jeune fille de la plage dans cette histoire ?

— Ces jeunes campaient près du phare. Il se peut que le meurtrier l'ait confondue avec Kayla.

Une autre idée le frappa, et son sang se figea dans ses veines.

— A moins que son intention ait été d'adresser un message à Mlle Davies.

Taggart se tourna vivement vers son bureau et souleva le combiné du téléphone.

— J'appelle le FBI. Allez vous assurer que Mlle Davies est en sécurité. Je ne veux pas d'un autre meurtre dans ma ville.

Il n'avait pas encore achevé sa phrase que Gabe avait déjà la main sur la poignée de la porte.

* * *

Kayla remercia Molly pour le dîner, convint d'une heure de rendez-vous avec Dakota pour le lendemain, puis fit ses adieux et prit la direction du cottage avant que le soleil n'ait complètement disparu à l'horizon. Elle voulait inspecter chaque pièce, chaque placard, allumer toutes les lumières et s'assurer que portes et fenêtres étaient hermétiquement closes avant la nuit.

— Je deviens paranoïaque, dit-elle avec un petit rire de dérision en garant son 4x4 dans l'allée. Tu ne suivras pas l'exemple de ta maman, hein, mon bébé ?

Le cottage était tel qu'elle l'avait laissé en partant : plein de charme avec ses volets bleu ardoise, son porche blanc à balustrade et ses fenêtres panoramiques qui reflétaient le coucher de soleil.

Elle demeura quelques minutes sans bouger, goûtant la beauté de l'instant. Un petit courant d'air frais et salé passait par la vitre entrouverte.

Enfin, elle sortit de sa rêverie. Elle ne pouvait rester dans la voiture éternellement. Ni attendre que Gabe vienne chasser les monstres cachés sous son lit : il risquait de ne pas arriver avant plusieurs heures.

Avec un soupir résigné, elle fouilla le véhicule du regard, en quête d'un objet pouvant lui servir d'arme. Tout ce qu'elle trouva, ce fut une raclette à givre en plastique. Elle s'en saisit, ouvrit sa portière et mit pied à terre. Se sentant complètement ridicule, elle gagna l'entrée en brandissant son grattoir.

Elle tourna le bouton de la porte : celle-ci était fermée à clé, telle qu'elle l'avait laissée en partant.

Elle glissa la clé dans la serrure, poussa le battant et appuya sur l'interrupteur, puis balaya rapidement du regard la cuisine et le séjour avant d'entrer et de refermer la porte à clé derrière elle.

Ensuite, elle troqua sa raclette contre un grand couteau de cuisine et poursuivit sa ronde, passant en revue chaque pièce l'une après l'autre. Dans sa chambre, tout était parfaitement à sa place : lit impeccablement fait, articles de toilette alignés sur la coiffeuse. Dehors, la lumière déclinait. Elle

ferma les rideaux, puis jeta un coup d'œil sous le lit : rien, hormis des moutons de poussière.

Quand elle eut fini de fouiller la chambre d'amis et les salles de bains, et qu'elle eut contrôlé une dernière fois chaque porte et chaque fenêtre, elle respira enfin librement. Rien à signaler.

Elle alla ranger le couteau dans le tiroir de la cuisine, retourna dans sa chambre et tourna les robinets de la baignoire. Paresser longuement dans un bain parfumé apaiserait ses nerfs éprouvés.

Pendant que l'eau coulait, elle refit le tour de la maison, abaissant tous les stores. En passant devant l'immense baie vitrée, elle frissonna. Même si elle fermait toutes les portes à clé, cela n'empêcherait pas un assassin déterminé de jeter une pierre dans la vitre. Mais il n'y avait rien à faire d'autre que de se calfeutrer à l'intérieur et de prier pour que tout se passe bien. Au moins, grâce aux stores, elle ne verrait pas les ombres qui s'allongeaient au-dehors.

De retour dans sa chambre, elle se déshabilla, sélectionna une musique douce sur son lecteur MP3 et monta le son. Ensuite, elle alluma les quelques bougies qu'elle avait ramenées dans ses bagages et les aligna sur le rebord de la baignoire ancienne à pattes de lion. Enfin, après avoir posé une serviette sur le dossier d'une chaise à proximité, elle s'immergea progressivement dans l'eau brûlante.

Lorsque son corps se fut habitué à la chaleur, elle ferma les yeux, laissant la vapeur purifier sa peau et dissoudre les tensions accumulées.

Quelle journée... Elle avait failli tomber d'une falaise, avant d'apprendre qu'un meurtre avait été commis près de chez elle. C'était déjà beaucoup pour une seule personne. Et, comme si cela ne suffisait pas, elle avait cru mourir de frayeur en retrouvant son médaillon dans sa voiture. Son agresseur était ici, à Cape Churn, cela ne laissait plus aucun doute. La question était : que faire ?

Elle pouvait fuir. Encore une fois. Mais elle avait quitté Seattle dans le secret le plus total pour être certaine de ne pas être suivie, et cela n'avait pas empêché son assaillant de la retrouver. Cela servirait-il à quelque chose de disparaître de nouveau ?

D'un autre côté, si elle restait, comment les protégerait-elle, elle et son bébé ?

— J'imagine que nous pourrions aller habiter plus près du centre, dit-elle, traçant des ronds sur son ventre. Mais ça risque d'être encore pire...

Ici, il n'y a presque personne alentour, et je n'ai pas besoin de détailler chaque passant pour voir s'il a la même taille, la même corpulence que l'homme qui a essayé de me tuer. Cela dit, est-ce que je ne te mets pas en danger en restant dans un endroit aussi isolé ? Ici, il n'y a personne sur qui compter en cas de problème.

Ce n'était pas tout à fait vrai, cependant : il y avait quelqu'un. Quelqu'un qui était prêt à la protéger, et qui ne tarderait plus à arriver. Un homme grand et fort, au regard bleu comme un ciel d'été...

Gabe McGregor. Depuis le matin, le policier avait été sa planche de salut dans la tourmente, un rocher dans la tempête. Avec lui, elle se sentait en sécurité, et la compassion qu'elle lisait dans ses yeux lui redonnait foi en la nature humaine. C'était un tel soulagement d'être en présence d'un homme doté d'une carrure aussi puissante et de n'éprouver aucune peur ! Avec lui, elle ne ressentait pas le besoin de prendre ses distances. Au contraire, à son plus grand désarroi, elle avait envie de se réfugier dans ses bras. Sauf qu'elle n'était pas encore prête pour cela.

Peu à peu, grâce à la chaleur, aux bougies parfumées et à la musique relaxante, Kayla se détendit.

Soudain, un bruit dans la pièce voisine la fit sursauter. Elle se redressa brusquement et, tendant la main vers son lecteur MP3, éteignit la musique. Le silence se fit. Elle n'entendait plus que sa respiration précipitée et le sang qui battait furieusement à ses tempes.

— Je me fais des idées, dit-elle en se replongeant dans l'eau chaude.

Au même instant, un léger son, mélange de grattement et de cognement, lui parvint. D'un bond, elle sortit de la baignoire et glissa sur le carrelage mouillé. Elle se rattrapa *in extremis* au lavabo, et leva les yeux vers le miroir.

C'est alors qu'elle les vit. Tracés sur le verre embué en lettres majuscules dégoulinantes, trois mots la fixaient, menaçants.

« JE TE SURVEILLE »

Avec un cri, elle se rejeta brusquement en arrière, sans voir la flaque qui s'était formée sous ses pieds. Elle dérapa et tomba à la renverse. Sa tête heurta le rebord de la baignoire, et elle vit trente-six chandelles.

Un brouillard aussi épais que le linceul du diable l'enveloppa, et l'ampoule de la lampe s'éteignit, engloutie par l'obscurité.

Elle lutta pour ne pas être aspirée à son tour. Elle voulut crier, mais aucun son ne franchit ses lèvres.

Alors qu'elle sombrait dans l'abîme, elle eut l'impression que des coups répétés lui martelaient le crâne. Comme l'assaut des vagues contre la falaise, comme des coups de pilon, ou des semelles battant le pavé... Comme les pas lourds d'un homme qui la pourchassait.

* * *

A l'instant où Gabe descendait de son véhicule, un cri déchira la nuit.

— Kayla !

Il s'élança vers le cottage, empoigna le bouton de porte et le tourna.

Verrouillé. De la lumière filtrait aux fenêtres du salon et de la salle à manger, mais Kayla n'était nulle part en vue.

Il secoua la poignée, en vain, puis gagna en courant le côté de la maison qui faisait face au phare.

Là aussi, la porte était fermée à clé.

— Kayla ! cria-t-il en tambourinant contre le battant.

Silence.

Il retourna à l'entrée principale et frappa de nouveau, sans obtenir plus de réponse.

Le cœur battant, l'adrénaline coulant à flots dans ses veines, il prit son élan et donna un grand coup d'épaule contre le panneau de bois. Une douleur fulgurante lui vrilla le bras, mais la porte ne bougea pas.

Il leva la jambe et, visant la serrure, frappa du pied de toutes ses forces. Le bois se fendit, le montant vacilla. Un autre coup de talon, et la porte s'ouvrit à toute volée.

Il traversa le séjour en courant et se rendit directement dans la chambre. Là, tout était en ordre. Le lit n'était pas défait. Devant la porte close de la salle de bains, il s'immobilisa, hésitant.

Et si elle était sous la douche et ne l'avait pas entendu appeler ? Non, impossible. Si elle avait crié, c'est qu'elle était en danger. Maîtrisant son impatience, il toqua à la porte.

— Kayla, c'est Gabe.

Un gémissement s'éleva de l'autre côté du battant. Sans plus hésiter, il poussa la porte, mais quelque chose de lourd en entravait l'accès, et il ne parvint qu'à l'entrouvrir.

A travers l'entrebâillement, il distingua une jambe nue.

— Kayla ?

Avec précaution, il fit avancer la porte centimètre par centimètre, jusqu'à ce que l'interstice soit assez grand pour qu'il puisse s'y faufiler.

Dès qu'il fut à l'intérieur, il s'agenouilla près de Kayla.

Elle était étendue, mouillée et entièrement nue, sur le sol de la salle de bains emplie de vapeur. Sous sa tête, du sang maculait le carrelage.

Il posa deux doigts à la base de son cou et retint son souffle, priant en silence pour sentir son pouls. Le cœur de la jeune femme battait à un rythme régulier. Il laissa échapper un soupir de soulagement.

— Kayla, parlez-moi.

Avec douceur, il fit courir ses mains le long de ses bras et de ses jambes pour vérifier qu'elle n'avait rien de cassé. Apparemment, tout allait bien. Pourtant, elle n'avait toujours pas repris connaissance.

— Allez, Kayla...

Il attrapa le drap de bain étendu sur le dossier d'une chaise et l'en enveloppa, puis alla chercher d'autres serviettes dans le placard pour la recouvrir.

— Kayla, réveillez-vous !

Elle cligna des paupières et ouvrit les yeux.

— Gabe ?

— Oui, je suis là.

Il disposa une serviette sur ses épaules, puis épongea le sang qui s'écoulait d'une entaille cachée dans ses cheveux, quelque part au-dessus de son oreille.

— Est-ce que vous pouvez bouger ?

— Non, articula-t-elle.

Elle esquaissa un faible sourire.

— Enfin, si... Mais je n'en ai pas envie.

— Dans ce cas, vous allez rester allongée pendant que j'appelle une ambulance.

Elle secoua la tête, puis grimaça de douleur.

— Non ! Ce n'est pas la peine. Je peux bouger, je vous assure !

Elle prit une profonde inspiration et se redressa sur ses coudes. Les serviettes glissèrent, découvrant ses seins.

— Oh !

Cramoisie, elle se rallongea et ramena le tissu en éponge sur sa poitrine.

— Où sont passés mes vêtements ? Que m'est-il arrivé ?

— A vrai dire, je comptais sur vous pour me l'apprendre.

Elle parcourut la pièce du regard.

— Je prenais un bain.

D'un signe de tête, il désigna la baignoire pleine.

— Jusqu'à-là, ça concorde. Et ensuite ?

Elle fronça les sourcils.

— Je ne me souviens plus...

Elle s'assit, tout en serrant le drap de bain sur sa poitrine.

— J'ai entendu un bruit, et puis...

Son regard se fixa vivement sur le miroir, et elle devint livide.

— Kayla ? Que s'est-il passé ensuite ?

— Là ! s'écria-t-elle, pointant le doigt devant elle.

Sur le miroir encore légèrement embué, Gabe lut l'inscription, et son cœur manqua un battement. S'il avait encore eu le moindre doute sur le fait que l'assassin en voulait à la vie de Kayla, voilà qui achevait définitivement de le convaincre.

Il prit la jeune femme dans ses bras et la serra contre lui, tandis que des sanglots silencieux la secouaient.

Une brusque colère monta en lui, lui donnant envie de frapper, de mettre hors d'état de nuire le détraqué qui prenait plaisir à terroriser des femmes sans défense. Comment pouvait-on s'attaquer à un être aussi magnifique, aussi sensible et doux que Kayla ?

Quel que soit le prix à payer, il retrouverait ce monstre, et veillerait à ce qu'il ne puisse plus jamais faire de mal à quiconque.

7

Etendue sur une table d'examen dans l'une des salles des urgences de Cape Churn, Kayla écoutait les infirmières aller et venir dans le couloir.

Le docteur était déjà passé ; il avait promené une lampe devant ses yeux, s'était assuré qu'elle ne souffrait pas de commotion cérébrale et que le bébé allait bien. Il n'y avait pas de saignement, et le cœur battait normalement à ce stade de la grossesse. Kayla avait reçu l'autorisation de sortir.

Alors pourquoi était-ce aussi long ?

Elle se redressa sur son séant et s'assit sur le bord du lit, les jambes pendant dans le vide.

Pendant quelques instants, elle eut le tournis, mais ce genre de malaise n'avait rien d'inquiétant dans son état. C'était le lot de toute femme enceinte.

Elle aperçut son reflet dans le miroir fixé au-dessus du lavabo. Vêtue du jean et du T-shirt qu'elle avait insisté pour enfiler avant de quitter le cottage, les cheveux pleins de sang séché, elle n'était vraiment pas à son avantage... Et elle qui espérait faire bonne impression à son arrivée à Cape Churn !

La porte s'ouvrit et Gabe passa la tête dans l'entrebâillement, tenant à la main deux gobelets de café fumant, dont le riche arôme vint chatouiller les narines de Kayla.

— Puis-je entrer ?

— Je vous en prie !

— Désolé, mais ils n'avaient que du décaféiné.

— C'est parfait.

Elle serra son gobelet entre ses doigts, appréciant la réconfortante chaleur qui s'en dégageait.

— Pourquoi fait-il toujours aussi froid dans les hôpitaux ?

— Pour éviter la prolifération des bactéries. Le médecin est en train de signer l'autorisation de sortie, dit-il en souriant. Dès que l'infirmière vous aura lu les consignes à observer, vous serez libre.

Elle soupira.

— Tant mieux. L'odeur de l'antiseptique et du détergent me porte sur le cœur.

Elle lui adressa un pâle sourire, peu désireuse de lui expliquer pourquoi elle avait facilement la nausée. Elle n'était pas prête à lui avouer son secret. Elle se passa la main sur le ventre. Bientôt, celui-ci prendrait de l'ampleur, et elle ne pourrait plus cacher son état.

Au début, sachant qu'elle n'était pas à l'abri d'une fausse couche au cours du premier trimestre, elle avait préféré attendre pour en parler. Ensuite, il y avait eu l'agression, et elle avait eu autre chose en tête que d'annoncer sa grossesse. D'ailleurs, avec qui aurait-elle bien pu partager sa joie ?

Emma Jenkins, l'infirmière qui s'était occupée d'elle un peu plus tôt, fit son entrée, une écritoire à pince et un stylo à la main.

— Ah, je vois que c'est Gabe qui se charge de vous ramener ! C'est bien.

Il se tourna vers elle avec un grand sourire.

— Salut, Emma, comment vas-tu ? Tu es allée explorer les fonds marins, ces derniers temps ?

Elle haussa les épaules, ce qui fit valser sa queue-de-cheval blonde.

— Pas récemment. Mais j'espère pouvoir plonger la semaine prochaine. J'ai quatre jours de congé d'affilée.

— Vous connaissez donc tout le monde, ici ? demanda Kayla à Gabe.

Le sourire de ce dernier s'agrandit.

— Seulement les gens qui vivent ici à l'année. Emma était une petite fripouille qui me suivait comme mon ombre chaque fois que je me rendais à la marina. Maintenant, elle est assez grande pour y aller seule, dit-il en frottant affectueusement le sommet du crâne d'Emma de ses doigts repliés.

Celle-ci remit de l'ordre dans ses cheveux, un sourire désabusé aux lèvres.

— Cette image va me poursuivre jusqu’à la fin de mes jours, j’en ai peur...

Kayla enviait cette camaraderie facile entre amis de longue date. Elle rêvait d’appartenir à une communauté aussi unie, d’élever son enfant parmi des gens aimants, protecteurs, parfois curieux. Une soudaine tristesse s’abattit sur elle. Elle se secoua et demanda :

— Est-il vraiment nécessaire que quelqu’un me raccompagne ?

Emma posa une main sur sa hanche.

— De manière générale, il vaut mieux ne pas prendre le volant après avoir reçu un choc à la tête ayant entraîné une perte de connaissance. Et, de toute façon, vous n’avez pas de voiture, puisque c’est Gabe qui vous a amenée. Il vous faudra supporter sa présence, mais c’est un privilège que beaucoup de femmes aimeraient avoir !

Elle baissa les yeux sur son écritoire, et poursuivit :

— Même si, a priori, vous n’avez pas de commotion cérébrale, le médecin exige que quelqu’un veille sur vous cette nuit.

— Que quelqu’un veille sur moi ? répéta Kayla en fronçant les sourcils.

— Je m’en charge, décréta Gabe. Continue, ajouta-t-il à l’adresse d’Emma.

L’infirmière lança un coup d’œil à Kayla.

— Il est vraiment indispensable que vous ne restiez pas seule, au moins cette nuit.

— Je n’aime pas causer du dérangement, se justifia Kayla.

D’un autre côté, bien qu’elle ne soit pas prête à l’admettre, elle était soulagée que Gabe passe la nuit chez elle. L’idée que l’assassin était entré dans sa salle de bains l’horrifiait.

Emma poursuivit sa lecture :

— Appelez le médecin si vous avez l’un des symptômes suivants : sensation de faiblesse ou d’engourdissement, problèmes de coordination ou d’équilibre, confusion mentale, difficulté d’élocution, nausées et vomissements.

Elle la fixa d’un air sévère.

— En cas de saignements, revenez immédiatement aux urgences.

Kayla regarda Gabe à la dérobée, et porta sa main à sa tête, à l’endroit où on avait nettoyé et recousu la plaie. Ainsi, avec un peu de chance, il penserait qu’Emma faisait allusion à sa blessure. Après avoir gardé si longtemps le silence sur son état, il lui était devenu quasiment impossible

d'aborder la question de façon naturelle, même avec l'homme qui lui avait porté secours.

L'infirmière lui tendit l'écritoire.

— Vous n'avez plus qu'à signer ici, et vous êtes libre.

Kayla s'exécuta, puis prit la liste des recommandations qu'on lui tendait.

— Evitez de porter des charges trop lourdes, et reposez-vous le plus possible dans les jours qui viennent. Je vais aller chercher un fauteuil roulant.

— C'est inutile.

— Désolée, mais c'est le règlement, trancha Emma. Nous sommes tenus de vous reconduire jusqu'à la sortie. En cas de besoin, vous savez où nous trouver !

Elle lui adressa un clin d'œil, puis sortit. Le bruit de ses pas décrut dans le couloir.

— J'espère que vous ne m'en voudrez pas, mais nous avons dû procéder à une recherche d'empreintes chez vous, déclara Gabe.

— En ce qui me concerne, vous pouvez faire tout ce que vous jugerez bon pour arrêter cet homme.

Elle s'assit plus près du bord et se laissa glisser au bas du lit. Quand ses pieds touchèrent le sol, elle fut prise de vertige et ses jambes flageolèrent.

Gabe passa son bras autour de sa taille.

— Vous devriez attendre qu'Emma amène le fauteuil roulant.

— De toute façon, je n'irai pas plus loin que la sortie avec. Il va bien falloir que je marche pour rentrer.

— Je vous porterai.

A cette seule idée, elle sentit une onde de chaleur courir sur sa peau. Mais aussitôt, une sonnette d'alarme se déclencha dans son esprit. Il ne fallait pas qu'elle s'habitue au réconfort de sa présence. Elle vivait seule et, à ce titre, se devait de rester autonome.

Rassemblant ses forces, elle se redressa et se dégagea.

— Je peux tenir sur mes jambes, vous voyez ?

A cet instant, Emma revint, poussant devant elle un fauteuil roulant. Sa queue-de-cheval se balançait au rythme de ses pas.

— Je vous raccompagne dehors.

— Merci, Emma, fit Gabe. Tu t'es bien occupée d'elle.

— A l'avenir, évitez de marcher pieds nus sur du carrelage mouillé, conseilla la jeune femme en agitant le doigt en direction de Kayla. C'est une mauvaise idée, surtout dans votre...

— D'accord, s'empressa de l'interrompre Kayla. A partir de maintenant, je me sécherai toujours avant de sauter hors de la baignoire.

Emma la poussa jusqu'à la sortie et attendit, debout à côté d'elle, que Gabe revienne avec la voiture.

— Il n'est pas au courant, n'est-ce pas ? questionna-t-elle en regardant le 4x4 quitter son emplacement.

— Non. Je n'ai rien dit à personne.

— Sans vouloir être indiscrete, puis-je vous demander pourquoi ?

Elle posa sur Kayla un regard noisette plein de bienveillance.

Kayla lui sourit.

— Je ne sais pas... Au début, j'avais décidé de ne pas en parler avant la fin du premier trimestre, par prudence. Et maintenant, avec ce qui vient de se passer... Je pourrais encore perdre le bébé. Je n'ai pas envie qu'on me traite différemment, que ce soit dans un sens ou dans l'autre.

— A l'évidence, vous avez besoin d'une amie, remarqua l'infirmière en ramenant une mèche de cheveux blonds derrière son oreille.

Kayla hocha la tête. Emma avait raison. Depuis la mort de Tony, elle s'était repliée sur elle-même, refusant de s'investir émotionnellement avec quiconque hormis son bébé. Elle avait peur de revivre la perte d'un être cher. Il était temps qu'elle surmonte ses craintes.

— Vous pensez à quelqu'un en particulier ? plaisanta-t-elle.

— Je suis en congé après-demain. Si le cœur vous en dit, nous pourrions déjeuner à la marina. Je dois m'y rendre pour préparer mon matériel de plongée et, en plus, le café là-bas est plutôt bon.

Touchée, Kayla hocha la tête.

— J'en serais ravie. Quelle heure ?

— Disons midi. J'aime bien faire la grasse matinée de temps en temps.

Comme Gabe se garait au bord du trottoir, Emma ouvrit la portière tandis qu'il faisait le tour du véhicule et offrait sa main à Kayla.

— Je n'ai pas besoin d'aide, je vous assure ! protesta-t-elle.

— Laissez-le jouer les preux chevaliers, cela redore son ego masculin, plaisanta Emma.

Il lui fit les gros yeux.

— Tu es une vilaine petite fille !

— Je ne suis pas une petite fille ! rétorqua-t-elle en lui assenant une tape sur l'épaule.

Kayla rit.

— Allez-vous cesser, tous les deux ?

— C'est elle qui a commencé !

Gabe attira son amie dans ses bras et la pressa contre son cœur.

— Cela m'a fait plaisir de te voir.

— A moi aussi, répondit-elle. Faites attention à vous. Je ne veux plus vous voir ici ! A après-demain, ajouta-t-elle en souriant à Kayla.

Kayla lui rendit son sourire et acquiesça d'un signe de tête.

* * *

Le trajet jusqu'au cottage se fit en silence. Dès que Gabe fut garé dans l'allée, Kayla se hâta de descendre avant qu'il n'ait eu le temps de lui proposer son aide.

C'était probablement mieux ainsi, se dit-il. S'il la touchait, il risquerait de ne pouvoir s'empêcher de l'embrasser.

Il fit le tour du 4x4 et lui offrit son bras.

— Appuyez-vous sur moi. Cela redorera mon ego masculin, dit-il en lui faisant un clin d'œil.

Elle glissa son bras sous le sien et marcha avec lui en direction de la maison. Toutes les pièces étaient éclairées, et la porte d'entrée, avec son cadre fendu, bâillait.

Laissant Kayla dehors, il entra seul pour s'assurer que tout était normal. Ici et là, il remarqua des traces de poussière noire à peine visibles. Il inspecta chaque pièce, chaque placard, chaque recoin, puis, satisfait, retourna dans le séjour, où l'attendait la jeune femme.

— Apparemment, les techniciens chargés de relever les empreintes ont fait un peu de ménage derrière eux. Sinon, il y aurait de la poudre de carbone partout.

— Faites-moi penser à remercier l'inspecteur en chef quand je le verrai.

Elle posa son sac à main sur le comptoir et resta un long moment sans bouger, évitant soigneusement son regard.

— Ecoutez, Gabe, vous n'êtes pas obligé de rester. Je vais bien.

Il la rejoignit en quelques enjambées.

— Vous avez entendu ce qu’a dit Emma. Quelqu’un doit veiller sur vous. Avez-vous des connaissances à Cape Churn ?

Elle secoua la tête.

— Dans ce cas, vous devrez supporter ma présence, conclut-il. Même si vous ne vous étiez pas cogné la tête, j’aurais insisté pour rester. L’assassin s’est introduit ici, et je ne prends pas son message à la légère.

Elle s’appuya lourdement au comptoir, toujours sans le regarder.

— Pourquoi tout cela m’arrive-t-il, à moi ? Qu’ai-je fait pour mériter ça ?

Tout en se traitant mentalement d’insensé, il l’attira avec douceur dans ses bras. Comme elle ne résistait pas, il la serra plus étroitement contre lui. Il se devait de la protéger : jamais elle ne s’en sortirait seule avec ce tueur à ses trousses.

— Vous n’êtes pas plus responsable de ce qui vous arrive que de la mort de la jeune Kendricks.

Kayla avait déjà eu son content d’émotions pour la soirée et il ne voulait pas l’accabler davantage ; néanmoins, il était préférable qu’elle sache la vérité.

— Quand je suis arrivé tout à l’heure, je revenais du commissariat pour vous faire part de notre dernière découverte.

Elle leva vivement la tête vers lui.

— De quoi s’agit-il ?

Il prit une profonde inspiration avant de se lancer.

— Il se pourrait bien que nous ayons un tueur en série sur les bras.

Elle devint effroyablement pâle.

Quel idiot ! se morigéna-t-il. Il aurait mieux fait de se taire. Après tout ce qu’elle venait de traverser, elle n’avait pas besoin de cela en plus.

— En procédant à des recoupements de données sur un logiciel spécialisé, nous avons découvert qu’il existe d’autres affaires semblables. Les femmes assassinées se ressemblent et le mode opératoire est le même chaque fois, à une nuance près : les victimes précédentes ont été harcelées avant d’être étranglées, ce qui n’a pas été le cas pour Rachel Kendricks.

Kayla se mit à trembler.

— Je voudrais m’asseoir.

Il la guida jusqu’au canapé, s’assit et l’attira sur ses genoux.

Au lieu de protester, elle se blottit contre lui, nichant sa tête au creux de son épaule.

— Harcelées de quelle façon ? questionna-t-elle.

Il sentit son souffle chaud contre sa peau, et en fut davantage troublé qu'il ne l'aurait souhaité.

— L'assassin s'est emparé d'objets leur appartenant pour les replacer ailleurs, dans des endroits totalement insolites.

— Quel genre d'objets ?

La paume posée à plat sur son torse, les yeux rivés sur ses lèvres, elle attendait sa réponse.

— Des bibelots ayant une valeur sentimentale, des photographies, des... bijoux.

Les doigts de Kayla se contractèrent convulsivement, agrippant sa chemise.

— C'est lui.

— Toutes les victimes avaient les cheveux roux et les yeux verts. Je suis navré, Kayla.

— Comme Rachel et moi... Elle s'appelait Rachel, et je n'en savais rien !

Sa voix mourut dans un sanglot.

Gabe la tint serrée contre lui tandis qu'elle pleurait en silence. Que pouvait-il faire d'autre ? On n'avait pas besoin de lui au commissariat. Le FBI allait intervenir, et le chef serait prié de leur confier l'affaire, dans la mesure où il s'agissait d'un tueur en série, et où les crimes avaient été commis dans des Etats différents.

Au moins, en restant près de Kayla, il se rendait utile, se dit-il.

Au bout d'un moment, elle sécha ses larmes et se redressa, magnifique en dépit de ses paupières rougies et de ses cheveux en désordre.

— Désolée, fit-elle avec une petite grimace.

— Ne le soyez pas.

Il l'aida à se lever et resta debout à côté d'elle, regrettant de ne pouvoir la garder près de lui.

Sans même avoir à lui poser la question, il savait qu'elle n'apprécierait pas une attitude trop protectrice de sa part.

Elle parcourut le séjour du regard, comme si elle cherchait quelque chose à quoi se raccrocher. Enfin, elle dit :

— Etant donné que vous restez, cela vous dérangerait-il de dormir sur le canapé ?

— Pas le moins du monde.

— Je vais prendre une douche et me laver les cheveux.

— Etes-vous sûre que ce soit une bonne idée ?

Elle appuya doucement ses doigts sur son crâne et fit la grimace.

— Peu importe. J'ai du sang plein les cheveux, je me sens sale, et je déteste cela.

— Voulez-vous un coup de main ?

Elle rougit.

— Si j'ai besoin de vous, je crierai.

Elle parut hésiter, puis ajouta :

— Pourriez-vous...

— Inspecter la salle de bains ? Pas de souci.

Après avoir pris soin de bloquer la porte d'entrée endommagée avec une chaise, il se rendit dans la salle de bains. Le carrelage était toujours inondé, mais le miroir avait séché, et les mots tracés par l'assassin n'étaient plus visibles. En revanche, ils étaient encore gravés dans le subconscient de Gabe. Il prit la serviette posée sur le rebord de la baignoire encore pleine et frotta vigoureusement la surface réfléchissante, puis épongea le sol. Avant de quitter la pièce, il prit soin de vider la baignoire et disposa une serviette propre sur la chaise.

— On peut dire que vous ne faites pas les choses à moitié, observa Kayla, le sourire aux lèvres, depuis le seuil.

Elle avait troqué ses vêtements contre un peignoir en éponge, nota-t-il, le cœur battant. Affectant un air détaché, il haussa les épaules et jeta la serviette sale dans le panier à linge.

Pour éviter d'être tenté de poser les mains sur elle, il fit un geste vers la porte, mais elle lui barra le chemin.

— Merci, agent McGregor...

Elle entoura sa taille de ses bras et l'étreignit. Il n'eut d'autre choix que l'enlacer à son tour. Avec un soupir, elle posa sa tête contre son torse.

— Auprès de vous, j'ai l'impression que tous mes soucis s'envolent, murmura-t-elle. Je me sens en sécurité. Seriez-vous magicien ?

Il sourit.

— Je me contente de faire mon devoir.

— Vous êtes très consciencieux.

Elle posa la main sur sa joue, se hissa sur la pointe des pieds et déposa sur ses lèvres un baiser aussi doux et léger que les ailes d'un papillon.

Gabe demeura un instant pétrifié.

— Qu'est-ce que... Etes-vous... ?

— J'en ai envie, répondit-elle. Je vous en prie, aidez-moi à oublier cette journée...

Elle effleura ses lèvres d'un second baiser.

— S'il vous plaît, Gabe. J'ai besoin de vous.

Toutes les bonnes résolutions de Gabe furent balayées d'un seul coup.

Avec un léger râle, il l'attira vers lui, prit son visage dans ses mains et l'embrassa.

Posant ses paumes à plat sur son torse, Kayla se colla contre lui, tandis qu'il approfondissait leur baiser.

Fébrilement, elle entreprit de défaire les boutons de sa chemise, en commençant par celui du haut. Lorsqu'elle parvint au dernier, il la saisit par le poignet et l'obligea à reculer légèrement.

— Etes-vous certaine que c'est ce que vous voulez ? demanda-t-il, sondant ses yeux verts voilés par le désir.

Il avait le bas-ventre douloureusement tendu, chaque cellule de son corps la réclamait de façon urgente.

— J'en suis sûre, dit-elle dans un souffle. Mais si vous ne le souhaitez pas..., ajouta-t-elle en s'écartant.

— Oh ! mon Dieu, si ! dit-il en l'attirant de nouveau dans ses bras.

Avec habileté, elle dégrafa sa ceinture, déboutonna et abaissa la fermeture Eclair de son jean.

Le cœur battant, il dénoua le cordon qui enserrait la taille de Kayla, écarta les pans de son peignoir, et ne put retenir un gémissement rauque. Ses seins hauts et fermes, dont les pointes roses s'étaient durcies, appelaient la caresse. La courbe déliée de sa taille faisait écho à la rondeur parfaite de ses hanches.

Elle fit glisser la chemise de Gabe sur ses épaules, la lança un peu plus loin, avant de laisser son peignoir choir à ses pieds.

— Tu as l'avantage sur moi, remarqua-t-elle.

— Je crois que c'est plutôt le contraire.

Il referma une main sur sa nuque et s'empara de sa bouche, tandis que les mains de Kayla s'égarèrent sur son dos et sur ses fesses.

Il releva la tête.

— Nous ne devrions pas... Tu es blessée à la tête, et tu dois te ménager.

— Oui, mais pour rien au monde je ne me priverais de ça...

Elle fit descendre son pantalon sur ses hanches, libérant son sexe en érection.

— Kayla...

— Je n'avais pas prévu cela. Et je sais que ce n'est pas raisonnable. Mais j'en ai désespérément envie.

Elle cueillit l'un de ses mamelons entre ses lèvres, tandis que ses doigts emprisonnaient son sexe tendu. Puis elle leva les yeux vers lui.

— Si tu n'en as pas envie, tu n'as qu'un mot à dire. Sinon, laisse-moi te toucher... Juste pour cette nuit. J'ai besoin de toi.

— C'est probablement une folie... mais tant pis !

La saisissant à bras-le-corps, il la souleva de terre et la déposa avec douceur dans la baignoire. Ensuite, il se débarrassa du reste de ses vêtements et la rejoignit, tirant le rideau de douche sur eux avant de tourner le robinet. Le jet froid lui éclaircit les idées, tempérant un peu son ardeur.

Quand l'eau fut chaude, il entoura Kayla de ses bras, la fit pivoter de façon à ce qu'elle se retrouve sous la douche, et la contempla, admiratif. L'eau tambourinait sur ses épaules, dévalait la saillie arrondie de ses seins, coulait en ruisseaux jusqu'au triangle soyeux niché au creux de ses cuisses.

Elle tendit la main vers le flacon de shampoing, mais il la prit de vitesse.

— Laisse-moi faire.

Il fit tomber une dose généreuse de gel dans sa paume, en imprégna ses cheveux emmêlés et lui massa le crâne avec douceur, en prenant garde de ne pas toucher les points de suture.

Puis elle pencha la tête en arrière, et ne put réprimer une grimace de douleur lorsque le jet frappa sa blessure.

Lorsque ses cheveux furent rincés et parfaitement propres, Gabe versa du savon liquide dans le creux de sa main, imité par Kayla, et ils s'enduisirent mutuellement de produit.

Il fit courir ses mains le long de ses épaules, et descendit vers ses seins qu'il prit en coupe, lui arrachant un soupir. A son tour, elle promena ses doigts dans la toison qui recouvrait son torse, puis le long de ses côtes, de sa taille, avant de s'aventurer plus bas sur son ventre.

— A ce rythme, je ne vais pas tenir longtemps, lâcha-t-il, les yeux clos, les dents serrées.

Il repoussa sa main.

— Laisse-moi te donner du plaisir, dit-il.

— Mais j’ai envie de te toucher !

— Tout à l’heure.

Il fit couler un peu plus de savon dans sa main et se mit à l’étaler sur ses hanches, sur ses cuisses. Pantelante, elle écrasa ses seins contre son torse, enroula sa jambe autour de la sienne.

— Viens en moi...

— Pas encore, dit-il, le cœur battant à se rompre.

Tenaillé par un désir impérieux, il était au supplice. Pourtant, il poursuivit son exploration, glissa ses doigts entre ses cuisses et s’insinua dans le repli le plus secret de son anatomie, pour taquiner son clitoris gonflé de désir.

Avec un soupir étranglé, elle planta ses ongles dans ses bras.

— Oh...

Il continua à lui infliger cette douce torture.

— Je n’en peux plus. Je t’en supplie...

— Quoi ? Que veux-tu ? souffla-t-il.

— Viens.

Elle prit son visage entre ses mains, le fixant avec des yeux agrandis.

Incapable de maîtriser plus longtemps son impatience, Gabe souleva Kayla, qui noua ses jambes autour de sa taille, puis sortit de la baignoire.

— Il faut que nous nous séchions, dit-il.

— Non... Je ne peux plus attendre.

— Je ne veux pas que tu prennes le risque de tomber de nouveau.

— D’accord, mais dépêchons-nous, alors.

Quand il l’eut déposée à terre, elle saisit une serviette et essora ses cheveux. La voyant grimacer de douleur, Gabe fut tiraillé par sa mauvaise conscience.

— Nous ne devrions pas faire l’amour alors que tu viens de faire une chute.

— Ne t’avise pas de changer d’avis maintenant, menaça-t-elle en s’avançant vers lui.

Elle passa la serviette autour de la taille de Gabe et l’attira contre elle, pressant son ventre contre son sexe dressé.

— Entendu, je me rends !

Il la souleva dans ses bras et la porta dans la chambre, où il la déposa sur le lit.

— As-tu de quoi te protéger ?

— Je reviens tout de suite.

Il retourna en courant à la salle de bains et plongea la main dans la poche de son jean, priant pour avoir un préservatif dans son portefeuille.

Enseveli sous divers papiers et cartes en tout genre, se trouvait un petit sachet brillant. De retour dans la chambre, il le déchira avec les dents et enfila la protection en latex.

Kayla lui sourit. Ses cheveux humides formaient une masse sombre sur les draps blancs. Elle lui tendit les bras.

Il se glissa entre ses jambes mais, sur le point d'entrer en elle, il s'arrêta.

— Si tu as changé d'avis, il est encore temps.

Elle enroula ses jambes autour de sa taille, et l'attira vers elle.

Il s'enfonça profondément en elle. Même avec le préservatif, c'était une sensation divine, parfaite.

Il commença par un lent et doux va-et-vient, puis augmenta progressivement la cadence, tandis que Kayla, les talons plantés dans le matelas, allait au-devant de lui. Agrippée à ses hanches, elle accompagnait chacun de ses mouvements.

La tension atteignit bientôt son point culminant, et il sut qu'il n'allait plus pouvoir se retenir.

Il donna un dernier coup de reins et, appuyé sur ses bras tendus, resta rivé en elle.

Kayla s'arqua, le visage crispé, les yeux fermés. Enfin, elle cria son nom et retomba sur le lit. Une fine pellicule de transpiration faisait briller sa peau blanche.

Lorsque les dernières vagues du plaisir eurent reflué, Gabe s'allongea à côté d'elle.

Elle ouvrit ses yeux verts, embrumés par la jouissance et la fatigue, et un sourire étira ses lèvres légèrement gonflées.

— Eh bien ! Dis donc...

Puis elle referma les paupières.

— Kayla ?

Elle ne répondit pas. Gabe la secoua avec douceur.

— Kayla, réponds-moi.

Ses yeux papillonnèrent, puis elle les referma aussitôt. Elle pressa sa joue sur son torse et se nicha contre lui.

— Mmm... Encore ? Je suis trop fatiguée.

Il émit un léger rire et se pencha pour déposer un baiser sur son front.

— Dors, mon ange.

La respiration de Kayla devint plus régulière, plus lente.

Durant un long moment, Gabe la garda dans ses bras, goûtant cette proximité tout en se répétant que ce n'était qu'un plaisir éphémère, une nuit sans lendemain. Un bonheur qu'il rêvait de revivre encore et encore.

Mon Dieu, que lui prenait-il ? Quelques heures auparavant, il s'était juré de ne plus s'engager dans une relation sentimentale, que ce soit avec elle ou avec une autre. Cela ne l'avait pas empêché de céder à la tentation. Parce qu'il la désirait intensément, il avait choisi de la croire lorsqu'elle lui avait dit que faire l'amour l'aiderait à se sentir mieux. Mais n'avait-il pas aggravé la situation, au contraire ?

La menace qui pesait sur elle était toujours bien réelle. Mais lui, saurait-il désormais conserver l'objectivité et la clarté d'esprit nécessaires pour la protéger efficacement contre le danger ?

Les événements de la journée lui revinrent à la mémoire. La jeune fille assassinée, le collier, l'inscription sur le miroir, Kayla inconsciente sur le sol, les informations fournies par la base de données...

Toutes ces pensées se bousculaient sans trêve dans son esprit. A la fin, n'y tenant plus, il se leva. Il fallait qu'il appelle Molly pour lui apprendre ce qui s'était passé, et la prévenir qu'il ne rentrerait pas cette nuit.

Il enfila son jean et, pieds nus, gagna le séjour. Tous les stores étaient baissés ; seule la fenêtre panoramique donnant sur Cape Churn en était dénuée.

Souhaitant admirer le paysage nocturne, il s'en approcha. Il n'y avait pas d'étoiles, constata-t-il, déçu. Le brouillard enveloppait le littoral, cachant l'océan.

Mais quelque chose d'autre masquait la vue. A cause de l'obscurité au-dehors, le panneau, presque aussi opaque qu'un miroir, était couvert de reflets, et il avait failli ne pas voir les cinq lettres majuscules peintes en rouge vif qui s'épalaient sur toute la largeur de la vitre.

« GARCE ! »

OceanofPDF.com

8

Lorsque Kayla s'éveilla le lendemain matin, une terrible migraine lui martelait le crâne. Elle s'étira et fit la grimace : elle se sentait endolorie des pieds à la tête. Au fur et à mesure que ses diverses douleurs apparaissaient, les souvenirs de la veille affluaient. Elle se rappela tout dans les moindres détails, y compris le moment où elle s'était endormie... dans les bras de Gabe.

Elle se redressa sur son séant. Le drap glissa sur sa taille, et elle s'empourpra en s'apercevant qu'elle était nue. Un peu partout sur son corps, la barbe de Gabe avait laissé des marques rouges sur sa peau. Un parfum musqué de sexe emplissait la chambre.

Ses yeux se portèrent vivement sur la salle de bains. La porte était ouverte, la lumière éteinte.

— Gabe ?

Le bruit d'une perceuse lui parvint. Que pouvait-il bien être en train de faire ? se demanda-t-elle.

S'entourant du drap, elle se leva d'un bond. Ses pieds n'eurent pas plus tôt atteint le sol qu'elle fut prise de nausée — l'une des joies de la grossesse. Une main sur la bouche, elle se précipita dans les toilettes, se mit à genoux devant la cuvette et vomit de la bile.

— Kayla ?

Gabe fit irruption dans la pièce, la voix pleine d'inquiétude. Il s'accroupit à côté d'elle, lui maintenant les épaules de ses mains chaleureuses et rassurantes.

Mon Dieu, elle ne voulait pas qu'il la voie dans cet état, alors qu'elle ne lui avait encore rien dit.

— Ça va ?

— Non. Je suis malade...

Un nouveau spasme l'interrompit. Quel charmant spectacle elle devait offrir ! se dit-elle, au désespoir.

— C'est l'un des symptômes décrits par Emma, fit-il observer en se relevant. J'appelle le docteur.

— Non !

Elle l'arrêta d'un geste, mais ne put poursuivre, en proie à un nouvel accès de vomissements.

Sans tenir compte de son intervention, Gabe courut dans l'autre pièce.

Clouée au sol par la nausée, elle était impuissante à l'en empêcher, tout en sachant que faire venir un médecin était parfaitement inutile.

Quand, enfin, la crise fut passée, chaque muscle de son dos et de sa cage thoracique la faisait souffrir. Elle tira la chasse d'eau, se releva, enfila un peignoir et scruta le miroir fraîchement nettoyé, remerciant mentalement Gabe d'avoir effacé l'inscription menaçante.

Puis elle étudia son reflet dans la glace.

Elle faisait peur à voir. Ses cheveux, qui avaient séché sans avoir été coiffés, lui donnaient l'apparence hirsute d'une femme des cavernes, et son visage exsangue ressemblait à un masque mortuaire.

Commençant par le plus urgent, elle étala une dose généreuse de dentifrice sur sa brosse à dents et se frotta vigoureusement les dents et la langue. Puis, se sentant un peu plus fraîche, elle entreprit de lisser ses cheveux, mais ne réussit qu'à les emmêler davantage ; écœurée, elle allait jeter son peigne quand une main large et chaude se referma sur la sienne.

— Laisse-moi faire.

Réfléchi par le miroir, le regard bleu azur de Gabe, à la fois ferme et intense, prit possession du sien. Puis il s'abaissa pour se poser sur sa taille.

Le cœur de Kayla s'arrêta net, puis repartit au galop.

— Tu sais.

Ce n'était pas une question.

Il posa la brosse sur la tablette et la prit dans ses bras, l'obligeant à lui faire face.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ?

— Crois-tu qu'il soit facile d'annoncer tout de go à un parfait inconnu : « Je suis enceinte » ?

Les mots moururent sur ses lèvres.

Gabe secoua la tête.

— Où est le père ? Vous êtes mariés ? J'imagine qu'il peut arriver d'un moment à l'autre ? questionna-t-il avec une agitation croissante. Grand Dieu, quel idiot ! A croire que je suis voué à rencontrer des femmes qui me mentent, ma parole !

— Je ne suis pas mariée.

Elle se pencha.

— J'ai eu recours à une insémination artificielle. Un ami proche m'a fait don de son sperme.

Cet aveu n'eut pas l'air d'apaiser Gabe.

— Proche ? A quel point ?

De nouvelles larmes inondèrent les joues de Kayla, tandis que son cœur se serrait au souvenir d'une douleur trop récente encore.

— Très proche... C'était le meilleur ami qu'on puisse avoir.

— Alors pourquoi ne t'es-tu pas mariée ? Pourquoi me mènes-tu en bateau ?

— Si je ne l'ai pas épousé, c'est que je ne l'aimais pas de cette façon-là, pas plus qu'il n'était amoureux de moi, lâcha-t-elle dans un sanglot. Mais c'était mon ami, et il savait que je voulais désespérément un enfant. Nous avions décidé de fonder une famille... Et il a fallu qu'il meure dans un accident de voiture deux jours après l'insémination.

Gabe la considéra, la mâchoire contractée, les poings serrés.

— Tu aurais dû me dire tout cela avant.

Elle acquiesça.

— Je n'étais pas prête à en parler. C'était ma blessure, mon secret.

— Et pas des moindres !

La bouche de Gabe se figea, dessinant une ligne mince.

— Si j'avais su, je n'aurais pas...

— Tu ne m'aurais pas fait l'amour ?

Elle se dégagea.

— Est-ce à ce point épouvantable de faire l'amour à une femme enceinte ?

— Non. C'est juste que...

Cette réponse la mit hors d'elle. Le trop-plein d'hormones lui jouait des tours et sa réaction était disproportionnée, elle s'en rendait compte, mais elle fut incapable de maîtriser sa colère.

— ... Que quoi ? s'exclama-t-elle, bouillant de rage. Tu as peur que je fasse croire que le bébé est de toi ? Eh bien, laisse-moi te dire une chose :

cet enfant est à moi, et rien qu'à moi ! Je l'ai désiré plus que tout au monde, et rien ni personne ne me l'enlèvera ! Donc inutile de t'inquiéter, je ne vais pas venir taper à ta porte un de ces quatre matins pour te réclamer une pension alimentaire !

Il la considéra un long moment, le regard dur.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

La colère de Kayla retomba d'un coup, la laissant épuisée et vaincue.

— Va-t'en, lâcha-t-elle.

— Pas avant que tu ne me laisses placer un mot. Ce que j'allais te dire, c'est que tu aurais dû m'en parler. Vu ce qui s'est passé entre nous, j'estime que j'avais le droit de savoir.

Il secoua la tête.

— Je ne te connais pas vraiment, mais te voyant si franche, si sincère, quand tu m'as parlé de ce qui s'était passé à Seattle, j'ai cru avoir gagné ta confiance — à plus forte raison après cette nuit. Voilà pourquoi ta méfiance me blesse. Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

Prise de nausée, elle s'écarta pour courir dans la cuisine.

— Kayla, cette conversation n'est pas terminée !

Il la suivit, bien décidé à lui arracher une explication.

Une main plaquée sur la bouche, elle fouilla dans les placards. Où avait-elle rangé les biscuits salés ? Il lui fallait un cracker, et vite.

Gabe en trouva une boîte dans le placard à côté de l'évier et la lui tendit.

— C'est ça que tu cherches ?

Elle fit oui de la tête, et tira vivement un étui de biscuits du paquet, avant de l'éventrer. Elle s'en fourra deux dans la bouche, ferma les yeux et fit un effort pour maîtriser les spasmes de son estomac.

Encore un cracker et elle pourrait respirer sans craindre une nouvelle crise. Elle s'essuya les lèvres et prit une profonde inspiration, regrettant son accès de colère.

— Excuse-moi.

Elle se détourna, les yeux baissés, tenant encore les biscuits dans sa main.

— Tu as raison, j'aurais dû t'avertir avant qu'on...

Deux mains descendirent sur ses épaules.

— Avant qu'on fasse l'amour, compléta Gabe.

Elle se laissa aller contre lui, et sentit bientôt croître le désir de Gabe.

Elle sourit. Au moins, il n'était pas tout à fait démotivé par son état. C'était clair, il la désirait toujours. Mais elle ? Physiquement, sans doute — il n'y avait qu'à voir la façon dont elle était affectée par ce contact. Mais émotionnellement, était-elle prête à accepter plus que cette nuit de réconfort qu'il lui avait offerte ? Elle ne pouvait que se féliciter d'avoir fait appel à lui la veille au soir... Mais à présent, elle ne savait plus ce qu'il en était vraiment. Regrettait-il ce qui s'était passé ? Était-ce là le vrai sujet de la dispute ?

— Les choses auraient-elles tourné autrement si tu avais su ? s'enquit-elle.

Il ne put réprimer un haussement d'épaules.

Kayla lui prit la main.

— Tu vois ? dit-elle. C'est pour cette raison que j'ai préféré me taire. Je voulais qu'on soit ensemble. Je voulais que tu me fasses l'amour.

— Et moi, je veux que les gens qui partagent ma vie fassent preuve d'honnêteté.

Le ton était froid et distant. Où était passé l'homme avec qui elle avait commencé à se lier ces dernières vingt-quatre heures ?

— En fait, poursuivit-il, tout ceci me rappelle que nous nous connaissons à peine. Que nous sommes allés bien trop vite. Si je veux pouvoir être à même de remplir mes obligations, c'est-à-dire de te protéger, alors il me faut prendre un peu de recul.

Kayla croisa les bras autour de sa taille, refoulant les larmes qui lui montaient aux yeux.

Gabe s'écarta d'elle.

— Je dois filer chez moi, me changer et me mettre au travail.

Il désigna la porte.

— J'ai posé une serrure provisoire en attendant la réparation du verrou et du chambranle. Ce n'est pas la meilleure des solutions mais, faute de mieux...

Elle vit qu'il avait installé une targette. Cela expliquait pourquoi il s'était servi d'une perceuse ce matin. Elle le remercia.

— J'ai trouvé ça sous l'évier, reprit-il en désignant une bombe insecticide sur le comptoir. Comme tu n'as pas d'arme et que, de toute façon, tu ne t'en servirais pas si tu en avais une, cela fera très bien l'affaire.

— Ça ne me serait pas d'un grand secours.

Elle considéra la bombe, et sentit son estomac se révolter en imaginant l'horrible odeur de l'insecticide.

— Garde-la à portée de main, conseilla-t-il. Si quelqu'un s'introduit de force chez toi, n'hésite pas à t'en servir. Elle porte jusqu'à six mètres. Asperges-en ton agresseur copieusement, et vise les yeux.

La simple idée de bombarder quelqu'un de poison horrifiait Kayla. Néanmoins, elle était déterminée, et ne reculerait devant rien pour les protéger, elle et son bébé.

A mi-chemin vers la porte, Gabe s'arrêta, le front barré d'un pli soucieux.

— Penses-tu pouvoir t'en tirer seule ?

Un fossé s'était créé entre eux ; un vent polaire ne l'aurait pas davantage glacée.

— Ça ira.

Elle refusait de se laisser abattre par ce rejet. Il fallait, pour le bien de son bébé, qu'elle soit heureuse et forte, qu'elle continue d'avancer. Elle s'en sortirait parfaitement sans Gabe. Elle avait toujours son bébé. Elle se passa la main sur le ventre.

Nous n'avons besoin de personne. Nous sommes très bien tous les deux.

— J'ai de quoi m'occuper, et puis, j'ai ma leçon avec Dakota.

Tournant le dos à Gabe, elle se dirigea vers l'imposante baie vitrée, et s'arrêta net en avisant l'énorme graffiti rouge.

— Qu'est-ce que...

— Il est revenu la nuit dernière, annonça-t-il d'une voix monocorde et tendue.

Les yeux rivés sur l'insulte, elle entendait le sang battre furieusement contre ses tempes.

— « Garce » ? Ce misérable me traite de garce ?

Elle alla frapper du poing sur la baie vitrée.

— Monstre ! Maudit sois-tu !

Gabe traversa la pièce et la prit dans ses bras.

— Ce n'est que de la peinture. Je vais apporter de la térébenthine, et effacer tout ça en rentrant du travail cet après-midi.

— Pas la peine, dit-elle d'une voix rageuse. J'ai de la térébenthine. Je peux le faire moi-même.

— Non. Il en faudra beaucoup, et respirer des vapeurs toxiques n'est vraiment pas indiqué dans ton état.

Bien qu'elle continue à penser qu'elle n'avait pas besoin de l'aide de Gabe — ni, d'ailleurs, de celle de personne —, elle savait qu'il avait raison concernant la térébenthine : ce n'était pas bon pour son bébé.

— Très bien. Je te laisse t'en occuper. Mais si je n'avais pas été enceinte, je m'en serais chargée.

Il sourit, puis, s'apercevant soudain de la posture dans laquelle ils se trouvaient, il la lâcha et s'écarta.

— J'en suis sûr. Repose-toi, et si tu ressens l'un des symptômes évoqués par Emma, appelle-moi tout de suite.

Kayla acquiesça d'un signe de tête, émue tant par ses paroles que par l'inquiétude qu'elle lisait sur son visage.

— Je vais appeler l'hôpital. Je n'ai pas besoin d'une nounou, tu sais.

— Il faut pourtant que quelqu'un veille sur toi.

— Je suis assez grande pour me débrouiller seule.

La mâchoire toujours crispée et le visage comme gravé dans la pierre, il lui caressa la joue du pouce.

— Pas avec un tueur en cavale, dit-il d'un ton tendre mais persuasif.

Quand il fut parti, Kayla balaya les miettes de biscuits éparpillées sur le sol de la cuisine et remit la maison en ordre. Chaque fois qu'elle passait devant le graffiti injurieux, elle devait se maîtriser pour ne pas lancer dans la vitre le premier objet qui lui tombait sous la main.

Ce n'était que de la peinture, se raisonna-t-elle. Elle espérait que le tueur s'en tiendrait aux insultes, mais, au fond d'elle-même, elle savait que le pire était encore à venir.

* * *

— Combien de résidents temporaires avons-nous en ce moment ? J'en ai déjà interrogé une vingtaine.

Gabe faisait les cent pas, tournant comme un lion en cage dans le bureau de Taggert.

— Je ne connais pas le chiffre précis. Un certain nombre d'estivants sont arrivés avant l'heure, répondit son chef.

Il se pinça l'arête du nez et ferma les yeux.

— Cessez donc de gigoter comme ça, vous me donnez mal à la tête.

— Il faut empêcher ce fou furieux de faire du mal à Kay... à Mlle Davies.

Gabe s'immobilisa et fit face à son supérieur.

— Il a déjà tué trois femmes, dont Rachel Kendricks. Je ne le laisserai pas recommencer.

— Il n'est pas question de le laisser faire. Mais, pour l'arrêter, il nous faut des indices à analyser, des preuves. Vous en avez, vous ?

— Non, admit Gabe avec un soupir.

— Nous n'avons même pas retrouvé la bombe rouge dont il s'est servi chez Kayla Davies.

— Avez-vous vérifié qu'il n'y a pas eu d'achat de ce type au magasin de bricolage dernièrement ?

— Oui, et nous n'avons rien trouvé, répondit Taggert en se levant. Tout ce que nous avons, c'est une liste de victimes de plus en plus longue.

— Non. Je ferai en sorte qu'elle ne s'allonge pas. La liste s'arrête là, articula Gabe en tapant du poing sur le bureau.

La photographie encadrée de la femme de Taggert, posée en équilibre précaire contre une boîte de rangement, tomba avec un bruit sec sur le bois éraflé.

Taggert remit le cadre en place et commenta :

— McGregor, si vous n'êtes pas capable de garder la distance nécessaire dans cette affaire, je vous la retire immédiatement. Vos émotions sont en train de vous faire perdre de vue l'objectif principal, qui est l'enquête, poursuivit-il en faisant le tour de son bureau et en venant se placer nez à nez avec Gabe. Or, ce n'est vraiment pas le moment de se laisser distraire. Je veux que vous et le reste de l'équipe soyez vigilants. Au moment où nous parlons, l'homme que nous cherchons se trouve parmi nous. Aucune des femmes de cette ville ne sera en sécurité tant qu'il se promènera dans la nature.

Gabe serra les poings, tentant de maîtriser sa colère.

— C'est tellement frustrant ! Quelle piste suivre, à présent ? Notre homme porte des gants, ou alors prend soin d'effacer ses empreintes. Comment attraper quelqu'un qui brouille les pistes ?

— L'insulte sur la baie vitrée a vraisemblablement été tracée à la va-vite. Sachant que vous étiez là, il a pris un gros risque. A mon avis, il est aussi agacé de ne pas avoir pu s'attaquer à Mlle Davies que nous le sommes de ne pas lui avoir mis la main dessus. Et, s'il est en colère, il finira par commettre des erreurs.

Taggert lui posa une main sur l'épaule.

— Ne laissez pas *votre* colère vous jouer des tours. Et ne perdez pas de vue votre objectif.

Gabe était furieux contre lui-même d'avoir manqué à ce point de discernement. S'il avait gardé la tête froide au lieu de se laisser guider par ses pulsions, il aurait pu profiter de cette occasion pour mettre fin à cette série de meurtres.

— Je sais. Si j'avais été plus attentif hier soir, je l'aurais peut-être aperçu. Mais vous pouvez compter sur moi, à présent.

— Je veux que vous alliez parler à Frank Mortimer.

— L'espèce d'ermite qui habite sur la Pointe du Diable ?

— Oui, je suis presque sûr qu'il est arrivé à Cape Churn deux jours avant le meurtre.

Taggart prit sur son bureau un mug recouvert d'un dépôt brunâtre, sortit dans la grande salle commune divisée en box, et se dirigea vers la cafetière mise à disposition de tous. Il versa le breuvage noir et brûlant dans sa tasse et en but une gorgée.

— Demandez-lui s'il a vu quelque chose hier ou avant-hier soir, ordonna-t-il à Gabe qui l'avait suivi.

— C'est noté.

— Et faites attention au chien-loup.

— Génial. Il ne me manquait plus que ça : un petit tour à l'hôpital pour cause de morsure.

— Je ne dis pas qu'il attaquera ; mais je préfère que vous soyez averti, au cas où. D'ailleurs, si cela devait se produire, une morsure serait un moindre mal.

— Y a-t-il moyen de prévenir Mortimer de mon arrivée ? J'aimerais autant qu'il ne lâche pas son animal sur moi.

— Hélas, non. Il refuse d'installer le téléphone. Il est écrivain, ou quelque chose dans ce goût-là, et il recherche la solitude.

Taggart retourna à son bureau, et ajouta sans se retourner :

— J'appelle le FBI. J'espère qu'ils nous enverront un agent avant ce soir !

— A qui le dites-vous ! marmonna Gabe en sortant du commissariat.

Il monta dans son véhicule de patrouille et quitta le centre-ville.

Le phare était accroché à la pointe de terre qui s'avancait le plus loin dans la baie en forme d'anse. Quant à la maison de Mortimer, elle était perchée sur le promontoire voisin.

En passant devant l'allée qui menait chez Kayla, il ralentit l'allure. Le cottage, avec ses bardeaux de bois peints en blanc, ses volets bleu ardoise et son air pimpant, semblait indifférent à l'orage qui se préparait.

Des nuages sombres s'amoncelaient à l'horizon, l'orage projetait dans le ciel d'immenses colonnes dont les sommets bourgeonnants étincelaient à la lumière du soleil.

La voiture de Kayla était garée devant la maison, mais elle n'était pas sortie pour saisir sur sa toile l'impressionnant spectacle de ce ciel menaçant aux nuances fabuleuses. Il n'était pas encore midi. Avec un peu de chance, Dakota ne tarderait plus.

Gabe n'aimait pas savoir la jeune femme seule au cottage ; il préférerait que quelqu'un lui tienne compagnie. Dakota, qui était allé faire quelques courses à l'extérieur de la ville, avait promis de s'arrêter sur le chemin du retour pour sa leçon de peinture.

Gabe consulta sa montre. Son fils devrait apparaître d'une minute à l'autre. Il scruta la route et distingua une silhouette solitaire à vélo qui approchait.

Il se rangea sur le bas-côté, baissa sa vitre et fit signe à son fils.

Dakota ralentit, traversa la route et mit pied à terre.

— Oui ? lança-t-il d'un ton rogue.

Décidément, il ne renonçait jamais à son attitude désagréable.

Gabe était néanmoins résolu à ne pas relever son insolence. Il voulait avant tout le bien de son fils, tout comme celui de Kayla.

— Mlle Davies a eu une nuit difficile.

— C'est ce que m'a dit tante Molly, oui. Tu penses qu'il vaut mieux repousser la leçon ?

Gabe fut touché par cette preuve de désintéressement.

— Non. Je pense que ta compagnie lui fera du bien. Mais ouvre l'œil, surtout ! Si quelqu'un, n'importe qui, vient au cottage, préviens-moi.

— Je n'ai pas de portable.

— Emprunte celui de Mlle Davies.

— Il ne fonctionne pas toujours. La réception est mauvaise, ici.

Se mordant la lèvre, Gabe s'efforça de réprimer son agacement.

— Essaie quand même. Et, comme je te l'ai dit, *n'importe qui*, d'accord ?

— Ça risque de faire beaucoup de monde...

— Tant pis. Appelle-moi, même si c'est la police.

Enfourchant son vélo, le garçon s'apprêta à repartir.

— Fais attention à toi, ajouta Gabe.

— Ce n'est pas moi qui suis visé, répliqua son fils, la mine renfrognée.

— Oui, mais un assassin n'hésitera sans doute pas à éliminer toute personne qui aura le malheur de se trouver sur sa route.

Dakota le considéra sans répondre, mais, au moment où Gabe ouvrait la bouche pour insister, il acquiesça d'un hochement de tête.

— Je ferai attention, dit-il, l'air grave.

Contrairement à d'habitude, sa voix était dénuée de colère ou de sarcasme.

Gabe releva sa vitre, plus confiant qu'il ne l'avait été depuis des jours. Peut-être y avait-il encore un espoir qu'une vraie relation père-fils s'établisse entre eux.

Mais, lorsqu'il s'engagea dans la propriété de Frank Mortimer, son optimisme s'envola.

Au moment où il se garait devant le chalet en pierre et bois de cèdre, une énorme bête, qui ressemblait à un loup gris, sauta du porche et se jeta contre sa portière avec la force d'un train lancé à grande vitesse.

Instinctivement, Gabe recula sur son siège, tout en sachant que le chien ne pouvait pas briser la vitre.

L'animal grondait férocement en montrant les dents, et multipliait les assauts contre la portière.

Après quelques minutes de ce manège, Gabe sentit l'impatience le gagner. Personne ne sortait pour rappeler le chien, qui ne montrait aucun signe de fatigue et ne semblait nullement disposé à se calmer.

Il appuya longuement sur le Klaxon, les yeux rivés sur la porte d'entrée.

Enfin, au bout de plusieurs secondes, celle-ci s'ouvrit à la volée, et un homme à la mine revêche, vêtu d'une chemise à carreaux, d'un jean et de chaussures de chantier, apparut sous le porche, un fusil à la main. Il avait une longue crinière sombre et emmêlée qui n'avait pas dû voir une paire de ciseaux depuis des décennies, et qui ne contribuait pas à lui donner l'air plus aimable.

— Ici, Loki ! appela-t-il, assez fort pour couvrir les aboiements du chien.

Aussitôt, le chien-loup franchit la distance qui le séparait de la maison, et s'assit aux pieds de son maître.

— Qu'est-ce que vous voulez ? lança celui-ci d'une voix rocailleuse.

Gabe entrouvrit sa vitre et répondit :

— Pourriez-vous faire rentrer votre chien ?

— Il ne vous fera pas de mal.

Ayant déjà été attaqué plusieurs fois par des chiens au cours de sa carrière, il était loin d'en être aussi certain. Avec réticence, il descendit de la voiture et inspecta les dégâts sur la peinture.

— Etes-vous Frank Mortimer ?

— Si ce n'était pas le cas, qu'est-ce que je ferais sur cette propriété, hein ? Evidemment que je suis Frank Mortimer ! Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Vous arrive-t-il de promener votre chien jusqu'au vieux phare, le long de la falaise ?

Mortimer se campa plus solidement sur ses jambes et prit son fusil à deux mains.

— Pourquoi ces questions ?

— Monsieur Mortimer, je suis Gabe McGregor, de la police de Cape Churn. Vous n'êtes peut-être pas au courant, mais une jeune fille a été assassinée près de chez vous avant-hier. Si vous avez vu quelque chose ou quelqu'un près du phare pendant votre promenade, cela pourrait nous aider à arrêter le meurtrier.

— J'ai rien vu !

Sur ces mots, l'homme pivota vers la porte. Avant d'entrer, il posa la main sur la tête de son chien.

— Sage !

L'animal demeura immobile, les yeux fixés sur Gabe, les babines retroussées en une expression menaçante.

— Monsieur Mortimer, si un détail, même insignifiant en apparence, vous revenait, ayez l'amabilité de contacter le commissariat. Ce peut être déterminant pour l'enquête.

Sans répondre, l'homme rentra dans la maison, faisant claquer la moustiquaire derrière lui.

Il n'était pas question pour Gabe de s'attarder dans le coin : une fois son maître parti, le chien-loup risquait d'attaquer.

Lentement, sans rompre le contact visuel avec l'animal, Gabe ouvrit la portière de la voiture. Le moindre mouvement risquait de le faire réagir. Il compta jusqu'à trois, se glissa derrière le volant et referma la portière.

Loki resta assis sous le porche, sans cesser de montrer ses quatre canines dangereusement affûtées.

Gabe laissa échapper un soupir de soulagement et passa la marche arrière, pas mécontent de quitter les lieux. Il se promit de vérifier les antécédents du bonhomme. Au vu de son tempérament, Frank Mortimer avait tout à fait pu commettre une agression par le passé. Et le chien-loup pouvait être considéré comme une arme.

Avant qu'il n'ait eu le temps de passer la première, un éclair argenté passa devant ses yeux et Loki atterrit sur le capot, tous crocs dehors.

— Hé, mais qu'est-ce que..., s'écria Gabe.

Il jeta un coup d'œil en direction du chalet.

Frank Mortimer était réapparu. Il siffla, et aussitôt, Loki retourna auprès de lui, laissant derrière lui deux longues rayures sur le capot. Gabe, qui venait de frôler la crise cardiaque, baissa la vitre et passa la tête par la fenêtre, furieux.

— Qu'est-ce que ça signifie, bon sang ?

— Vous m'avez demandé de vous prévenir si je me rappelais quelque chose, eh bien, c'est le cas.

Rassemblant ses esprits, il prit un calepin et un stylo, sortit de la voiture et s'approcha du porche. Son cœur battait encore à se rompre, et l'adrénaline circulait à toute vitesse dans ses veines : cette fois, il se sentait capable de courir en un temps record jusqu'à sa voiture s'il le fallait.

Agrippant son stylo avec plus de force que d'ordinaire, il se prépara à écrire.

— Je vous écoute, monsieur.

— Avant-hier soir, Loki et moi, on est allés se promener sur la falaise comme d'habitude. Quand on est arrivés près du phare, il s'est mis à aboyer. Vous savez, les loups ont l'ouïe très fine, et mon Loki perçoit des bruits que je n'entends pas. Toujours est-il qu'il s'est mis à aboyer et qu'il est parti en courant. J'ai essayé de le suivre, mais à cause du brouillard qui se levait, je n'ai pas été assez rapide.

— Quelle heure était-il ?

— Je ne sais pas. Il devait être autour de 9 h 30 ou 10 heures, peut-être plus tard. Je ne regarde pas ma montre chaque fois que je sors me promener !

— Et ensuite ? fit Gabe en notant fébrilement la déclaration de l'homme.

— Quand je suis arrivé à l'endroit où le sentier est le plus proche de la route, j'ai entendu une voiture démarrer. Sur le moment, je me suis dit que c'était bizarre de conduire dans cette purée de pois. J'aurais tout de même dû distinguer la lumière des phares ou des feux arrière. Mais rien, seulement le bruit du moteur et le crissement du gravier. Loki est revenu à ce moment-là, avec ceci. Je n'y ai plus pensé ensuite, mais maintenant que j'apprends qu'une fille est morte...

Mortimer leva la main. Une cagoule noire pendait au bout de ses doigts.

Le sang de Gabe se figea dans ses veines. Kayla avait dit que son assaillant portait une cagoule. Qu'avait donc ressenti la malheureuse Rachel Kendricks face à un assassin sans visage ? Elle avait dû se défendre bec et ongles pour parvenir à lui arracher son masque.

Le cœur battant, il prit le sac en papier pour pièces à conviction qu'il gardait toujours dans sa poche, au cas où, et le tendit, ouvert, à Mortimer. Voilà le coup de pouce dont ils avaient besoin. S'ils pouvaient relever l'ADN du meurtrier sur la cagoule...

— Veuillez mettre ceci dans le sac, s'il vous plaît. Il faudra peut-être que vous veniez faire une déposition au commissariat.

Il referma le sac, et rangea le calepin et le stylo dans sa poche.

— Merci, monsieur Mortimer.

— J'ai une fille, moi aussi.

L'homme poussa la porte d'entrée et fit entrer son chien avant de disparaître à son tour à l'intérieur.

Gabe monta dans son 4x4 et retourna directement au poste de police. Plus tôt il apporterait la pièce à conviction au laboratoire, plus tôt ils obtiendraient des réponses.

9

Kayla attendit pour ouvrir que Dakota ait couché son vélo dans l'herbe et gravi les marches du perron. Plus elle recevait des messages du tueur, plus elle répugnait à déverrouiller sa porte. Elle allait bientôt devenir paranoïaque au point de se barricader dans sa chambre et de ne plus en sortir. Elle s'arma d'un grand sourire et lui fit signe d'entrer, priant pour ne pas rougir en sa présence. Fréquenter l'adolescent alors qu'elle avait une relation intime avec son père était pour le moins embarrassant. Quelle serait la réaction de Dakota s'il venait à apprendre la vérité ?

Le dos voûté, les semelles de ses baskets raclant le sol, Dakota alla droit vers les deux chevalets placés au centre de la pièce.

— Il paraît que vous avez fait une chute hier soir. Si vous préférez annuler le cours, je comprendrai, dit-il en se tournant vers elle.

Il avait le même regard bleu que son père, nota-t-elle.

Il avait parlé d'un ton détaché, mais elle ne fut pas dupe : il mourait d'envie de peindre.

Touchée par son offre généreuse, elle eut envie de le serrer contre son cœur, mais préféra s'abstenir : cela le mettrait mal à l'aise, elle le savait.

— Pour commencer, tu peux me tutoyer. Et ensuite, je tiens à ce que nous fassions cette leçon. J'ai le sentiment qu'en te donnant ces cours, je reprendrai goût à la peinture.

— Comment peut-on perdre le goût de peindre ?

Il passa le doigt sur un tube de peinture.

Kayla haussa les épaules.

— A cause d'événements que l'on ne maîtrise pas, par exemple.

— Et c'est pour cette raison que tu tiens à m'enseigner la peinture ? Parce que c'est quelque chose que tu maîtrises ?

— Tu sais, tu vois loin pour ton âge, dit-elle en souriant.

Dakota s'esclaffa.

— Ce n'est pas l'avis de mes parents !

Jugeant préférable de ne pas s'attarder sur cette délicate question, Kayla entra directement dans le vif du sujet.

— Tiens, voici ta toile et ta palette. Aujourd'hui, nous allons peindre une marine.

Le garçon leva les mains.

— Holà ! Je n'y connais rien, moi ! Je croyais que tu allais d'abord me montrer comment faire.

Kayla sourit, nullement découragée par les réticences de l'adolescent.

— C'est en pratiquant qu'on apprend. Tu dois commencer par te familiariser avec ton sujet.

Elle désigna la baie vitrée du menton, tâchant de ne pas prêter attention à l'odieuse insulte qui la maculait.

— Une magnifique tempête se prépare à l'horizon. Il faut que nous la fixions sur la toile.

— Ben ça, alors ! s'exclama Dakota en avisant l'inscription écarlate. Qui a fait ça ?

Il contourna le chevalet, gagna la baie en quelques enjambées et toucha la vitre.

— J'espère qu'ils ne vont pas m'accuser ! J'ai presque fini ma mise à l'épreuve.

— Personne ne va t'accuser, dit Kayla d'une voix rassurante.

Il la regarda par-dessus son épaule, le regard sombre, les sourcils froncés.

— Ce type-là n'a pas l'air de plaisanter, dis donc ! Comment est-ce que tu arrives à tenir le coup ?

— Te donner des leçons m'aide beaucoup. Allez, on commence à peindre, ou on reste là à bavarder ?

Dakota la considéra un long moment, l'air soucieux. Puis il hocha la tête.

— On peint !

Il retourna à grands pas près du chevalet et saisit la palette et le pinceau qu'elle avait préparés pour lui, les calant gauchement entre ses doigts.

— Je commence par quoi ?

Deux bonnes heures plus tard, leurs toiles portaient chacune l'ébauche d'une marine. Le travail de Dakota présentait une remarquable ressemblance avec celui de Kayla.

Le jeune garçon fit un pas en arrière, le visage rayonnant.

— Hé, mais je me suis vachement bien débrouillé !

Kayla croisa les bras sur sa poitrine et examina son œuvre d'un air connaisseur.

— Pas mal du tout, fit-elle avec une moue d'approbation. On dirait qu'un vrai talent se cache sous ces cheveux longs et ce jean informe.

Elle posa sa palette sur le plan de travail et fit un pas en arrière.

— Il vaut mieux ne plus y toucher pendant un jour ou deux. Nous pourrons y revenir quand ce sera sec.

Il faisait plus sombre dans la maison ; la tempête s'était rapprochée de la côte et de gros nuages noirs poussaient la pluie dans leur direction.

— J'ai intérêt à rentrer avant la pluie.

Dakota posa délicatement la palette sur le plan de travail, plongea le pinceau dans un pot de diluant, et se dirigea vers la porte.

Il s'arrêta à mi-chemin et se retourna.

— Sauf si tu préfères que je reste encore un peu ?

— Non, ça va aller.

Kayla lui sourit et l'accompagna jusqu'à la porte.

— Es-tu sûr de pouvoir arriver chez toi avant la prochaine averse ? demanda-t-elle, dubitative.

— Je pense que oui... Merci pour le cours, dit-il une fois au bas des marches.

De nouveau, elle sourit et lui adressa un petit signe en guise d'au revoir.

— Je t'en prie. Tu as vraiment un sens inné de la couleur.

Une expression de joie éclaira le visage de l'adolescent. A la surprise de Kayla, il gravit les marches d'un bond et la serra dans ses bras, avant de se précipiter sur sa bicyclette.

Au moment précis où il l'enjambait, les nuages crevèrent, et une pluie diluvienne se mit à tomber.

— Reviens te mettre à l'abri ! lui cria-t-elle. Je vais te ramener.

— Non merci, ça ira !

Elle descendit la première marche et fut aussitôt trempée jusqu'aux os. Rebroussant chemin, elle s'abrita sous l'auvent. Jamais il ne pourrait rouler sous ces trombes d'eau, songea-t-elle, inquiète.

— Je serai plus tranquille en te sachant bien rentré. Allez, viens ! supplia-t-elle.

Il finit par lâcher son vélo, remonta les marches en courant, et s'ébroua comme un jeune chien.

Cela fit rire Kayla.

— Je vais chercher mes clés et un parapluie, annonça-t-elle. Tu n'auras qu'à récupérer ton vélo demain.

— Je t'attends ici, dit-il en essorant le bas de son T-shirt.

Tout en veillant à ne pas inonder le carrelage, Kayla prit son sac à main, ses clés, un parapluie et plusieurs serviettes de toilette, puis rejoignit Dakota sur le perron.

Abrités sous le parapluie, ils gagnèrent le 4x4 en courant, puis, une fois à l'intérieur, se séchèrent.

Après avoir démarré, Kayla s'assura que la voie était libre et s'engagea sur la route. La pluie furieuse qui s'abattait sur le pare-brise rendait la visibilité incertaine et la conduite problématique. Plusieurs fois en cours de route, ses pneus patinèrent sur des nappes d'eau, et elle faillit perdre le contrôle de la voiture. En abordant un virage particulièrement dangereux bordé d'un côté par un profond fossé, elle ralentit, prenant soin d'avancer doucement sur cette section de route détrempée.

Soudain, un choc violent à l'arrière catapulta la voiture vers l'avant, droit sur la barrière de sécurité.

— Attention ! cria Dakota en se protégeant le visage de ses bras repliés.

Kayla voulut hurler, mais le son resta bloqué dans sa gorge. Ça n'était pas le moment de paniquer... Il fallait maîtriser la voiture à tout prix, pour qu'il n'arrive rien à Dakota et au bébé.

Le côté droit du pare-chocs percuta la barrière et le 4x4 glissa le long du rail, tandis que Kayla s'arc-boutait sur le volant.

Quand elle parvint enfin à arrêter son véhicule, elle jeta un coup d'œil dans le rétroviseur, se préparant à un second choc. Mais rien ne vint.

La voiture qui les avait heurtés s'était volatilisée.

Dakota pivota sur son siège, les pupilles dilatées par la frayeur.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Un chauffard nous a emboutis.

Kayla remit doucement le pied sur l'accélérateur et lui ordonna le plus calmement possible :

— Surveille l'arrière et avertis-moi si une voiture arrive, s'il te plaît.

Il donna du jeu à sa ceinture et se tourna à demi.

— Ce type aurait pu nous tuer !

Kayla, les mains tremblant sur le volant, acquiesça d'un signe de tête. Elle reprit la direction du B & B aussi vite qu'il lui était possible sans risquer de faire un tête-à-queue sur la chaussée glissante. Après s'être garée, elle se mit au point mort et ne bougea plus.

Dakota ouvrit la portière d'un geste brusque. La pluie envahit l'habitacle. Un pied dehors, il se retourna vers Kayla.

— Tout va bien ?

Elle fit signe que oui, n'osant parler.

— Tu devrais entrer et attendre que Gabe revienne pour lui parler de l'accrochage.

— C'est gentil, mais il faut que j'y aille.

Aussi bouleversée soit-elle, elle ne pouvait pas revoir Gabe maintenant. Que lui dirait-elle ? Quelle contenance adopter après ce qui s'était passé entre eux ?

De toute façon, il était inutile qu'elle fasse une déclaration à la police. Elle n'avait pas vu le numéro de plaque de l'autre véhicule, et encore moins son conducteur. Elle ne savait même pas de quel modèle il s'agissait.

Dakota se pencha à l'intérieur de la voiture, le front barré par un pli soucieux.

— Tu es sûre ?

Lorsqu'il prenait cet air-là, c'était le portrait craché de son père, songea-t-elle.

Après les événements des dernières vingt-quatre heures, elle se sentait trop vulnérable pour faire face au trop séduisant agent McGregor.

— Tout à fait sûre.

— Tu devrais quand même laisser quelqu'un te raccompagner chez toi. Imagine que ce type t'attende pour recommencer !

— Je serai sur mes gardes, cette fois, n'aie crainte !

Elle eut un sourire forcé.

Dakota réfléchit, puis finit par hausser les épaules.

— Est-ce que je reviens demain matin pour une nouvelle leçon ?

— J'ai rendez-vous avec Emma Jenkins vers midi à la marina, mais tu n'as qu'à monter après le déjeuner.

— Emma est une fille drôlement sympa. Elle m'apprend la plongée sous-marine.

Il fit un pas en arrière, sans toutefois refermer la portière. La conversation se prolongeait, et il était complètement trempé.

— Alors à demain ! insista Kayla, attendant qu'il claque la portière et s'en aille.

— Gabe va rentrer d'un instant à l'autre. Si je te laisse partir toute seule, il sera furieux contre moi.

Voilà donc pourquoi il restait planté là : il la retenait jusqu'au retour de son père.

— Je suis majeure. Je sais me prendre en charge.

— N'empêche que je me fais du souci pour toi, déclara-t-il avec autorité. Ça alors ! ajouta-t-il, les yeux écarquillés. Voilà que je me mets à parler comme mon père !

Kayla sourit, la lèvre inférieure agitée d'un tremblement.

— C'est plutôt un bon exemple à suivre. Je te remercie, Dakota, mais tout ira bien. De toute façon, je dois aller en ville pour faire quelques courses.

Avec mauvaise grâce, il capitula.

— A demain, alors.

— N'oublie pas de venir l'après-midi ! lui cria-t-elle.

— O.K.

Il se dirigea à grands pas vers le porche du B & B et resta posté sous l'auvent, attendant qu'elle soit partie pour entrer dans la maison.

— Il est adorable, dit Kayla à voix haute.

Parler à son bébé la réconfortait ; le fait de pouvoir se confier à quelqu'un rendait sa solitude moins pesante.

— Je vais peut-être lui demander de m'aider à peindre ta chambre. Ça te ferait plaisir ?

Cependant, malgré ses efforts pour chasser ses idées noires, elle devait bien admettre que la perspective de retourner seule au phare l'angoissait. Au lieu de rentrer chez elle, elle se dirigea donc vers la ville. Certes, la présence de son bébé la comblait, mais un peu de compagnie supplémentaire lui ferait du bien.

La petite ville de Cape Churn se nichait au flanc des collines, face au cap duquel elle tirait son nom. La haute flèche d'une église signalait le centre-ville, qui abritait quelques restaurants familiaux, deux ou trois stations essence et, tout en bas, la marina. Par beau temps, celle-ci était sans doute pleine de vie et de gaieté, mais à cet instant, les voiliers, les petits

yachts et les bateaux de pêche qui parsemaient le port étaient immobiles. La pluie diluvienne persistante avait chassé habitants et vacanciers, et les ponts des navires, comme les trottoirs, étaient déserts.

Kayla se gara sur le parking du Seaside Café, consciente que les quelques grains de pop-corn qu'elle avait partagés avec Dakota au milieu de l'après-midi étaient loin de constituer un repas suffisant pour une femme enceinte.

— Maman veut rester en bonne santé, mon petit chou, mais il faut que tu saches que, quand je peins, je suis complètement dans la lune... J'en oublie même parfois de manger ! Je compte sur toi pour me rappeler à l'ordre quand il le faut !

Une bonne odeur de cuisine parvint à ses narines, et son estomac gargouilla. Elle se tapota le ventre.

— C'est très bien, mon bébé !

Elle attendit dans le 4x4 que la pluie faiblisse, puis courut vers la porte.

A l'intérieur, une petite femme aux cheveux gris s'affairait, nettoyant les tables avec un chiffon humide.

— Bienvenue chez nous ! dit-elle. Que puis-je pour vous ?

Ses yeux pétillants et rieurs, couleur myosotis, réconfortèrent Kayla davantage encore que ses paroles de bienvenue.

— J'ai loupé le déjeuner.

— Oh ! Eh bien, mon petit, nous servons encore. Asseyez-vous donc à cette table. Je vous apporte un menu.

— Nora, la commande est prête ! fit une voix à travers le passe-plat séparant la salle à manger de la cuisine.

Une seconde femme, qui devait avoir à peu près le même âge que la dénommée Nora, posa sur le comptoir deux assiettes bien garnies. A la vue des escalopes de poulet panées et de la purée gorgée d'une épaisse sauce de rôti crémeuse, Kayla sentit l'eau lui venir à la bouche.

— Cela sent délicieusement bon !

— A en croire les clients, ça l'est !

Nora indiqua les tables puis le comptoir.

— Vous avez une préférence ?

— Le bar m'ira très bien.

Elle passa derrière le comptoir, saisit les deux assiettes et revint vers Kayla.

— Voilà un menu. Faites votre choix. Je suis à vous dans une seconde.

— Merci.

Kayla consulta le menu plastifié, l'appétit aiguisé par les arômes de cuisine familiale qui montaient des fourneaux.

— Alors, qu'est-ce que je vous sers ?

Nora attendait, stylo et calepin à la main.

— Quoique le poulet pané m'ait paru exquis, je vais essayer le loup de mer grillé et le riz pilaf.

— C'est l'un des plats favoris de mon mari, maintenant qu'il est au régime. Je ne dis pas ça pour vous, mon petit. Quelques kilos en plus ne vous feraient pas de mal. Vous avez les yeux comme des soucoupes ! Mais dites-moi, demanda-t-elle en fronçant les sourcils, vous ne seriez pas l'artiste qui loge dans la maison du phare, par hasard ?

Kayla fut surprise par ce brusque changement de sujet.

— Si. Kayla Davies, dit-elle en lui tendant la main.

La femme sourit et la lui serra.

— Nora Taggert, propriétaire de cette gargote. Ça ne paie peut-être pas de mine, mais les guides culinaires de Seattle et de Portland nous recommandent, dit-elle, les yeux pétillants.

Kayla leva les sourcils. Elle était impressionnée.

— Taggert..., répéta-t-elle, réfléchissant. Ce nom ne m'est pas inconnu.

— Vous avez rencontré mon mari hier matin, expliqua Nora. C'est l'inspecteur en chef. Depuis plus de vingt ans, se rengorgea-t-elle. Et cela fait presque aussi longtemps que nous n'avions plus eu de meurtre. Vous vous rendez compte ? Un meurtre dans cette ville, quelle horreur !

Kayla, tenaillée par la culpabilité, demeura coite. Quoi qu'en dise Gabe, elle restait persuadée que Rachel Kendricks serait encore en vie si elle-même n'était pas venue vivre à Cape Churn. Cette culpabilité la poursuivrait toujours.

Nora soupira, griffonna sur son calepin, arracha la page et l'accrocha à un plateau tournant fixé dans le passe-plat.

— Julie, un loup, un !

— Tout de suite !

Puis elle revint se placer devant Kayla, la considérant d'un air amical.

— Vous vous plaisez là-haut ?

— Oui, répondit Kayla, tâchant de faire bonne figure.

Pourquoi s'étendre sur les horreurs qui lui étaient arrivées ?

— Je me suis laissé dire que Gabe McGregor vous rend des petites visites.

La restauratrice prit un verre et une cruche d'eau glacée sous le comptoir.

— Je le connais depuis qu'il est tout petit, vous savez.

Elle posa le verre rempli devant Kayla et se mit à frotter le comptoir, qui n'en avait aucunement besoin.

— C'est un homme bien.

— Il en a l'air.

— Pauvre garçon ! Il y a encore quelques mois, il ne savait même pas qu'il avait un fils. La mère s'est débarrassée du gamin comme d'un paquet de linge sale. Ce n'est pas ainsi qu'on doit traiter son enfant, dit-elle en claquant la langue d'un air désapprobateur.

Kayla approuva, émue par le sort de Dakota et de Gabe. Quelques mois auparavant, ils ignoraient leurs existences respectives et, à présent, il leur faudrait cohabiter jusqu'à ce que Dakota soit adulte et autonome.

Elever un adolescent, même dans le meilleur des contextes, n'était pas tâche aisée. Elle aurait été curieuse d'en savoir plus sur la mère du garçon, mais elle n'osa pas interroger Nora, craignant d'être indiscrete. Cependant, celle-ci n'avait pas besoin d'encouragements.

— C'était l'une de ces touristes de passage qui défilent ici en été, enchaîna-t-elle. Elle séjournait avec des amis dans une maison au bord de l'eau. Ils avaient embauché Gabe pour entretenir le jardin. Elle avait quelques années de plus que lui. Une veuve. Son mari était mort dans un accident d'avion, je crois ; grâce à l'assurance-vie confortable qu'il lui avait laissée, elle n'avait pas besoin de travailler.

Nora alla remplir d'eau les verres des autres clients, puis revint et poursuivit son récit comme si de rien n'était.

— Gabe s'est cru amoureux. Il l'aurait suivie à Portland si elle l'avait voulu... Ah, mais je parle trop !

— Mais non ! Cela ne me dérange pas.

Rougissant légèrement, Kayla posa sa main sur la sienne. Elle avait envie de connaître la fin de l'histoire.

— La femme est partie sans explication, continua Nora. Pas d'adresse postale, rien. Gabe est resté ici à se morfondre pendant des semaines, puis il a fini par partir à Seattle pour s'engager dans la police. Il n'est revenu que quand Dakota est entré dans sa vie. Je suis si contente qu'il soit de retour !

Surtout avec le drame affreux qui vient de se produire... Mon mari ne pouvait pas rêver de meilleur adjoint pour l'aider à mettre la main sur le tueur.

— Connaissiez-vous la fille qui a été... assassinée ? demanda Kayla, respirant avec difficulté.

Nora secoua la tête.

— Non. Le jour de sa mort, elle est venue déjeuner ici avec ses amis. Ils s'enthousiasmaient à l'idée d'aller pique-niquer de nuit sur la plage. Ils auraient dû choisir un coin plus facile d'accès, quitte à rouler plus longtemps. Je me demande à quoi ils pensaient. La piste qui mène à la plage est dangereuse même de jour, alors, dans le noir !

— Aurait-elle pu glisser ?

— D'après Tom, ça n'est pas en tombant qu'elle a pu se faire des bleus autour du cou. Elle a été étranglée, souffla Nora sur le ton de la confidence.

L'espace d'un instant, Kayla fut ramenée en arrière, sur le parking obscur de la galerie d'art. Une poigne de fer lui enserrait le cou, elle étouffait...

— Mademoiselle Davies ! Vous n'êtes pas bien ?

Nora avait interrompu son nettoyage et la dévisageait avec inquiétude.

— Si, si, répondit-elle en haletant légèrement.

— Vous êtes blanche comme un linge. Voulez-vous que j'appelle un docteur ? demanda la restauratrice d'un air inquiet.

— Non, ça va, merci. J'ai faim, c'est tout, la rassura Kayla avec un pâle sourire.

Au même moment, une assiette atterrit sur la tablette en acier du passe-plat.

— La commande est prête !

Nora saisit l'assiette et la posa devant Kayla.

— Je ne sais pas tenir ma langue. Aller causer comme cela d'assassinats ! Ce n'est pas bon pour la digestion. Ne faites pas attention à mes sornettes, et mangez.

Kayla prit sa fourchette, mais elle n'avait plus faim. Elle se força néanmoins à manger pour son bébé et, peu à peu, bouchée après bouchée, sentit l'appétit revenir. Quand elle eut vidé son assiette, son moral et son estomac allaient beaucoup mieux.

— Je préfère ça ! commenta Nora. Vous avez meilleure mine. Ne me faites plus de telles frayeurs, c'est compris ? Ou je vais me sentir obligée de

vous faire livrer des provisions au phare pour être sûre que vous ne mourez pas de faim !

— Merci, mais ce n'est pas la peine. Je viens d'arriver et je n'ai pas encore trouvé mon rythme, c'est tout.

Kayla se retourna en entendant sonner la clochette de la porte d'entrée.

Jillian entra en trombe, riant et secouant son parapluie, suivie de Lawrence Wilson, qui entreprit de chasser les gouttes de pluie qui couvraient les manches de son costume. Il portait des lunettes noires, ce qui, par un temps pareil, était plutôt surprenant.

— Bonjour, Nora ! lança Jillian. Ah, bonjour, Kayla ! Vous tombez bien. M. Wilson voulait revoir la maison et le phare. Il a réduit son choix à trois maisons et, hélas, le cottage en fait partie. Désolée, dit-elle en faisant la moue.

— Aucun problème. Est-ce que demain vous conviendrait ? Je serai absente à l'heure du déjeuner, de toute façon.

D'ici au lendemain, Gabe aurait le temps d'effacer la peinture sur la vitre, se dit Kayla. Même si elle savait qu'elle n'avait rien d'une garce, elle n'avait pas envie que toute la ville voie l'inscription calomnieuse.

— Ce serait parfait !

Jillian prit Lawrence par le bras et le conduisit à une table.

— Nora, voulez-vous nous servir une tasse de café ?

L'interpellée posa la note sur le comptoir et lança d'un ton jovial :

— J'arrive ! Nora, serveuse, caissière, cuisinière, et hôtesse, pour vous servir !

— Puis-je avoir une tasse de décaféiné ? demanda Kayla, moins par envie que pour retarder son départ.

Elle n'était guère pressée de rentrer dans sa maison vide.

Nora remplit sa tasse, puis alla servir Lawrence et Jillian, qui disposait sur la table les dossiers des propriétés qu'ils allaient visiter ce jour-là.

Du coin de l'œil, Kayla observait le couple qui riait aux plaisanteries de Nora.

Tout le monde se connaissait, ici. Comme elle les enviait !

Tout en sirotant le breuvage brûlant, elle continua à leur jeter des coups d'œil à la dérobée. A plusieurs reprises, elle croisa le regard de Lawrence et, chaque fois, baissa les yeux la première, perturbée par une sensation épidermique de malaise.

Elle finit par reposer sa tasse. Elle n'aimait pas le café, et elle s'était assez attardée comme cela.

Elle prit un billet dans son sac, le posa sur le comptoir à côté de l'addition, et sortit.

Il ne pleuvait plus, mais le ciel restait menaçant. Avec de la chance, elle pourrait être chez elle avant que la pluie ne recommence à tomber.

Sur la route sinueuse qui suivait la courbure du cap, elle conduisit lentement, surveillant régulièrement le rétroviseur. A un moment, elle crut apercevoir une voiture derrière elle, mais un virage lui boucha la vue avant qu'elle n'ait pu s'en assurer. Ce ne fut qu'à la ligne droite suivante qu'elle en fut certaine : elle était suivie.

Son poulx s'accéléra brutalement, mais elle parvint à conserver son sang-froid et se concentra résolument sur la route devant elle. Au moins, cette fois, elle ne serait pas prise au dépourvu. Et si elle forçait l'allure, peut-être pourrait-elle distancer son poursuivant. Elle écrasa l'accélérateur, mais il la rattrapait inexorablement.

Maintenir le 4x4 bien en ligne sur la chaussée mouillée à cette vitesse était un exercice périlleux, et la pression artérielle de Kayla atteignit des sommets. Il fallait pourtant qu'elle arrive avant lui, pour avoir le temps de s'enfermer dans la maison et d'appeler la police.

En arrivant au cottage, elle tourna brutalement dans l'allée et fit une embardée. Un cri de terreur lui échappa, mais elle se cramponna au volant et parvint à redresser le 4x4. Le pied sur l'accélérateur, elle remonta à toute allure l'étroite allée de gravier, et pila. Après un dérapage, la voiture s'immobilisa à quelques centimètres du porche.

Elle chercha la poignée à tâtons, ouvrit la portière, et courut aussi vite qu'elle le put vers la maison, les clés à la main.

Au prix d'un violent écart, l'autre voiture s'engagea à son tour dans l'allée, fonçant vers elle dans un hurlement de pneus.

Les mains tremblantes, Kayla tenta d'insérer la clé dans la serrure, sans résultat. Elle avait si peur qu'elle n'y voyait plus.

— Par pitié, ouvre-toi !

Trop effrayée pour se retourner, elle fit une nouvelle tentative. Cette fois, elle parvint à ouvrir.

Une portière claqua derrière elle, et des pas précipités se rapprochèrent, menaçants.

10

— Kayla !

Gabe, le cœur battant à se rompre, rejoignit la jeune femme en courant. La main sur la poignée de la porte, elle fit volte-face.

— Gabe ?

— Qu'est-ce qu'il t'a pris ? Tu roulais à tombeau ouvert. Tu aurais pu te tuer !

Lui relevant le menton, il la considéra avec inquiétude et lut l'effroi au fond de ses yeux verts.

— Oh ! ma pauvre chérie...

Il glissa son bras sous le sien et la guida jusqu'au canapé.

— Reste là.

Il sortit rapidement fermer à clé la voiture de la jeune femme, puis retourna à l'intérieur et poussa le verrou.

Kayla était roulée en boule sur le canapé, les bras serrés sur sa poitrine. Lorsqu'elle l'aperçut, elle se redressa en secouant la tête.

— Ne me regarde pas comme ça. Je vais bien. Ce n'est rien... Je suis juste un peu paranoïaque.

— Tu as toutes les raisons de l'être. Maintenant, explique-moi pourquoi tu essayais de me semer.

Il s'assit près d'elle et l'enlaça. Elle se lova contre lui et appuya sa joue sur son torse.

— Quand j'ai ramené Dakota tout à l'heure, dit-elle en triturant sa chemise d'uniforme, une voiture nous a percutés. Nous avons failli quitter la route.

Il se raidit.

— As-tu pu distinguer le modèle du véhicule ?

— Non. Il pleuvait des cordes. C'est à peine si je voyais le marquage au sol, alors... Et puis, tout s'est passé en quelques secondes. J'ai dû maîtriser la voiture. S'il n'y avait pas eu cette barrière, Dakota et moi...

— Vous seriez morts. Je comprends mieux pourquoi tu as eu si peur quand je te suivais, tout à l'heure. Tu as cru que c'était lui, dit Gabe en la serrant plus fort contre lui.

Elle hocha la tête.

— Excuse-moi, murmura-t-elle. Je ne savais pas.

— Pourquoi n'as-tu pas appelé la police ?

Elle haussa les épaules.

— A quoi bon ? La voiture s'était volatilisée, et j'aurais été bien incapable de la décrire. Et puis, je savais que je te reverrais bientôt.

Gabe frappa du poing l'accoudoir du canapé.

— Ah, si je tenais cette ordure !

Kayla tressaillit, et le fixa, effarée.

— Désolé. Je voudrais que l'enquête avance plus vite, poursuivit-il plus calmement. J'ai le sentiment qu'il est là, juste sous notre nez... Mais toujours hors de notre portée !

Il était tenté d'appeler le labo pour leur demander de se dépêcher, mais il savait que les techniciens ne pouvaient réaliser des miracles. Et puis, même s'ils trouvaient un cheveu ou un fragment de peau sur la cagoule, rien ne garantissait que l'ADN du meurtrier soit référencé dans la base de données.

Il avait passé la journée à lister et interroger les personnes qui n'étaient que de passage à Cape Churn, à suivre toutes les pistes qui s'offraient à lui — c'est-à-dire pratiquement aucune. Tout ce qu'il avait, c'était la cagoule, laquelle pouvait très bien ne comporter aucune trace de l'ADN du tueur, ou même ne pas lui appartenir du tout.

Kayla lui caressa la joue.

— Je sais que tu fais le maximum pour l'arrêter.

Tournant la tête, il embrassa le creux de sa paume, puis effleura ses lèvres d'un baiser aussi doux et léger qu'une plume.

— Je suis toujours fâché contre toi, dit-il.

— Je sais.

— Tu me promets que tu ne me causeras plus de pareille frayeur ?

— C'est juré.

Accentuant la pression de ses doigts, elle l'attira plus près d'elle et approfondit leur baiser.

Il s'abandonna, s'imprégnant de sa chaleur, de l'extrême douceur qui émanait d'elle, puis s'écarta à regret.

— Je ne peux pas.

Elle le regarda en clignant des paupières.

— Je dois rester en possession de tous mes moyens, ajouta-t-il en se levant. Qui sait ? Il pourrait être en train de nous observer en ce moment même.

Elle regarda vivement en direction de la baie vitrée. Dehors, le ciel avait viré au noir d'encre.

Un éclair déchira les nuages, suivi de peu par un grondement de tonnerre. Gabe vit qu'elle réprimait un frisson.

— Au moins, mes excès de vitesse nous aurons permis d'arriver avant que la pluie ne recommence à tomber, fit-elle avec un sourire forcé.

Gabe ne répondit pas. Que pouvait-il dire ? Qu'il s'en voulait atrocement de lui avoir fait peur ? Qu'il donnerait cher pour avoir entre ses mains l'individu qui l'avait traumatisée au point qu'elle en était arrivée à le craindre, lui ? Qu'il lui était presque insupportable de se tenir à quelques mètres d'elle et de ne pouvoir la toucher ?

Il rêvait de la prendre dans ses bras. Mais il n'en avait pas le droit. L'enjeu était trop important. Il n'y avait pas que Kayla : Dakota et le bébé aussi entraient en ligne de compte.

Il serra les poings.

Un deuxième éclair illumina la pièce.

— Je ne pense pas qu'il soit ici, déclara-t-elle. Il faudrait être suicidaire pour s'approcher de la falaise par un temps pareil.

— Il est dehors, quelque part, assura-t-il d'une voix tendue, les yeux rivés à la fenêtre pour éviter de la regarder.

Les doigts tièdes de Kayla se posèrent sur son bras.

— Mais pas ici, insista-t-elle. Nous sommes seuls.

Sa main remonta le long de son épaule, et elle se moula contre lui.

Comme s'ils obéissaient à une volonté propre, les bras de Gabe se refermèrent autour d'elle tandis que le désir montait inexorablement en lui.

— Allez, viens, lui murmura-t-elle à l'oreille. Ne restons pas devant la fenêtre.

Il la souleva et, lorsqu'elle eut noué ses jambes autour de sa taille, l'emporta dans la chambre. En franchissant le seuil, il sut que, cette fois, il n'y aurait pas de retour en arrière. Il ne serait jamais capable de recréer une distance entre eux. Leurs destins étaient aussi intimement mêlés que leurs corps.

Elle resserra l'étreinte de ses cuisses et recula légèrement pour l'embrasser. Du bout de la langue, elle s'insinua entre ses lèvres, engageant avec lui un duel sensuel, désespéré.

Son bassin ondulait en une danse endiablée qui le rendit fou de désir.

— Doucement...

Il écarta les mèches qui lui tombaient sur le visage et embrassa sa joue, son front, le bout de son nez. Pourquoi avait-il l'impression de n'être jamais rassasié d'elle ? Elle lui avait pourtant déjà caché la vérité une fois. Quand donc apprendrait-il qu'il était dangereux d'accorder sa confiance à une femme ? En quoi Kayla était-elle différente de Siena ?

— J'ai trop envie de toi.

Elle se remit à bouger contre lui. Sur le point de défaillir, il serra les dents, luttant pour conserver son sang-froid. Hélas, la bataille était perdue d'avance, il le savait.

— C'est une mauvaise idée. Tu viens de subir de dures émotions, tu es épuisée...

— Mais avec toi, je me sens bien. Serre-moi. Aide-moi à oublier...

Elle s'empara de l'une de ses mains et la pressa contre ses seins.

— Je t'en prie, supplia-t-elle.

Gabe poussa un gémissement sourd.

— Tu ne me facilites pas la tâche.

Elle sourit sans mot dire et se laissa glisser à terre.

Il garda les mains posées sur ses hanches jusqu'à ce qu'elle ait trouvé son équilibre, puis remonta sa jupe jusqu'à ce que ses doigts rencontrent l'élastique de sa culotte.

Une fois débarrassée de la mince barrière de tissu, elle posa sa main sur la sienne et le guida vers l'intérieur de ses cuisses.

Comme il taquinait délicatement son clitoris, elle rejeta la tête en arrière, et ses cheveux s'écroulèrent en cascade sur ses reins. Il poursuivit ses caresses jusqu'à ce qu'elle s'accroche à lui et crie son nom.

— Viens en moi... Maintenant.

Le tirant par la main, elle recula vers le lit, s'assit, puis déboucla fébrilement le large ceinturon de son uniforme et baissa la fermeture Eclair de son pantalon. Il ôta ses bottes et défit sa chemise.

Lorsqu'elle se pencha en avant et effleura son sexe du bout de la langue, il crut défaillir. Il plongea ses doigts dans ses cheveux, prenant garde à ne pas toucher les points de suture.

Lorsqu'elle le prit dans sa bouche, il gémit et se recula légèrement. Le plaisir était si intense qu'il en était presque douloureux.

Elle l'agrippa plus étroitement, impulsant un mouvement de va-et-vient de plus en plus rapide.

Sur le point d'exploser, il se dégagea et l'allongea sur le lit avant de s'étendre à côté d'elle. Il ne pouvait plus attendre : il fallait qu'il entre en elle. Encore entravée par ses vêtements, Kayla se débarrassa lestement de son corsage. Il cueillit entre ses lèvres la pointe de l'un de ses seins à travers sa prison de dentelle.

Un soupir de volupté souleva la poitrine de la jeune femme, qui fit glisser les bretelles de son soutien-gorge sur ses épaules.

Il défit l'agrafe et lui ôta le sous-vêtement, libérant ses seins. Ils étaient parfaits. Ronds, opulents, tendus par le désir, ils appelaient la caresse. Inclinant la tête, il lécha et mordilla la pointe rose.

Elle se cambra en gémissant. Il glissa un genou entre ses cuisses, brûlant de s'introduire en elle. Brusquement, il s'immobilisa.

— Qu'y a-t-il ?

Elle agrippa ses fesses et l'attira contre elle, mais il résista.

— Je n'ai pas de préservatif.

— Ne t'inquiète pas, tu ne cours aucun risque avec moi.

— Je suis aussi en parfaite santé.

— Et tu n'as pas à craindre que je tombe enceinte, puisque je le suis déjà, dit-elle avec un rire tremblant.

Incapable de se contenir plus longtemps, il prit possession d'elle.

— Mon Dieu, c'est si bon, souffla-t-il.

— Mmm... Oui, renchérit-elle. Plus fort !

— Tu es sûre ?

— Fais-moi confiance.

Lui faire confiance ? Il y avait bien longtemps qu'il ne comptait plus que sur lui-même. Il avait pour habitude de prendre en charge et de contrôler les situations qui se présentaient à lui. Or, en ce qui concernait

Kayla, il ne contrôlait rien : ni le tueur qui la menaçait, ni les sentiments merveilleux et terrifiants qu'elle faisait naître en lui. La logique et la raison lui ordonnaient de s'éloigner, de conserver une certaine distance émotionnelle vis-à-vis d'elle, mais les mots « fais-moi confiance » continuaient à résonner dans sa tête... Et il se rendait compte qu'il était tenté de répondre à sa prière.

A cette idée, il fut soudain pétrifié d'angoisse. Son désir s'éteignit brutalement, laissant place au froid et à l'obscurité.

— Il ne faut pas, lâcha-t-il.

— Comment ?

Elle leva les yeux vers lui, les joues enfiévrées par la passion.

— Pourquoi ? Nous sommes tous deux des adultes consentants. J'en ai envie et, apparemment, toi aussi.

— Je ne peux pas.

Brisant leur étreinte, il roula sur le dos et se couvrit le visage de son bras replié.

Kayla resta étendue près de lui, immobile.

— Cela a-t-il quelque chose à voir avec la mère de Dakota ? s'enquit-elle, perspicace.

— Non, répondit-il aussitôt, tout en sachant que c'était un mensonge.

Il avait eu des liaisons depuis Siena, mais après la façon brutale, cruelle, dont s'était terminée sa première histoire d'amour, il avait toujours fait en sorte de garder le contrôle sur ses sentiments. Si sa partenaire réclamait davantage, il mettait fin à la relation. Il ne voulait plus donner son cœur à personne.

Il avait su dès le premier regard que Kayla était différente.

Mais était-il prêt à aimer de nouveau, comme au temps de ses dix-huit ans ? A prendre un tel risque ? Et, d'ailleurs, était-ce souhaitable, sachant quel danger elle courait ? S'il voulait la protéger efficacement, il devait à tout prix éviter de s'impliquer.

— Que t'a donc fait cette femme ? le questionna-t-elle, les doigts crispés sur le drap.

Il roula hors du lit et ramassa ses vêtements.

— Je dois y aller.

Kayla rabattit sa jupe et enfila sa blouse sans prendre la peine de remettre son soutien-gorge. Il remarqua, non sans trouble, que ses seins étaient visibles à travers le fin coton blanc.

— Je vais demander à Taggert de mettre un policier en faction devant chez toi ou, au moins, de dépêcher une patrouille à intervalles réguliers.

Elle le fixa sombrement.

— Et cela est censé me faire oublier que tu es en train de t'enfuir comme un voleur ?

Gabe était conscient qu'il venait de tout gâcher entre eux.

— Kayla, je...

— Ne t'inquiète pas. Il est évident que nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre.

— J'ai besoin de temps.

— Et moi, d'un homme qui n'a pas peur d'aimer.

Elle se leva et rentra son corsage dans sa jupe.

— Va-t'en.

Il baissa la tête. Partir ainsi, en laissant tant de non-dits en suspens, lui brisait le cœur, mais il ne savait quels mots employer.

— Dakota pourrait venir dormir sur le canapé ce soir, si tu veux.

— Non.

Sans le regarder, elle coinça une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Envoie-moi un policier si tu le souhaites. Pour le reste, je peux me débrouiller seule. Je fermerai les portes à clé. Et, de toute façon, comme je l'ai dit, aucune personne saine d'esprit ne viendrait rôder ici par un temps pareil.

Il n'y avait plus rien à ajouter. Il ramassa sa ceinture, enfila ses bottes et sortit, attendant qu'elle ait repoussé le verrou derrière lui pour descendre les marches du perron et regagner son 4x4.

Il resta assis là un long moment, le moteur allumé, la main sur le levier de vitesse, chaque fibre de son être lui criant de retourner auprès d'elle et d'aller au bout de ce qu'ils avaient commencé sans plus se soucier des conséquences.

Mais il ne pouvait s'engager avec elle quand l'enjeu était si grand. C'était trop risqué.

Il enclencha la marche arrière, fit demi-tour et s'éloigna, en proie à la plus grande incertitude.

Une fois au B & B, il monta directement dans sa chambre, n'ayant envie de parler à personne.

Il croisa Dakota dans l'escalier.

— Tu ne dors pas chez Kayla ? s'enquit ce dernier.

Gabe secoua la tête.

— Non.

— Quoi ? s'écria l'adolescent. Un fou furieux essaie de la tuer ! Tu n'es pas resté avec elle pour la protéger ?

— Elle préfère être seule. Mais sa porte est verrouillée. Et puis, je viens de passer un coup de fil à Taggart : une patrouille se rendra au cottage toutes les heures. Que veux-tu que je fasse d'autre ?

— Que tu te sentes un peu concerné par ce qui lui arrive !

Sa remarque fit à Gabe l'effet d'un coup de massue. Concerné, il l'était. Beaucoup trop, même.

— C'est une femme épâtante, poursuivit son fils. Elle ne mérite pas de mourir.

— Dakota, personne ne mérite de mourir.

— Ah oui ? Dans ce cas, pourquoi est-ce que tu ne veilles pas sur elle ?

Il le bouscula et dévala les marches, ouvrit la porte et s'élança dans la nuit orageuse.

— Dakota !

— Laisse-le partir.

Molly était assise près de la cheminée, un livre ouvert sur les genoux.

— Que veux-tu ! Il s'inquiète. Il éprouve une sincère affection pour Kayla, tu sais. Il ne cesse de parler d'elle depuis qu'il est rentré. Kayla par-ci, Kayla par-là... A l'entendre, on croirait qu'elle a décroché la lune.

Bien qu'il garde le silence, Gabe partageait l'admiration de son fils. Alors pourquoi ne pouvait-il ouvrir son cœur à la jeune femme ?

* * *

— Ça s'est plutôt mal passé, n'est-ce pas, mon bébé ? dit Kayla tout en s'activant. Gabe est un homme bien, et il tient à ce que nous soyons en sécurité, c'est certain... Mais il y a des moments où j'ai du mal à le comprendre ! Les hommes sont parfois bizarres... Il ne reste plus qu'à espérer qu'il revienne à la raison rapidement. En attendant, conclut-elle en posant sur la table de la salle à manger une assiette garnie de salade fraîche et de blancs de poulet, c'est l'heure du dîner !

Malheureusement, où qu'elle se place, la baie vitrée se trouvait dans son champ de vision ; les éclairs et la pluie qui fouettait le carreau lui donnaient l'impression que des silhouettes mouvantes émergeaient de l'obscurité.

Son imagination fertile l'avait toujours servie en tant qu'artiste, prêtant vie et mystère à chaque ombre, à chaque jeu de lumière, donnant même du caractère au paysage le plus banal. Mais, aujourd'hui, elle se serait volontiers passée de son esprit fantaisiste.

Elle se força à avaler son poulet, parce qu'elle savait qu'il était important qu'elle se nourrisse correctement, mais la nourriture avait bien du mal à passer. Après quelques bouchées, elle reposa sa fourchette avec un soupir exaspéré.

— C'est ridicule ! J'en arrive à avoir peur de mon ombre !

Redressant les épaules, elle se remit à manger, déterminée à achever son repas avant d'aller se réfugier sous sa couette.

Soudain, une forme sombre passa devant la fenêtre.

Le cœur de Kayla s'arrêta, sa main resta suspendue à mi-chemin entre l'assiette et sa bouche, et elle demeura sans bouger, la poitrine comprimée par un cri silencieux.

L'apparition retourna au néant aussi vite qu'elle en avait surgi.

Kayla reprit péniblement son souffle et laissa sa fourchette retomber dans l'assiette. Était-elle encore victime de son imagination ? Ou fallait-il prévenir la police ?

De violents coups frappés à la porte lui fournirent au moins la réponse à sa première question : la silhouette qu'elle venait d'apercevoir était bien réelle.

Elle bondit si brusquement sur ses pieds que sa chaise s'écroula avec fracas sur le carrelage.

— Kayla ! cria une voix familière. Laisse-moi entrer !

— Dakota ? répondit-elle en esquissant un pas vers la porte. C'est toi ?

— Oui. Ouvre ! Il commence à grêler.

Avec un soupir de soulagement, elle courut dans l'entrée, ôta la chaise qu'elle avait pris la précaution de placer là pour bloquer la poignée, tira le verrou installé par Gabe le matin, et ouvrit le battant à la volée.

Dakota, et avec lui une bourrasque de vent mêlée de pluie que l'auvent du porche était impuissant à arrêter, s'engouffra dans la maison. Des grêlons aussi gros que des petits pois tombaient sur le toit et sur la terrasse de bois.

Elle referma vivement la porte et remit le verrou en place.

— Que fais-tu ici ?

— Il faut bien que quelqu'un veille sur toi, puisque Gabe refuse de s'en charger, déclara-t-il, les sourcils froncés.

— C'est moi qui lui ai dit de partir.

Le garçon secoua la tête.

— Après ce qui s'est passé, il aurait dû rester ! grommela-t-il, furieux.

Il rougit.

— Pardon, je ne voulais pas m'énerver... Mais il faut bien que quelqu'un monte la garde ici ! Gabe m'a dit qu'un homme t'avait agressée à Seattle. Qui nous dit que ce n'est pas ce type-là qui a essayé de nous envoyer dans le décor tout à l'heure ?

Elle le contempla, attendrie. Une détermination farouche animait ses traits. Grand et mince, il ressemblait à une plante qui a poussé trop vite : il ne ferait pas le poids face au tueur. Il avait cependant la ténacité d'un bouledogue. Tout comme son père...

— Toutes les ouvertures sont bouclées, fit-elle observer. De plus, je suis certaine que ton papa a obtenu de son chef qu'un agent fasse régulièrement une ronde.

L'adolescent eut un reniflement de mépris.

— Et entre les rondes ? L'énergumène qui en a après toi aurait largement le temps d'agir avant que le flic ait terminé son café et ses beignets !

Elle sourit.

— Il n'y a pas de marchand de beignets à Cape Churn. Crois-moi, ajouta-t-elle en posant une main sur son bras, il vaut mieux que tu rentres. Je te ramène.

— Dans ce cas, je reviendrai et je dormirai sous le porche, insista-t-il avec la même expression têtue que son père. S'il te plaît, Kayla... Je serai plus tranquille comme ça.

Elle se mordilla la lèvre. Il fallait bien admettre qu'un peu de compagnie ne lui ferait pas de mal. Cela la distrairait des ombres qui se mouvaient derrière la fenêtre.

— Je veux bien, à condition que tu appelles ton père pour lui demander son accord.

Un grand sourire fendit les traits de Dakota.

— Super ! Je prends le canapé.

Il se laissa tomber sur le sofa et leva les yeux vers elle.

— Ne t'occupe pas de moi. J'ai apporté mes jeux vidéo.

Joignant le geste à la parole, il sortit sa console de son sac à dos.

Kayla rit. Avec le temps, il forcerait et deviendrait certainement aussi beau que son père.

Elle saisit le téléphone sur le comptoir et le tendit à son hôte.

— La ligne a été mise en service aujourd’hui : il devrait marcher. Je vais prendre une douche.

Il hocha la tête et composa le numéro.

Par discrétion, elle quitta la pièce et se rendit dans sa chambre, prit une serviette propre sur l’étagère et retourna dans le salon.

— Tiens, dit-elle à Dakota. Sèche-toi, tu es complètement trempé.

L’écouteur pressé sur l’oreille, il se contenta d’acquiescer d’un signe de tête.

Après s’être douchée, elle enfila sa chemise de nuit et son peignoir, puis gagna une nouvelle fois le salon.

Dakota s’était endormi sur le canapé, sa console de jeux posée à côté de lui sur la table basse.

Non, décidément, songea-t-elle, il ne lui serait pas d’un grand secours si l’assassin attaquait, mais le fait de le savoir là l’aidait à se sentir moins nerveuse.

Elle appréciait son geste, tout en étant consciente qu’elle ne pourrait compter éternellement sur sa présence rassurante. D’ailleurs, si le temps avait été moins mauvais, elle aurait davantage hésité à l’autoriser à passer la nuit au cottage. Contrairement aux policiers censés patrouiller dans le secteur, Dakota n’était ni entraîné ni armé. Ce n’était qu’un jeune garçon sans défense. Si l’assassin s’attaquait à elle et si Dakota était blessé en essayant de la défendre, elle ne se le pardonnerait jamais.

Elle souleva le combiné du téléphone pour composer le numéro du B & B. Au même instant, un violent fracas retentit, et des éclats de verre fusèrent dans la pièce.

Kayla hurla et se jeta à terre, tandis que Dakota, réveillé en sursaut, se levait d’un bond.

— Dakota ! Couche-toi !

En rampant, elle traversa le séjour et fit le tour du canapé.

— Regarde ! s’exclama-t-il en désignant un trou de la grosseur d’une balle de tennis dans la baie vitrée.

Des gouttes de pluie s’engouffraient à travers la brèche. Un éclair cisaila les nuages et l’orage tonna, avec plus de puissance encore que

précédemment.

Elle tira sur la jambe de pantalon de Dakota.

— Couche-toi ! Il peut recommencer, chuchota-t-elle.

— D'accord.

Il s'accroupit et la considéra avec sévérité.

— Tu devrais être dans ta chambre. J'appelle la police, annonça-t-il en lui prenant le téléphone des mains.

Tout en se postant à ses côtés derrière le canapé, il composa le numéro de la police et pressa le combiné contre son oreille, puis haussa les sourcils.

— Il n'y a pas de tonalité.

Le cœur cognant dans sa poitrine, elle s'efforça de réfléchir calmement.

— Mon portable est dans mon sac, dans ma chambre.

— J'y vais, décréta-t-il en faisant le geste de se lever.

D'une pression sur l'épaule, Kayla le retint.

— Reste à terre. Nous allons y aller ensemble.

— Passe devant, je te suis.

Ils avaient atteint la cuisine lorsqu'un nouveau coup de tonnerre ébranla la maison et que toutes les lumières s'éteignirent d'un seul coup.

— Continue, l'exhorta Dakota.

Dès que les yeux de Kayla se furent un peu habitués à l'obscurité, elle reprit sa progression, attendant qu'un nouvel éclair lui permette de s'orienter.

Alors qu'elle approchait de la chambre, il y eut un autre grondement de tonnerre, qui s'acheva par une violente détonation.

Kayla plongeait sous le comptoir de la cuisine, tira Dakota par la manche et le serra contre elle.

— Tu crois que c'est lui ?

— Je ne sais pas. Mais ne t'inquiète pas, nous allons nous en tirer, dit-elle, maîtrisant les tremblements de sa voix pour ne pas effrayer l'adolescent.

Elle ouvrit un tiroir au-dessus de sa tête et s'empara d'un couteau de boucher, regrettant de ne pouvoir se lever pour attraper la bombe insecticide que Gabe avait laissée sur le comptoir, hors de sa portée.

Elle serra fortement le couteau dans sa main et déclara :

— Je ne sais pas qui c'est, mais j'en ai assez.

— Que comptes-tu faire ?

— J'y vais. Toi, tu restes là.

— Non ! Tu ne fais pas le poids face à ce type.
Au même instant, des coups furent frappés à la porte.
— C'est ce qu'on va voir !

OceanofPDF.com

Gabe roulait à tombeau ouvert sur la chaussée glissante, les mains crispées sur le volant. Il pleuvait à torrents, et il lui fallait mobiliser toutes ses facultés pour éviter de patiner sur les nappes d'eau.

Il n'aurait jamais dû laisser Dakota partir seul par ce temps, se dit-il pour la énième fois. Son fils risquait d'être frappé par la foudre, renversé par une voiture, ou de tomber de la falaise.

Il éprouva un pincement de culpabilité en songeant au reproche que Dakota lui avait adressé avant de s'en aller.

Il lui en voulait de ne pas se soucier davantage du sort de Kayla. Quelle ironie ! Il s'en souciait trop, au contraire. Au point qu'il avait perdu le recul et la concentration nécessaires pour mener correctement l'enquête. Toutefois, son fils avait raison : il n'aurait jamais dû laisser Kayla seule chez elle.

En bifurquant dans le chemin qui menait au cottage, il constata que toutes les fenêtres étaient éteintes. Il survola littéralement le sentier, puis enfonça la pédale de frein, dérapant sur le gravier détrempé.

En un clin d'œil, il sauta à bas du 4x4 et s'élança vers le porche. Pratiquement à l'aveugle, car les rideaux de pluie qui se déversaient du ciel et la nuit aussi noire que de l'encre ne lui permettaient pas de distinguer quoi que ce soit.

Un éclair illumina les marches : il les franchit en deux enjambées et tambourina à la porte. Personne ne répondit.

— Kayla ! cria-t-il.

Sa voix se perdit dans le vacarme de l'orage.

Kayla et Dakota étaient peut-être morts, ou en train d'agoniser sur le sol, se dit-il, affolé.

Inspirant profondément, il recula puis, d'une brusque détente de la jambe, défonça le verrou provisoire. La porte s'ouvrit à la volée, plus facilement que la première fois.

Sans perdre une seconde, il se précipita à l'intérieur.

Une silhouette sombre surgit devant lui, et la maison s'illumina soudain d'un nouvel éclair qui fit briller un long couteau au-dessus de sa tête.

A l'instant où il saisit le poignet qui brandissait le poignard, Gabe comprit qu'il s'agissait d'une femme. Sans lui laisser le temps de prononcer un mot, elle se mit à lui bourrer les tibias de coups de pied.

— Laissez-moi tranquille, espèce de sale type !

Il l'obligea à lâcher son couteau, qui tomba sur le sol.

— Kayla, c'est moi, Gabe !

La foudre éclata de nouveau, éclairant le visage de la jeune femme. Elle le fixa, les prunelles dilatées.

— Gabe ?

— Oui, ma chérie... Tout va bien.

— Gabe ? s'étonna Dakota à son tour, en surgissant derrière elle. Dieu merci, tu es revenu !

Gabe serra Kayla contre lui et tapota le bras de son fils.

— Que s'est-il passé ?

Le garçon entreprit de lui expliquer de quoi il retournait, mais avec tant de hâte que, par deux fois, Gabe fut obligé de l'interrompre pour lui faire répéter toute l'histoire depuis le début.

Dehors, l'orage s'éloignait peu à peu, et la pluie qui, un instant plus tôt, martelait le toit, ne produisait maintenant plus qu'un doux murmure. Les lampes clignotèrent avant de se rallumer tout à fait.

Kayla respira profondément et s'écarta de lui.

— Mon Dieu ! Dire que j'ai failli te tuer !

Les larmes aux yeux, elle fit courir ses doigts tremblants sur son torse.

Il lui immobilisa le poignet.

— Je suis heureux de savoir que tu sais te défendre.

— Une vraie guerrière ! fit-elle avec un rire forcé. Que tu as désarmée en moins d'une seconde !

— Je suis entraîné au combat.

— Avec un peu de chance, l'assassin, lui, ne l'est pas, remarqua Dakota, qui s'était éloigné et se tenait accroupi devant un gros caillou échoué sur le

sol. Voilà le projectile qu'il a lancé dans la fenêtre, ajouta-t-il en tendant la main pour s'en saisir.

— N'y touche pas, ordonna Gabe. Il y a peut-être des empreintes digitales dessus.

L'adolescent se redressa aussitôt.

— Evidemment ! Comme si je ne le savais pas !

Il considéra tour à tour la pierre et la baie vitrée.

— Quand l'a-t-il lancée ? interrogea Gabe.

— Cinq minutes environ avant ton arrivée, répondit Kayla. Pourquoi ?

— Il est peut-être encore dans le coin. Vous deux, restez ici. Non, en fait, allez plutôt vous enfermer dans la chambre à coucher. Je vais faire un tour d'inspection dehors.

— Non ! s'écrièrent Kayla et Dakota d'une seule voix.

— Ça ira, les rassura-t-il avec un léger sourire. Il est sans doute parti depuis longtemps.

Le jeune garçon s'avança vers lui.

— Et dans le cas contraire ? Je viens avec toi.

La poitrine gonflée d'une fierté jamais éprouvée jusque-là, Gabe posa les mains sur les épaules de son fils.

— J'ai besoin de toi pour veiller sur Kayla au cas où le tueur rôderait encore dans les parages.

Dakota fronça les sourcils, visiblement hésitant.

— Bon, d'accord, mais dépêche-toi. Il n'y a plus de verrou sur la porte d'entrée, et la serrure de la chambre risque de ne pas tenir longtemps.

Le petit ne manquait pas de bon sens, se dit Gabe, admiratif.

— Tu as raison. Je ne vais pas m'aventurer trop loin. Maintenant, allez-y.

— O.K.

Dakota prit le bras de Kayla et tenta de l'entraîner vers la chambre, mais elle résista.

— Fais attention, dit-elle.

Gabe sentit une émotion nouvelle l'inonder — et, cette fois, il ne s'agissait pas de fierté. Il aurait voulu pouvoir rester, la reprendre dans ses bras et effacer le pli soucieux qui lui barrait le front.

— Il faut que je m'assure qu'il n'est plus là. C'est mon travail.

Elle le considéra longuement, puis hocha la tête avant d'emboîter le pas à Dakota.

En chemin, le garçon se baissa pour ramasser le couteau de boucher qui gisait sur le sol.

Dès qu'il eut entendu la clé tourner dans la serrure, Gabe sortit de la maison, en prenant soin de tirer la porte d'entrée derrière lui. Il lui faudrait la réparer, mais d'abord, la priorité était de s'assurer que l'assassin n'était plus là.

Il fit le tour du cottage, marquant une pause avant chaque angle dans l'espoir de surprendre l'intrus. A la lueur de lointains éclairs, il distinguait les aspérités rocheuses du terrain, mais il n'y avait apparemment pas âme qui vive.

La pluie avait cessé et de la vapeur montait du sol, formant une nappe de brouillard qui devenait plus dense de minute en minute.

En parvenant devant la baie vitrée, il ralentit et se baissa pour examiner le sol, à la recherche d'éventuelles empreintes. Mais, s'il y en avait eu, la pluie les avait effacées.

Il se redressa et regarda autour de lui. Les falaises et l'océan étaient presque entièrement noyés dans la brume. Un fugitif ne se risquerait pas dans cette direction, préférant s'éloigner du côté de la route.

Il tourna le regard vers le pan de colline parsemé de buissons et de bouquets d'arbres qui descendait vers la chaussée, en contrebas du phare. Si l'homme avait voulu cacher son véhicule sans pour autant risquer de s'enliser dans boue, le rideau d'arbres qui bordait la route constituait la cachette la plus logique.

Alors qu'il se dirigeait vers la rangée de conifères, le brouillard s'épaissit encore, comme pour faciliter la fuite du tueur et lui rendre, à lui, la tâche plus ardue. Si cela continuait ainsi, il ne verrait bientôt plus à un mètre devant lui.

Lorsqu'une longue silhouette noire surgit dans son champ de vision, il fit un bond en arrière, puis laissa échapper un petit rire. Ce n'était qu'un arbre. Il devenait paranoïaque... Il passa devant un deuxième arbre et, cette fois, ne tressaillit pas. Avec un peu de chance, la route n'était plus très loin. Il lui fallait de toute façon la retrouver s'il voulait rentrer au cottage. Couper serait bien trop dangereux : il risquerait de tomber de la falaise.

Une brindille craqua non loin de lui. Sursautant, il fit un brusque écart, et se cogna contre le flanc d'une berline noire. Il était parvenu sur la route.

Quelque chose de dur et de lourd s'abattit alors sur sa tête, et une explosion de douleur lui emplit le crâne. Sa vision devint floue, il s'écroula

sur le sol détrempé.

Il essaya de se relever, mais son corps ne lui obéissait plus. Il savait pourtant qu'il devait arrêter cet homme avant que celui-ci ne s'en prenne à Kayla.

Des pas qui s'éloignaient firent crisser le gravier, puis une portière claqua.

Prenant appui sur le sol, il se hissa sur ses bras et parvint à se mettre à genoux, mais une nouvelle vague de douleur le terrassa, et il retomba, inerte, sur la terre mouillée.

Il entendit la voiture démarrer sur les chapeaux de roues.

Regarde la plaque d'immatriculation. Appelle les renforts. Lève-toi.

Mais il n'en eut pas la force et se laissa engloutir par les ténèbres.

* * *

Kayla marchait de long en large en se tordant les mains.

— Il est parti depuis trop longtemps. Quelque chose cloche.

— Il nous a dit de ne pas bouger avant son retour, lui rappela Dakota.

Les quinze minutes qui venaient de s'écouler avaient semblé affreusement longues à Kayla. Attendre cinq minutes de plus était au-delà de ses forces.

— Il lui est arrivé quelque chose, dit-elle en se dirigeant vers la porte d'un pas décidé.

L'adolescent lui barra le passage.

— Où vas-tu ?

— Je vais le chercher.

Elle essaya de le pousser, mais il tint bon.

— Il nous a demandé de rester là. Imagine que l'assassin soit dehors ?

— C'est bien ce qui me fait peur ! Ce fou a pu s'en prendre à lui. Peut-être que Gabe est blessé, qu'il saigne, et il risque de mourir si nous mettons trop de temps à partir à sa recherche. Laisse-moi passer.

Le garçon hésita.

— Je ne sais pas...

— Ce n'est pas le moment d'obéir aux ordres, Dakota, insista-t-elle en saisissant son visage entre ses mains. La vie de ton père est peut-être en jeu.

— D'accord, dit-il sombrement, mais c'est moi qui passe devant.

— Peu importe, ne perdons pas de temps !

Inquiétude injustifiée ou intuition ? Kayla éprouvait le besoin irréprouvable d'agir. Elle *sentait* que Gabe était blessé. Il ne serait jamais parti aussi longtemps, sinon.

— Il nous faut une torche électrique ! Aide-moi à chercher, dit-elle lorsqu'ils eurent quitté la chambre.

Elle fouilla dans les tiroirs situés à droite de l'évier, tandis que Dakota se chargeait du côté gauche du comptoir. Sans résultat. Finalement, ce fut Dakota qui trouva l'objet convoité dans les placards du bas de la cuisine. La lampe était en état de marche.

En sortant sous le porche, ils s'arrêtèrent net : face à eux se dressait un véritable mur de brouillard.

— On n'y voit rien, commenta l'adolescent en descendant les marches.

Kayla le retint par la chemise.

— Pas par là. Il y a la falaise.

Il pâlit.

— Tu crois que... que...

— Non.

Gabe était trop intelligent pour se risquer près du vide. Elle indiqua à Dakota l'autre côté du cottage.

— Commençons par là. Il a peut-être trébuché sur un rocher.

— Ou alors, il a été poignardé.

— Dakota ! le gronda-t-elle.

— Je disais ça comme ça...

Ils se mirent à longer les murs de la maison, Dakota en tête.

— Maintenant, je sais ce que l'expression « purée de pois » signifie ! Il n'est pas là, constata-t-il lorsqu'ils eurent fait tout le tour de la bâtisse.

Ils s'arrêtèrent devant le 4x4 de Kayla.

— Il faut pourtant le retrouver ! s'exclama-t-elle, au comble de l'inquiétude. Il est blessé, je le sais.

— Je ne vois rien, répondit Dakota en longeant le flanc du véhicule et en sondant la nuit opaque.

Sa lampe de poche créait un halo autour de lui. Il se tourna ensuite vers la maison, et écarquilla les yeux.

— Hé ! Il y a quelque chose d'écrit sur ton pare-brise ! Brrrr... Ce type est un vrai malade !

— Qu'est-ce que... Qu'est-ce que c'est ?

— « Ils ne seront pas toujours là pour te protéger. »

Kayla sentit une boule se former dans sa gorge, et déglutit péniblement.

— Ce ne sont que des mots, déclara-t-elle d'une voix tremblante.

Elle leva la tête, soudain en alerte : elle venait de percevoir un bruit à quelque distance de la voiture. Aussitôt, Dakota revint se placer devant elle.

— N'approchez pas, nous sommes armés ! menaça-t-il, brandissant d'une main la lampe torche, et de l'autre, le couteau.

Le bruit se rapprocha et une forme humaine émergea de la brume.

— Baisse ce couteau. C'est moi.

Gabe s'avavançait vers eux, la démarche incertaine, une main pressée sur la nuque.

— Dieu merci ! s'écria Kayla en se jetant dans ses bras.

Déséquilibré, il tituba, et ils faillirent tomber tous les deux. Elle passa son bras autour de sa taille pour le soutenir. Les vêtements de Gabe étaient trempés et glacés.

— Dakota, mets-toi de l'autre côté, nous allons le ramener à l'intérieur.

— Ce n'est pas la peine, je vais bien ! protesta Gabe.

— Tais-toi donc et laisse-nous t'aider !

Il rit et ne put retenir une grimace de douleur.

— Bien, m'dame !

Dès qu'il fut installé sur le canapé, elle courut chercher une serviette dans la salle de bains. Au passage, elle emporta le couvre-lit.

— Que s'est-il passé ? s'enquit-elle en revenant dans le séjour.

Elle drapa la serviette autour de ses épaules.

— Aïe ! fit-il en portant la main à sa tête. Le type qui a jeté une pierre dans ta fenêtre m'a assommé.

— Laisse-moi regarder.

Elle écarta doucement ses doigts. Ceux-ci étaient ensanglantés, et des gouttes d'eau rougie coulaient de ses cheveux.

— Mon Dieu !

Elle jeta un coup d'œil à l'adolescent. Ce dernier était devenu livide. Craignant qu'il ne s'évanouisse, elle prononça lentement :

— S'il te plaît, va chercher un torchon propre dans le tiroir de la cuisine et imbibe-le d'eau chaude.

Comme il ne réagissait pas, elle dit plus fermement :

— Dakota, fais ce que je te demande !

Cette fois, il l'entendit et partit en courant dans la cuisine. Lorsqu'il revint, il avait retrouvé quelques couleurs.

— Et maintenant, que veux-tu que je fasse ? demanda-t-il.

— Il faut lui enlever ses chaussures, le sécher et le réchauffer, pour éviter que sa température ne chute. J'appelle une ambulance.

— C'est hors de question, décréta Gabe en se levant. Par ce brouillard, l'ambulance risquerait de quitter la route et de tomber de la falaise.

— Dans ce cas, c'est moi qui t'emmène à l'hôpital. Tu as peut-être une commotion cérébrale.

— Je n'ai rien, à part une énorme migraine.

— Dans ce cas, allonge-toi. Je vais tout de même tenter de joindre l'hôpital. Ils me diront ce qu'il faut faire.

D'une pression sur l'épaule, elle l'obligea à se rasseoir. Il repoussa sa main et leva les yeux vers son fils.

— Dakota, va mettre une chaise devant la porte d'entrée.

Le garçon obtempéra, coinçant la poignée à l'aide du dossier.

— Merci.

Une fois tranquilisé de ce côté-là, Gabe s'adossa avec précaution aux coussins du canapé.

— Il a réussi à s'échapper. J'ai entendu sa voiture s'éloigner. Mais il pourrait revenir.

— Tu l'as vu ? s'enquit Dakota.

— Non. Il s'est approché par-derrière et m'a frappé avant que j'aie pu l'esquiver. Il y avait un brouillard à couper au couteau.

— Tu aurais dû nous écouter et rester ici, fit observer Kayla, le cœur serré.

— Et le laisser s'en tirer ? s'emporta Gabe.

Il fit la moue.

— Bon, c'est vrai, il s'en est tout de même tiré... Je suis désolé. J'étais à deux doigts de l'attraper.

— L'essentiel, c'est que tu sois vivant. Tu nous as fait une peur bleue, tu sais !

— J'aurais voulu revenir plus tôt, mais je me suis égaré dans le brouillard. Je ne savais plus dans quelle direction aller.

— Heureusement que tu n'es pas tombé de la falaise, déclara Dakota.

Gabe lui jeta un bref regard.

— Content de savoir que tu tiens à ce que je reste en vie.

L'adolescent contempla le bout de ses chaussures.

— Je n'ai aucune envie de me retrouver dans une famille d'accueil, marmonna-t-il.

Kayla réprima un sourire, soudain soulagée à l'idée qu'ils étaient tous trois sains et saufs. Elle avait réellement craint le pire.

Elle prit le torchon mouillé des mains de Dakota, se pencha au-dessus de Gabe et tamponna délicatement sa plaie.

— Tu as une bosse de la taille d'un œuf de pigeon, remarqua-t-elle.

— Je survivrai.

— Pour cette fois. Il aurait pu te tuer.

A cette pensée, sa joie s'évapora soudainement.

— Mais il ne l'a pas fait, objecta-t-il.

Il lui saisit le poignet et l'attira vers lui.

— Si je n'étais pas venue vivre ici, rien de tout ceci ne serait arrivé, déplora-t-elle. C'est bien ce que je te disais : c'est ma faute.

— Quoi ? fit Dakota en ouvrant de grands yeux. Il ne manquerait plus que ça !

— Tu vois ? renchérit Gabe avec un large sourire. Mon fils est d'accord avec moi ! Le monstre qui te harcèle est un malade mental. Et, malheureusement, il a jeté son dévolu sur toi. Tu n'as rien fait pour mériter d'être agressée.

— Comment en être sûre ? J'ai pu me montrer désagréable avec un inconnu à Seattle sans m'en rendre compte. Et sans me douter que celui-ci était un assassin.

— Pour commencer, tu ne pourrais jamais être désagréable avec qui que ce soit, et ensuite, l'assassin est responsable de ses actes. C'est un détraqué, Kayla. Tu n'y peux rien.

Il avait raison, elle le savait ; pourtant, elle ne pouvait s'empêcher de se dire que c'était elle qui avait amené ce monstre dans la tranquille petite ville de Cape Churn.

— Je ne veux pas que quelqu'un d'autre soit blessé. Que faut-il que je fasse pour l'empêcher de nuire ?

Gabe serra plus fort son poignet.

— Rien. C'est à moi de me charger de ça.

Il était visiblement très déterminé à arrêter l'assassin.

Pourvu que celui-ci ne le tue pas avant qu'il soit parvenu à ses fins ! pria-t-elle en silence.

12

En arrivant au commissariat — bien plus tôt que d'habitude —, Gabe se rendit directement dans le bureau de Taggart.

Celui-ci jeta un coup d'œil à sa montre et leva vers lui un regard interrogateur.

— Vous êtes bien matinal ! L'orage vous a empêché de dormir ?

— J'arrive de la maison du phare. La nuit n'a pas été de tout repos.

— La patrouille de nuit m'a informé de ce qui s'était passé. Ça va ? Si vous êtes trop fatigué, Rodney peut vous remplacer.

— Je vais bien. Mais cette affaire est loin d'être facile.

— A qui le dites-vous ! Les parents de la victime ne cessent de m'appeler pour obtenir des réponses. Un agent du FBI m'a contacté pour connaître les détails de l'enquête et, comme si cela ne suffisait pas, Jess Frantzen m'a déjà téléphoné cinq fois pour savoir ce que j'allais faire à propos de son quad.

— Frantzen a perdu un quad ?

— On le lui a volé, plutôt. Il était rangé dans sa remise.

— Vol par effraction ?

— Tout juste ! Le cadenas qui fermait la porte a été cisailé.

Taggart passa sa main dans son épaisse crinière grise et soupira.

— Le seul point positif pour l'instant, c'est que le brouillard s'est levé.

— D'après la météo, il redescendra en fin de journée.

— Dans ce cas, il vaut peut-être mieux que je convoque toute l'équipe ce soir. J'ai comme l'impression que les choses vont empirer et nous amener un joyeux désordre !

— Des nouvelles du labo ?

— Toujours pas. J'appellerai d'ici une heure. Il est sans doute encore fermé. Tout le monde ne suit pas votre exemple et ne se lève pas aux aurores !

— Ou le vôtre, fit Gabe en souriant.

— C'est le métier qui veut ça... Et puis, de toute façon, le chien de ma femme ne me laisse jamais dormir après 5 h 30. Avez-vous fini d'interroger les résidents de passage ? L'un d'eux pourrait-il être l'assassin ?

— Je n'en suis qu'à la moitié de la liste. Pour le moment, il s'agit principalement de couples de retraités, de pêcheurs et de familles avec enfants. Je doute que l'un d'eux soit notre coupable... Mais on n'est jamais sûr de rien, répondit Gabe en se laissant tomber sur l'unique chaise encore disponible dans le bureau.

— Ah, si seulement on pouvait reconnaître un meurtrier à sa mine !

— Est-ce qu'on connaît enfin la cause de la mort ?

— Strangulation.

— Elle était si jeune, soupira Gabe.

Et elle ressemblait tant à Kayla ! ajouta-t-il en son for intérieur.

— Où est l'artiste peintre, à présent ? s'enquit Taggert.

Gabe avait parfois l'impression que son chef avait un don de double vue.

— Je l'ai escortée jusqu'au B & B. Elle va rester avec ma sœur une partie de la journée.

— Tant mieux. Je n'ai pas les moyens de faire surveiller sa maison à temps complet par un agent. Vivement que le FBI intervienne !

— Quand arrivent-ils ?

— En fin d'après-midi ou demain matin. Mais on ne nous envoie qu'un seul homme. Leur seul agent de disponible s'envolera ce soir pour Seattle.

— Eh bien, il est grand temps ! remarqua Gabe en se levant.

En attendant, il fallait mettre tous les moyens en œuvre pour que Kayla reste en vie. Le meurtrier la harcelait déjà depuis un certain temps : la prochaine fois, il passerait très certainement aux choses sérieuses.

— Je voudrais que vous alliez jeter un coup d'œil chez Andrew Stratford, lui dit Taggert. Je suis allé le voir hier, mais il n'est pas venu ouvrir. Il ne répond pas non plus aux appels.

— Mais il réside à Cape Churn depuis longtemps, non ?

— Si on veut. Il vient régulièrement, mais ses séjours sont brefs.

— Le considérez-vous comme suspect ?

— Disons que c'est un personnage intéressant. Un solitaire qui, de surcroît, est réapparu en ville il y a peu de temps. Et qui pouvait tout à fait se trouver à Seattle le soir où Mlle Davies a été agressée. A vous de découvrir s'il a un mobile.

— J'irai également rendre une petite visite à M. Wilson à son hôtel.

— Lawrence Wilson ? s'enquit Taggart. Le type à qui Jillian fait visiter des propriétés ?

— Oui. Il est arrivé à Cape Churn il y a une semaine. Cela vaut le coup de lui poser quelques questions. Il dit qu'il est de Portland. Il faudrait peut-être chercher dans le fichier des cartes grises pour vérifier ses dires.

Le chef nota l'information, puis leva les yeux vers lui.

— Tenez-moi au courant.

— Je n'y manquerai pas.

Gabe quitta le commissariat et se rendit en voiture à la Pointe du Diable. C'était là en effet que se trouvait la propriété d'Andrew Stratford, voisine de celle de Frank Mortimer.

Parvenu devant l'énorme portail de fer forgé, il sonna plusieurs fois à l'Interphone, mais n'obtint aucune réponse. Il descendit de son véhicule et escalada la grille, en prenant garde aux piques effilées, puis sauta de l'autre côté et rajusta son uniforme.

Le parc avait visiblement connu des jours meilleurs : les haies et les arbres n'avaient pas été taillés depuis bien longtemps, et l'herbe folle commençait à envahir la route pavée qui menait au manoir.

Craignant de voir apparaître des chiens de garde, il remonta l'allée, une main sur sa matraque, l'autre sur son revolver.

Alors qu'il approchait de la bâtisse, un gros chien noir apparut à l'angle de la maison et s'élança en courant dans sa direction.

Gabe sortit sa matraque, avant de se rendre compte que l'animal était un labrador à l'air pataud, poursuivi par une petite fille qui riait aux éclats, ses longs cheveux blond pâle flottant derrière elle.

Lorsque le chien aperçut Gabe, il se dirigea vers lui en agitant la queue.

— Brewer, ici ! Rends-moi ma poupée !

L'animal continua de foncer droit sur lui.

Se penchant en avant, Gabe se prépara au choc.

Brewer lâcha le jouet et, bondissant sur lui, faillit le faire tomber à la renverse. Pendant une bonne minute, il lui fit fête, multipliant les assauts et les coups de langue affectueux.

Enfin, distrait par un écureuil qui passait non loin de là, il s'élança à sa poursuite.

A quelques pas de distance, l'enfant fixait Gabe d'un air grave.

Il ramassa la poupée et la lui tendit.

— Elle est à toi ?

Elle acquiesça d'un signe de tête, mais s'abstint prudemment d'avancer.

— Est-ce que ton papa est là ?

La petite fille hocha de nouveau la tête.

— Je ne te veux pas de mal ! Je suis policier, et je souhaiterais parler à ton papa.

Elle demeura coite.

Comme il esquissait un pas vers elle, elle recula vivement, les yeux agrandis par la frayeur.

— N'aie pas peur ! Tiens, regarde, je repose ta poupée.

Il joignit le geste à la parole et fit plusieurs pas en arrière.

— Vas-y, prends-la !

Le regard de la fillette passa du jouet à l'inconnu qui se tenait devant elle mais, au lieu d'obtempérer, elle tourna les talons et s'enfuit.

— Vous êtes sur une propriété privée !

Gabe fit volte-face, et découvrit un homme d'une trentaine d'années, aux cheveux d'un noir de corbeau et aux yeux bleus.

— Veuillez m'excuser de m'être introduit chez vous, mais c'est le seul moyen que j'aie trouvé pour parler au maître des lieux. Etes-vous Andrew Stratford ?

— Oui. Que faites-vous ici ?

C'était la première fois que Gabe rencontrait le nouveau propriétaire du manoir. Le vieux Stratford avait vécu là en reclus jusqu'à sa mort ; à Cape Churn, il était considéré comme fou.

Gabe se demanda si Andrew tenait de son grand-père. Comme l'homme se tournait vers la maison, il remarqua qu'une longue balafre lui zébrait la joue, depuis la mâchoire jusqu'au coin de l'œil.

Il se baissa pour ramasser la poupée.

— Ceci appartient à la petite fille.

Stratford prit le jouet.

— Merci. A présent, j'aimerais que vous partiez.

— Je suis l'agent McGregor, de la police de Cape Churn. J'ai quelques questions à vous poser, si cela ne vous dérange pas.

— A quel propos ? s'enquit son interlocuteur, l'œil soupçonneux.

— Etes-vous au courant qu'un meurtre a été commis près du phare ?

— Oui, confirma-t-il en croisant les bras sur sa poitrine. Quel rapport cela a-t-il avec moi ?

— Nous interrogeons toutes les personnes qui auraient pu se trouver à proximité au moment du crime, et qui sont susceptibles d'avoir vu ou entendu quelque chose.

— Ce n'est pas mon cas. Je ne suis au courant de rien.

— Où étiez-vous cette nuit-là, aux environs de minuit ?

— Etes-vous en train de m'accuser ? Si c'est le cas, je ne répondrai pas avant d'avoir parlé à mon avocat.

— Non, monsieur, le rassura Gabe, tout en prenant mentalement note de vérifier si son suspect avait un casier judiciaire. Enquête de routine. Ayez l'amabilité de répondre à ma question, s'il vous plaît.

— Je me promène souvent sur la falaise, le soir.

— Même par temps de brouillard ?

L'homme hocha la tête.

— Cela m'apaise. Non que cela vous regarde... Cette nuit-là, je ne suis pas allé jusqu'au phare. Le brouillard était trop épais, j'ai fait demi-tour à mi-chemin environ. Tout ce que j'ai entendu, c'est le bruit des vagues qui se brisaient sur le rivage, et il était impossible de voir quoi que ce soit dans cette purée de pois.

Gabe remit son calepin dans sa poche.

— Merci, monsieur Stratford. C'est tout ce que je voulais savoir.

Ignorant sa main tendue, Stratford croisa les bras. Gabe remarqua qu'il avait la main droite gravement brûlée.

Se retournant, il vit la petite fille qui, debout près de la maison, le contemplait, une main posée sur la tête du chien.

Il retourna à sa voiture et fit demi-tour sur le chemin qui menait à la route. Dans son rétroviseur, il vit Stratford tendre sa main brûlée à la petite fille, qui la prit solennellement avant de rentrer avec lui dans la maison.

Il secoua la tête. Etrange rencontre...

Il ressortait de cet entretien avec plus de questions que de réponses. Il y avait une chose dont il était certain, cependant : il lui faudrait fouiller dans la vie du multimillionnaire pour voir si celui-ci ne cachait pas un squelette dans le placard. Stratford dissimulait certainement un secret.

Néanmoins, Gabe doutait d'avoir retrouvé le tueur. Etrangler quelqu'un requérait de la force, même avec deux mains valides : la volonté de vivre était un instinct puissant, et les victimes se débattaient avec énergie. Or, les cicatrices qu'il avait vues sur la main de Stratford l'éliminaient logiquement de la liste des suspects. D'ailleurs, la couleur de ses yeux ne correspondait pas à la description que Kayla en avait faite.

Alors qu'il passait devant le cottage, ses pensées dérivèrent sur la jeune femme. Il résista à l'envie de s'arrêter au B & B pour la voir ; Molly veillait activement sur elle, il le savait.

Sa prochaine étape : rendre une petite visite à Lawrence Wilson, l'homme qui prétendait vouloir ouvrir un hôtel à Cape Churn.

* * *

Effectuant des allers-retours entre la cuisine et la salle à manger, Kayla aidait Molly à débarrasser la table du petit déjeuner, mais elle avait plus l'impression de gêner qu'autre chose.

Dakota, qui était allé tout droit se mettre au lit à leur arrivée, dormait encore.

Le soleil entraît à flots par la fenêtre.

— Il faut que je retourne au cottage : le réparateur que Gabe a appelé est sur place, annonça-t-elle à Molly, qui revenait de la buanderie avec une pile de serviettes propres.

— Jimmy Gaddy ?

— En effet, je crois que c'est le nom que Gabe m'a donné.

— Cela ne m'étonne pas. C'est à lui que tout le monde fait appel pour les travaux de bricolage. Votre porte sera très vite réparée. Avez-vous réellement besoin de vous rendre là-bas ?

Kayla poussa un soupir.

— Apparemment, le système de fermeture a été endommagé par les chocs répétés, et il faut tout remplacer. Je dois aller récupérer les nouvelles clés.

— Pourquoi ne les dépose-t-il pas simplement dans la boîte aux lettres ?

— C'est trop dangereux. N'importe qui pourrait les prendre.

— Mais c'est tout aussi dangereux de retourner au cottage, objecta Molly. J'ai promis à Gabe que vous seriez en sécurité ici, avec moi. Il ne

sera pas content d'apprendre que vous êtes partie là-bas toute seule. Voulez-vous que Dakota vous accompagne ?

— Non. Il a besoin de dormir. Il est resté debout toute la nuit, le pauvre ! Et puis, je ne serai pas seule : Jimmy sera là pour m'accueillir, et je ne m'attarderai pas longtemps après son départ. Je dois déjeuner avec Emma Jenkins à la marina.

— Bien, dans ce cas..., consentit Molly tout en se dirigeant vers l'escalier. Je vais appeler Gabe pour le prévenir que vous vous rendez au cottage.

— D'accord.

Kayla attrapa son sac à main et ses clés, puis gagna sa voiture. Aujourd'hui, elle ne redoutait pas de prendre le volant : le temps était clair et lumineux, et elle ne risquait pas de se laisser surprendre par un éventuel poursuivant.

Ce beau soleil lui redonnait confiance et optimisme. Elle était bien décidée à retrouver une vie normale.

Elle sortit son téléphone portable de son sac pour appeler Gabe, et fronça les sourcils en s'apercevant que la batterie était à plat. Avec tous ces événements, elle avait oublié de recharger l'appareil.

— Tu vois, bébé ? Quand je te disais que maman est dans la lune ! dit-elle en soupirant. Il faudra que je pense à brancher mon téléphone en arrivant. J'appellerai Gabe depuis le fixe.

Lorsqu'elle se gara dans l'allée, le réparateur achevait de peindre le montant de porte tout neuf.

— J'ai balayé le verre cassé et bouché le trou dans la vitre avec du ruban adhésif, lui expliqua-t-il en rinçant ses mains maculées de peinture dans l'évier de la cuisine. J'ai commandé une nouvelle vitre, mais elle ne sera sans doute pas livrée avant deux jours.

Il rangea ses outils et lui tendit un trousseau.

— Voici vos clés.

— Merci d'être venu aussi vite.

— Je vous en prie.

— Combien vous dois-je ?

— J'enverrai directement ma note à l'agence immobilière qui vous loue la maison. Surtout, n'oubliez pas de laisser sécher la peinture une heure ou deux avant de refermer la porte.

— Je m'en souviendrai, merci.

Une fois Jimmy parti, elle mit son portable en charge et s'avisa qu'elle avait un message vocal en attente.

Emma Jenkins avait téléphoné pour décommander leur déjeuner et lui demander si elle était disponible le lendemain. Kayla la rappela pour convenir d'un nouveau rendez-vous, puis raccrocha. Elle était un peu déçue par ce désistement, certes, mais lorsqu'il faisait un temps aussi splendide, elle ne pouvait jamais rester triste bien longtemps.

Rassemblant son matériel de peinture, elle sortit travailler dehors, au soleil. De toute façon, elle ne pouvait pas se barricader à l'intérieur, puisqu'il fallait attendre que le montant soit sec avant de fermer la porte.

— Cela ne nous fera pas de mal de respirer le grand air, n'est-ce pas, bébé ?

Elle caressa son ventre en souriant, plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis des semaines.

Elle installa son chevalet à distance raisonnable du bord de la falaise, et étala de nouvelles couleurs sur sa palette. La vue qui s'étendait à ses pieds était époustouflante. Capturer cette beauté sur la toile demandait du temps et de la patience — une qualité dont, en temps normal, elle ne manquait pas. Mais, depuis l'agression, ses mains ne lui obéissaient plus comme autrefois, et elle était vite gagnée par l'énervement.

Hier, cependant, elle avait pu peindre avec Dakota sans trop de difficulté. Elle espérait qu'un cap était franchi.

Prenant une profonde inspiration, elle leva la main, les yeux rivés sur le phare, les falaises et la mer. Alors qu'elle approchait son pinceau de la toile, son bras fut agité par un violent tremblement.

Une bouffée de colère et de désespoir l'envahit. Pourquoi n'y arrivait-elle pas ? Pourquoi ne trouvait-elle pas la force d'oublier son traumatisme et d'aller de l'avant ?

L'image de Gabe surgit alors dans son esprit. Gabe, dans les bras de qui elle éprouvait un sentiment de sécurité total.

Ravalant un sanglot, elle redressa les épaules et s'obligea à peindre.

Au lieu du paysage qu'elle avait devant elle, ce fut une paire d'yeux qui jaillit au bout de son pinceau. Des yeux bleus comme l'azur, emplis d'inquiétude, d'amour et de force.

Peu à peu, sa main cessa de trembler, et le contour d'un visage apparut. Au fur et à mesure qu'elle ajoutait ombres, couleurs et lumière au portrait, celui-ci prenait vie sous ses doigts habiles.

Toute notion du temps oubliée, elle peignait fiévreusement, sa main volant au-dessus de la toile. Au bout d'un moment, émergeant de l'état de transe où elle était plongée, elle fit un pas en arrière et laissa échapper un hoquet de surprise.

Sur la toile, Gabe la contemplait, le regard brillant d'espoir.

— C'est incroyable...

Kayla fit volte-face.

Absorbée dans son travail, elle n'avait pas entendu de bruit de moteur ou de pas lui signalant l'arrivée d'un visiteur.

Un homme de haute taille à l'allure distinguée, aux cheveux noirs et aux yeux bleus, se tenait devant elle, les mains dans les poches. Il lui parut vaguement familier.

Elle porta sa main à sa gorge, peinant à respirer.

— Est-ce que je vous connais ? demanda-t-elle d'une voix chevrotante.

— Sans doute pas, mais moi, je sais qui vous êtes. Je m'appelle Andrew Stratford, se présenta-t-il sans pour autant tendre la main. J'ai acheté plusieurs de vos œuvres lors d'un vernissage à Seattle, il y a deux semaines.

Kayla déglutit.

— Vous étiez au vernissage ?

Il acquiesça d'un signe de tête.

— Oui. Et je vous ai commandé un tableau.

— Ainsi, c'est vous l'acheteur !

Malgré la peur qui la paralysait, elle s'obligea à sourire.

— Je rencontre rarement les acheteurs... Co... Comment m'avez-vous trouvée ?

— Quelqu'un, en ville, a mentionné votre nom, dit-il d'un ton vague. J'ai eu envie de passer vous voir pour me présenter.

D'un geste du menton, il désigna le tableau.

— C'est l'agent McGregor, n'est-ce pas ? Je l'ai rencontré tout à l'heure. Il m'a interrogé à propos d'un meurtre. Apparemment, je fais partie des suspects !

Le cœur de Kayla s'emballa.

— Vraiment ?

— Rassurez-vous, je n'ai pas assassiné cette fille. Et je n'ai pas l'intention de vous faire du mal : ce serait trop dommage de perdre une artiste de votre qualité...

Pour la première fois, une ombre de sourire passa sur les lèvres de son visiteur, adoucissant ses traits.

— J’aime ce que vous faites, reprit-il, changeant de sujet, et j’aimerais vous commander un autre tableau. Un portrait de ma fille, précisa-t-il d’un air grave.

— Je ne suis pas certaine d’en être capable, avoua-t-elle, hésitante.

— Je n’avais jamais vu de portrait réalisé par vous jusqu’ici mais, à en juger par celui-ci, je suis certain que vous ferez un travail merveilleux.

— C’est simplement que je me sens moins inspirée en ce moment, biaisa-t-elle, mal à l’aise à l’idée de se trouver seule avec un inconnu.

Il inclina légèrement la tête.

— Pourquoi donc ?

— J’ai traversé des moments difficiles ces derniers temps, expliqua-t-elle.

Difficile de lui fournir des raisons plus précises alors que des milliers de questions sans réponse se bousculaient dans sa tête. Pour l’instant, sa préoccupation principale était de le voir tourner les talons.

Stratford sortit sa main droite de sa poche et se toucha la joue.

— La vie est parfois cruelle, j’en sais quelque chose...

Elle remarqua alors qu’il avait la mâchoire et le dos de la main grièvement brûlés et, malgré sa méfiance, éprouva pour lui un soudain élan de compassion. Il avait dû beaucoup souffrir.

— Mademoiselle Davies, poursuivit-il, croyez-moi, le seul moyen de retrouver une vie normale est de se consacrer à ses activités favorites, jusqu’à y reprendre réellement goût.

Il tira une carte de son portefeuille et la lui tendit.

— Réfléchissez à ma proposition. J’aimerais beaucoup que vous peigniez le portrait de ma fille.

Sans attendre de réponse, il pivota, regagna sa longue voiture noire aux lignes fluides, et démarra.

Respirant plus librement, elle le regarda s’éloigner, tout en se demandant qui était réellement Andrew Stratford et quelle était la véritable raison de cette visite impromptue.

Dakota arriva à cet instant sur son vélo.

— Pourquoi es-tu partie sans me le dire ? Et qui était cet homme ?

Elle haussa les sourcils.

— Te prendrais-tu pour mon garde du corps, par hasard ?

Il appuya sa bicyclette sur sa béquille.

— Gabe voulait que tu restes au B & B avec tante Molly jusqu'à ce qu'il ait terminé sa journée.

— Ton père non plus n'est pas mon garde du corps ! Et il fallait que je rentre pour voir le réparateur.

— C'est qui ? demanda l'adolescent en essayant de regarder par-dessus son épaule.

Elle se plaça devant la toile.

— Rien. N'est-il pas un peu tôt pour ta leçon ? Je croyais que nous avions convenu de nous retrouver cet après-midi, après mon déjeuner avec Emma ?

— A mon réveil, je me suis rendu compte que tu n'étais plus là... Et tu ne répondais pas au téléphone. J'ai voulu m'assurer que tout allait bien. C'est un portrait de Gabe, non ?

Il fit un pas de côté.

— Pourquoi le cacher ?

Pourquoi, en effet ? s'interrogea-t-elle. Les sentiments qu'elle éprouvait pour Gabe McGregor étaient si nouveaux, si déroutants... Elle n'était nullement prête à reconnaître leur existence, que ce soit dans le secret de son cœur ou publiquement. Or, cette peinture les criait littéralement à la face du monde.

Et cela la terrifiait. Tomber amoureuse de lui serait une terrible erreur : il était clair qu'il ne souhaitait pas s'engager — à plus forte raison avec une femme qui attendait l'enfant d'un autre.

Elle détacha le tableau du chevalet d'un geste brusque et se dirigea à grands pas vers la maison.

— Allons chercher les études de paysage que nous avons commencées hier. Nous travaillerons dehors.

— Je comprends. Tu ne veux pas en parler.

— Exact. Et je te serais reconnaissante de ne pas en parler non plus à ton père.

— C'est promis ! fit-il avec un large sourire.

Toutefois, lorsqu'ils furent installés côte à côte devant leurs chevalets, il attaqua de nouveau :

— C'est un beau portrait.

Elle lui lança un regard sévère.

— D'accord, d'accord ! J'arrête d'insister. Est-ce que tu accepterais tout de même de me vendre ce portrait de Gabe ?

— Je croyais que tu n'aimais pas ton père ?

— Je ne le déteste pas. Il est plutôt attachant, admit-il avec une indifférence feinte.

Ce n'était pas Kayla qui allait le contredire... Depuis deux jours, elle n'arrêtait pas de penser au bel officier de police aux yeux bleus et aux épaules solides.

Elle s'éclaircit la gorge.

— Ton père tient à toi, tu sais.

— Ma mère prétendait m'aimer... Jusqu'au jour où elle en a eu assez de moi. Une seule bêtise, et hop ! Me voilà au milieu de nulle part, dans l'Oregon, chez mon père biologique que je ne connaissais pas il y a cinq mois. Qui me dit qu'il ne se lassera pas de moi, lui aussi ?

Le cœur de Kayla se serra. Elle posa la main sur son ventre, qui commençait à être légèrement plus bombé qu'auparavant. Comment une mère pouvait-elle cesser d'aimer son enfant ?

— Gabe ne t'abandonnera pas, lui assura-t-elle. C'est quelqu'un de bien.

— Possible, conclut-il en haussant les épaules. Comment fait-on pour rendre les tons brun-bleu de ces falaises, là-bas, dans l'ombre ?

L'heure qui suivit s'écoula agréablement. Lorsque midi vint, Kayla posa ses pinces et s'essuya les mains à l'aide d'un chiffon.

— J'ai faim, pas toi ? Nous pourrions descendre en ville et manger un morceau au Seaside Café, qu'en dis-tu ? Je t'invite !

— Bonne idée. Mais ce n'est pas à toi de m'inviter, alors que tu me donnes des leçons, dit-il en ramassant son matériel et en la suivant à l'intérieur. Combien est-ce que je te dois, d'ailleurs ?

— Rien du tout. C'est plutôt à moi de te remercier de m'avoir tenu compagnie cette nuit. Alors, es-tu décidé à me suivre, ou faut-il que je déjeune seule ?

— Je mangerais bien un hamburger, déclara-t-il avec un sourire.

Après s'être assurée que la peinture du cadre de la porte était sèche au toucher, Kayla ferma la maison à clé et rejoignit Dakota dans la voiture.

Dix minutes plus tard, elle s'engageait sur le parking du Seaside Café. Trouver une place libre s'avéra difficile.

— Il y a du monde, aujourd'hui, remarqua-t-elle.

— Bonjour, mademoiselle Davies ! Bonjour, Dakota ! les accueillit Nora Taggert lorsqu'ils poussèrent la porte du restaurant. Asseyez-vous donc.

Elle leur indiqua une table libre au milieu de la salle.

Alors que Kayla étudiait le menu, elle sentit un courant d'air froid lui parcourir la nuque, comme si quelqu'un était en train de l'observer. Faisant mine d'accrocher son sac à main au dossier de sa chaise, elle se tourna légèrement pour regarder les autres clients.

Un homme se tenait debout près de la caisse, le dos tourné à la salle. Lorsqu'il pivota, elle reconnut Andrew Stratford. Leurs regards se croisèrent brièvement, puis il quitta le restaurant sans adresser un mot à quiconque.

Installée sur l'une des banquettes à l'autre bout de la pièce, Jillian Taylor sourit à Kayla et agita la main. Face à elle était assis Lawrence Wilson.

Il la salua d'un signe de tête avant de reporter son attention sur Jillian, à qui il sourit de toutes ses dents. Celle-ci lui rendit son sourire, visiblement sous le charme.

Quant aux autres clients, Kayla ne les avait jamais vus auparavant, et ils ne lui accordaient qu'une attention modérée. Elle haussa les épaules et se concentra sur son menu, s'efforçant de se détendre.

Pendant les quelques heures qu'elle avait passées au cottage, elle avait presque retrouvé une existence normale. Peindre le portrait de Gabe avait été libérateur, constructif, et lui avait permis de retrouver sa créativité.

Mais sa conversation avec Andrew Stratford qui, de son propre aveu, avait été présent au vernissage le soir de son agression, l'avait replongée dans cet état d'insécurité qu'elle connaissait si bien.

Pourtant, elle était au milieu d'une salle de restaurant bondée. Elle n'avait rien à craindre.

Alors pourquoi se sentait-elle soudain si exposée ?

13

Gabe se rendit à l'hôtel dans l'espoir d'y trouver Lawrence Wilson, mais ce dernier n'était pas dans sa chambre.

Il passa ensuite au commissariat pour faire son rapport, et lança une recherche informatique sur Andrew Stratford avant d'entrer d'un pas déterminé dans le bureau de son chef.

— Rien sur Wilson dans le fichier des permis de conduire ? s'enquit-il.

— On a un certain Lawrence Wilson à Portland, qui semble correspondre. Mais il n'a jamais eu maille à partir avec la police.

Taggart afficha la photo du permis de conduire. Gabe reconnut, sans être autrement surpris, l'homme qu'il avait croisé l'avant-veille au B & B.

— C'est lui, constata-t-il. Il n'a donc pas menti. Il est bien de Portland. Cela dit, Portland n'est qu'à quelques heures de route de Seattle. Il a très bien pu se trouver à la galerie ce soir-là et y agresser Kayla. Vous dites qu'il n'y a rien sur lui ?

Taggart secoua la tête.

— Pas même une contravention. Mais regardez ce que j'ai trouvé en faisant une recherche parallèle dans l'Etat de Washington.

Gabe regarda l'écran par-dessus son épaule, et découvrit sur une autre photo Lawrence Wilson, domicilié à Seattle.

— Détenir un second permis de conduire n'est pas réglementaire, même s'il est délivré dans un autre Etat, observa Gabe, soudain en alerte.

— Oui, en principe. Mais il s'agit peut-être simplement d'une erreur informatique. Le permis émis à Portland est plus récent que celui de Seattle. Wilson a pu faire une demande sans annuler l'ancien.

— Sans doute. J'aimerais quand même lui demander des explications.

— D'accord. Et M. Stratford, au fait ? Il vous a appris quelque chose ?

— Non, pas vraiment. Il prétend qu'il n'est pas allé jusqu'au phare avant-hier. Il dit qu'il y avait trop de brouillard, et qu'il n'a absolument rien entendu.

— Cela ne veut pas dire que ce soit vrai, fit Taggert en jouant machinalement avec son stylo.

— Tout à fait. Mais avons-nous une autre piste ?

— Aucune pour l'instant. Ah, si seulement nous avions un élément nouveau !

— Et la cagoule trouvée par Mortimer ? Où en est-on ?

— J'allais justement appeler le laboratoire.

— En attendant, je vais essayer de mettre la main sur Wilson, déclara Gabe. On verra bien ce qu'on peut en tirer.

— Allez-y. Il me semble l'avoir vu en ville, en compagnie de Jillian Taylor, dans sa voiture. C'est l'heure du déjeuner : ils sont peut-être au restaurant.

— C'est bon à savoir.

— N'oubliez pas : l'agent du FBI doit débarquer aujourd'hui, sauf retard de vol. Je compte sur votre présence.

— Ne vous inquiétez pas.

Gabe soupira. Encore une journée à rallonge après une nuit blanche chez Kayla. Cette affaire le mettait dans un état de tension insupportable.

Avant de repartir, il écouta sa messagerie vocale, espérant avoir des nouvelles des inspecteurs en charge des affaires précédentes.

Le premier message émanait d'un plaisantin. Les deux correspondants suivants avaient raccroché tout de suite. Venait ensuite l'inspecteur Bryant, de Bellingham, Etat de Washington, qui demandait à ce qu'on le rappelle, puis, enfin, un inspecteur de police de Portland.

Gabe empoigna le combiné et composa le numéro du policier de Bellingham, tout en lançant un coup d'œil à l'horloge murale. C'était l'heure du déjeuner. Avec un peu de chance, Bryant aurait opté pour un repas sur le pouce à son bureau.

Gabe était sur le point de raccrocher lorsque l'inspecteur Bryant se manifesta par un grognement très peu amical.

Il se présenta et donna les détails du meurtre perpétré à Cape Churn.

— Ça ressemble beaucoup à notre propre affaire, déclara son collègue. L'assassin n'a laissé aucun indice, et il n'y a pas eu de témoins. La victime avait ouvert la porte de derrière pour faire sortir son chien ; elle a été

enlevée puis assassinée. Personne n'a rien vu. Cette affaire est au point mort depuis six mois. J'espère que vous aurez plus de chance dans vos recherches.

— Parmi les gens que vous avez interrogés, certains ont-ils particulièrement retenu votre attention ?

— Oui. Un sans-abri et un homme d'affaires en visite dans la région, qui faisait du jogging dans le parc au moment des faits.

— Un homme d'affaires ? Vous avez son nom, son signalement ? demanda Gabe, soudain intéressé.

— Laissez-moi regarder.

Après un long silence, Bryant déclara :

— Les Williams. Casier judiciaire vierge, visiblement irréprochable.

— Pas d'autres pistes ?

— D'après sa sœur, la victime a reçu des coups de téléphone bizarres et des lettres de menace. On lui a également volé des bijoux. A la fin, elle était tellement terrorisée qu'elle n'osait plus s'éloigner de chez elle.

C'était exactement ce que vivait Kayla aujourd'hui. Gabe, tenaillé par l'angoisse, s'appuya lourdement au dossier de son siège. Il savait que les deux affaires présentaient des similitudes, mais entendre une tierce personne décrire les faits en détail faisait froid dans le dos. Et, hélas, cet entretien avec Bryant n'avait pas fait avancer l'enquête d'un iota.

— Merci, inspecteur.

— Si vous avez du nouveau, contactez-moi, dit celui-ci. La victime était la fille d'un sénateur. Une généreuse récompense sera offerte à qui permettra de faire arrêter et condamner le meurtrier.

— Je vous tiendrai au courant.

Gabe raccrocha, se passa la main dans les cheveux et, sans trop d'espoir, composa le numéro de l'inspecteur de police de Portland. Il prépara de quoi noter, tapant nerveusement du pied entre deux sonneries.

— Inspecteur Stanley, fit une voix bourrue.

De nouveau, Gabe décrivit les circonstances du meurtre, mais il eut encore moins de chance que la première fois. Personne n'avait rien vu. La victime se dirigeait vers sa voiture en sortant de chez elle quand elle avait été enlevée puis assassinée.

— Avez-vous relevé des traces d'ADN ?

— Non. On a interrogé son ex-compagnon, mais son alibi a été vérifié et confirmé par un témoin.

L'affaire de Portland — la première de la série — avait eu lieu six mois avant la tragédie de Cape Churn.

— Comment s'appelle l'ex-compagnon ?

— Rick Watson.

Gabe griffonna le nom sur le calepin, remercia le policier, et promit de le tenir informé des nouveaux développements de l'affaire. Pour l'instant, il ne pouvait guère l'aider.

Il alluma son ordinateur et se connecta au service des permis de conduire de l'Etat de Washington. Il tapa « Les Williams », et attendit qu'apparaisse la photo d'identité du permis.

Le visage de l'individu ne lui disait rien, peut-être parce que le cliché, flou et de mauvaise qualité, n'était pas très parlant. L'homme portait une moustache et une barbe courte soigneusement taillée. Le signalement indiquait qu'il avait des cheveux bruns ramenés en arrière, les yeux noisette, et qu'il mesurait un mètre quatre-vingt-trois : trop vague pour que Gabe sache s'il l'avait déjà vu ou non.

Revenant ensuite à l'affaire du meurtre de Portland, il consulta le fichier de Rick Watson. Celui-ci avait une longue moustache, mais pas de barbe, et portait un diamant à l'oreille droite. Ses cheveux lui tombaient sur le front et la nuque. Châtain foncé, yeux marron clair, un mètre quatre-vingts, disait le signalement.

Gabe effectua une recherche sur son compte. L'individu avait fait l'objet d'une plainte de son ex-compagne. D'après elle, il avait tenté de l'étrangler parce qu'elle refusait de l'épouser. Les poursuites avaient été abandonnées avant le procès en raison du décès de la victime présumée. Une semaine avant l'audience, la fille avait imprudemment traversé la rue. Elle avait été renversée et tuée sur le coup.

Tout en se disant que cela ne menait probablement nulle part, il prit le téléphone et rappela l'inspecteur Bryant.

— McGregor, annonça-t-il quand l'autre eut décroché. Vous n'auriez pas, par hasard, l'adresse du plus proche parent de Rick Watson dans votre dossier ?

— Je regarde.

Son collègue revint bientôt en ligne avec le renseignement.

— Il n'a aucune famille, à part sa mère, Martha Watson. Elle vit à Portland. Nous l'avons interrogée, mais elle ne savait rien.

— Merci de votre aide.

Gabe raccrocha, tapotant le nom de Martha Watson du bout de son crayon. Mû par une impulsion, il agrandit les photos des permis de conduire de Rick Watson, Les Williams et Lawrence Wilson et les imprima. Puis il les mit de côté avec soin et reprit son téléphone.

Cinq minutes plus tard, il avait un rendez-vous pour l'après-midi même avec Martha Watson à Portland, à une heure et demie de route de Cape Churn.

Même si ce n'était qu'une fausse piste, il fallait qu'il fasse quelque chose.

Entre-temps, il devait trouver Lawrence Wilson pour l'interroger, puis s'assurer que tout allait bien du côté de Kayla.

En pensant à la jeune femme, il soupira. Son désir pour elle ne cessait de croître. Hélas, il ne pourrait entreprendre quoi que ce soit avec elle tant qu'il n'aurait pas réussi à effacer la peur qui hantait ses magnifiques yeux verts. Mais il y parviendrait, quoi qu'il lui en coûte.

Il fit un saut chez Taggert pour l'avertir qu'il rendait visite à la mère de Rick Watson à Portland et ne pourrait être présent pour accueillir l'agent du FBI. Son chef lui donna aussitôt le feu vert.

— Quelqu'un d'autre s'en chargera. Filez !

Alors que Gabe s'éloignait, Taggert le rappela.

— Je me suis laissé dire que vous faisiez office de garde du corps ce soir à la maison du phare ?

— Je prends mon service dès mon retour à Cape Churn. Je devrais y être pour le dîner.

— Bonne chance !

— Merci !

Gabe troqua son uniforme contre une tenue de civil, laissa sa voiture de fonction au commissariat et monta dans son 4x4. Il se mit à la recherche de Lawrence Wilson, espérant que le hasard le mettrait sur sa route. Après de vaines recherches, il se rendit à l'agence immobilière, où la secrétaire l'informa que Jillian et son client étaient en train de visiter des maisons.

Autant chercher une aiguille dans une botte de foin, se dit-il. Il devait prendre la route, pas avant toutefois d'avoir acquis la certitude que Kayla serait en sécurité pendant son aller-retour à Portland. Il composa le numéro du B & B. Ce fut Molly qui répondit.

— Peux-tu me passer Kayla, s'il te plaît ? fit-il sans préambule.

— Elle est retournée chez elle ce matin. Elle a dit qu'elle te passerait un coup de fil pour t'avertir, ce que, de toute évidence, elle n'a pas fait. Dakota est parti la rejoindre peu après, et je suis sans nouvelles depuis.

Gabe tressaillit. L'idée que Kayla était seule au cottage le rendait nerveux, même si, jusqu'ici, le tueur n'avait sévi que la nuit. La maison était isolée, et si le pire arrivait, personne ne pourrait intervenir à temps. Dakota était avec elle, bien sûr, mais il était trop jeune encore pour être d'un grand secours. Gabe essaya de se rassurer en se persuadant que la présence d'une seconde personne était dissuasive, mais cette dernière réflexion ne fit que l'inquiéter davantage. Il aimait son fils. Que pourrait faire l'adolescent face à un tueur ?

Le cœur battant la chamade, il démarra en trombe et fonça dans la direction du vieux phare, au sud de la ville. Il tourna trop vite dans l'allée qui menait au cottage, et dérapa sur le gravier.

Du calme. Tout ira bien.

Le 4x4 de Kayla n'était pas garé devant la maison. Le vélo de Dakota reposait sur sa béquille, près du porche. Où étaient-ils ?

La porte d'entrée, repeinte à neuf, était fermée à clé. Il fit le tour de la maison, s'arrêtant à chaque fenêtre pour regarder à l'intérieur. Personne.

Il en conclut qu'elle avait dû emmener Dakota en ville, et saisit son portable pour l'appeler. Très vite, il entendit une sonnerie dans la maison. Kayla était partie sans son téléphone, songea-t-il, consterné.

Il n'avait aucune idée de l'endroit où elle pouvait être. Bien que cela ne lui plaise pas, il était bien obligé de l'accepter : de toute évidence, c'était une femme indépendante qui n'aimait pas rester enfermée chez elle.

Un léger sourire erra sur ses lèvres. Kayla avait beau être dans la ligne de mire d'un assassin, elle ne se laissait pas impressionner pour autant. Elle ne changeait pas ses habitudes. Quel cran ! se dit-il, admiratif.

Il regrettait d'être parti comme il l'avait fait la veille au soir. Au plus profond de son cœur, il savait qu'elle méritait un amour sans réserve. Il souhaitait ardemment le lui donner. Mais était-il capable d'un tel abandon ?

Pour être tout à fait honnête, il devait reconnaître qu'il avait peur. Peur qu'elle ne parvienne à briser ses défenses et ne s'empare de son cœur — une expérience qu'il s'était juré de ne jamais revivre.

Depuis que Dakota et la belle artiste aux cheveux de feu étaient entrés dans sa vie, il avait recommencé à rêver à des choses auxquelles il avait

renoncé depuis longtemps : une maison, un foyer, une famille qu'il puisse chérir à jamais.

Il était impatient de la revoir. Il voulait lui demander pardon. Mais irait-il jusqu'à ajouter qu'il voulait passer le reste de sa vie avec elle ? Qu'il acceptait qu'une femme franchisse la barrière qu'il avait dressée, depuis Siena, pour se protéger ?

Ses mains se crispèrent sur le volant. Il y avait à peine plus de deux jours qu'il la connaissait. Ses sentiments pouvaient-ils être authentiques au bout de si peu de temps ?

De retour en ville, Gabe aperçut le 4x4 de Kayla devant le Seaside Café. Au moment précis où il se garait, et où, comme par magie, la tension qui l'habitait se dissipait, elle sortit du café, suivie de Dakota.

Une brise marine légère fit voler sa longue jupe, fouettant l'étoffe aux tons brun, vert et or qui épousa la courbure de ses cuisses. Dès qu'elle l'aperçut, son visage s'illumina d'un sourire.

Gabe sentit son cœur s'emballer. Comment faisait-elle pour l'ensorceler à ce point ? Il était aussi troublé qu'un adolescent vivant son premier flirt.

Elle fit une petite grimace et, sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche, déclara :

— Je sais que tu aurais préféré que je reste au B & B, mais j'ai été obligée de retourner au cottage.

— Tu devrais voir le tableau..., commença Dakota.

Kayla posa une main affectueuse sur le bras du jeune garçon, et acheva à sa place :

— ... le tableau sur lequel nous travaillons ensemble pendant les cours. C'est très prometteur. Dakota a du talent.

L'adolescent s'empourpra et donna un grand coup de pied dans le gravillon du parking.

— J'ai des sacrés progrès à faire avant d'être aussi fort que Kayla !

— Il faut bien commencer.

Gabe aurait voulu approfondir le sujet, mais le moment était mal choisi pour avoir cette conversation avec son fils.

Dakota aimait visiblement beaucoup Kayla, ce qui était bien compréhensible : c'était une jeune femme simple, authentique et extrêmement chaleureuse.

— Je te remercie de lui consacrer tant de temps.

— C'est à moi de le remercier de me tenir si agréable compagnie. Ton fils est sensationnel, dit-elle en passant son bras sous celui de Dakota.

Gabe fut surpris et un peu jaloux de les voir aussi complices. Pourtant, il sourit, heureux que son fils occupe son temps avec profit.

— Avec lui, je vais de surprise en surprise, constata-t-il. Quel dommage que je ne l'aie pas connu plus tôt !

— Hé ! Arrêtez de faire comme si je n'étais pas là ! intervint Dakota. Bon, je t'attends dans la voiture, dit-il à Kayla avant de s'éloigner.

Tout en le suivant du regard, elle posa la main sur son ventre.

— Il est vraiment adorable. Tu as de la chance.

— Comment te sens-tu ? Fatiguée à cause du bébé ?

— C'est plutôt le bébé qui doit être fatigué, avec tout le stress que je lui fais subir. Cette situation angoissante n'est pas bonne pour elle.

Gabe sourit.

— Alors, tu sais que c'est une fille ?

Avec émotion, il s'imagina Kayla, tenant dans ses bras une petite fille dotée des mêmes cheveux auburn et des mêmes yeux verts que sa maman.

Sa question la fit rire.

— Non, pas du tout. Il faut attendre encore deux semaines avant l'échographie. J'ai le sentiment que c'est une fille, mais je me trompe peut-être complètement !

— Ce sera une beauté, tout comme sa mère, dit Gabe en écartant du visage de Kayla une mèche qui s'était invitée sur sa joue.

Les yeux éclairés par un sourire, les lèvres entrouvertes, elle plongea son regard dans le sien.

Gabe éprouva le désir impérieux de l'embrasser là, tout de suite, aux yeux de tous. Mais il ne put qu'esquisser un geste du bras. Il s'éclaircit la gorge.

— Je dois aller à Portland cet après-midi. Comme je rentre tard, il vaudrait mieux que tu restes au B & B jusqu'à mon retour.

— Je tiens à retourner au cottage pour pouvoir peindre tant qu'il fait jour, objecta-t-elle, déterminée.

Gabe inspecta le ciel. Il faisait grand soleil mais, au loin, des nuages s'amoncelaient.

— On annonce un orage pour la soirée, tout comme hier.

— Dès que la lumière faiblira, je plierai mon matériel et je rentrerai au B & B.

— Je vais demander à Dakota de t’accompagner. Tu peux compter sur lui en cas de problème. Il n’est peut-être pas flic, mais il saura prévenir les secours s’il le faut.

— L’idée de devoir jouer les gardes du corps risque de ne pas l’enchanter.

Gabe observa son fils. Assis dans le 4x4, il dodelinait de la tête au rythme de la musique, ses écouteurs sur les oreilles.

— Tant qu’il a son baladeur, il est content... Il faut que j’y aille. Je suis sur une piste.

— Alors vas-y, ne perds pas de temps.

Elle remonta son sac sur son épaule et se mit en route vers sa voiture. Gabe lui emboîta le pas et lui ouvrit galamment la porte.

— Sois sur tes gardes. Je serai de retour dès que possible.

Elle marqua un temps d’arrêt, la main sur la poignée, et croisa son regard.

— Compte sur moi.

Elle se dressa sur la pointe des pieds pour l’embrasser sur la joue. Au dernier moment, il tourna la tête et captura sa bouche, avant de la saisir par les hanches et de l’attirer contre lui.

Elle se serra contre lui, les lèvres offertes.

Leur baiser devint passionné, leurs langues se mêlèrent. La bouche de Kayla avait une saveur sucrée de tarte aux pommes et de crème glacée.

— Hé ! Je n’ai aucune envie d’assister à ce spectacle ! protesta Dakota, qui était aux premières loges.

Kayla se dégagea et se mit au volant.

Debout près de la portière, Gabe, frustré, n’arrivait pas à se résoudre à partir.

— Il faut qu’on parle, déclara-t-il.

— Maintenant ? fit-elle, surprise.

— Non, non ! Plus tard.

Incapable de résister plus longtemps, il se pencha dans la voiture et l’embrassa avec fougue.

— Fais attention à toi.

— Je serai prudente, n’aie crainte.

— Je t’en prie, prends bien soin d’elle, ajouta-t-il à l’intention de son fils.

— O.K., mais ne l’embrasse plus devant moi. Sans compter que tout le monde peut vous voir !

— C’est noté !

Il referma la portière, fit un pas en arrière, et suivit des yeux le 4x4 qui sortait du parking.

— Ah, je comprends mieux ! dit une voix derrière lui en riant.

Se retournant, il découvrit Jillian Taylor debout sur le trottoir.

— Pas étonnant que tu ne me proposes pas de sortir avec toi !

Lawrence Wilson se tenait derrière elle. Lèvres pincées, les yeux dissimulés derrière des lunettes noires, il esquaissa un sourire poli qui manquait clairement de naturel.

— On ne peut pas lui en vouloir. Mlle Davies est une très belle femme.

Jillian poussa un soupir.

— Sans doute... Quel homme pourrait résister au charme d’une rousse aussi jolie et talentueuse ?

Elle glissa son bras sous celui de Wilson.

— Je vous emmène visiter la maison du phare ?

— Je vous suis.

— Monsieur Wilson, avez-vous une minute ? lança Gabe alors qu’ils commençaient à s’éloigner.

Certes, il devait se rendre à Portland, mais il fallait aussi qu’il ait une petite conversation avec ce monsieur.

— Pourquoi donc ?

— J’ai quelques questions à vous poser.

— Ce sera long ? s’enquit Wilson en jetant un coup d’œil à Jillian.

— Non.

— Allez-y, lui dit-il, je vous rejoins à l’agence quand j’en aurai fini avec l’inspecteur McGregor.

Jillian se rembrunit, son regard passant de l’un à l’autre d’un air contrarié.

— Quelque chose ne va pas ?

— Non, tout va très bien, affirma Gabe d’un ton rassurant.

Le sourire de la jeune femme reparut.

— Parfait, alors. A tout de suite, répondit-elle.

Dès qu’elle fut partie, Gabe se tourna vers Lawrence.

— Monsieur Wilson, je suis chargé de l’enquête sur ce terrible assassinat.

— Suis-je suspecté ? Faut-il que je fasse appel à un avocat ?

— Consultez-en un si vous le souhaitez mais, pour l'instant, j'ai simplement besoin de savoir où vous étiez avant-hier soir vers minuit.

— J'étais à mon hôtel. Je dormais.

— Y a-t-il quelqu'un à l'hôtel qui puisse le confirmer ?

— Je suis passé devant le veilleur de nuit en montant dans ma chambre vers 22 h 30.

— Monsieur Wilson, nous avons interrogé le fichier des cartes grises de l'Etat d'Oregon afin de vérifier votre adresse.

— Vous êtes bien sûr que je ne suis pas sur la liste des suspects ?

— Ecoutez, tout le monde sera considéré comme suspect tant que le meurtrier de Rachel Kendricks n'aura pas été retrouvé.

— Et cette histoire de cartes grises ?

— J'y viens. Nous avons également fait une recherche dans l'Etat de Washington, et nous avons découvert que, là-bas aussi, vous êtes titulaire d'un permis de conduire. Cela mérite une explication, non ?

— Que voulez-vous que je vous dise ? Quand je me suis installé dans l'Oregon, j'ai obtenu un nouveau permis. L'administration a probablement omis d'annuler l'autre.

— Monsieur Wilson, pouvez-vous me dire où vous étiez il y a deux semaines ?

Gabe lui indiqua la date précise de l'agression de Kayla et attendit sa réponse.

— Comment diable voulez-vous que je sache où j'étais il y a quinze jours ? Et quel rapport avec la jeune fille assassinée ici, à Cape Churn ? J'ai de plus en plus l'impression que je suis victime d'une chasse aux sorcières. Je répondrai à vos questions avec plaisir, mais seulement après avoir contacté mon avocat, lança Wilson, la bouche déformée par l'irritation.

— C'est votre droit, approuva Gabe.

— Toutes ces questions ont-elles quelque chose à voir avec l'agression de Mlle Davies ?

Gabe se figea. Il n'avait fait aucune allusion à Kayla pendant leur entretien, et personne, en dehors du commissariat et de sa famille proche, n'était au courant du lien qui existait entre le meurtre de la plage et Kayla, ou des déprédations commises au cottage.

— Quelle agression ?

— J'écoute les informations, figurez-vous ! « Une célèbre artiste est agressée après un vernissage. » Il y a deux semaines, tous les journaux en parlaient. Je l'ai reconnue grâce aux photos.

C'était tiré par les cheveux, mais plausible, songea Gabe.

— Prenez contact avec votre avocat, je vous prie. Vous allez être convoqué pour signer une déposition.

Wilson se dressa de toute sa hauteur, les narines dilatées par l'indignation.

— Je vais l'appeler, vous pouvez y compter. Ce sera tout ?

— Pour l'instant, oui. Merci d'avoir pris le temps de me répondre.

Gabe le regarda s'éloigner, monter dans sa BMW et partir. Son instinct lui soufflait qu'il avait intérêt à garder l'œil sur cet homme.

Après avoir vérifié que les photos se trouvaient bien dans sa poche, il prit place dans son 4x4 et se mit en route pour Portland, plus déterminé que jamais à mettre la main sur le meurtrier. Car, si ce dernier se doutait qu'il était sur ses talons, il pourrait ne plus se contenter de harcèlement, et passer à l'acte.

Kayla installa son chevalet à l'extérieur et travailla l'après-midi durant. Peindre le portrait de Gabe lui avait redonné courage et inspiration pour s'attaquer à l'exécution de ses commandes.

Jillian et M. Wilson étaient venus visiter la maison et le phare, puis étaient repartis sans la déranger.

Pendant que Kayla se consacrait à son tableau, Dakota s'occupa comme il le put : après avoir passé un certain temps à peindre à ses côtés, il alla s'asseoir sous le porche, erra autour de la maison, fit une sieste sur le canapé du salon. A 4 heures de l'après-midi, il allait et venait comme un lion en cage.

Cette agitation continuelle dérangeait Kayla. Elle finit par poser son pinceau et sa palette, et intercepta le jeune garçon.

— Rentre chez toi, Dakota.

— Pourquoi ? Je croyais que ma présence te faisait plaisir !

Son air malheureux faillit la faire changer d'avis.

— Ta compagnie m'est très agréable, mais il vaut mieux que tu t'en ailles. J'ai du mal à peindre lorsque tu t'agites comme cela près de moi.

— Désolé. Je te promets de rester assis sans bouger.

— Non, je préfère que tu rentres chez toi. Il doit me rester à peu près deux heures de jour pour peindre, à condition que le ciel ne se couvre pas avant. Je serai de retour au B & B avant la tombée de la nuit.

— Mais Gabe m'a demandé de veiller sur toi...

— Personne ne va m'attaquer en plein jour, Dakota. Et puis, de toute façon, je te rejoins dans peu de temps. Allez, va ! dit-elle avec un sourire.

— Bon, puisque tu y tiens ! fit-il, résigné.

Il remonta sa béquille du bout du pied et enfourcha sa bicyclette.

— Si tu as besoin de moi, n'hésite pas à m'appeler !

— Je n'y manquerai pas.

Elle agita la main en signe d'adieu tandis qu'il s'éloignait dans l'allée.

Lorsqu'il fut hors de vue, cependant, elle se demanda en frissonnant si elle avait bien fait de le renvoyer chez lui. Elle était seule dans une maison complètement isolée...

Se ressaisissant, elle retourna à son chevalet, bien décidée à reprendre son travail où elle l'avait laissé.

En pensant à Gabe et à ce qu'elle ressentait quand il la tenait dans ses bras, elle retrouva bientôt son assurance.

Elle s'absorba dans la contemplation du magnifique panorama, tentant de rendre sur la toile les sombres falaises noyées d'ombres, les vagues avec leurs crêtes blanches qui s'écrasaient au pied de la paroi rocheuse en d'impressionnantes gerbes d'écume et, derrière, dans le lointain, les volutes tourmentées des nuages frangés d'or.

Captivée par son travail, elle ne vit pas défiler les heures, jusqu'à ce qu'un coup de vent fasse trembler la toile, déséquilibrant le chevalet.

En remettant le tableau en place, elle s'aperçut que le ciel s'était chargé de nuages menaçants.

Elle saisit toile et palette et se hâta de rentrer, puis fit le chemin inverse pour récupérer le chevalet, au moment où les premières gouttes de pluie s'écrasaient sur le sol. Brusquement, les nuages crevèrent, déversant sur elle des trombes d'eau.

Le temps d'atteindre le porche, elle était complètement trempée. Une fois à l'intérieur, elle ferma à clé et ôta ses vêtements — à l'exception de ses dessous —, pour éviter de tout inonder sur son passage. Elle rassembla ses habits mouillés et les porta dans la buanderie, puis fila dans la salle de bains pour prendre une douche.

Tandis que l'eau bienfaisante ruisselait sur son corps, ses pensées dérivèrent de nouveau vers Gabe. Pourquoi l'avait-il embrassée avec une telle passion, tout à l'heure, sur le parking du restaurant ? Que signifiait ce baiser ? Et puis, de quoi voulait-il donc lui parler ? Il lui avait pourtant clairement fait comprendre qu'il ne souhaitait pas s'engager.

Malgré elle, elle sentit son espoir renaître, et frémit d'impatience à l'idée de le revoir bientôt. Le bon sens lui dictait de l'éviter, puisqu'il n'était visiblement pas prêt pour une relation suivie. En revanche, s'il était prêt à tenter l'expérience, elle était de son côté toute disposée à lui accorder

une autre chance. Après tout, elle avait elle-même ses propres problèmes, ses propres blocages, et s'il se montrait compréhensif à son égard, elle pouvait à son tour faire preuve d'un peu de patience — à condition qu'il y mette du sien.

Tout en se savonnant, elle ne put s'empêcher de songer à son regard bleu et rieur, à ses mains chaudes et douces, aux caresses qu'il lui avait prodiguées, alors qu'ils étaient tous deux nus sous la douche, en proie à un désir ardent.

A cette pensée, une onde de chaleur issue du plus profond d'elle-même l'irradia tout entière. Elle n'avait rien éprouvé de tel depuis... En fait, depuis qu'elle avait fait l'amour avec lui.

Elle tenta d'attribuer cette flambée de passion à l'influence hormonale, mais il y avait bien plus que cela.

Gabe incarnait le rêve de toute femme. Gentil, sexy, chaleureux, affectueux, il essayait de bâtir une nouvelle vie avec un fils qui venait de faire irruption dans sa vie. Patient, tendre, compréhensif, mais ferme, il était un père idéal pour Dakota.

Cela dit, comment se comporterait-il avec un nouveau-né ? Serait-il prêt à laisser une femme entrer dans sa vie, à se marier et à agrandir la famille ? Pourrait-il accepter l'enfant d'un autre ? Était-elle en droit d'attendre cela de lui ?

Elle ferma progressivement le robinet d'eau chaude, et resta sous le jet glacé jusqu'à ce que se soit apaisé le feu intérieur qui la brûlait. Peut-être ne connaîtrait-elle jamais la vérité. Qu'il l'ait embrassée sur le parking ne signifiait pas nécessairement qu'il était revenu sur sa décision de ne plus faire l'amour avec elle.

Sur sa table de nuit, la pendule numérique affichait 19 heures. Gabe avait dit qu'il rentrerait tard. Avec cette pluie battante, il mettrait beaucoup plus longtemps à rentrer de Portland.

Elle marcha jusqu'à la baie vitrée, où le ruban adhésif faisait écran contre la pluie, tel un énorme pansement sur le panneau brisé.

Les éléments se déchaînaient contre le cottage avec la même violence que la veille au soir. Kayla n'avait aucune envie de s'aventurer sur la route. Il faisait noir, la tempête faisait rage, et le risque était grand de s'écraser au bas d'une falaise. Certes, elle avait promis à Gabe de regagner le B & B, mais elle ne doutait pas qu'il comprendrait si elle s'en abstenait. Avec de la chance, la pluie faiblirait et elle pourrait prendre le volant.

Après s'être douchée et avoir enfilé des vêtements propres et secs, elle se prépara un sandwich et s'installa à table, regrettant de ne pas avoir quelqu'un avec qui bavarder pour passer le temps en attendant Gabe. Elle appela Molly pour l'avertir qu'elle resterait au cottage jusqu'à la fin de l'averse.

Elle ne mangea son sandwich qu'à moitié, ramassa son assiette et la déposa dans l'évier. Les émotions de la nuit précédente et la fatigue de la grossesse avaient sapé son énergie : elle tombait de sommeil. Elle installa le portrait de Gabe sur la table basse, de façon à ce qu'il lui cache entièrement l'écran noir de la baie vitrée, puis s'allongea sur le canapé et se couvrit d'une couverture légère.

Dormir maintenant n'était peut-être pas une bonne idée, mais elle avait très peu fermé l'œil ces derniers temps, et un petit somme de quelques minutes en attendant Gabe était probablement sans risque.

Se sentant protégée et bien au chaud sous le regard lumineux de Gabe, elle s'assoupit.

* * *

Gabe arriva à Portland bien avant l'heure prévue pour son rendez-vous avec Martha Watson, la mère de Rick Watson. Il se gara et appela le numéro que le policier lui avait communiqué, celui de la sœur de la première victime, Nancy Smith. Il convint avec elle d'un lieu de rencontre et raccrocha. Il n'avait qu'un quart d'heure pour traverser la ville en pleine circulation.

Parvenu devant le café qu'elle lui avait indiqué, il entra, s'attendant à voir une femme rousse. Au lieu de cela, c'est une brune qui se présenta à lui.

— Agent McGregor ? Je suis Briana Smith, la sœur de Nancy.

— Merci de m'accorder cet entretien à l'improviste.

— Vous savez, je suis contente qu'on enquête sur la mort de Nancy. Tout ce temps perdu... Mais prenez un siège, dit-elle en désignant une table où attendait une tasse de café.

— Excusez-moi, mais je dispose de très peu de temps. Je voulais avant tout apprendre de votre bouche ce que vous savez sur le meurtre de votre sœur.

Briana ferma les yeux.

— Elle devrait être encore en vie. Il aurait suffi qu'un seul d'entre nous ait été plus attentif. Les signes d'alerte ne manquaient pas.

— Il est inutile de vouloir revenir sur le passé et refaire l'histoire. Cela ne mène nulle part.

— Je le sais bien. Mais c'est plus fort que moi, je suis convaincue que j'aurais pu empêcher ce malheur.

— Racontez-moi.

— Il y a environ six semaines...

Elle s'interrompt, rassemble son courage, et poursuit :

— ... elle a commencé à sortir avec un garçon de Tacoma, dans l'Etat de Washington. Ils s'entendaient bien, jusqu'au jour où, suite à une promotion, elle a dû travailler beaucoup plus. Quand elle s'est rendu compte que la distance posait problème, elle a rompu avec Rick. Il s'appelle Rick Watson. Il l'a plutôt bien pris. Mais la semaine suivante, elle a commencé à recevoir des coups de téléphone bizarres, a trouvé des graffitis sur les murs de son appartement et sur le pare-brise de sa voiture.

— A-t-elle averti la police ?

— Oui. Elle était terrorisée, poursuivit-elle, les larmes aux yeux. Les graffitis étaient menaçants. Je les ai vus. Ils m'ont épouvantée moi aussi. Mais j'étais trop absorbée par mon propre travail et par ma vie personnelle. J'aurais dû l'inciter à emménager chez moi. Un soir, elle a dû quitter tard son travail... Elle se dirigeait vers sa voiture garée sur le parking tout en me parlant au téléphone. Je l'ai entendue crier... Ensuite, elle a lâché son portable. J'ai aussitôt prévenu la police, mais ils n'ont pas pu arriver à temps.

Gagné par l'émotion, Gabe tendit le bras et posa sa main sur celle de Briana.

— Il a jeté son cadavre dans une décharge comme on se débarrasse d'un détrit.

Les larmes ruisselaient maintenant sur ses joues.

— J'espère que ce monstre aura un jour la punition qu'il mérite !

— A-t-on interrogé l'ex-petit ami de Nancy ?

— Il a été entendu par la police, mais il avait un alibi. Des témoins ont déclaré qu'il était à Tacoma la nuit du décès de ma sœur. Depuis, l'affaire piétine. Dites-moi que vous allez l'arrêter, je vous en prie. Ma sœur mérite que justice lui soit rendue, dit-elle en s'emparant de sa main.

— Je ferai tout mon possible.

Ses doigts enserrèrent les siens.

— Avez-vous une photo de ce Rick Watson ?

Briana tira son téléphone de son sac.

— Je n'ai que celle qu'elle m'a envoyée sur mon portable. L'image n'est pas nette.

Elle appuya sur quelques touches, navigua sur les écrans, et s'arrêta sur une jeune femme rousse au teint pâle. Le cliché, de mauvaise qualité, ne permettait pas de discerner la couleur de ses yeux, mais Gabe savait, pour l'avoir lu dans le rapport de police, qu'ils étaient marron clair.

L'homme qui se tenait derrière elle pouvait être blond foncé ou châtain clair, et ses cheveux, qui tombaient sur le col de sa chemise, étaient lissés vers l'arrière. Des lunettes noires réfléchissantes dissimulaient son regard. Une photo comme celle-là serait inexploitable devant un tribunal, même si cet individu était bien l'assassin.

Gabe regarda sa montre et se redressa sur son siège.

— Merci infiniment pour votre aide, madame Smith. Je reprendrai contact avec vous dès que nous en saurons davantage.

— Trouvez-le, implora-t-elle en le saisissant par le bras.

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir.

Tout en conduisant, Gabe réfléchit à ce que Briana lui avait dit. L'assassin de Nancy l'avait menacée avant de passer à l'acte. Exactement comme pour Kayla. La probabilité pour qu'il s'agisse du même homme était forte.

Il était toujours plongé dans ses réflexions quand il parvint devant la maison de Mme Watson, une petite bâtisse de deux étages dans un quartier un peu ancien de Portland, et qui semblait dater du début des années trente.

Il consulta sa montre et frappa à la porte. Il fallait qu'il se dépêche, ou il arriverait à Cape Churn bien après la nuit. Or, Kayla était sans défense, et courait le risque d'être de nouveau agressée par le maniaque qui la harcelait.

Le rideau de la fenêtre bougea, et un visage ridé apparut. Quelques instants après, la porte s'ouvrit.

— Vous êtes l'inspecteur McGregor, je suppose ? Entrez, je vous en prie.

Il entra dans un long vestibule étroit flanqué d'un escalier sur la gauche.

— Excusez-moi d'être en avance, mais on annonce un orage et je dois être de retour à Cape Churn avant qu'il n'éclate.

— Mais vous ne me dérangez pas !

Elle pénétra d'un pas traînant dans la pièce de droite, et lui indiqua d'un geste un canapé à fleurs défraîchi.

— Asseyez-vous. Puis-je vous offrir à boire ?

— Non, merci. Madame Watson, j'aimerais que nous parlions de votre fils Rick et de son amie.

— Ah, c'est au sujet de Nancy ? Quelle épouvantable tragédie ! On n'a jamais retrouvé son meurtrier, vous savez, dit-elle en secouant la tête d'un air affligé.

— En effet, confirma-t-il. Mais j'aimerais en savoir davantage sur sa relation avec Rick.

Martha regarda longuement le rideau qui masquait la fenêtre, comme si elle essayait de voir à travers le tissu.

— Rick était très épris de Nancy. Je croyais qu'ils allaient se marier, tous les deux, et qu'ils auraient des enfants sans attendre. Je tiens tellement à avoir des petits-enfants avant de disparaître ! Voyez-vous, j'ai eu Rick très tard, et il n'avait que trois ans quand son père est mort.

Elle cligna des paupières et regarda ses mains.

— Rick adorait Nancy et souhaitait l'épouser. Il lui a fait sa demande, mais elle l'a déclinée, dit-elle en levant vers lui des yeux brillants de larmes.

— A-t-elle expliqué pourquoi ?

Une larme glissa sur la joue de la vieille dame.

— Elle n'était soi-disant pas prête. Mais Rick a découvert qu'elle sortait avec un autre. C'était une situation insupportable. Le pauvre petit était désespéré.

— Comment a-t-il réagi ?

— Nancy a raconté à la police qu'il avait essayé de l'étrangler. Ils l'ont arrêté et libéré sous caution, avec injonction de ne pas s'approcher d'elle à moins de cent mètres.

Elle secoua la tête, les yeux fixés sur le tapis.

— Mon fils ne ferait pas de mal à une mouche. Ça a toujours été un garçon charmant, très doux de caractère. Un brave petit, quand tous ces petits caïds ne s'en prenaient pas à lui.

— Ces petits caïds ? Comment cela ?

— Oh ! quand il a grandi, certains de ses camarades ont commencé à le molester parce qu'il n'avait pas de père. Ils le traitaient de « chouchou à sa

maman ». Mais qu'y a-t-il de mal à aimer sa mère, je vous le demande ?

— Qu'est-il arrivé à Nancy ?

La vieille dame leva les yeux vers lui, puis les ferma brièvement.

— Un terrible malheur. Une semaine avant le procès, elle a été renversée par une voiture alors qu'elle traversait la rue. Tuée sur le coup.

Elle poussa un soupir.

— Rick était tellement bouleversé qu'il n'a pas pu assister aux obsèques, dit-elle en essuyant une larme. Il y a six mois de tout cela... Je ne pense pas qu'il se soit remis de la mort de Nancy.

Elle se leva et alla prendre sur la cheminée la photo d'un jeune couple.

— Voilà Nancy et Rick avant leur séparation.

La photo montrait une jolie femme souriante aux cheveux auburn, au teint pâle, aux yeux verts. Elle semblait heureuse et pleine de vie.

La gorge de Gabe se serra. Elle lui faisait beaucoup penser à Kayla. À côté d'elle, on voyait un homme aux cheveux assez longs, qui portait la moustache.

Gabe tira de sa poche les clichés qu'il avait pris soin d'apporter, et lui présenta le portrait de Rick.

— Madame Watson, pouvez-vous me confirmer qu'il s'agit de votre fils ?

— Mais oui ! Même si la photo n'est pas bonne. C'est celle qu'ils ont prise au commissariat. Maintenant, il a bien meilleure apparence.

— Et ces photos-ci ? Reconnaissez-vous cette personne ?

Gabe lui mit devant les yeux les instantanés figurant sur les deux permis de conduire de Lawrence Wilson.

Elle ajusta ses lunettes sur le bout de son nez et examina les portraits ; un sourire se peignit sur son visage.

— Elles sont bien mieux réussies. N'est-ce pas ?

Pendant un long moment, Gabe resta pétrifié, incapable de parler.

La vieille dame, toute souriante, le gratifia d'un regard enthousiaste.

— Il est venu me rendre visite il y a deux semaines, en revenant d'un voyage à Seattle, et il est resté avec moi plusieurs jours. Dites, je n'ai pas de photo récente de mon fils. Me feriez-vous cadeau de celle-ci ? dit-elle, désignant un des portraits de Lawrence Wilson.

Revenant de sa surprise, Gabe lui remit toutes les photos et se leva.

— Merci, madame Watson. Désolé de partir si brusquement, mais je dois être de retour à Cape Churn le plus vite possible.

Il dévala les marches du perron et regagna sa voiture en courant. Bon sang ! Rick Watson n'était autre que Lawrence Wilson... et il circulait librement dans Cape Churn.

Certes, il ne fallait pas sauter trop vite aux conclusions : même si Lawrence et Rick étaient une seule et même personne, cela ne faisait pas de lui un meurtrier pour autant. Toutefois, le fait qu'il ait essayé d'étrangler son amie tendait à confirmer cette hypothèse. Sans compter qu'il avait vécu dans l'Etat de Washington avant de déménager dans l'Oregon et que, par ailleurs, il aimait les rousses — tout comme l'assassin. Cela faisait un peu trop de coïncidences.

Dès qu'il eut refermé sa portière, Gabe appela Taggert à son bureau, mais n'obtint pas de réponse. Il essaya son portable, mais fut renvoyé sur sa boîte vocale, ce qui signifiait que son chef était en ligne, ou qu'il se trouvait dans un endroit où il n'y avait pas de réseau.

Il raccrocha et composa le numéro du domicile de Kayla.

Après quelques sonneries, il tomba finalement sur le répondeur.

— Kayla, si tu as mon message avant mon retour, ne laisse pas entrer Lawrence Wilson. Il ne doit pas t'approcher. Je pense que c'est lui le tueur. Si tu le vois tourner autour de la maison, préviens Taggert. Je suis en route pour Cape Churn.

Il appela son mobile, sans plus de succès, et lui laissa le même message, en proie à une frustration grandissante. Il se retenait à grand-peine de jeter l'appareil par la fenêtre. A quoi bon avoir des portables, si l'on captait si mal le réseau ?

Il composa le numéro du B & B.

— Molly, où est Kayla ? demanda-t-il sans ambages quand sa sœur décrocha.

— Quoi, même pas un bonjour ? dit-elle en riant. Elle est à la maison du phare.

Le cœur de Gabe manqua un battement.

— Tu plaisantes ?

— Dakota est rentré tout seul vers 4 heures. Elle l'a renvoyé en disant qu'elle serait de retour ici avant la nuit. Puis il s'est mis à pleuvoir, et elle m'a appelée pour m'avertir qu'elle ne venait pas. Elle préfère ne pas conduire par ce temps. Veux-tu que j'y aille ?

— Non. Et ne laisse pas Dakota se rendre là-bas non plus. Je vais appeler le commissariat pour qu'ils lui envoient quelqu'un.

— Pourquoi ? Elle est en danger ?
— Possible. Je n'arrive pas à l'avoir au téléphone.
— Oh ! mon Dieu ! Je prévient tout de suite la police.
— Non, je m'en charge. De toute façon, il faut que je parle à Taggart pour lui expliquer la situation.

Gabe raccrocha. Il était urgent qu'il fasse part à son chef de ses soupçons. Si Lawrence Wilson était effectivement le tueur, Jillian était elle aussi en danger.

* * *

Une détonation réveilla Kayla en sursaut. C'était si soudain qu'elle tomba du canapé et heurta durement le sol. Le souffle coupé, elle resta un moment à regarder la table basse, le canapé, le plafond, incapable de se souvenir où elle se trouvait.

Deux autres grondements prolongés firent de nouveau vibrer le cottage. Craignant un tremblement de terre, elle se leva d'un bond, prête à s'élancer hors de la maison. Elle courut à la baie vitrée, mais ne distingua rien : l'obscurité était impénétrable. La pluie avait cessé et le brouillard s'était de nouveau étendu sur Cape Churn, gommant les reliefs du paysage. Elle avait l'impression que le cottage était enveloppé d'une immense couverture cotonneuse qui adhérait étroitement aux parois de bois.

Elle consulta la pendule murale. Il n'était que 8 h 30. Elle avait donc dormi un peu plus d'une heure. Peut-être Molly saurait-elle ce qu'était ce grondement ? Elle saisit le téléphone et composa le numéro qu'elle avait griffonné sur un bout de papier.

Appliquant le combiné contre son oreille, elle constata l'absence de tonalité. Elle replaça l'appareil sur son support et fouilla dans son sac à la recherche de son portable. Hélas, il n'y avait pas une seule barre sur l'écran : impossible de joindre Molly.

Un faisceau de lumière pâle balaya la fenêtre qui faisait face à l'allée. Il pointait dans sa direction, se frayant un chemin dans le brouillard.

— Gabe ?

Elle courut à la porte et l'ouvrit brutalement, scrutant la nuit. Des grondements lui parvenaient de la ville, mais dans ce brouillard, elle n'y voyait goutte. Pas même le véhicule qui approchait de la maison, simple tache lumineuse qui grossissait de plus en plus.

Et si ce n'était pas Gabe ?

Elle referma la porte aussi vite qu'elle l'avait ouverte, avant de tourner vigoureusement le verrou. Elle pressa son visage contre la vitre, essayant de deviner qui remontait l'allée.

Une berline aux formes à peine distinctes émergea de la brume et s'immobilisa sur le gravier. La portière du conducteur s'ouvrit et une haute silhouette masculine sortit de la voiture.

Le cœur de Kayla fit un bond dans sa poitrine et ses doigts se crispèrent sur le rideau.

L'autre portière s'ouvrit à son tour et une seconde forme, plus petite et menue, émergea du véhicule. Au fur et à mesure que les deux inconnus s'approchaient, Kayla s'éloignait à reculons de la fenêtre.

La lumière extérieure n'éclairait que le porche, donnant à l'atmosphère une apparence vaporeuse. Tous les sons étaient amortis. Le bruit d'un rire enjoué, assourdi par la vitre, parvint à Kayla, qui reconnut Jillian Taylor. Celle-ci montait les marches, une lampe de poche à la main, suivie d'un homme qui n'était autre que Lawrence Wilson, le promoteur qui souhaitait faire construire un hôtel de luxe.

Le soulagement fut si brutal que Kayla faillit s'évanouir. Elle ouvrit vivement la porte.

— Bonsoir, Kayla chérie ! Désolée de vous déranger aussi tard, mais Lawrence tenait absolument à revoir le cottage avant de repartir pour Portland demain. En ville, le brouillard semblait léger, mais une fois sur la route, nous nous sommes rendu compte de notre erreur !

— Je ne sais pas comment vous avez fait pour arriver jusqu'ici ! On n'y voit pas à deux mètres.

La jolie blonde lissa ses cheveux derrière ses oreilles.

— N'avez-vous pas perçu un grand bruit il y a quelques minutes ? Comme le son de la radio était un peu fort, je n'ai pas été capable de l'identifier clairement.

— Oui, j'ai entendu la même chose. Cela semblait venir de la ville.

— Hum... C'est bien mystérieux. Nous ferions peut-être mieux de faire demi-tour, suggéra-t-elle à Lawrence.

— C'est trop dangereux. Pourquoi ne pas attendre de voir si le brouillard se lève un peu avant de reprendre la route ?

Kayla n'était pas mécontente d'avoir de la compagnie ; elle leur ouvrit tout grand la porte.

— Je vous en prie, entrez.

Elle s’effaça pour les laisser passer. Ils essuyèrent leurs chaussures mouillées sur le paillason. Jillian ôta sa veste, la suspendit au portemanteau et demanda :

— Puis-je utiliser votre salle de bains ?

— Mais bien sûr ! Vous savez où c’est.

Kayla indiqua la direction de la chambre et suivit la jeune femme du regard avant de reporter son attention sur Lawrence Wilson.

Son sourire se figea lorsqu’elle s’aperçut qu’il la dévisageait, les yeux étrécis, la bouche déformée par un rictus hargneux. Il ne portait pas ses lunettes noires, ce soir, et il émanait de son regard quelque chose d’étrangement familier...

Un frisson la parcourut.

— Les conditions ne me paraissent pas idéales pour une visite, remarqua-t-elle. Vous risquez de ne pas voir grand-chose.

— Je ne suis pas venu pour visiter, fit-il d’une voix râpeuse, à peine audible.

— Pardon ? dit-elle, se demandant si elle avait bien entendu.

— Qu’est-il advenu de l’inscription sur la fenêtre ?

Elle fit un pas en arrière.

— Quelle inscription ?

Lawrence sourit et plongea son regard marron clair dans le sien. Tendant la main, il effleura la base de son cou.

— Où est le médaillon ?

La peur assaillit Kayla, qui se mit à trembler des pieds à la tête.

— Vous...

— J’ai adoré vos œuvres à Seattle, l’interrompit-il, les paupières mi-closes, un sourire cruel aux lèvres.

Toute la rage impuissante et le désespoir qu’elle avait éprouvés pendant que cet homme l’étranglait bouillonnèrent soudain en elle, la poussant à réagir.

— Jillian !

La porte de la salle de bains s’ouvrit brusquement et Jillian traversa la chambre en courant.

— Quoi ? Qu’y a-t-il, Kayla ?

Elle se tourna vers Lawrence.

— Que s’est-il passé ?

Kayla fit un nouveau pas en arrière et attrapa le téléphone sur le comptoir. Elle pointa un doigt accusateur.

— C'est lui ! C'est le meurtrier de Rachel Kendricks. C'est lui qui m'a agressée à Seattle. Oh ! mon Dieu, c'est bien lui !

La vue brouillée, elle s'évertua maladroitement à composer le numéro d'urgence, tandis que Lawrence se rapprochait de Jillian, l'air innocent.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'elle raconte. Non mais, franchement, est-ce que j'ai l'air d'un assassin ?

Il avait l'air si sain d'esprit, si calme, si raisonnable... Cela rendait encore plus effrayante la lueur sinistre qui dansait au fond de ses prunelles.

Elle parvint enfin à composer le numéro, appuya sur la touche d'appel... et s'aperçut qu'il n'y avait pas de tonalité.

— Quoi, ça ne marche pas ? lança-t-il, railleur.

Jillian paraissait déconcertée. Elle s'approcha de Kayla.

— Je ne comprends pas. Pourquoi traitez-vous M. Wilson de meurtrier ?

— Parce que c'est la vérité !

Kayla la saisit par la main et se plaça devant elle, tout en reculant vers la porte. De l'autre main, elle empoigna la bombe insecticide que Gabe avait laissée sur le plan de travail.

— Sauvez-vous, Jillian, ordonna-t-elle. Allez chercher les secours. C'est un fou ! Il prend plaisir à terroriser ses victimes avant de les étrangler.

Jillian se cabra et refusa de bouger.

— Lawrence ? Mais de quoi parlez-vous ?

Le visage pincé, il glissa la main sous sa veste.

— Garce !

Kayla brandit la bombe insecticide et en aspergea les yeux de Lawrence, au moment où celui-ci tirait un revolver de sa poche intérieure. Il poussa un grand cri.

Elle en profita pour ouvrir la porte et pour pousser Jillian sous le porche.

— Courez !

Une forte détonation lui déchira les tympans. Au même instant, elle reçut un choc violent à l'épaule droite et, projetée au bas des marches, atterrit sur le sol détrempé.

Etourdie, elle essaya de se remettre sur ses jambes, mais ses pieds nus glissaient sur l'herbe humide et son bras droit refusait d'obéir. Elle se

retourna sur le ventre et se releva tant bien que mal en s'aidant de sa main gauche.

Jillian dévala l'escalier et la rejoignit, éperdue.

Kayla s'accrocha à elle, et elles contournèrent le coin de la maison pour se mettre à l'abri des coups de feu.

— Dépêchez-vous d'y aller, Jillian. Et attention à ne pas vous égarer dans le brouillard ! recommanda-t-elle en la poussant devant elle.

— Mais, et vous ? Je ne peux pas vous laisser seule avec lui !

— Je ne pourrai pas aller très loin, alors que vous, oui. Maintenant, partez !

Chancelante, Jillian s'éloigna en sanglotant et disparut dans le brouillard.

Un bruit de pas furieux se fit entendre sous le perron, et un rugissement de colère déchira la nuit.

— Attends que je te tienne, espèce de garce !

Le bras de Kayla l'élançait atrocement, au point qu'elle en avait le tournis, mais il fallait qu'elle tienne bon. La vie de son enfant dépendait d'elle. Elle décida de ne pas suivre Jillian, ce qui aurait exposé cette dernière aux coups de feu, et s'engagea dans la direction opposée.

Avançant dans le noir, elle buta sur la bombe insecticide. Elle la ramassa au prix d'un gros effort, car elle était en proie au vertige et sa vue se brouillait. Elle rassembla son énergie pour conserver son équilibre, et parvint à se redresser.

Un peu plus loin, son pied heurta un gros caillou. Elle tomba à genoux et se cogna rudement le coude sur le sol. Une douleur inouïe lui vrilla le bras, et elle dut se mordre la lèvre jusqu'au sang pour ne pas crier.

— Inutile de te cacher ! hurla Lawrence. Tu ne peux pas m'échapper ! Ne t'ai-je pas déjà retrouvée, alors que tu avais quitté Seattle en douce ? Tu t'es crue maligne, hein !

Il éclata d'un rire dément.

— Mais c'est moi qui t'ai envoyé cette brochure sur Cape Churn ! Tu es à moi, et tu le resteras jusqu'à ce que la mort nous sépare !

Sa voix se rapprochait. Kayla se releva, titubante, et reprit sa fuite dans le brouillard.

Un coup de feu claqua. Un liquide chaud coulait le long de son bras. Elle le sentait ruisseler au bout de ses doigts. Elle perdait du sang, mais elle perdrait bien plus encore si elle n'échappait pas à Lawrence.

Je veux que mon enfant vive, se répétait-elle avec ferveur, tout en continuant de courir, poussée par l'instinct de survie. Soudain, un immense édifice jaillit du brouillard, et elle fut si surprise qu'elle faillit rentrer dans le mur. C'était le phare.

Elle contourna le bâtiment, trouva la porte, et laissa tomber l'insecticide. Quand elle l'avait renseignée sur le cottage, Jillian lui avait aussi fourni maints détails sur le phare. Où donc était la clé dont elle lui avait parlé ? A quatre pattes, Kayla tâtonna autour des marches jusqu'à ce qu'elle repère la grosse pierre sous laquelle était censée se trouver la clé ancienne.

Elle chercha à l'aveuglette sous la pierre, passant la main sur la terre humide et fraîche, et ses doigts se refermèrent bientôt sur la longue tige de métal.

Elle entendit derrière elle le bruit d'un pas lourd sur le gravier. Lawrence avait visiblement trouvé le sentier et venait dans sa direction.

Avec un sanglot étouffé, elle tenta d'introduire la clé dans la serrure. Mais sa main tremblait trop : la clé tomba par terre avec un son métallique.

— Nancy, ça n'est pas lui que tu aimes, c'est moi ! Tu es à moi.

La voix désincarnée de Lawrence, ce monstre sans visage, l'oppressait comme dans un cauchemar.

Elle se mit à genoux, chercha à tâtons, et trouva enfin la clé. Une fois debout, elle la glissa dans la serrure. Mais le mécanisme était rouillé, et refusait de tourner. Kayla s'acharna dessus.

Enfin se produisit le déclic espéré. Elle poussa le battant, ramassa l'aérosol, pénétra à l'intérieur et claqua la porte derrière elle.

Plongée dans une obscurité totale, elle chercha la serrure à l'aveuglette et referma à clé.

Au même instant, la porte fut ébranlée par un choc d'une rare violence.

— Nancy ! hurla Lawrence d'une voix suraiguë.

Hors de lui, en proie à une fureur inouïe, il martelait le battant à coups de poing. Puis ce fut le silence.

Kayla fit plusieurs pas en arrière, et manqua tomber à la renverse en butant contre la première marche de l'escalier.

Il y eut une détonation assourdissante. Un petit projectile siffla tout près de son bras blessé et s'enfonça dans le mur à quelques centimètres de sa hanche. Des éclats volèrent de toutes parts.

Lawrence était en train de décharger son arme sur la serrure. Celle-ci ne résisterait pas longtemps.

Kayla se rendit compte, trop tard, qu'elle s'était elle-même placée dans une situation sans issue. Elle était piégée. Il ne lui restait plus qu'à espérer que la patrouille de police qui passait toutes les heures effectue sa ronde maintenant. Ou que Gabe, comme promis, vienne la voir à son retour de Portland. Peut-être que quelqu'un remarquerait quelque chose d'anormal, ou que Jillian trouverait de l'aide sur la route...

Plongée dans le noir absolu, elle était totalement incapable de s'orienter. Du bout du pied, elle trouva néanmoins la première marche, s'appuya de sa main valide sur le mur tout en serrant la bombe insecticide entre ses doigts, et commença à gravir l'escalier métallique en colimaçon, en priant pour qu'on vienne bientôt la secourir.

En bas, une nouvelle détonation retentit, suivie du fracas d'une porte qu'on enfonçait.

Le souffle rauque, Kayla poursuivit son ascension. Elle devait coûte que coûte atteindre le sommet de la tour avant qu'il ne la rattrape.

Gabe, je t'en prie, dépêche-toi ! implora-t-elle en silence.

OceanofPDF.com

15

Gabe fonçait dans la nuit, le nez collé au pare-brise. Le brouillard devenait de plus en plus dense au fur et à mesure qu'il approchait de Cape Churn, et il devait slalomer entre les voitures qui roulaient plus lentement, frôlant l'accident à chaque instant.

Son instinct lui criait que Kayla était en danger, et il ferait tout ce qui était humainement possible pour la retrouver au plus vite.

En parvenant aux abords de la ville, il composa le numéro du commissariat, mais n'obtint pas de réponse. Il dépassa les premières maisons, et distingua soudain des flammes qui s'élevaient dans la nuit, nimbant le brouillard d'un halo orangé. Dans le centre-ville, le chaos régnait.

Le cœur cognant dans sa poitrine, les mains crispées sur le volant, il s'arrêta près d'un homme qui se tenait, pieds nus et en pyjama, sur le bord de la route.

— Que se passe-t-il ?

— J'ai été réveillé par un bruit d'explosion. Je suis sorti pour voir ce qui se passait, et c'est là que j'ai vu les flammes... Je crois que cela s'est passé dans Main Street.

Gabe le remercia et repartit, mais sa progression était ralentie par la foule de plus en plus nombreuse qui se dirigeait en courant vers le centre-ville.

Soudain, en tournant à l'angle de l'immeuble qui abritait la banque, il écrasa la pédale de frein.

A l'endroit où, quelques heures auparavant, le commissariat se dressait encore, un énorme incendie faisait rage. Il arrêta le moteur, sauta à bas de

son 4x4 et s'élança vers le bâtiment en feu, fendant l'attroupement de badauds.

Des camions étaient alignés le long du trottoir, et les pompiers dirigeaient leurs lances vers les flammes, tentant de circonscrire l'incendie.

Taggert, le visage grave, conversait avec leur chef.

— Dieu merci, vous êtes là ! s'exclama-t-il en apercevant Gabe.

Il désigna d'un signe de tête une carcasse métallique carbonisée.

— Quelqu'un a fait sauter un camion piégé devant le commissariat. On ignore qui, et pourquoi.

— Avez-vous réussi à évacuer tout le monde ?

— Oui, heureusement. Le réceptionniste a inhalé de la fumée et a été superficiellement blessé au visage, mais il devrait s'en sortir. Par chance, tous nos hommes étaient en patrouille, et les cellules de garde à vue étaient vides. Quant à l'agent spécial, il n'est pas encore arrivé.

Gabe crispa la mâchoire.

— Qui a pu faire ça, à votre avis ?

— Je ne sais pas, mais nous nous employons à le découvrir. L'ennui, c'est que les lignes téléphoniques d'urgence ont brûlé : cela ne nous facilite pas les choses.

— Cela explique pourquoi je n'ai pas réussi à vous joindre sur la route.

— Comment s'est passée votre entrevue avec Mme Watson ?

— Elle a reconnu son fils sur les photos que je lui ai montrées.

— Les photos ? Quelles photos ?

— Les photos des deux permis de conduire de Lawrence Wilson, que j'avais pris soin d'agrandir. Eh bien, déclara-t-il en fixant Taggert, elle a identifié son fils, Rick Watson, sur les deux clichés.

L'inspecteur poussa un juron.

— Personne en ville ne peut composer le numéro d'urgence de la police ? voulut savoir Gabe.

— Non. Et tous mes agents sont réquisitionnés pour aider ici. Bon sang, quelle poisse !

Si Kayla n'était pas rentrée au B & B après l'averse, réfléchit-il, elle était donc seule au cottage.

— Je dois aller m'assurer que Kayla Davies va bien, annonça-t-il à voix haute.

Taggert écarquilla les yeux.

— Vous ne croyez tout de même pas... Allez-y, dépêchez-vous. Je vais envoyer un message radio à la patrouille de nuit pour leur demander de faire un détour par le phare. Il vous faudra peut-être du renfort.

Sans perdre davantage de temps, Gabe retourna en courant à sa voiture et, se frayant un chemin parmi les hordes de curieux, prit la direction du sud.

Son portable se mit à sonner sur le siège passager. Il s'en empara vivement, priant pour que ce soit Kayla. Le numéro du B & B s'afficha sur l'écran. Il décrocha.

— Gabe ? Que se passe-t-il, bon sang ? interrogea la voix inquiète de Molly à l'autre bout du fil.

Il sentit la peur l'envahir.

— Que veux-tu dire ?

— Il y a quelques minutes, une explosion a fait trembler les murs de la maison. J'étais sous la douche, et j'ai cru qu'il s'agissait d'un tremblement de terre. Les Johnson m'ont assuré que c'était une explosion.

— En effet. Un attentat à la bombe au commissariat.

— Oh ! mon Dieu ! Tout le monde va bien ?

— Oui. Et toi, ça va ? L'explosion n'a pas provoqué de dommages dans la maison ?

— Non, mais Dakota a disparu. Quand je suis sortie de la douche, il n'était plus là.

— Depuis combien de temps est-il parti ?

— Je n'ai pas dû rester dans la salle de bains plus d'un quart d'heure. Je lui avais pourtant demandé de ne pas bouger... Il s'inquiétait beaucoup pour Kayla. Si j'avais su qu'il profiterait du fait que j'aie le dos tourné pour filer, je l'aurais mieux surveillé.

— Il doit être en route pour le cottage.

— Oh ! Gabe... Il y a tellement de brouillard, là-haut ! J'ai peur qu'il roule trop vite et qu'il tombe de la falaise, gémit-elle.

Malgré l'épaisse purée de pois qui lui ôtait toute visibilité, Gabe força encore l'allure, au comble de l'anxiété. A plusieurs reprises, il faillit heurter les rails de sécurité qui bordaient la chaussée. Il s'obligea à ralentir. Il ne serait d'aucune utilité à Kayla et Dakota s'il terminait sa course dans l'océan.

Le trajet jusqu'au cottage lui parut atrocement long. Pendant ces dix interminables minutes, il eut le temps de voir défiler une partie de sa vie

devant ses yeux.

Quatre mois plus tôt, il vivait à Seattle, exerçait le métier qu'il aimait et en lequel il croyait profondément : protéger les innocents et traîner les coupables devant la justice. Il menait une existence libre de toute entrave, n'avait de comptes à rendre à personne. Les femmes n'avaient pas de place dans sa vie, car il veillait à les tenir à distance.

Jusqu'au jour où Siena avait débarqué avec Dakota, lui rappelant par la même occasion qu'il n'était pas seul, que d'autres personnes dépendaient de lui — et pas seulement sur un plan professionnel. En devenant père, il avait fait une autre découverte : être responsable du bonheur d'un proche, être présent pour les gens qu'on aimait était loin d'être une mauvaise chose.

Son fils avait besoin d'un toit, d'amour, de protection. Et, même si les rapports avec lui étaient souvent houleux, Gabe avait remarqué que, depuis quelque temps, l'attitude de l'adolescent commençait à s'améliorer. Il se montrait moins insolent et paraissait moins maussade. Sa passion pour l'art, son désir d'aider autrui, son affection pour sa tante, et même, à certains moments, pour ce père qu'il venait de rencontrer, n'étaient sans doute pas étrangers à ce changement.

Gabe découvrait qu'il avait envie de mieux le connaître, de passer plus de temps avec lui.

Dakota lui avait appris à aimer de nouveau.

Le déménagement à Cape Churn avait également permis à Gabe de renouer les liens avec son unique sœur, Molly. Il était reconnaissant à son fils pour cela.

C'était également grâce à ce dernier qu'il avait commencé à ouvrir son cœur à d'autres personnes. En demandant à l'adolescent de lui accorder sa confiance, il avait dû affronter sa propre peur de l'abandon — une crainte qui le hantait depuis la trahison de Siena. Dakota avait appris que chaque parent était différent. Gabe, que toutes les femmes ne se valaient pas.

Certes, il avait eu de la chance : il était tombé sur la femme de ses rêves... Celle qui était susceptible de vivre avec lui, ici, à Cape Churn, et d'ouvrir son cœur à ceux qui lui étaient chers. Qui lui faisait confiance, et avec qui il pourrait vivre des passions communes.

Pour la première fois depuis son adolescence, il voulait partager son existence avec une femme. Mais pas avec n'importe qui... Avec Kayla.

Il voulait tout connaître d'elle, savoir ce qui la faisait rire et pleurer. Le fait qu'elle soit enceinte aurait dû le décourager, mais il n'en était rien. Il

était ravi qu'elle attende un bébé, et il souhaitait ardemment être à ses côtés le jour de la naissance.

Mon Dieu, mais à quoi pensait-il donc ? Il y avait à peine trois jours qu'il la connaissait que déjà, il tirait des plans sur la comète !

De toute façon, tous ces rêves ne pourraient se réaliser que si Kayla et Dakota étaient en vie. Or, à l'instant même, ils se trouvaient peut-être entre les griffes du tueur.

Il enfonça l'accélérateur, sans plus se soucier du danger. Il avait trop peur de perdre les deux êtres qu'il aimait le plus au monde.

Un drame aussi affreux ne pouvait avoir lieu. Il ne le permettrait pas.

* * *

Tout en escaladant le plus vite possible l'escalier en fer, Kayla entendait les pas de son poursuivant résonner au-dessous d'elle. Le vieux phare avait depuis longtemps été remplacé par une tourelle avec balise automatisée plus moderne, plus loin sur la côte ; par bonheur, cependant, il était devenu une attraction touristique, et l'escalier était régulièrement entretenu.

Parvenue au sommet de la tour, elle continua sur sa lancée et heurta une grille en métal qui avait dû abriter l'ancienne lanterne, au centre de la plateforme.

Environnée par une obscurité totale, elle gagna l'autre côté à tâtons et s'accroupit contre le mur de pierre, le plus loin possible de l'escalier. Les fenêtres privées de vitres s'ouvraient, tels des gouffres béants, sur la nuit noire.

En proie à un irrépressible tremblement, ses genoux s'entrechoquaient. Son bras lui faisait mal, et du sang lui dégoulinait sur la main. Elle eut un haut-le-cœur, et sentit un goût de bile lui emplir la bouche.

La seule arme qu'elle possédait pour se défendre contre un tueur fou était une bombe insecticide. Elle espéra qu'elle viserait juste et qu'il restait encore assez de produit dans le récipient.

Les pas se rapprochaient.

— Nancy ! cria Lawrence. Jamais tu ne me quitteras, c'est compris ?

Il avait perdu la tête. Inutile d'essayer de lui faire entendre raison : il était persuadé qu'elle était Nancy, et n'en démordrait pas. Rien ne l'arrêterait. Il voulait que Nancy meure, et il essaierait de la tuer, elle,

comme il avait assassiné les autres filles qui avaient eu le malheur de ressembler à son ex-petite amie.

Si elle réussissait à l'attirer de ce côté-ci et à le retenir assez longtemps, réfléchit-elle, elle pourrait peut-être le prendre de vitesse et s'enfuir par l'escalier.

Elle attendit, immobile, en retenant son souffle. Elle ne pouvait se permettre de flancher maintenant. La vie de son bébé en dépendait... En outre, elle tenait à revoir Gabe. Elle voulait connaître son enfant, explorer la relation qui était en train de naître entre elle et le policier, aider Dakota à se réaliser en tant qu'artiste et à traverser cette période difficile de sa vie.

Non, décidément, elle avait trop de rêves, trop de projets pour laisser un déséquilibré la priver de son avenir. Bandant ses muscles, elle se tint prête à bondir.

A cet instant, Lawrence parvint en haut des marches, hors d'haleine. De sa lampe torche, il balaya la pièce, puis braqua le faisceau sur elle.

Elle leva la main devant ses yeux pour éviter d'être éblouie. Il était important qu'elle conserve une bonne vision nocturne pour pouvoir dévaler l'escalier obscur.

Il plissa ses yeux injectés de sang, comme s'il la distinguait mal. Sa vision avait dû être altérée par l'insecticide.

— Nancy, gémit-il. Pourquoi m'as-tu quitté ?

— Je ne suis pas Nancy, énonça-t-elle d'un ton calme, en restant accroupie sous la rampe.

Cela ne la protégerait pas des balles, mais elle était tout de même un peu moins exposée ainsi. S'il avait l'intention de l'étrangler comme les autres, il serait obligé de venir la chercher.

— Je voulais simplement t'aimer ! cria-t-il, les joues trempées de larmes.

— Si pour vous, aimer quelqu'un signifie l'étouffer jusqu'à ce que mort s'ensuive, vous avez une curieuse notion de l'amour !

— Je ne l'ai pas fait exprès ! Elle ne voulait pas m'écouter.

Contournant le rail par la droite, il commença à s'avancer vers elle.

— Eh bien, je vous écoute, maintenant, dit-elle en reculant dans la direction opposée.

Dès qu'il serait parvenu au point où elle se trouvait actuellement, elle plongerait vers la sortie.

Un léger bruit métallique en provenance de l'escalier éveilla soudain son attention. Quelqu'un était-il en train de monter pour lui porter secours ? Tiendrait-elle jusque-là ?

Elle sentit renaître son espoir... avant de se rappeler que Lawrence tenait un revolver à la main. Dès que le nouveau venu passerait la tête par la porte, il recevrait une volée de balles — et cela, uniquement parce qu'un assassin s'était introduit à Cape Churn par sa faute.

Elle ne pouvait avoir encore d'autres morts sur la conscience. Il fallait que cela cesse.

Continue d'avancer, implora-t-elle en silence. *Un tout petit peu.*

— Tu es la seule femme que j'aie jamais aimée. Tu ne le vois donc pas ?

Il fit un pas en avant, leva son arme.

— Tout ce que je vois, c'est un monstre.

En un éclair, elle bondit sur ses pieds et le bombarda d'insecticide, avant de se rejeter en arrière.

Poussant un rugissement, il laissa tomber la lampe torche et appuya sur la détente. Le coup partit en l'air. Il tira encore.

Elle plongea à terre et se mit à ramper en direction de la porte.

Des pas résonnèrent sur les marches métalliques, et Dakota surgit dans l'encadrement. Il se rua sur Lawrence qui, aveuglé, tournait le dos à l'entrée.

L'homme vacilla et tomba tête la première contre le mur de pierre.

— Cours, Kayla ! Cours ! hurla Dakota.

Si elle avait été seule, elle aurait profité de ce moment pour s'enfuir. Mais le jeune garçon était là, et elle se sentait incapable de l'abandonner. Si quoi que ce soit lui arrivait, elle ne pourrait jamais se le pardonner.

Un nouveau coup partit, et cette fois, la balle passa en sifflant près de son oreille. Longeant la rampe tant bien que mal, elle se précipita au secours de son ami.

Pendant ce temps, Lawrence tentait de se débarrasser du garçon accroché à son dos. Il pivota brusquement et l'écrasa contre la paroi. Puis il avança en titubant, donna une nouvelle ruade. Hélas, non contre le mur, cette fois, mais vers la fenêtre. Dakota se retrouva suspendu au-dessus du vide.

Heureusement, il resta agrippé au cou de Lawrence, fixant avec des yeux écarquillés de terreur les vagues qui s'écrasaient sur les rochers,

soixante mètres plus bas.

Trop horrifiée pour crier, impuissante, Kayla tendit la main, et pria pour qu'un miracle arrive.

* * *

Alors que Gabe s'engageait dans le sentier menant au cottage, il faillit percuter une silhouette qui errait dans le brouillard. Il écrasa la pédale de frein, et s'arrêta à quelques centimètres de Jillian Taylor.

— Oh ! mon Dieu, Gabe ! sanglota-t-elle.

Elle ouvrit sa portière et cria :

— Vite, il faut les aider !

Il s'empara d'une lampe torche dans la boîte à gants, sauta à bas du véhicule et la saisit par les épaules.

— Où est Kayla ?

— Nous étions dans la maison quand Lawrence nous a tiré dessus. Elle m'a demandé de courir chercher de l'aide. En parvenant sur la route, j'ai croisé Dakota qui arrivait à vélo. J'ai entendu des coups de feu, Gabe ! énonça-t-elle d'une voix hachée, les joues ruisselant de larmes. On aurait dit que cela venait du phare. Je t'en prie, dépêche-toi !

— Reste ici pour indiquer le chemin à la police, cria-t-il par-dessus son épaule en s'éloignant au pas de course.

Dépassant le cottage en courant, il vit la berline noire de Lawrence Wilson garée dans l'allée, et le vélo de Dakota couché par terre devant le porche.

Le ventre noué par l'anxiété, il pria pour que Kayla et son fils soient encore en vie. Une autre détonation retentit, et il entendit des éclats de voix au-dessus de sa tête.

Il dévala l'étroit sentier qui conduisait au phare, et atteignit la porte au moment où un cri perçant déchirait le brouillard. C'était la voix de Kayla.

Escaladant les marches deux à deux, il gagna d'une traite le sommet, ne s'arrêtant pas une seule fois pour reprendre son souffle. Lorsqu'il parvint en haut de l'escalier, il eut l'impression que le temps se figeait.

— Toi, le flic, recule, ou je lâche le gamin ! menaça Lawrence.

Kayla se tenait non loin de lui, la bombe insecticide dans la main gauche. Son bras droit pendait, inerte, le long de son corps.

— Libérez le gosse, Richard, ordonna Gabe, s'obligeant à parler d'un ton calme alors qu'il avait envie de hurler.

— Je veux Nancy, répondit le forcené. Le garçon en échange de Nancy.

— Nancy est morte, souligna Gabe, tout en sachant que l'homme délirait complètement. Vous l'avez tuée. La femme que vous voyez là s'appelle Kayla.

— Rendez-moi Nancy, ou le garçon meurt, insista Richard.

Tout en continuant de brandir son pistolet, il leva la main vers les bras de Dakota toujours noués autour de son cou.

— Accepte le marché, supplia Kayla.

Gabe sentit le cœur lui manquer en voyant la jeune femme appuyée contre le mur, pâle et blessée.

— Je ne veux pas être responsable de la mort de ton fils, poursuivit-elle. Faisons ce qu'il dit.

— Dépêchez-vous, il commence à m'échapper ! intervint Richard, lorgnant dans leur direction en faisant cligner ses paupières rouges et gonflées.

— Ne le crois pas, Kayla ! cria Dakota. Je ne vais pas tomber, parce que je ne lâcherai pas prise !

— Si Nancy ne me suit pas, je me jette par la fenêtre avec lui !

Watson recula d'un pas.

— J'arrive ! se hâta de dire Kayla. Libérez-le !

Gabe tenta de l'arrêter d'un geste, mais elle se dégagea et se dirigea vers Watson.

— Posez cette arme, ou je ne fais pas un pas de plus, prévint-elle.

— Non. Tu mens ! Tu m'as déjà trompé avec cet homme alors que je te faisais confiance.

— Si vous voulez procéder à l'échange, il faudra bien vous fier à moi, dit-elle avec douceur et fermeté.

— Si tu t'enfuis, je t'abattrai.

— Libérez-le, et je me livrerai.

Watson hésita, puis se pencha en avant.

Dès qu'il eut repassé la fenêtre dans l'autre sens, Dakota prit appui des deux pieds sur le rebord de l'ouverture et poussa de toutes ses forces. Tous deux firent un vol plané et atterrirent contre la cage en métal, aux pieds de Kayla.

Le revolver glissa sous la grille, au milieu de l'enclos. Dakota roula sur le côté pour échapper au tueur. Avec un grognement, ce dernier saisit Kayla par la cheville. Elle tenta de se dégager d'une secousse, mais il s'accrocha à elle, se hissa sur ses pieds et la garrotta de son bras replié.

— Maintenant, tu vas payer, comme les autres, grinça-t-il.

— Lâche-la ! hurla Dakota en fondant sur lui par derrière.

L'assassin resserra encore son emprise autour du cou de la jeune femme et pivota vers la fenêtre où, un instant plus tôt, il avait maintenu l'adolescent au-dessus du vide.

S'approchant silencieusement de lui, Gabe fit signe à son fils, à la lueur de la lampe torche gisant sur le sol, de faire diversion.

Dakota donna un grand coup de pied à Watson qui, dans sa chute, fut obligé de lâcher Kayla pour amortir le choc. Gabe en profita pour la rattraper au vol et recula vivement, la poussant derrière lui.

Rouge de fureur, le meurtrier chargea dans sa direction. Gabe se pencha en avant et, bien campé sur ses jambes, absorba le choc, avant de lui porter un coup de poing au ventre.

Watson tituba puis revint à l'assaut, le regard fou.

— Elle est à moi, maudit flic ! A moi !

Cette fois, Gabe l'esquiva et lui envoya un direct à la mâchoire. À moitié assommé, désorienté, écumant de rage, Watson rugit et s'élança en avant, mais il se trompa de direction et courut tout droit vers la fenêtre.

— Lawrence, arrêtez-vous ! cria Kayla.

Il dérapa, trébucha sur le sol inégal, et bascula à travers l'ouverture. Gabe et Kayla plongèrent en avant pour le retenir. Trop tard... Il alla s'écraser sur les rochers, soixante mètres plus bas.

Kayla poussa un cri étranglé et se réfugia dans les bras de Gabe. Quant à Dakota, il demeura immobile, les bras ballants, visiblement en état de choc. Gabe lui fit signe d'approcher et l'attira contre lui.

— J'ai failli vous perdre tous les deux, dit-il, les étreignant avec force. J'ai vraiment eu la peur de ma vie !

Dakota laissa échapper un petit rire chevrotant.

— Et moi donc ! s'exclama-t-il. On voit que ce n'est pas toi qui étais à moitié suspendu dans le vide ! Merci d'être venu à mon secours, ajouta-t-il en l'enlaçant à son tour.

— Merci à toi, Dakota, déclara Kayla d'une voix enrouée. Tu es un jeune homme courageux, et si je suis encore en vie à présent, c'est grâce à

ton aide. Si vous n'aviez pas été là, tous les deux...

— Je m'en veux de n'être pas arrivé plus tôt, dit Gabe. Dire que j'aurais pu vous perdre !

Ils demeurèrent enlacés un long moment, jusqu'à ce qu'une voix crie du pied de l'escalier :

— McGregor ! Vous êtes là-haut ?

Ils se séparèrent avec un sourire complice.

— Oui, chef ! Nous descendons !

— Tu as vu ? fit-elle, regardant par la fenêtre. Le brouillard s'est levé.

En effet, les étoiles scintillaient dans la nuit, qui était à présent parfaitement claire.

Il la pressa tendrement contre lui, prenant garde à ne pas toucher son bras blessé.

— Allez, viens. Tu dois voir un médecin.

— Hé, papa, terrible, ce crochet du droit ! Tu me le montreras ? demanda Dakota.

La poitrine de Gabe se gonfla de fierté et de joie. Son fils l'avait appelé « papa ». Faisant comme si de rien n'était, il répondit :

— Plutôt deux fois qu'une, mon fils !

Kayla sourit aux deux hommes.

— Rentrons à la maison.

— Au B & B ? s'enquit Dakota en ramassant la lampe torche.

— Non, au cottage ! répondirent Gabe et Kayla d'une seule voix.

En riant, ils descendirent l'escalier en spirale et émergèrent dans la nuit étoilée. Aussitôt, ils furent entourés par la police et l'équipe médicale d'urgence. Tous voulaient savoir comment ils allaient, ce qui s'était passé et où se trouvait Lawrence Wilson — alias Rick Watson.

Kayla dut partir pour l'hôpital, afin de faire soigner sa blessure et de vérifier que le bébé n'avait pas souffert des chocs émotionnels et physiques qu'elle avait subis au cours de la soirée.

Dakota proposa de l'accompagner, et Gabe promit de les rejoindre aussitôt son rapport terminé.

Lorsque l'ambulance eut disparu, il fit à Taggart le récit des événements de la soirée.

— Ce Wilson, ou Watson, était sérieusement dérangé, fit remarquer ce dernier. Dans un sens, il vaut mieux qu'il soit mort.

— En tout cas, il ne fera plus de mal à personne.

— Nous savons maintenant que Watson était à Seattle le soir du vernissage : nous avons des reçus de carte de crédit qui le prouvent. Etablir le lien entre Rick Watson et les meurtres ne devrait pas poser de problème.

L'inspecteur en chef relâcha rapidement Gabe, qui regagna en courant son 4x4, impatient de retrouver Kayla et Dakota. En chemin, il croisa Jillian. Elle qui, d'ordinaire, arborait une tenue irréprochable et une parfaite maîtrise de soi, offrait maintenant un pitoyable spectacle. Son mascara avait coulé, dessinant des traînées noires sous ses yeux, et ses vêtements étaient sales et froissés.

— Accepterais-tu de me ramener en ville ? demanda-t-elle.

— Bien sûr. Monte, dit-il en lui ouvrant la portière.

Elle se laissa choir sur le siège passager.

— Je suis désolée. C'est moi qui l'ai amené ici.

— Tu ne pouvais pas savoir qui il était en réalité. Tu n'as pas à t'en vouloir : en fait, tu m'as aidé en m'indiquant le phare.

— Kayla a de la chance, reprit-elle lorsqu'ils s'engagèrent sur la route en direction de Cape Churn.

— C'est vrai. Elle a réussi à s'en sortir.

— Oui. Et puis surtout, elle t'a, toi...

Il laissa échapper un petit rire empreint de dérision.

— C'est ce que tu appelles avoir de la chance ?

— On peut dire qu'elle a décroché le gros lot, oui. Elle a rencontré quelqu'un qui ne lui fera jamais de mal, qui sera toujours là lorsqu'elle aura besoin de lui.

Elle essuya une larme et poursuivit :

— J'espère être aussi chanceuse et trouver un homme tel que toi.

— Tu trouveras celui qu'il te faut, j'en suis sûr !

Avec un clin d'œil, il ajouta :

— Toi-même, tu ne manques pas d'atouts !

— Merci, Gabe. Tout de même, n'attends pas trop pour lui dire que tu l'aimes. La vie est si courte ! Il faut absolument profiter de chaque instant avec ceux qui nous sont chers.

Quand ils parvinrent dans le centre, les pompiers enrroulaient leurs tuyaux sur les camions. Les badauds étaient rentrés chez eux, et il ne restait plus du commissariat qu'un tas de décombres fumant.

— Tu n'as qu'à me laisser ici, dit-elle. Je voudrais vérifier que l'agence n'a pas subi de dommages.

— Tu sais comment rentrer chez toi ensuite ?

— Si ma voiture a échappé aux flammes, pas de problème. Et puis je devrais être en sécurité, maintenant que tu nous as débarrassés de l'assassin. Allez, va, dit-elle en souriant. Kayla t'attend. Si vous décidez d'acheter le cottage, faites-le-moi savoir ! Je veillerai personnellement à ce que vous l'ayez pour un bon prix. Ce serait un endroit merveilleux pour vous trois.

Trois jours étaient un délai bien court pour savoir si l'on était amoureux de quelqu'un, à plus forte raison pour décider d'acquérir une maison avec la personne en question, réfléchit-il en roulant vers l'hôpital.

Pourtant, les paroles de Jillian continuaient à résonner dans son esprit. « N'attends pas trop... La vie est si courte ! »

Lorsqu'il se gara devant l'hôpital, son cœur battait à coups redoublés. Le moteur à peine éteint, il sauta hors de la voiture et courut vers les urgences.

La salle d'attente était remplie de pompiers et de civils blessés ou ayant inhalé de la fumée.

Il finit par trouver Emma Jenkins et l'attira à part.

— Elle est dans la salle d'examen numéro quatre, déclara-t-elle avant même qu'il ne l'ait interrogée. La blessure à l'épaule est superficielle, et n'a nécessité que quelques points.

— Elle va bien ?

— Très bien, ne t'inquiète pas, dit-elle en lui tapotant le bras.

— Et le bébé ?

— Elle est en pleine forme !

Les yeux de Gabe s'embruèrent.

— « Elle » ?

— Eh oui ! L'échographie de contrôle a permis de révéler qu'il s'agit d'une petite fille !

Elle plaqua soudain une main sur sa bouche.

— Zut ! Ce n'était pas à moi de t'apprendre la nouvelle. S'il te plaît, prends l'air surpris lorsque Kayla te l'annoncera. Ah ! Au fait : je déjeune avec elle demain midi à la marina. Je suis heureuse de m'être fait une nouvelle amie !

Gabe partit en direction de la salle numéro quatre, slalomant entre les infirmières et les fauteuils roulants vides, si ivre d'amour qu'il avait l'impression de flotter. Dans la chambre, Dakota se tenait debout près du lit,

souriant à Kayla qui était assise sur le bord, les jambes pendant dans le vide.

— Ah, te voilà enfin ! s'exclama l'adolescent en le voyant entrer. On t'attendait pour partir. On meurt de faim !

— « On » ? A mon avis, c'est plutôt *toi* qui as faim ! répliqua-t-il en lui donnant une tape sur le dos.

Il croisa le regard de Kayla et fut saisi par un sentiment d'évidence. C'était *elle*. La femme de ses rêves... Il aimait tout d'elle : ses magnifiques yeux verts, ses cheveux auburn, son teint de porcelaine, son cœur immense.

— Tu savais que Kayla allait avoir un bébé ? lança son fils. J'ai toujours eu envie d'avoir une petite sœur à embêter ! Eh oui ! C'est une fille...

Gabe sourit à Kayla.

— Vraiment ?

Elle esquissa un demi-sourire.

— Emma a vendu la mèche, n'est-ce pas ?

Il acquiesça d'un hochement de tête.

— A Cape Churn, un secret ne le reste jamais très longtemps.

— Je sens que vous n'allez pas tarder à vous embrasser, fit Dakota en levant les yeux au ciel. Je crois que je vais aller faire un tour au distributeur automatique !

Gabe plongea la main dans sa poche et lui mit quelques pièces dans la main.

— Tu n'as qu'à y aller.

— Merci, papa.

Kayla le regarda disparaître dans le couloir en souriant.

— C'est un bon petit.

— Il a raison, tu sais.

— A quel propos ? demanda-t-elle en baissant le nez, tandis que le rouge lui montait aux joues.

— Je vais t'embrasser...

Joignant le geste à la parole, il lui souleva le menton et posa ses lèvres sur les siennes avec douceur.

— Est-ce vraiment ce que tu veux ? dit-elle en le repoussant. Tu n'avais pas l'air d'en être sûr, hier soir.

— Mais je l'ai été dès que je t'ai quittée.

— Comment puis-je savoir avec certitude que tu ne partiras pas une nouvelle fois ?

Il sourit.

— J'en serais tout simplement incapable. Pour la bonne et simple raison que je suis tombé amoureux de toi.

Elle haussa les sourcils.

— Si vite ? J'étais loin de me douter que tu croyais au grand amour !

— Il m'a suffi de rencontrer la femme idéale pour comprendre que j'avais tort d'être sceptique.

— Comment pourrais-je résister à une si belle déclaration ?

— Je pense sincèrement ce que je dis, dit-il en l'enlaçant. Laisse-moi te le prouver.

Prenant possession de ses lèvres, il l'embrassa avec ferveur. Lorsqu'il releva la tête, elle le considéra, les paupières mi-closes, le souffle court.

— Je suis sûre que tu peux faire encore mieux, souffla-t-elle en nouant ses mains autour de son cou pour l'attirer vers elle.

— Ma chérie, les occasions de te convaincre ne manqueront pas, murmura-t-il. Nous avons toute la vie devant nous.

OceanofPDF.com

TITRE ORIGINAL : DEADLY RECKONING

Traduction française : LISA BELLONGUES

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

BLACK ROSE®

est une marque déposée par Harlequin S.A.

Photos de couverture

Femme : © ROBERTO PASTROVICCHIO / ARCANGEL IMAGES

Texture : © ROYALTY FREE / PHOTODISC

© 2012, Mary Jernigan. © 2013, Harlequin S.A.

ISBN 978-2-2802-9376-1

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

OceanofPDF.com

B.J. DANIELS

Un protecteur si séduisant

BLACK ROSE

éditions  **HARLEQUIN**

OceanofPDF.com

Prologue

L'enterrement se déroulait sous une pluie battante et glacée. Dissimulé sous un bosquet de sapins, J.D. Garrison suivait la cérémonie depuis la colline enneigée qui surplombait le petit cimetière de Fir Ridge. A l'abri des regards, il observait la foule qui se pressait entre les tombes sous de gros nuages noirs.

Les années passant, il avait fini par oublier les rigueurs du climat du Montana. Tout en tirant sur son col, il observait le paysage familier, même s'il regrettait que ce soit la mort qui l'ait poussé à revenir sur les lieux de son enfance.

Malgré le déluge, la moitié du pays était venu rendre un dernier hommage à Max McCallahan. Des bribes de l'éloge funèbre parvinrent aux oreilles de J.D. Le portrait de l'ancien détective privé, donné par le pasteur, le fit sourire. Max devait se retourner dans sa tombe en entendant proférer de telles sornettes sur son compte. Pourquoi l'ecclésiastique ne se contentait-il pas de la simple vérité ? Max avait été une grande gueule d'Irlandais, fier de l'être. Il avait aimé faire la fête, partager des bières avec ses amis et il n'avait jamais refusé une bonne bagarre. Mais il avait aussi un côté doux, gentil, aimant, parce qu'une petite fille était entrée dans sa vie.

Comme le pasteur entamait une prière, J.D. chercha des yeux la petite fille en question — Denver McCallahan, la nièce de Max. Elle n'avait plus rien d'une enfant, à présent, mais sa fine silhouette lui donnait un air jeune et fragile. Debout près de la pierre tombale et coiffée d'un chapeau noir qui dissimulait en partie ses longs cheveux auburn, elle semblait calme, presque en paix. J.D. n'était pas dupe de cette apparence. Max avait été la seule famille de Denver : elle n'aurait pas hésité à tuer pour lui. J.D. en était certain.

* * *

A la vue du grand jeune homme qui s'approcha de Denver pour lui enlacer les épaules, il serra les mâchoires. Ce jeune homme, il l'aurait reconnu n'importe où : ses cheveux blonds, son arrogance et son chapeau blanc qu'il tenait à la main. J.D. jura, surpris de sa réaction. Après tout, il était logique que Pete Williams, son vieil ami d'enfance, soutienne Denver dans cette épreuve.

Une femme d'une cinquantaine d'années le rejoignit au même moment dans sa retraite sous les arbres. Elle portait une vieille veste de chasse, qui avait sans aucun doute appartenu à Max, un jean et des bottes.

— Que je suis contente que tu sois là ! dit-elle en se jetant à son cou.

Il la serra contre lui et fut surpris de la sentir si forte. Max l'avait répété sa vie durant : Maggie était fiable, solide. Elle avait été son amie, son amante, sa confidente. Même s'ils ne s'étaient jamais mariés et avaient vécu chacun chez soi, Maggie avait été le grand amour de Max.

Elle s'écarta pour jeter un coup d'œil vers le cimetière. Les parapluies noirs se rapprochaient de la tombe, pareils à des vampires. Denver lança une rose rouge sur le cercueil de son oncle. Malgré la distance, J.D. réalisa à quel point elle avait changé depuis qu'il avait quitté le Montana. Beaucoup de choses avaient changé, se dit-il en la regardant aux côtés de Pete.

— Pourquoi restons-nous à l'écart ? demanda-t-il à Maggie.

— Max connaissait mon aversion pour les enterrements, répondit-elle avec douceur. Et je préférerais que Denver n'apprenne pas trop vite ton retour.

Il leva un sourcil surpris.

— Et pourquoi ?

— Avant que tu la revoies, je voulais te mettre au courant de quelque chose. Elle est en grand danger.

J.D. faillit éclater de rire. Depuis qu'ils étaient gosses, Denver McCallahan avait toujours méprisé le danger. Il admirait même son caractère passionné. Mais il n'eut pas besoin de réfléchir beaucoup pour deviner l'origine des inquiétudes de Maggie.

— C'est à cause des rumeurs ? Celles qui accusent Max d'avoir trempé dans des affaires louches ? Connaissant Denver, j'imagine qu'elle est déterminée à prouver l'innocence de son oncle et à le réhabiliter.

— Tu la connais bien. Et, dans la foulée, elle a l'intention de démasquer son meurtrier et de le présenter à la justice.

J.D. n'en était pas étonné le moins du monde.

— Et je suppose que tu comptes sur moi pour la protéger ? Tu ne mesures pas ce que tu me demandes, dit-il en secouant la tête.

Quand Maggie planta les yeux dans les siens, il fut surpris d'y voir briller une sourde colère.

— Je te demande bien davantage, J.D. J'aimerais que tu la tiennes à l'écart de Pete Williams.

— Tu plaisantes ! Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

La pluie tombait plus fort, criblant l'épais tapis de neige à leurs pieds.

Maggie détourna la tête.

— J'ai découvert certaines choses sur Pete... Tu dois tout faire pour éloigner Denver de lui. C'est très important.

— Même si je le voulais, je ne le pourrais pas.

Voilà près de dix ans qu'il avait quitté la région et quand il était parti, tous deux n'étaient pas dans les meilleurs termes.

Maggie serra les pans de la veste contre elle.

— Denver sait que je n'ai jamais apprécié Pete, poursuivit-il. Elle ne m'écouterait pas.

Il reporta son attention sur le cimetière et regarda Denver appuyée contre Pete. A présent, tous deux se recueillaient seuls devant la tombe.

— Denny ne...

Il s'interrompit, surpris de la désigner par ce sobriquet dont il l'affublait lorsqu'ils étaient enfants.

— Denver n'acceptera jamais que je me mêle de sa vie, reprit-il.

— J.D., tu connais ses sentiments à ton égard.

— Elle a eu un béguin pour moi à seize ans, Maggie. Crois-moi, cela n'a pas duré.

Il se souvenait très bien de la colère de Denver lorsqu'ils s'étaient retrouvés à la tour de guet de Horse Butte et qu'il lui avait appris qu'il s'en allait. Son départ l'avait profondément blessée et il s'en était voulu de la faire souffrir. Il l'avait toujours considérée comme une petite sœur.

— Si quelqu'un peut avoir la moindre influence sur elle, c'est toi, répliqua Maggie.

— Je ne pense pas qu'un seul homme au monde puisse l'influencer de quelque manière que ce soit.

Dans le cimetière, la cérémonie s'achevait et les gens regagnaient leurs voitures. Il neigeait, à présent.

— Promets-moi seulement de faire tout ton possible pour la tenir à l'écart de Pete, insista Maggie. Sinon...

Comme elle tournait les talons pour s'éloigner, J.D. la retint par le bras.

— Attends ! Sinon quoi ? Qu'allais-tu dire ?

Il ne pouvait croire que Denver ait quoi que ce soit à craindre de Pete.

— Donne-moi une raison, une seule raison, de faire ça.

A sa grande surprise, il vit ses yeux se remplir de larmes et une profonde douleur prendre la place de la colère qui y brillait, un instant plus tôt.

— C'est Pete Williams qui a tué Max, J.D.

OceanofPDF.com

1

Denver laissa Pete l'entraîner hors du cimetière. De gros flocons de neige tombaient sur les pierres tombales. Mais elle ne sentait rien : ni le sol gelé sous ses pieds, ni le froid ambiant, ni la main de Pete sur son bras. Accablée de chagrin, elle avançait, tête basse.

Une femme d'une cinquantaine d'années, vêtue d'un long manteau mauve et d'un béret de laine, s'approcha d'elle.

— Denver McCallahan ? Je suis Sheila Walker de la *Tribune de Billings* et j'aimerais vous poser quelques questions, ajouta-t-elle en ouvrant son bloc-notes.

Pete enlaça Denver par les épaules.

— Mlle McCallahan vient d'enterrer son oncle. Ce n'est vraiment pas le moment.

Il tenta de passer son chemin mais la journaliste lui bloqua le passage, le regard rivé sur Denver.

— Le sort semble s'acharner sur vous, mademoiselle. Vos parents ont été assassinés et à présent votre oncle subit le même sort. Pensez-vous qu'il y ait un lien entre ces meurtres ? ajouta-t-elle en scrutant son visage.

Denver regarda son interlocutrice. Cette femme était-elle folle pour imaginer un lien quelconque entre ces drames ? A son tour, elle détailla la journaliste qui lui faisait face : son rouge à lèvres écarlate bavait et son béret avait glissé, dévoilant des boucles grises.

— Mes parents ont été tués il y a plus de vingt ans.

Denver avait du mal à respirer, ravagée par la douleur. Pete l'étreignit plus étroitement pour l'entraîner vers son pick-up.

Mais Sheila Walker leur emboîta le pas et poursuivit :

— D'après vous, qui a tué votre oncle ? L'auto-stoppeur recherché par la police est-il le coupable, à votre avis ?

Luttant contre les larmes qui brûlaient ses paupières, Denver secoua la tête.

— Je vous en prie. Je ne peux pas...

— Laissez-la tranquille, intervint Pete d'un ton menaçant.

Ils avaient atteint son véhicule et il ouvrit la portière pour l'aider à prendre place avant de s'installer au volant.

Mais la journaliste continuait, impitoyable.

— Les rumeurs qui courent à propos de votre oncle sont-elles fondées ?

Pete démarra, laissant Sheila Walker, seule dans la neige.

* * *

— Tu n'y crois pas, n'est-ce pas ?

J.D. regarda Pete s'éloigner avec Denver, à bord de l'élégant pick-up noir, puis reporta son attention sur Maggie. Celle-ci répéta sa question :

— Tu n'y crois pas, hein ?

— Que Pete ait assassiné Max ? Non, pas un instant.

Pete et lui avaient été amis autrefois et tous deux avaient toujours considéré Denver et Max comme des membres de leur famille.

A travers les flocons qui voltigeaient dans le vent, il observa, le cœur serré, les fossoyeurs qui recouvraient de terre le cercueil.

— Moi non plus, je ne voulais pas y croire, répliqua Maggie. Max aimait Pete. Il vous aimait tous les deux comme le frère qu'il a perdu.

— Alors, comment peux-tu soupçonner Pete de l'avoir assassiné ?

Elle prit une profonde inspiration.

— Le lendemain du meurtre de Max, Denver et Pete sont passés chez moi. Tu te souviens de la photo que Max avait prise de Pete, Denver et toi au bord du lac, le jour de son seizième anniversaire ?

J.D. hocha la tête. Cette fête avait eu lieu juste avant son départ. Il revoyait Denver dans la robe que Max lui avait offerte. Une robe bleue, de la même couleur que ses yeux.

— Oui, Maggie, je m'en souviens. Tu m'en avais donné un double.

Il l'avait même précieusement gardée, cette photo. Elle lui rappelait Pete et Denny, leur complicité d'autrefois, leurs jeux, leurs fous rires. Au

souvenir de ce bonheur perdu depuis longtemps, il sentit son ventre se nouer.

— C'était la photo préférée de Max, reprit Maggie. Il la portait toujours sur lui, dans son portefeuille. Je l'y avais encore vue la veille de sa mort.

Elle s'interrompit et il comprit qu'elle luttait pour ne pas se laisser submerger par le chagrin.

— Lorsque j'ai pendu le manteau de Pete, cette photo est tombée de sa poche, poursuivit-elle.

— Pete en avait un exemplaire aussi, non ?

Elle hocha la tête.

— Mais j'avais écrit la date au dos de celle que j'avais donnée à Max. Et cette inscription y était toujours, j'ai reconnu mon écriture. Il s'agissait bien de celle qui se trouvait encore la veille dans le portefeuille de Max. Seulement... elle avait été déchirée. Quelqu'un t'avait découpé pour que tu n'y apparaises plus, ajouta-t-elle en le regardant en face.

— Cela ne me semble pas suffisant pour accuser un homme d'assassinat.

— Je sais, d'autant que Pete avait un alibi. Le jour du meurtre, il était censé être à Missoula avec son groupe de musiciens. Seulement... j'ai appelé pour vérifier. Le Montana Country Club s'est bien produit dans cette ville, ce jour-là, mais quand j'ai décrit Pete à l'une des serveuses présentes au concert, elle ne se souvenait pas de l'avoir vu. Or, reconnais qu'il a un physique que les femmes remarquent, en général.

— Ces indices me paraissent très fragiles, Maggie, répliqua-t-il en tirant sur le col de son blouson.

Il avait perdu l'habitude du froid.

Mais Maggie s'obstinait.

— Pete ne se trouvait pas à Missoula, j'en mettrais ma main à couper.

Tout en l'escortant jusqu'à sa Land Rover, garée sur le bord de la route, J.D. secoua la tête.

— Tes soupçons n'ont aucun sens, dit-il. Pourquoi Pete aurait-il voulu tuer Max ?

— Max n'était mêlé à aucune histoire louche si c'est ta question. Mais il était indéniablement préoccupé, ces derniers temps.

— Par quoi ?

Avec un haussement d'épaules, elle ouvrit la portière de sa voiture.

— Si Pete apprend que je t'ai appelé ou que je le suspecte...

— Bon sang, Maggie, dis-moi pourquoi tu es si inquiète. Un vague pressentiment et une vieille photo déchirée ne me semblent pas suffisants pour justifier tes craintes.

Elle hocha la tête, luttant contre le chagrin et l'angoisse.

— Cette dernière semaine, Max avait... peur.

— Peur ?

J.D. avait du mal à imaginer le vieil homme ayant peur de quoi que ce soit ou de qui que ce soit.

Maggie s'installa au volant et enfonça les mains dans les poches de la vieille veste de Max.

— Il regardait tout le temps derrière lui. Il était obsédé par la mort et ne cessait de parler du meurtre de son frère.

Un frisson parcourut l'échine de J.D.

— Du père de Denny ?

Maggie opina.

— Il se sentait responsable du drame parce qu'il avait encouragé Timothy à entrer dans la police. Il se reprochait la mort de son cadet.

— Mais quel rapport cette histoire a-t-elle avec Pete ? demanda J.D.

Elle secoua la tête comme pour chasser les souvenirs.

— Je n'en ai parlé à personne parce que je craignais la réaction de Pete, dit-elle dans un murmure. Mais lorsque Max est venu chez moi, la veille de sa mort, il était furieux. Je ne l'avais jamais vu comme ça. Il m'a dit qu'il devait arrêter Pete... avant que quelqu'un ne se fasse tuer.

* * *

— Je suis désolé de n'avoir pu faire taire cette journaliste, dit Pete tout en roulant vers West Yellowstone. Ça va ?

Denver hocha la tête. Son chapeau sur les genoux, elle regardait par la vitre la danse des flocons au milieu des sapins. Max était mort. Assassiné. Ce n'était pas possible. Mais le pire était les rumeurs qui couraient sur son oncle. Luttant contre le chagrin, elle se tourna vers son compagnon.

— Tu sais, cette femme avait raison... Les gens disent que Max était impliqué dans des histoires louches, qu'il était tombé dans l'illégalité.

— Denver, pourquoi écoutes-tu ces ragots ? lança Pete avec colère. Tu connaissais Max mieux que personne. Si ton oncle avait un défaut, c'était d'être trop honnête.

Cela, elle le savait bien sûr. Denver ne croyait pas à ces rumeurs. Ce n'était pas ça, le problème. Elle ne supportait pas que le nom de Max soit traîné dans la boue. Surtout, elle sentait que tous ces racontars étaient liés au changement de comportement de Max au cours des dernières semaines. Il était devenu méfiant, secret. Quelque chose le préoccupait. Denver avait l'intuition que si elle découvrait de quoi il s'agissait, elle démasquerait du même coup son assassin.

— Il est mort, Denver, reprit Pete comme s'il lisait dans ses pensées. Même si nous en sommes l'un et l'autre anéantis, il est mort. Laisse-le tranquille.

Se concentrant sur le claquement régulier des essuie-glaces, elle ferma les paupières. Quoi qu'en pense Pete, il n'était pas question pour elle de se laisser paralyser par le chagrin. Elle avait la ferme intention d'agir.

Mais il poursuivit :

— Pourquoi ne passerais-tu pas la nuit chez moi au lieu de retourner au chalet ?

Denver ouvrit les yeux, tentée d'accepter. Depuis la mort de Max, de vieux cauchemars revenaient la hanter.

— Merci Pete, mais j'ai besoin de me retrouver chez moi.

Pete afficha une expression soucieuse.

— Cela ne me semble pas prudent. A cette époque de l'année, l'endroit est désert.

— Justement. J'adore le lac en hiver parce qu'il n'y a personne. Tout ira bien, ajouta-t-elle en posant la main sur son bras.

— Je préférerais que tu changes d'avis, grommela-t-il avec colère.

Elle se demanda s'il faisait allusion au fait qu'elle refuse de passer la nuit chez lui ou à son désir d'innocenter son oncle.

— Parfois, tu es plus têtue que...

— Que Max ?

— Oui, que Max.

Elle devina qu'il luttait contre des émotions douloureuses. Finalement, il alluma la radio. Le météorologue annonçait de nouvelles chutes de neige. Une chanson triste suivit le bulletin.

Pete prit la main de Denver.

— Je m'inquiète pour toi, voilà tout.

— Je sais.

Depuis toujours, elle éprouvait pour Pete une immense tendresse. Pete, Denver et J.D., « le trio infernal » comme les surnommait Max parce qu'ils ne cessaient de faire les quatre cents coups, avaient longtemps été inséparables. Pete et J.D. avaient été les grands frères qu'elle n'avait jamais eus. A présent, Pete était son meilleur ami. Il s'efforçait seulement de la protéger. Comme toujours !

Elle se reprocha de s'être disputée avec lui et l'observa à la dérobée. A trop le fréquenter, elle oubliait souvent à quel point il était séduisant. Grand et svelte, il était très bel homme avec ses yeux bleus et ses cheveux blonds. Et il savait se montrer charmant. Si seulement elle était tombée amoureuse de lui. Et non pas de J.D...

Une autre chanson succéda à la première. Denver vit Pete se tendre au volant et son propre cœur se serra : c'était la voix de J.D. sur les ondes.

— Numéro dix dans notre hit-parade, en progression de cinq places par rapport au classement de la semaine dernière, voici maintenant le dernier tube du grand, de l'incomparable, du célèbre J.D. Garrison, *Old Friends and Enemies* !

Pete coupa le son.

— Quand je pense qu'il n'a même pas été fichu de venir à l'enterrement !

Un regain de tristesse et de déception submergea Denver. Dans sa folie, elle avait toujours été persuadée que J.D. reviendrait si elle ou Max avaient besoin de lui. Mais il n'était pas revenu.

— J'imagine qu'il ne lui est pas facile de tout laisser tomber sur-le-champ, s'entendit-elle répondre. Peut-être n'a-t-il pas eu ton message.

Pete la fusilla du regard.

— Tu prends toujours sa défense !

Elle détourna les yeux. Aimer J.D. avait toujours été un plaisir et une souffrance. Ce dernier, en effet, ne partageait pas ses sentiments. Il ne l'avait jamais vue que comme une gamine. Il ne l'avait jamais prise au sérieux, même quand elle lui avait offert son cœur. Au contraire, il s'était moqué d'elle, lui expliquant qu'il ne s'agissait que d'un bégain d'adolescente et que ça lui passerait.

Voilà neuf ans qu'il était parti mais son fantôme hantait toujours les rives du lac et son cœur. Elle entendait le rire de J.D. quand une brise passait dans les arbres, sentait sa main les soirs d'été quand elle s'allongeait

sur le ponton au bord de l'eau. Elle n'avait jamais rencontré quelqu'un qui l'émeuve autant.

Et qu'elle déteste autant. Car elle le détestait, c'est sûr. Pour ne pas avoir assisté aux funérailles de Max, pour avoir brisé le cœur de la jeune fille qu'elle avait été, pour continuer à hanter ses pensées !

Il neigeait de plus en plus fort tandis qu'ils roulaient le long de Madison River. Une petite brume planait au-dessus de l'eau. Une superstition locale conseillait de klaxonner en passant sur le pont pour éloigner le mauvais sort. Pete refusait de se plier à ces croyances qu'il jugeait ridicules. Pas Denver ! Elle appuya sur le Klaxon, autant par superstition que par tradition. J.D., lui non plus, n'avait jamais emprunté le pont sans klaxonner.

La visibilité était si faible, qu'on ne distinguait qu'à peine le panneau indicateur de Madison. Elle jeta un coup d'œil dans le rétroviseur latéral et vit avec stupeur un énorme semi-remorque qui fonçait à tombeau ouvert droit sur eux.

— Pete ! cria-t-elle, le cœur serré. Pete !

Il regarda derrière lui et ses yeux s'écarquillèrent. Au dernier moment, le camion fit une embardée. Denver espéra qu'il allait les contourner mais elle comprit avec une terreur croissante qu'il était sur le point de les emboutir.

— Le c... ! rugit Pete.

Il freina de toutes ses forces. Le semi-remorque les évita de justesse et passa devant eux à toute vitesse.

Pete se gara sur une aire de repos, un peu plus loin. Denver tremblait de tous ses membres. Elle scruta les alentours, s'attendant à tout moment à voir surgir un autre véhicule qui les heurterait de plein fouet.

Les mains serrées sur le volant, Pete se tourna vers elle.

— Il a failli nous tuer, dit-il d'une voix blanche.

— Et il ne s'est même pas arrêté pour s'assurer que tout allait bien pour nous.

Avec un juron, Pete redémarra.

— Connais-tu ce camion ? s'enquit-elle.

Tout s'était passé si vite qu'elle n'avait pas eu la présence d'esprit de regarder la plaque d'immatriculation.

— Non. A mon avis, il s'agissait d'un type venu d'un autre Etat et qui ne s'était jamais retrouvé dans une tempête de neige.

Mais il observait la voie express comme s'il craignait, lui aussi, de revoir le semi-remorque. Denver comprit soudain qu'elle ne se sentirait pas en sécurité avant d'avoir regagné la ville.

Non, corrigea-t-elle. Elle ne se sentirait pas en sécurité avant que le meurtrier de Max ne soit arrêté.

OceanofPDF.com

2

Pete ralentit en arrivant aux abords de la ville. A première vue, West — comme les gens de la région surnommaient West Yellowstone — semblait abandonnée. Denver et lui descendirent la rue principale, bordée d'immenses monticules de neige, passèrent devant le Dairy Queen, le quartier des boutiques de T-shirts, des magasins de souvenirs et du studio de photographie de Denver. Un immense panneau publicitaire annonçait avec optimisme :

« BIENTÔT LE PRINTEMPS ! »

Mais les seuls signes annonceurs des beaux jours étaient les torrents de neige fondue qui dévalaient le long des caniveaux. Les toits s'affaissaient encore sous l'épais tapis qui les recouvrait, les flocons tourbillonnaient dans le vent et le froid restait vif.

Les sports d'hiver étaient pourtant finis et le tourisme d'été ne débiterait qu'après le Memorial Day, fin mai. D'habitude, Denver appréciait cette saison qui lui permettait de profiter d'un peu de tranquillité. Mais, ce jour-là, la ville semblait faire écho à sa solitude et à sa tristesse.

Depuis qu'ils avaient échappé de justesse à un accident avec le semi-remorque, elle ne cessait de trembler. Pete s'arrêta devant une supérette et revint quelques instants plus tard avec deux grands gobelets de chocolat chaud.

— C'est beau, n'est-ce pas ? dit-il, désignant d'un geste le vieux quartier enfoui sous la neige. J'adore cette époque de l'année.

Puis détournant les yeux de la rue, il les planta sur elle.

— Et toi, je t'aime.

— Pete, ne...

— Quand vas-tu cesser de le nier, Denver ? Je t'aime.

Comme elle tentait une nouvelle fois de protester, il posa un doigt sur ses lèvres, préférant qu'elle se taise.

— Je sais que tu ne m'aimes pas. En tout cas, pas assez pour m'épouser. Pas encore. Mais cela viendra.

Tandis qu'il démarrait, elle regarda son séduisant visage, souhaitant qu'il dise vrai. L'épouser serait sécurisant et Max n'avait jamais caché qu'il appréciait Pete pour cette raison.

Ils parvinrent bientôt devant une maison sur Faithful Street. Avec ses rondins rustiques, son toit métallisé et sa haie de pins, elle était typique des vieilles demeures de la région.

— Finissons-en, dit Pete en se garant devant chez Maggie.

* * *

A la fenêtre de l'hôtel Stage Coach, J.D. regardait danser les flocons de neige. Il se sentait agité et angoissé. Ce n'était pas si simple de revenir à West Yellowstone après toutes ces années. En réalité, le plus dur n'avait pas été d'affronter le froid, ni même d'assister aux funérailles de Max. Le plus dur était de revoir Denver...

Il fronça les sourcils, encore surpris par sa réaction, et s'approcha du bar pour se verser un fond de whisky.

Pendant toutes ces années, il avait gardé le souvenir d'une rouquine au visage parsemé de taches de rousseur, d'une fillette avec qui il jouait sur la plage et qu'il battait à plate couture au Monopoly. Bien sûr, même à l'époque, elle avait quelque chose qui la rendait spéciale à ses yeux. Une lueur dans le regard, une personnalité, une volonté de fer, qui le touchaient quelque part. Mais elle n'était alors qu'une gamine. Maintenant, il ne pouvait s'empêcher de s'interroger sur la femme qu'il avait aperçue au cimetière, sur la femme que Denver McCallahan était devenue. Que restait-il de la fille avec qui il avait partagé ses rêves, autrefois ?

De nouveau, il se posta à la fenêtre et, tout en sirotant son whisky, promena les yeux sur sa ville natale. C'était ici qu'il avait eu sa première guitare, achetée d'occasion. Dès qu'il s'était mis à la gratter, les accords d'une chanson avaient surgi dans sa tête. La musique avait toujours été présente dans sa vie. Il avait toujours su qu'il en ferait son métier, qu'il deviendrait chanteur. A cette époque, il était dévoré d'ambition.

Il contempla les vieux immeubles qui semblaient crouler sous la neige. C'était ici qu'il s'était produit sur scène pour la première fois. Ici qu'il avait eu envie d'enregistrer un album. Il avait toujours eu la certitude qu'il reviendrait un jour à West Yellowstone. Mais pas comme ça.

Neuf ans. Neuf ans de tournées épuisantes dans des bars enfumés et des bastringues, neuf ans à rouler sur des autoroutes interminables, neuf ans de nuits trop courtes dans des motels bon marché, neuf ans de crevaisons et de pannes de moteur. A force de ténacité, il avait réussi. Il ne se souvenait pas exactement quand il avait pris conscience qu'il ne s'agissait plus d'un rêve mais d'une réalité. J.D. Garrison était devenu une véritable star de la chanson ! Ses disques étaient toujours des tubes et se classaient en haut des hit-parades.

Depuis que son talent avait été reconnu, il avait composé quantité de chansons, enregistré de nombreux disques, organisé de multiples tournées. Et à présent, il voyageait à bord de voitures luxueuses, se produisait dans de véritables salles de concerts et dormait dans des hôtels dignes de ce nom.

Pourtant, malgré ses succès, il avait le sentiment de perdre pied, de dériver. Rien ne le rattachait plus à la vie. Quelques semaines plus tôt, il s'était réveillé dans une chambre inconnue et il avait oublié où il était. Lorsqu'il s'était regardé dans le miroir, il s'était rendu compte qu'il avait également oublié qui il était. Et maintenant, c'était pire : il avait perdu l'inspiration. La source s'était tarie.

J.D. passa les doigts sur la vitre couverte de buée. Les flocons de neige continuaient à voleter dans le vent.

— Denny, murmura-t-il.

Elle se démènerait pour retrouver l'assassin de Max, il en était certain. Mais, en attendant, il allait devoir la protéger et la tenir à distance de Pete en attendant d'en apprendre davantage sur ce dernier. Comment ? Il n'en savait rien.

En tout cas, il était sûr d'une chose. Il ferait tout pour elle.

Il avait hâte de s'immiscer entre eux deux. Mais était-ce parce qu'il pensait que Pete aurait pu changer au point d'être capable de tuer quelqu'un ? Ou simplement parce qu'il voulait lui enlever Denny ?

Il repensa à Denny telle qu'il l'avait aperçue au cimetière. Denver McCallahan était, sans l'ombre d'un doute, une femme qui valait la peine qu'on se batte pour elle. Et, à la place de Pete Williams, il se défendrait bec et ongles pour la garder.

* * *

Maggie rejoignit Pete et Denver sous la véranda. Elle était vêtue d'un jean délavé, d'une vieille chemise en flanelle qui avait sans doute appartenu à Max. Elle avait refusé d'assister aux obsèques, expliquant qu'elle préférerait se souvenir de Max tel qu'il était de son vivant. Au sac d'épicerie qu'elle avait sous le bras, Denver comprit qu'elle revenait du supermarché.

Toutes deux s'embrassèrent avec chaleur et Denver en profita pour lui glisser à mi-voix :

— Je dois te parler.

Maggie tendit des bouteilles de vin à Pete et le pria de les apporter dans le salon où des amis étaient réunis pour une petite cérémonie d'adieu à Max.

Dès que Pete se fut éloigné, elle demanda à Denver :

— Quel est le problème ? Pete te met de nouveau la pression, c'est ça ?

Denver soupira. Maggie était toujours prête à incriminer Pete. Elle le critiquait sans cesse. Elle ne comprenait pas qu'il soit toujours musicien dans le groupe qu'il avait lancé avec J.D., le Montana Country Club, et n'ait jamais cherché à aller plus loin. « Il a autant de talent que J.D., répétait-elle à tout propos. Mais il lui manque la force intérieure de ce dernier. Derrière son sourire charmeur se cache un jeune homme déçu empli de colère et d'amertume. » Max et Maggie s'étaient souvent disputés à ce sujet.

Denver espérait que Maggie et Pete allaient dépasser leurs différends, surtout maintenant que Max était mort.

— Il ne s'agit pas de Pete mais de Max.

De nouveaux invités arrivaient. Denver savait que Max sympathisait facilement avec les gens, mais elle n'en revenait pas du nombre de personnes qui avaient parcouru parfois des centaines de kilomètres pour lui rendre un dernier hommage.

Maggie conseilla à Denver d'aller dans la cuisine, où le niveau de décibels était moindre, et de l'y attendre.

— D'accord. Cal Dalton est-il là ?

— Il est passé, tout à l'heure. Mais je me suis absentée, je viens de rentrer et je ne sais pas s'il est toujours là.

Comme la petite réception d'adieu se déroulait sur toute la journée, les gens ne cessaient d'aller et venir.

— Merci, je dois lui parler. Je reviens.

Denver se fraya un chemin à travers la foule des invités, s'arrêtant pour saluer certains, dire un mot à d'autres. Elle ne vit pas Cal. Revenue dans la cuisine, elle se posta à la fenêtre et regarda la neige tomber en pensant à Max.

Maggie ne tarda pas à la rejoindre.

— L'adjoint du shérif Cline a-t-il découvert de nouvelles pistes ?

— Non. Il est toujours persuadé que Max a été assassiné par un auto-stoppeur.

Le cadavre de Max avait été retrouvé sur l'ancienne décharge de la ville. D'après l'adjoint du shérif, Bill Cline, Max avait été poignardé en plein cœur. Et il recherchait l'auto-stoppeur que Max avait invité à déjeuner ce jour-là.

Maggie s'assit devant la table, le regard sombre.

— Je ne peux pas croire que Max ait été tué par quelqu'un à qui il rendait service.

— Je suis certaine que cela n'a pas été le cas, rétorqua Denver.

Elle se mordilla les lèvres, guettant la réaction de Maggie.

— Et si l'assassinat était lié à une des enquêtes dont il s'était chargé ? reprit-elle. Peut-être à une vieille affaire.

— Tu ne penses quand même pas qu'il...

— Non, répliqua Denver, réprimant un frisson. Même Max avait renoncé à résoudre cette histoire.

Cette histoire, celle qui avait hanté Max pendant des années, c'était le meurtre des parents de Denver. Les tueurs n'avaient jamais été retrouvés.

— Tu sais, Maggie, mon cauchemar est revenu. Je ne dors plus.

— Oh ! chérie, dit Maggie en lui prenant les mains. C'est la mort de Max : cela a dû le raviver.

A l'époque du drame, Denver avait cinq ans. Pendant des mois elle avait été torturée par des images violentes, réminiscences de la scène dont elle avait été témoin. Ce jour-là, son père venait de finir son service et c'est en uniforme qu'il était entré dans une banque, avec elle. Mais, à l'intérieur, des braqueurs étaient en plein hold-up et son père s'était retrouvé nez à nez avec eux... Max était persuadé que les parents de Denver avaient été tués pour cette raison.

— Je pensais que Max avait peut-être fait allusion devant toi à une enquête, reprit Denver.

— Tu sais, il s’occupait surtout de fraudes à l’assurance, de divorces, de garde d’enfants, de vols... rien qui pousse les gens à en tuer d’autres.

— Et s’il était tombé au cours d’une enquête de routine sur une affaire importante, du genre de celles dont il rêvait de se charger ?

Maggie sourit.

— J’aurais aimé que ce soit le cas, chérie. Mais tu connais ton oncle. Il aurait été incapable de garder cela pour lui. Il nous en aurait parlé.

Denver caressa la table du bout des doigts.

— Sauf s’il estimait que l’histoire était trop dangereuse, confidentielle ou...

Le mot « illégale » traversa son esprit. Maggie avait certainement entendu parler des rumeurs qui couraient sur Max.

— Le dernière fois qu’il m’a parlé d’un dossier, il filait un homme soupçonné par son épouse d’avoir une maîtresse, répondit Maggie. Je m’en souviens parce que Max sortait à des heures indues. Et j’avais fini par lui demander si *lui* n’entretenait pas une liaison.

— Et quelles ont été les conclusions de son enquête ?

— Il ne me l’a jamais dit.

Elle regarda au loin, le visage sombre avant d’ajouter :

— Cela dit, il s’est passé quelque chose. Peu avant... sa mort, il a rapporté du bureau des dossiers, de vieux dossiers. Et il les a brûlés.

Denver eut du mal à en croire ses oreilles.

— Comment ?

— Nous étions installés devant la cheminée. Il triait des affaires. Et je l’ai vu balancer ces chemises au feu.

— As-tu vu de quoi il s’agissait ?

Maggie fronça les sourcils.

— Je n’y prêtais pas beaucoup d’attention mais une page de journal est tombée d’une des chemises. Je me souviens que le papier était jauni. Il était certainement très vieux. Je pense que c’est pour ça que Max les détruisait.

— Mais cela ne lui ressemble pas ! Il ne jetait jamais rien.

— Oui, c’est vrai. En tout cas, il a mis un de ces dossiers de côté, sans doute pour le rapporter à son bureau.

— Il y a beaucoup trop de choses bizarres, Maggie. Son testament, par exemple. Il en avait rédigé un et avait dit qu’il l’avait déposé dans un endroit sûr. Enfin, je me demande ce qu’il considérait comme un « endroit sûr ». Sans doute la table de la cuisine.

Maggie se mit à rire, les yeux embués par les souvenirs.

— La police ne l’a retrouvé ni chez Max ni dans son bureau. Penses-tu qu’il aurait pu le laisser chez toi, dans ton chalet ?

— Je n’ai pas encore regardé, répondit Denver. Et le revolver de Max a disparu, lui aussi. L’adjoint du shérif Cline est persuadé que le tueur l’a pris quand il s’est emparé du portefeuille de Max. Mais tu sais comme moi que Max ne portait pratiquement jamais d’arme.

Maggie essuya les larmes qui perlaient à ses paupières.

— Max aurait offert de l’argent à cet auto-stoppeur s’il avait senti que cet homme en avait besoin, avant même qu’il ne le lui demande. Et sans doute lui aurait-il également donné sa chemise. Et sa voiture.

— C’est d’ailleurs ce qui m’intrigue, Maggie. Pourquoi ce type n’a-t-il pas volé la voiture de Max ? Les clés étaient dessus.

Denver se retourna et fut surprise de découvrir Pete sur le seuil de la cuisine. Elle se demanda depuis combien de temps il était là, à écouter.

— Je croyais que nous en avions déjà discuté, dit-il en la dévisageant avec colère. Tu vas cesser de t’intéresser à cette histoire et laisser Cline se charger de l’enquête.

Denver prit une profonde inspiration. Manifestement, elle n’avait pas été assez claire quand ils en avaient parlé.

— Je dois m’en mêler, Pete. Tu crois vraiment que le tueur va être arrêté alors que Cline n’examine même pas les dossiers sur lesquels travaillait Max ?

— Quels dossiers ? Allons, Denver. C’est l’auto-stoppeur qui l’a tué. Tu sais bien que Max avait tendance à ramasser n’importe qui.

Denver savait mieux que personne que Max ne cessait d’aider les gens qui avaient des ennuis. Il avait toujours eu un cœur d’or, songea-t-elle en tortillant le médaillon de sa mère, pendu à son cou.

— Non, cela n’a aucun sens. Maggie vient de m’apprendre qu’il avait brûlé de vieux dossiers juste avant d’être assassiné. Cela ne te semble pas bizarre ?

Pete passa la main dans ses cheveux, sans chercher à cacher son exaspération.

— Alors que comptes-tu faire ? Te mettre sur la piste du tueur toute seule ?

— Pete a raison, intervint Maggie. Max n’aurait pas voulu que tu t’impliques dans cette histoire. Manifestement, c’est dangereux. Tu ferais

mieux de laisser la police s'en occuper.

Denver la considéra avec perplexité. Maggie ne se rangeait jamais du côté de Pete et elle avait souhaité que Denver devienne elle-même détective privée, qu'elle collabore avec Max. Ce dernier, en revanche, n'avait pas voulu en entendre parler. Il l'avait encouragée à se lancer dans la photographie, même s'il lui demandait parfois de l'aider en prenant des photos pour certaines enquêtes.

— Je ferais mieux d'aller m'occuper un peu de mes invités, déclara Maggie en passant devant Pete.

Elle quitta la pièce et la tension qui régnait dans la cuisine baissa d'un cran. Denver regarda par la fenêtre. La nuit tombait.

— Je suis désolé, dit Pete en traversant la pièce pour l'enlacer. Je sais que tu es bouleversée par la mort de Max. J'aimerais simplement t'éviter de nouvelles souffrances.

L'inquiétude manifeste dont il était la proie la surprit. S'il pensait que Max avait été tué par un étranger de passage, pourquoi aurait-il aussi peur pour elle ? Visiblement, il ne croyait pas plus qu'elle à cette thèse.

— Promets-moi que tu resteras en dehors de tout ça, murmura-t-il dans ses cheveux. Je voudrais t'aider à traverser cette épreuve, si tu m'y autorises.

Denver enfouit son visage au creux de son épaule. Dans ses bras, elle se sentait à l'abri, protégée. Peut-être Pete avait-il raison. Elle était photographe, pas détective privée. Mais sa détermination était intacte. Elle tenait à ce que le meurtrier de son oncle finisse derrière les barreaux. Elle le devait à Max. Et, depuis le temps qu'elle le côtoyait, elle avait appris à mener une enquête. Elle savait que cela pouvait être dangereux. Mais cela était plus supportable que l'idée de voir l'assassin de son oncle vivre en liberté.

— Je suis désolée, Pete, dit-elle en levant le nez. Je ne peux pas te promettre de rester dans mon coin. Je retrouverai le meurtrier de Max, même si je dois y laisser ma vie !

Manifestement déçu et en colère, Pete hocha la tête.

— Tu pourrais bien le payer de ta vie, oui.

* * *

Dans sa chambre d'hôtel, J.D. pensait à cela, lui aussi. Les paroles de Maggie l'avaient troublé et il craignait que la jeune femme ne soit en danger, et pas uniquement parce qu'elle était très proche de Pete, un possible tueur.

Cédant à une impulsion, il s'empara de son téléphone pour composer le numéro de Maggie. Une personne manifestement soûle lui répondit. Un instant plus tard, Maggie prenait à son tour l'appareil.

— Denny va bien ? demanda-t-il, en se sentant idiot de poser une telle question.

— Oui, répondit-elle. Elle est ici et Pete vient de s'en aller.

— Tant mieux. Je ne m'inquiète pas pour elle de toute façon. Pas pour le moment en tout cas...

Il raccrocha et s'empara de son blouson, s'efforçant de chasser le mauvais pressentiment dont il était la proie.

Que faire ? Ses possibilités étaient limitées. Confronter Pete avec les « indices » que Maggie lui avait donnés n'avait aucun sens. Pete nierait tout en bloc. Essayer de parler de Pete à Denver ? Maggie y avait renoncé pour deux bonnes raisons. D'une part, si Maggie lui confiait ses soupçons, Denver en déduirait qu'elle l'accusait par pure animosité à l'égard de Pete. De plus, il connaissait assez Denver pour savoir qu'elle se battrait jusqu'à la mort pour défendre un ami, et plus encore, un amant. Et il lui semblait évident que Pete et Denver étaient très proches. Si J.D. confiait ses inquiétudes à Denver, elle irait immédiatement trouver Pete pour lui poser la question en face.

J.D. tenta de se persuader que Pete ne ferait jamais le moindre mal à Denver. Le Pete qu'il avait connu autrefois en serait incapable. Et les éléments que Maggie avait réunis contre Pete lui semblaient faibles. Mais, manifestement, Maggie avait peur pour Denver : il ne pouvait écarter ses soupçons d'un haussement d'épaules. Si pour une raison inconnue, Pete avait effectivement tué Max, comment réagirait-il s'il apprenait que Denver le suspectait du crime ? J.D. refusait de faire courir le moindre risque à Denver. Et rester assis dans sa chambre d'hôtel ne lui apporterait certainement pas les réponses dont il avait besoin.

* * *

Seule dans la cuisine de Maggie, Denver regarda un long moment la neige tomber par la fenêtre. Elle pensait à Max. Depuis sa mort, le besoin de le venger l'obsédait, la distrayant presque de son chagrin. Mais pas ce soir. Ce soir, elle se sentait seule et terrifiée.

Quand elle était jeune, chaque fois qu'elle avait peur, elle se représentait J.D. volant à son secours. Elle se plaisait à s'imaginer ligotée sur des rails, par exemple, alors que le train arrivait. Et, au dernier moment, J.D. surgissait et la sauvait. Mais là, il ne s'agissait pas de rêvasseries d'adolescente. Max était mort. Pete n'était pas là. Et J.D. n'avait aucune chance d'apparaître pour lui prêter main-forte.

Dans la pièce voisine, la musique était assourdissante. Les amis de Max lui disaient au revoir à la mode irlandaise, avec des chants et de la danse. Aux clameurs qui s'engouffrèrent soudain dans la cuisine, Denver comprit que quelqu'un était entré. Elle crut d'abord que Pete était revenu.

Cal Dalton referma la porte et s'y adossa.

— J'ai entendu dire que vous me cherchiez.

Il semblait inquiet et elle se demanda aussitôt de quoi il avait peur. Il l'effrayait bien davantage qu'il n'avait de raison de la craindre. Il émanait de lui quelque chose de froid et de cruel. Agé d'une cinquantaine d'années, il traînait beaucoup dans les bars. Il avait la réputation d'être un homme à femmes et un alcoolique notoire. Il aimait la bagarre. Un mari jaloux lui avait même tiré dessus et, à en croire les ragots, Cal ne dédaignait pas d'exhiber sa cicatrice.

— J'essaie de découvrir sur quels dossiers Max travaillait, dit-elle.

Pour une raison qu'elle ignorait, Max s'était lié d'amitié avec Cal dans les semaines précédant sa mort et Denver était persuadée qu'elle tenait là la preuve qu'il était sur une affaire.

— Vous pensez que j'avais embauché votre oncle ? demanda Cal en se grattant la nuque. Pourquoi aurais-je eu besoin d'un privé ? Nous aimions trinquer ensemble, voilà tout.

— Ne vous a-t-il jamais parlé d'une enquête qu'il aurait menée ces derniers temps ? A moins qu'il ne vous ait chargé de certaines démarches pour lui ?

— Des démarches ?

Il secoua la tête. Puis ses yeux se promenèrent sur elle comme s'il prenait conscience pour la première fois qu'elle était une femme, et même une très belle femme.

— Dites-moi, vous avez bien grandi ! Vous n'avez plus rien d'une gamine, ajouta-t-il, lui donnant l'impression de la déshabiller du regard.

Elle comprit qu'elle avait commis une erreur.

— Bon, tant pis. Je suis désolée de vous avoir dérangé.

— Max parlait beaucoup de vous, reprit-il.

Cette éventualité lui parut totalement improbable.

— Excusez-moi mais je dois vous laisser. Pete m'attend.

Comme elle tentait de sortir, il lui bloqua le passage.

— Cela m'étonnerait. Je l'ai vu s'en aller.

Il était tout près d'elle, à présent. Elle sentait son haleine chargée de bière.

Pete ne serait pas parti sans lui dire au revoir, si ?

Cal posa les mains de part et d'autre de sa tête, la prenant au piège.

— J'ai bien peur que Pete ne vous ait abandonnée, mon chou, reprit-il en la reluquant avec une vulgarité qui lui donna la nausée. Mais moi, je suis là et j'aimerais bien un petit baiser.

— Non et je ne vous conseille pas de me toucher...

Il se rapprocha encore.

— J'adore les filles qui ont du caractère.

Comme il se penchait pour capturer ses lèvres, Denver tenta de lui échapper. Mais il l'attira brutalement à lui et prit sa bouche.

— Cela vous a plu ? demanda-t-il. J'embrasse mieux que cette tapette de Pete, non ?

Levant la main, elle le frappa avec une violence qui le fit reculer d'un pas.

Il se frotta la joue, le regard mauvais.

— Vous n'auriez pas dû faire ça. Je ne vous demandais qu'un baiser.

Il s'avançait vers elle d'un air menaçant. Pour se défendre, elle s'empara de la première chose qui lui tomba sous la main : un pot en terre cuite.

— Denver ?

Cal se retourna en entendant une voix derrière lui. Dans l'embrasure de la porte, Denver aperçut un vieil ami de Max, Taylor Reynolds.

— Que se passe-t-il ici ? demanda ce dernier en fronçant les sourcils.

Denver posa le pot et repoussa Cal pour se jeter dans les bras du nouveau venu.

— Tout va bien, lui dit Taylor en lui tapotant le dos d'un air embarrassé.

Vieux garçon, il n'avait pas l'habitude des émotions ni des contacts physiques.

— Toi, ajouta-t-il à l'adresse de Cal, je crois que tu ferais mieux de retourner dans le salon. Les copains t'attendent.

Denver entendit Cal quitter la pièce mais ne leva pas les yeux. Au lieu de quoi, elle fondit en larmes. Elle pleurait pour Max, sur elle-même.

— Calmez-vous, mon petit. Vous allez abîmer mon beau costume, plaisanta Taylor. Que s'est-il passé ? S'il vous importunait...

Elle s'écarta, tentant de reprendre la maîtrise d'elle-même.

— Cal était seulement fidèle à sa réputation.

Taylor lui offrit une chaise. Elle s'assit et prit les serviettes en papier qu'il lui tendait. Après s'être essuyé les yeux, elle prit une profonde inspiration et dévisagea l'homme qui lui faisait face. Max parlait beaucoup de ses copains de régiment mais elle n'en avait encore jamais rencontré. Taylor Reynolds était un homme manifestement puissant qui ressemblait un peu à Max. Mais, contrairement à son oncle, il s'exprimait avec douceur et timidité. Il s'était présenté dès qu'il avait entendu parler du meurtre de Max.

« Max m'a sauvé la vie quand nous étions à l'armée. Je lui suis redevable, avait-il dit à Maggie en tordant son chapeau entre ses mains. Si vous avez besoin de quelque chose, je suis descendu aux Trois Ours. »

Denver savait que Max et Taylor avaient été très proches. Elle avait tout de suite apprécié Taylor, et Maggie aussi.

— C'est dur mais nous allons tous nous entraider pour surmonter cette épreuve, reprit Taylor.

Il ne semblait pas savoir quoi faire de ses mains. Il finit par prendre un cure-dents pour jouer avec et les occuper.

— Qui l'a tué, à votre avis ? demanda Denver.

Le visage de Taylor s'assombrit.

— Un cinglé, cela ne peut être qu'un cinglé.

Un souvenir de Max remonta soudain à la mémoire de Denver. Elle le revoyait sur son bateau, au soleil. Elle entendait son rire.

Quand elle leva le nez, elle se rendit compte que Taylor lui parlait.

— Denver ?

Il l'observait avec inquiétude.

— Cette histoire vous anéantit, non ? Ménagez-vous et ne laissez pas la mort de Max devenir plus importante que votre propre existence.

Denver détourna les yeux. Le brouhaha dans le salon semblait étrange, déplacé au milieu du silence de la nuit.

Taylor lui tapota la main avant de la retirer vivement, comme gêné par sa propre audace.

Il se leva.

— L'ami Cal a assez bu. Je vais lui conseiller de rentrer chez lui afin qu'il ne revienne plus vous ennuyer.

— Merci, Taylor.

— Max va beaucoup nous manquer, ajouta-t-il en quittant la pièce.

Pendant un moment, Denver resta dans la cuisine à réfléchir à ce que venait de lui dire Taylor. Elle savait qu'il avait raison. Max aurait voulu qu'elle donne la priorité à sa propre vie. Et il aurait aimé qu'elle épouse Pete.

« Je veux être sûr qu'il y ait quelqu'un pour veiller sur toi quand je ne serai plus là pour le faire », lui avait-il dit, il n'y a pas si longtemps.

Elle ferma les paupières. Et maintenant, il n'était plus là. S'était-il douté qu'il serait assassiné ?

Elle eut soudain l'impression que l'air se raréfiait dans la cuisine. Elle prit son chapeau et sortit dans la nuit. Un vent glacé agitait les feuilles. En frissonnant, elle rabattit contre elle les pans de son manteau. Il ne neigeait plus.

Cal lui avait dit la vérité, comprit-elle soudain. Le pick-up de Pete n'était plus là.

— Ah, les hommes ! soupira-t-elle à mi-voix en se dirigeant vers sa propre voiture.

Pendant plusieurs jours, elle s'était répété que tout n'était qu'un leurre, que Max n'était pas vraiment mort. Maintenant, elle prenait conscience qu'il n'était réellement plus là. Une brusque douleur l'envahit, comme un coup dans le ventre. Toutes les valeurs qui l'animaient, elle les avait apprises de Max. Elle lui devait tout, sa vie. Et il était parti...

Sa Jeep était garée devant l'appartement de Pete, là où elle l'avait laissée avant les obsèques. Mais quand elle prit place dans son véhicule, le pick-up de Pete n'était nulle part en vue. Tout en démarrant, elle prit conscience de sa fatigue. La journée l'avait épuisée. Elle n'avait qu'une envie : regagner son chalet et dormir.

Mais comme elle passait devant le bureau de Max, elle s'interrogea une nouvelle fois sur les dossiers sur lesquels il travaillait. Cline avait très bien

pu passer à côté de quelque chose. Il était tellement persuadé que le coupable était l'auto-stoppeur qu'il se désintéressait du reste.

Il lui fallait découvrir le meurtrier de Max, comprit-elle. Et rien ne l'arrêterait. Ni personne.

OceanofPDF.com

3

Parvenu devant une maison située à l'orée de la ville, Pete pénétra discrètement dans le jardin et contourna la vieille bâtisse. La neige crissait sous ses pas. D'ordinaire, il aimait la nuit et ses secrets. Mais, ce soir-là, il se sentait vulnérable. Il frappa à la porte arrière. Elle s'ouvrit en grinçant et une main le saisit par la manche pour le tirer à l'intérieur.

— Je vous avais dit de ne pas venir ici. C'est trop risqué.

Pete pénétra dans la pièce principale, faiblement éclairée.

— Je veux parler au patron, exigea-t-il.

L'homme titubait et Pete se rendit compte qu'il avait bu.

— Je tiens à lui parler, à m'adresser directement à lui. Maintenant ! Sinon, je m'en vais.

— Eh bien, partez ! C'est vous qui avez voulu participer à cette opération.

— Si je m'en vais, ce sera pour aller trouver les flics.

— Ce serait vraiment malin, répliqua le type en s'emparant d'une bouteille de whisky pour en avaler une longue gorgée. Cela dit, ce serait une bonne façon de rencontrer le patron. Il vous tuerait, brailla-t-il.

Pete regarda le feu dans la cheminée. Le peu qu'il savait sur le cerveau de l'affaire l'avait convaincu qu'il était dangereux.

— Bon, vous allez lui téléphoner, oui ou non ?

— Peut-être bien ! Mais si vous essayez de le donner aux flics, vous êtes mort. Ça, c'est certain !

L'homme se rendit d'un pas hasardeux dans la cuisine. C'est là que se trouvait le combiné et Pete l'entendit composer un numéro. A mi-voix, il s'excusait, se justifiait. A la fin, il appela Pete et lui tendit l'appareil. Manifestement, le patron n'était pas content.

Au bout du fil, la voix synthétique lui lança :

— Qu'y a-t-il ? Un problème ?

— Ecoutez, Midnight, j'en ai assez de passer par ce clown, rétorqua-t-il en regardant à peine l'homme devant lui. J'aimerais un numéro où pouvoir vous joindre directement. Et, surtout, je voudrais savoir pourquoi quelqu'un a essayé de m'envoyer dans le décor, cet après-midi.

Midnight éclata de rire.

— Vous exigez beaucoup, non ?

Midnight. Le nom de code de son interlocuteur lui allait comme un gant. Pete le sentait aussi sombre et dangereux que la nuit.

— J'ai prouvé ma loyauté à votre petite organisation, non ?

Un long silence lui répondit. Midnight n'avait sans doute pas apprécié que Pete qualifie de « petite » son organisation.

— Et alors ?

— Et alors ? reprit Pete, en criant presque. Mais pourquoi avoir fait ça ? Vous auriez pu nous tuer !

Midnight reprit un ton sérieux.

— Oui, j'aurais pu. Mais je ne l'ai pas fait. Ce n'était pas le but. J'espère seulement que cet incident vous aura fait comprendre que vous deviez impérativement empêcher Denver de s'intéresser de trop près à la mort de Max McCallahan.

— J'en ai toujours été convaincu, répliqua Pete, devinant qu'il valait mieux jouer franc jeu avec un type comme Midnight. Mais Denver est décidée à démasquer le tueur de son oncle...

— Eh bien, arrangez-vous pour lui mettre des bâtons dans les roues. Vous m'avez dit que vous pouviez l'influencer, reprit Midnight. Je ne veux pas de problème.

— O.K. Je m'occupe de Denver, acquiesça Pete. Comme c'était convenu.

La voix de Midnight se teinta de fureur.

— Vous savez, il est toujours possible de revenir sur ce qui était convenu.

Pete savait que si quelqu'un modifiait les termes du contrat, ce serait Midnight et pas lui ! L'épisode sur la route le lui avait prouvé. Denver ne mesurait pas à quoi elle s'exposait en s'entêtant à retrouver le tueur de Max.

— Etes-vous certain que le dossier que je cherche n'était pas dans le bureau de Max ? reprit Midnight.

— Oui. Certain.

— Il est donc dans le chalet.

Pete résista à l'envie de lui dire d'aller voir par lui-même. Il savait, en effet, que Midnight avait suffisamment de sbires à son service pour effectuer le sale travail pendant qu'il discutait au téléphone, dissimulé derrière un synthétiseur. Pourquoi tenait-il tant à cacher sa voix ? Sans doute se connaissaient-ils. Cette probabilité le rendait nerveux.

— J'ai essayé de persuader Denver de dormir chez moi cette nuit pour pouvoir fouiller son chalet mais elle est déterminée à...

— Comment ? coupa Midnight avec un juron. Elle est au chalet ! Je ne tolérerai plus d'excuses. J'exige que vous fassiez ces recherches chez elle dès cette nuit. Vous m'entendez ? Dès cette nuit !

— Et comment faire si elle est là ?

— J'ai laissé une ordonnance à votre nom à la pharmacie.

— Vous ne voulez quand même pas que je la...

— Que vous la tuiez ? Non. Il s'agit d'un simple somnifère. Vous glisserez deux ou trois cachets dans son verre et elle dormira comme une souche. Si vous ne forcez pas la dose, elle n'en mourra pas. Allez tout de suite au chalet. Et je vous conseille de remettre la main sur ce dossier.

Pete sentit l'angoisse monter en lui.

— Vous croyez que c'est facile ? Max était très désordonné. Je vous l'ai déjà dit. En admettant que ce dossier existe, qui sait où il l'a caché ? Je ne suis pas certain de le trouver.

— Ce dossier existe. Et vous allez le trouver ! Vous comprenez bien que si Denver le dénicher avant vous, vous serez obligé de la tuer.

Et si quelqu'un avait la capacité de retrouver ce dossier, c'était bien Denver, songea Pete. Elle nourrissait déjà des soupçons. Elle finirait forcément par découvrir ce qui se tramait, ce n'était plus qu'une question de temps.

— Je m'en occuperai cette nuit, acquiesça Pete.

— Vous avez intérêt, oui. Sinon, je demanderai à quelqu'un de s'en charger. Et lui parviendra à ses fins, sans se poser de question.

Pete s'apprêtait à raccrocher, mais Midnight ajouta :

— Ce n'est pas tout. Nous avons un autre problème qu'il faut régler au plus vite. Davey Matthews, le gamin qui passait son temps à traîner dans le bureau de Max. J'ai peur qu'il en sache trop.

— Un nouveau meurtre ne semble pas indispensable, objecta Pete, en tremblant presque.

— Peut-être... Je vous rappellerai plus tard, au chalet, et nous aviserons de la meilleure manière de faire taire ce Davey. Les adolescents sont souvent victimes d'accidents, vous savez. Maintenant, filez avant que la pharmacie ne ferme.

* * *

L'agence de détective de Max McCallahan était située au rez-de-chaussée d'un petit immeuble de deux étages sur Geyser Street. Un temps, Max avait habité dans le minuscule appartement au-dessus de ses bureaux. Pour ne pas faire jaser, il n'avait pas voulu déménager après s'être quasiment installé chez Maggie. A quoi bon ces précautions ? songea Denver avec amertume. De toute façon, les ragots allaient bon train, maintenant.

Un silence ouaté de neige épaisse planait dans la rue tandis qu'elle passa devant la vieille voiture de Max, garée au pied de l'agence. Voir la guimbarde de son oncle raviva son chagrin. Tout en marchant, elle se préparait à l'épreuve de se retrouver dans l'univers de Max avec son lot de souvenirs. Mais elle s'immobilisa soudain à la vue des empreintes de pas sur les marches enneigées du perron. Des empreintes dans les deux sens. Quelqu'un était déjà entré chez lui, ce soir. Et reparti.

L'estomac noué, Denver se demanda s'il ne serait pas plus sage de revenir le lendemain, quand il ferait jour. Mais elle se reprocha aussitôt son manque de courage. A la mort de ses parents, Max l'avait prise chez lui, à West Yellowstone. Il l'avait élevée et, grâce à lui, elle n'avait jamais manqué de rien. Pour Max, elle devait découvrir son meurtrier. Et si elle n'y parvenait pas, elle ne se sentirait plus jamais en sécurité.

Plus déterminée encore par le passage de l'intrus, elle gravit les marches du perron. Une plaque de cuivre annonçait « MCCALLAHAN, Détective privé ». Elle sortit la clé de sa poche.

Mais la porte était déjà ouverte. La pièce était plongée dans l'obscurité et, d'une main tremblante, Denver actionna l'interrupteur. Quand la lumière jaillit, elle ne put réprimer un cri. C'était pire que ce qu'elle aurait pu imaginer.

Les étagères avaient été renversées, les tiroirs de la commode retournés, leur contenu éparpillé. Les dossiers jonchaient le sol. Même les photos avaient été arrachées du mur et jetées au milieu des débris.

Le souffle coupé, Denver s'accrocha à l'embrasure de la porte. Pourquoi quelqu'un avait-il fait ça ? Qu'était venu chercher l'intrus ? Sans doute la même chose qu'elle. C'était une petite consolation. Peut-être y avait-il bien quelque chose à trouver. Ou y avait-il eu, en tout cas.

L'oreille tendue, elle regarda autour d'elle. Se pouvait-il que le type soit encore là ? Non, elle était seule. Il fallait maintenant réfléchir, agir intelligemment. Si Max travaillait sur une affaire sensible, explosive, où aurait-il caché les indices, les preuves qu'il aurait réussi à glaner ? Bonne question.

Max n'avait aucun sens de l'organisation. Ses dossiers étaient classés n'importe comment, certains par les noms de famille, d'autres par les prénoms ou même les surnoms. Un jour, il avait embauché une secrétaire à mi-temps pour mettre un peu d'ordre mais lorsque celle-ci était partie déjeuner, il n'avait pas réussi à mettre la main sur un dossier et avait tout mis sens dessus dessous. Dégoûtée, elle avait démissionné.

Denver se pencha pour ramasser des chemises cartonnées. Il lui faudrait des heures pour ranger ce bazar. Et elle devait envisager l'hypothèse que des éléments importants aient déjà été volés. Pire, elle était peut-être en train de détruire des indices qui auraient permis à l'adjoint du shérif de confondre le coupable, se dit-elle.

Elle se laissa tomber dans le fauteuil, plus certaine que jamais que Max avait laissé quelque chose qui lui permettrait de démasquer son assassin.

Mets-toi à la place de Max, se dit-elle une nouvelle fois.

Elle posa les pieds sur le bureau et s'allongea, les mains sur la nuque, imitant la pose préférée de Max lorsqu'il réfléchissait.

Où, Max ? Où aurais-tu laissé quelque chose qui aurait permis de confondre la personne que tu poursuivais ?

Elle regarda les ampoules au plafond. Max notait toujours tout. C'était sa façon de travailler sur une affaire. Parfois, il noircissait des pages de notes. D'autres fois, il griffonnait juste quelques mots. Si Max enquêtait, il y avait forcément des traces écrites quelque part.

Et le voleur était entré ici dans l'espoir de les retrouver. Forcément. Il s'agissait sans doute de la personne qui répandait de fausses rumeurs sur

Max. Pour ternir sa réputation. Mais pourquoi se donner tant de mal alors que Cline était déjà convaincu que Max avait été tué par un auto-stoppeur ?

Perdue dans ses pensées, Denver sursauta. Un craquement venait de trouer le silence. Elle pensa d'abord qu'elle l'avait imaginé. Mais non, le bruit se répétait. Le plancher craquait au-dessus de sa tête, dans l'appartement de Max, à l'étage. Elle se pétrifia. Comment ne pas avoir pensé que le cambrioleur pouvait se trouver encore dans la maison ?

Avec prudence, elle se leva, retira ses bottes et avança sur la pointe des pieds jusqu'à l'escalier. Elle n'entendait plus rien, si ce n'est les battements précipités de son cœur. S'emparant du téléphone qui traînait par terre pour s'en servir comme d'une arme, elle en arracha le fil. Puis elle gravit silencieusement les marches.

Comme le bois craquait sous son poids, elle s'immobilisa, craignant d'aller plus loin. La peur la saisit. Que faisait-elle ? N'était-elle pas en train de risquer sa vie ? Surtout, elle aurait dû penser à appeler l'adjoint Cline *avant* de rendre le téléphone inutilisable. Au lieu de ça, elle se retrouvait sans défense. Max lui reprochait souvent de ne pas réfléchir avant d'agir.

Elle tendit l'oreille. La vieille bâtisse était silencieuse. Elle reprit son ascension, se forçant à rester calme. Mais elle en était incapable.

Parvenue à l'étage, elle poussa avec précaution la porte de l'appartement, brandissant l'appareil qu'elle tenait à la main, prête à frapper. Comme rien ne bougeait, elle actionna l'interrupteur. Elle s'attendait à découvrir l'appartement dans le même état que le bureau. Mais pas à ce qu'il soit entièrement détruit. Le matelas du lit avait été ouvert sur toute sa longueur et vidé, le fauteuil éventré, le contenu des placards était par terre. Le cambrioleur avait fait preuve d'une rage folle. Était-ce parce qu'il n'avait pas trouvé ce qu'il était venu chercher ? Elle l'espérait.

Elle troqua le téléphone contre une lampe et se mit à respirer plus facilement. Un volet claquait contre le mur, ce qui expliquait sans doute les craquements qu'elle avait entendus de l'étage au-dessous. Il n'y avait personne. Juste le vent.

Denver souffla un instant. L'état du logement et du bureau de Max confortait sa théorie : Max avait laissé des éléments qui pouvaient confondre le tueur. Elle devait absolument les retrouver avant l'assassin. En espérant qu'il ne soit pas trop tard.

Elle remarqua alors que la porte de la salle d'eau était entrebâillée. Elle s'y dirigea, tout en se demandant ce qu'elle raconterait à l'adjoint Cline.

Elle était certaine qu'à la vue de l'appartement dévasté, il abandonnerait l'hypothèse de l'auto-stoppeur. Sur le seuil de la salle de bains, elle chercha l'interrupteur.

Soudain, des doigts glacés lui saisirent le poignet. Elle hurla de terreur et frappa avec violence son agresseur avec sa lampe. Elle l'entendit jurer. Comme il la lâchait, elle recula, cherchant frénétiquement à allumer.

La lumière jaillit et Denver cligna les yeux, éblouie. Puis elle se pétrifia, saisie de stupeur. Elle ne connaissait que trop bien l'homme assis sur le bord de la baignoire, la tête entre les mains.

J.D. Garrison.

Un instant, elle se demanda si elle ne rêvait pas.

Elle voulut s'asseoir sur la chaise qui se trouvait là mais, dans son trouble, elle la manqua et se retrouva par terre.

J.D. s'approcha et lui tendit une main secourable.

— Salut, Denny. Ça fait un bail...

OceanofPDF.com

4

Incapable d'esquisser un mouvement, Denver fixa l'homme qui se tenait au-dessus d'elle.

J.D., J.D. Garrison.

Après toutes ces années, il était là.

Elle avait imaginé leurs retrouvailles des milliers de fois, toujours en Technicolor, toujours avec le même scénario qu'elle déclinait à l'infini en l'agrémentant parfois de variantes. Tel John Wayne, il surgissait à cheval, plus beau et plus séduisant que jamais. Il la suppliait de lui pardonner de ne pas l'avoir emmenée neuf ans plus tôt et se jetait à ses pieds, lui promettant un amour éternel. Certaines fois, il lui jouait même des chansons romantiques avec sa guitare, mais elle l'envoyait promener, implacable.

Non, elle n'avait jamais imaginé le revoir ainsi.

Ignorant sa main tendue, elle se redressa toute seule et tapota ses vêtements, à la fois pour en retirer la poussière et pour se donner le temps de retrouver une contenance. J.D. était la dernière personne qu'elle s'attendait à voir dans la baignoire.

— Que fais-tu ici ? demanda-t-elle.

Il lui faisait toujours le même effet, constata-t-elle, atterrée. Son cœur battait la chamade, lui donnant de nouveau l'impression d'avoir seize ans. Rien n'avait donc changé. Elle en ressentit presque de la colère.

— Je suis, moi aussi, ravi de te revoir, répondit-il, un grand sourire aux lèvres.

Elle s'était répété au moins un million de fois ce qu'elle lui dirait si elle le revoyait un jour. Mais aucun mot ne revenait à sa mémoire. Il avait changé et n'était plus le jeune homme maigre et dégingandé dont elle avait

gardé le souvenir. Une barbe touffue dissimulait aujourd'hui ses fossettes. Ses yeux gris semblaient plus sombres et voilés de tristesse.

Il se frottait la tête, là où elle l'avait frappé, et elle se sentit coupable.

— Ça va ? s'inquiéta-t-elle.

Il opina. Mais une grosse bosse apparaissait sur son front.

— Tu as de la ressource, dis-moi ! Je suis vraiment désolé de t'avoir fait peur.

A la vue de son sourire, elle sentit son cœur s'affoler un peu plus dans sa poitrine. Comme si elle avait besoin de cette contrariété supplémentaire !

— Tu es donc revenu, dit-elle. Mais je ne t'ai pas vu à l'enterrement de Max. J'espère que tu as une bonne excuse.

Il éclata de rire.

— J'avais peur que tu aies perdu ta charmante manière de t'exprimer, mais je vois que j'avais tort de m'inquiéter.

Elle remarqua les petites rides au coin de ses yeux. Il ne les avait pas, neuf ans plus tôt. Mais cela importait peu, de toute façon. Il la faisait fondre, comme toujours.

Très lasse, tout à coup, elle se détourna et se dirigea vers l'escalier. J.D. lui emboîta le pas.

— Tu ne veux pas entendre ma bonne excuse ? dit-il.

— Je suppose que tu étais trop occupé à enregistrer un nouvel album ou à te produire sur scène devant tes fans, dit-elle en remettant ses bottes.

Ses mots étaient teintés d'amertume et elle regretta de n'avoir pu tenir sa langue.

Machinalement, elle commença à ramasser les chemises cartonnées et les papiers qui jonchaient le sol.

— J'avais dit à Pete qu'il ne servait à rien de t'appeler.

— Pete m'a appelé ? demanda J.D. d'un air surpris.

— Ne me fais pas croire que tu n'as pas reçu son message.

— Denny, j'ai été désolé d'apprendre la mort de Max, souffla-t-il en s'approchant d'elle et en l'enlaçant tendrement. J'aurais voulu être à l'enterrement avec toi.

Elle haussa les épaules pour l'écarter.

— Je pensais que tu avais de l'affection pour Max. Je pensais que tu te souciais de...

Elle refoula les larmes qui lui brûlaient les paupières. Elle en avait assez versé à cause de J.D. Garrison. Il n'était pas question de pleurer devant lui.

— Je m'en soucie, dit-il en lui soulevant le menton pour planter les yeux dans les siens. J'ai sauté dans le premier avion. Mais rejoindre West Yellowstone à cette époque de l'année n'est pas simple. L'aéroport est fermé jusqu'au week-end du Memorial Day, je te rappelle. Mais je suis là, à présent, et c'est l'essentiel, ajouta-t-il avec un sourire gêné destiné à l'attendrir.

Elle détourna les yeux. Elle aurait aimé qu'il la prenne de nouveau dans ses bras et l'étreigne contre lui mais il ne le fit pas et elle recula.

— Je suis certaine que les journaux expliqueront en détail la semaine prochaine pourquoi il t'a été difficile de revenir pour les obsèques. Tu as sans doute été retardé par quelque hôtesse de l'air.

Depuis des années, les tabloïds racontaient avec moult détails les exploits amoureux de J.D. Garrison. Les femmes se succédaient dans sa vie à un rythme effrayant.

Serrant les mâchoires, il secoua la tête.

— Je suis surpris que tu lises ce genre de journaux et, plus encore, que tu croies ce qu'ils racontent. Allons, tu me connais, non ?

Le connaissait-elle ? Elle l'avait longtemps cru. Elle avait partagé ses rêves. Et bien davantage encore. Elle lui avait offert son cœur. Mais au garçon qui avait grandi avec elle, pas à cet inconnu, vêtu comme une gravure de mode.

— As-tu trouvé ce que tu étais venue chercher ? demanda-t-il en désignant la pièce mise à sac.

Il pensait sans doute détendre l'atmosphère avec un peu d'humour, mais n'avait aucune chance d'y parvenir, songea-t-elle.

— Max adorait qu'il règne un léger désordre dans son bureau. Tu l'as oublié ? Il prétendait qu'il ne retrouvait rien quand ses dossiers étaient rangés dans des tiroirs.

— Oui, je m'en souviens. Je vois que rien n'a changé. Sauf toi, ajouta-t-il en la regardant avec attention.

Elle leva instinctivement le menton.

— J'ai grandi, oui. Je ne suis plus une gamine.

— Je vois ça.

— Je suppose que tu ne comptes pas t'éterniser dans la région ? demanda-t-elle, tout en craignant sa réponse.

Il souleva un tiroir du bout de sa botte avant de le remettre en place avec soin.

— J'ai pris une chambre pour quelques jours à l'hôtel Stage Coach.

Elle opina. Dans quelques jours, il repartirait. Une vieille douleur étreignit son cœur. Qu'avait-elle espéré ?

— Pourquoi restes-tu ? Je croyais que l'enterrement de Max était la seule raison de ton retour ?

Elle tenait à clarifier les choses pour ne nourrir aucune illusion.

— Je suis revenu pour toi, Denny.

Elle leva la tête, et il sourit devant sa surprise.

— Je te connais, Denver. Et je sais ce que tu penses.

— Vraiment ?

S'il connaissait la teneur de ses pensées, il rougirait.

Mais quand elle croisa son regard, elle comprit avec un certain trouble qu'il savait effectivement ce qu'elle pensait. Ce fut elle qui rougit et se détourna.

— Je m'inquiète pour toi, continua-t-il avec douceur. Crois-tu que j'ignore ce que tu étais venue faire ici ce soir ? Tu cherches l'assassin de Max et si tu étais arrivée un peu plus tôt, tu serais sans doute tombée sur lui.

— Je suis assez grande pour veiller sur moi, répliqua-t-elle, levant de nouveau le menton, d'un air farouche.

Il sourit.

— Dans des circonstances normales, je n'en doute pas. Mais Max est mort, ajouta-t-il, redevenant sérieux. Et quelqu'un a mis son appartement et son bureau à sac avec une rage qui me terrifie. Tu es sans doute en danger.

En danger ? Le simple fait d'être près de J.D. Garrison la mettait en danger, songea-t-elle.

— Je dois y aller maintenant, déclara-t-elle.

Elle ne pouvait supporter l'idée de rester dans la même pièce que J.D. alors qu'elle mourait d'envie de le toucher, de se blottir contre lui.

— J'ai promis à Pete...

Le mensonge ne put franchir ses lèvres. De qui se moquait-elle ? Elle ne savait même pas où se trouvait Pete.

Une ombre passa sur le visage de J.D.

— Pete et toi êtes très proches, non ?

— Comme les doigts de la main.

Le voyant froncer les sourcils, elle ajouta avec perfidie :

— Tu as toi-même beaucoup d'amies à ce que j'ai entendu dire. Tu étais d'ailleurs fiancé à une starlette d'Hollywood, si ma mémoire est bonne ?

Six mois à peine après avoir quitté le Montana. Cela n'a pas traîné, n'est-ce pas, Garrison ?

Il rit, d'un rire plein de gaieté qui lui rappela le J.D. d'autrefois.

— Je te retrouve enfin ! Tu m'appelais toujours Garrison quand tu étais furieuse contre moi. Cela me manquait presque.

— Je n'en doute pas un instant, rétorqua-t-elle en se dirigeant vers la porte.

Comme elle passait devant lui, il l'attrapa par le bras et planta les yeux dans les siens.

— Où vas-tu ?

— Pardon ? répliqua-t-elle tout en essayant de se libérer de son emprise.

— Regarde autour de toi, Denny. A ton avis, que cherchait le cambrioleur ?

— Comment le saurais-je ?

Si elle l'avait su, elle ne serait pas là à en discuter avec lui.

— Alors laisse-moi te poser une autre question : crois-tu qu'il ait trouvé ce qu'il cherchait ?

— Non, répondit-elle sans trop comprendre pourquoi elle en était persuadée.

— Alors, à sa place, où irais-tu fouiller, à présent ?

Bonne question. Qu'elle aurait pu se poser plus tôt. Mais revoir J.D. lui faisait perdre ses esprits.

Elle pâlit.

— Eh oui, poursuivit-il. Il va aller tout droit au chalet du lac parce qu'il se dit que, logiquement, le dossier qu'il cherche y a été mis à l'abri. Quand tu rentreras chez toi, tu as donc toutes les chances de tomber sur notre visiteur. A moins que tu aies prévu de ne pas dormir chez toi, ce soir ? ajouta-t-il en levant un sourcil interrogateur.

— Non, j'avais prévu de passer la nuit chez moi. Et seule, répliqua-t-elle.

Un petit sourire joua sur les lèvres de J.D.

— Je croyais que tu avais promis à Pete de...

Mon Dieu, comment allait-elle s'en sortir ?

— Je lui ai promis de... l'appeler en rentrant.

Il fit mine d'être content de l'apprendre.

— Eh bien, change ton programme et passe la nuit à l'hôtel. Je vais te réserver une chambre. Tu pourras téléphoner à Pete de là-bas.

Elle le regarda comme s'il perdait l'esprit.

— Et je laisserais mon chalet aux mains d'un cambrioleur ? Il n'en est pas question.

Personne ne la chasserait de chez elle, décida-t-elle. Et personne ne dirigerait sa vie, surtout pas J.D. Garrison.

Il poussa un long soupir.

— Alors je t'escorte jusque chez toi.

Comme elle commençait à protester, il la força au silence.

— Si je vois que tout va bien, je ne resterai pas.

Elle devina que cette concession lui était difficile. Malheureusement, J.D. avait raison. Il était probable que le cambrioleur s'attaquerait ensuite au chalet.

— Très bien, dit-elle en sortant de l'appartement.

— Je suis soulagé de constater que tu es moins têtue qu'autrefois.

Elle le fusilla du regard.

— Ne pousse pas le bouchon trop loin, Garrison.

Il éclata d'un rire sonore et lui montra le pick-up vert garé en bas de la rue.

— O.K., je te suis.

Denver s'installa au volant de sa Jeep et prit la direction du lac. Dans son rétroviseur, elle voyait les phares du pick-up derrière elle. J.D. était donc revenu. Comme dans ses rêves. N'était-ce pas stupéfiant ? Elle avait à la fois envie de rire et de pleurer.

* * *

Tout en suivant Denny, J.D. tentait de se persuader que le trouble profond dont il était la proie n'avait rien à voir avec elle. Mais il ne pouvait ignorer sa réaction en se retrouvant nez à nez avec la jeune femme. Ni celle qu'elle avait eue en le reconnaissant, songea-t-il avec une grimace. Denny n'était plus l'adolescente d'autrefois, folle amoureuse de lui. Elle n'éprouvait manifestement plus rien de la passion dont elle brûlait alors pour lui.

Il se moqua de lui-même. Il avait espéré que Denny retomberait facilement sous son charme. Mais il se rendait compte qu'il avait pris ses désirs pour la réalité.

Tenir Denny à distance de Pete serait encore plus difficile qu'il ne l'avait pensé, vu les sentiments qu'elle éprouvait pour Pete. Et ceux qu'elle avait pour lui. S'efforçant d'oublier sa déception, il s'obligea à réfléchir aux problèmes plus immédiats. L'état de l'appartement et du bureau de Max l'avait convaincu que Denver était en danger. Mais ce n'était pas Pete qui l'inquiétait. Il le croyait incapable de mettre à sac une maison comme ça — et encore plus d'assassiner quelqu'un.

Comme ils approchaient du lac, J.D. comprit que la seule façon de protéger Denny était que le tueur de Max soit démasqué. Et vite.

* * *

Le chalet de Denny était éclairé.

Apparemment, le cambrioleur était déjà passé, se dit J.D. en suivant Denny sur le sentier enneigé.

S'y trouvait-il encore ?

Quand Denver ralentit, il devina qu'elle se posait la même question. Mais lorsque ses phares éclairèrent un véhicule garé devant chez elle, J.D. reconnut le pick-up de Pete.

— Il ne manquait plus que ça, grommela-t-il.

Denny sortit de sa Jeep pour venir à sa rencontre. Il baissa sa vitre.

— Pete est là, dit-elle. Tu n'as donc plus aucune raison de rester. Je suis en sécurité.

— Si cela ne t'ennuie pas, je préfère m'en assurer.

— Et c'est moi qui suis soi-disant obstinée, persifla-t-elle.

La lune jouait à cache-cache dans les nuages, drapant le lac d'une étrange lumière métallisée. J.D. inspira l'air glacé de la nuit. Il reconnut l'odeur des pins, de l'eau et... de fumée.

— Apparemment, Pete a allumé un feu. Il est chez toi comme chez lui, ajouta-t-il.

Elle fronça les sourcils. Visiblement, pensa-t-il, elle ne s'attendait pas à trouver Pete au chalet.

Au moment où ils entrèrent, des fragrances de menthe poivrée chatouillèrent les narines de J.D. Denny en parut, elle aussi, étonnée. Elle referma la porte. Dans le salon, d'immenses baies vitrées donnaient sur le lac. À gauche se trouvaient la cuisine, une salle de bains, un petit bureau et une lingerie. Max avait transformé cette dernière en chambre noire avant

d'offrir le chalet à Denny, lui avait dit Maggie. A l'étage, il y avait deux chambres et une autre salle de bains.

J.D. fut heureux de voir que l'endroit n'avait pas changé. Et surtout de constater que le chalet n'avait pas été mis à sac. En fait, tout semblait normal. A l'exception peut-être de la paire de bottes devant la porte d'entrée.

J.D. ne savait pas très bien à quoi s'attendre mais pas à Pete sortant de la cuisine en chaussettes, une théière à la main.

— Surprise ! cria-t-il avant de s'interrompre à la vue de J.D.

— Surprise, répéta J.D.

Pete n'avait pas changé. Il avait encore ce visage de jeune premier que J.D. lui envoyait depuis toujours. Il n'avait vraiment rien d'un assassin, avec son tablier ceint autour de sa taille et sa théière. Se sentant stupide de l'avoir soupçonné, J.D. tendit la main à son ancien meilleur ami.

— Comment vas-tu ?

Pete ne bougea pas. Une expression que J.D. fut incapable de décrypter passa sur ses traits. Il la dissimula très vite derrière un sourire.

— J.D. Garrison ! Dis-moi, cela fait un bail !

Du coin de l'œil, J.D. vit Denver froncer les sourcils.

— J'aurais sans doute dû préparer plus de thé, lui lança Pete.

Il y avait déjà deux tasses posées sur la table basse devant la cheminée. Et une rose rouge.

Comme c'est touchant !, songea J.D.

— Oui, je serai ravi de parler du bon vieux temps autour d'un thé, dit-il.

Pete ne parut pas emballé par sa proposition.

— Pas ce soir, intervint Denver. Comme tu vois, je suis entre de bonnes mains, J.D., ajouta-t-elle à mi-voix.

— Oui, tu as raison, répondit J.D., incapable de trouver un bon prétexte pour rester.

Lui révéler que Maggie soupçonnait Pete d'être un tueur ne semblait pas une bonne idée, dans l'immédiat. Et même si Pete était Jack l'Eventreur, il ne s'attaquerait pas à Denver alors que J.D. savait qu'il était là.

— Si tu n'as plus besoin de moi...

— Un baby-sitter me paraît amplement suffisant pour veiller sur moi, lâcha-t-elle en l'entraînant vers la sortie.

Mais il renâclait encore à la laisser seule avec Pete. Et ce n'était pas à cause des soupçons que nourrissait Maggie. Tandis qu'elle refermait la porte, il s'efforça de ne pas l'imaginer avec Pete devant le feu, de ne pas penser à la rose rouge sur la table basse.

Il resta un moment dans le noir, un peu perdu. Monter la garde devant la maison lui paraissait aussi ridicule que pathétique. Denny avait raison. Elle n'avait pas besoin de lui. Il regagna son pick-up et tenta de se souvenir de quelque chose d'important qu'il avait voulu faire un peu plus tôt dans le bureau de Max. Mais l'image de Pete et de Denver dans le salon le hantait. Etait-il jaloux ?

Tout en s'installant au volant, il secoua la tête. Jaloux, lui ? Sûrement pas !

Mais il ne pouvait sortir l'image de Denny de son esprit. Et encore moins celle de Pete en chaussette s'apprêtant à partager une théière en amoureux.

Il se rappela brutalement ce qui avait attiré son attention chez Max : une sorte de portefeuille coincé derrière un des vieux radiateurs de l'appartement. Il était en train de l'en extraire quand il avait entendu du bruit et cru que le cambrioleur revenait. Puis les événements s'étaient enchaînés. Il avait reçu une lampe sur la tête avant de s'écrouler dans la baignoire. Et lorsqu'il avait vu Denver... il avait oublié le reste.

Il se dirigea vers West Yellowstone et le bureau de Max, se promettant de revenir ensuite au chalet pour s'assurer que tout allait bien pour Denver. Mais tandis qu'il roulait, un air lancinant lui revint en tête. Avec un juron, il reconnut la chanson *Tea for Two*.

* * *

Quand Denver revint dans le salon, Pete posait la théière sur la table basse avec un air un peu coupable.

— Alors J.D. est donc finalement revenu ? demanda-t-il. Il t'a dit combien de temps il comptait rester ?

Denver était épuisée. Elle n'avait qu'une envie : se mettre au lit et dormir.

Mais Pete poursuivait :

— Je sais que tu as envie d'être tranquille. Je ne vais pas m'attarder. J'ai juste préparé du thé.

— Du thé ?

Pete s'assit sur le canapé et se mit en devoir de remplir les tasses. Tout en retirant son manteau et en le rangeant dans le placard, Denver réprima un sourire. La théière semblait minuscule et fragile dans les mains de Pete. Elle était prête à parier que c'était la première fois de sa vie qu'il préparait du thé.

— J'ai mélangé le thé épicé avec un autre qui m'a semblé bon, dit-il, confirmant ses soupçons.

D'où les fragrances de menthe poivrée, se dit-elle.

— Sans sucre pour moi, s'il te plaît, dit Denver, avec l'étrange sentiment de se trouver tout à coup en visite.

J.D. avait raison. Pete faisait comme chez lui. Elle remarqua que la porte de la lingerie était entrebâillée. Pourtant, elle l'avait fermée avant de quitter la maison. Qu'avait fait Pete avant son arrivée ? Avait-il fouillé le chalet de fond en comble pour s'assurer que le meurtrier de Max n'y était pas ? Elle aurait peut-être trouvé ça drôle si Pete n'était pas si déterminé à la tenir à l'écart de l'enquête.

— J'ai peur d'avoir sucré les deux tasses, dit-il en lui en tendant une. J'espère que cela n'a pas d'importance pour toi.

Elle n'eut pas le cœur de lui dire le contraire alors qu'il s'était donné tant de mal.

— Je t'ai cherché à la réunion d'adieu mais tu étais déjà parti, dit-elle en s'installant en face de lui.

Il sourit d'un air embarrassé.

— Je voulais venir ici et te faire la surprise. Je savais où Max cachait sa clé. Donc j'ai pu entrer sans problème.

Il était venu alors qu'elle lui avait bien précisé qu'elle avait envie de passer une soirée tranquille, seule chez elle, songea-t-elle, en proie à un léger ressentiment tout en remuant son thé à l'aide de sa petite cuillère. Elle n'avait aucune envie de le boire.

— Le thé te convient-il ? demanda Pete, légèrement tendu.

En vérité, elle n'y avait pas encore goûté.

— Très bon, merci, dit-elle en avalant une gorgée.

Le breuvage brûlant lui fit un peu oublier les épreuves de ces derniers jours. Max était mort. Elle devait apprendre à l'accepter. Si seulement elle parvenait à oublier le souvenir de l'appartement de Max mis à sac. Puis celui de J.D. ensuite. De J.D. lui souriant.

Comprenant que Pete attendait qu'elle boive son thé pour partir, elle prit une autre gorgée. Brisée de fatigue, elle mourait d'envie d'aller se coucher, d'en finir avec cette journée.

— Si je comprends bien, J.D. t'a suivie jusqu'au chalet ? demanda Pete.

En le voyant serrer les mâchoires, elle se souvint de l'animosité qu'elle avait sentie entre eux quand ils s'étaient retrouvés.

— Il est comme toi. Il s'inquiète pour moi.

— Vraiment ?

Le téléphone retentit. Pete proposa d'aller répondre mais, trop contente d'avoir une excuse pour ne pas finir ce thé infect, Denver posa sa tasse sur la table basse et se leva.

Taylor était au bout du fil.

— Denver ?

Elle sourit. Il semblait toujours gêné et intimidé.

— Je repensais à la façon dont Cal vous avait ennuyée dans la soirée et j'étais soucieux. Tout va bien pour vous, maintenant, n'est-ce pas ?

Encore un autre homme à s'inquiéter pour elle. Ils ne pouvaient pas la laisser se reposer ?

— Tout va bien, merci, soupira Denver.

Par de nombreux côtés, Taylor lui rappelait Max.

— J'ai reconduit Cal chez lui, reprit-il. Mais je voulais être certain qu'il ne tenterait pas de vous rejoindre au chalet. Pas de problème ?

Denver songea au bureau saccagé de Max. Et à J.D. Mais elle préféra ne pas y faire allusion devant Pete.

— Aucun problème. Pete est avec moi.

— Parfait. Mais si vous avez besoin de quoi que ce soit...

— Je sais et je vous remercie de votre sollicitude.

Le téléphone à la main, elle retourna près de la table basse. Pete était reparti dans la cuisine pour laver la théière. Denver avait terriblement envie de monter se coucher mais il aurait été grossier de sa part de ne pas boire le thé qu'il avait préparé pour elle.

Elle s'empara de la tasse et la vida d'un trait. Quand elle la reposa, elle se rendit compte qu'elle s'était trompée et avait fini celle de Pete au lieu de la sienne. A la hâte, elle intervertit les deux. Lorsque Pete revint dans le salon, elle se dépêcha de lui tendre la tasse pleine.

— Qui appelait ? demanda-t-il.

— Taylor.

Pete sembla ennuyé.

— Que voulait-il ?

— Seulement s'assurer que j'allais bien.

Il fronça les sourcils.

— Apparemment, beaucoup d'hommes se soucient de ton bien-être.

Elle ne releva pas.

— Je crois que je vais monter me coucher, à présent, dit-elle en bâillant.

Pete regarda la tasse vide sur la table basse et sourit.

— Message reçu cinq sur cinq.

Il but son thé. A sa grimace, elle devina qu'il ne l'appréciait pas plus qu'elle.

— Je vais remettre une bûche ou deux dans le feu et m'assurer que les portes et fenêtres sont bien fermées avant de filer, dit-il.

Denver se dirigea vers l'escalier en colimaçon.

— Bonsoir, maman poule.

Pete parut triste de la voir s'en aller.

— Bonne nuit, Denver. Dors bien.

* * *

J.D. se gara devant les bureaux de Max. Il faisait nuit noire. Denver avait refermé la porte à clé mais grâce au cambrioleur, il n'eut qu'à donner un coup d'épaule pour l'ouvrir. Il grimpa les marches quatre à quatre pour rejoindre l'appartement de Max. Le souvenir de Denver au milieu du désordre le fit sourire. N'avait-il pas toujours su qu'elle deviendrait une femme belle et volontaire ? En tout cas, elle savait cogner, se dit-il en effleurant sa bosse.

Il se dirigea vers le vieux radiateur. Il y avait bien quelque chose derrière. Il y glissa la main pour tenter de l'extirper.

Comme il l'avait supposé, il s'agissait d'un portefeuille.

Quand il l'ouvrit, il resta un instant pétrifié à la vue de la photo de Max sur son permis de conduire. Comment ce portefeuille avait-il atterri là ? J.D. secoua la tête, se souvenant que Max pouvait se montrer très distrait.

Il vida son contenu sur le bureau. Il n'y trouva pas grand-chose : quelques tickets de caisse, des cartes de visite, un portrait récent de Denny, une photo jaunie d'elle avec ses parents, quarante dollars en liquide et une carte bleue.

J.D. considéra un moment le visage de Denny avant de regarder la photo où elle était avec ses parents. Elle avait dans les deux ans quand le cliché avait été pris. Son père, Timothy McCallahan, était en uniforme et tous trois avaient été immortalisés devant le commissariat de Billings. Timothy ressemblait beaucoup à Max, en plus jeune. La frimousse de Denny le fit sourire. Sa mère était son portrait craché avec les mêmes taches de rousseur, les mêmes cheveux auburn et les mêmes yeux bleus.

J.D. regarda cette petite famille heureuse, incapable d'accepter que quelqu'un ait pu tirer sur eux. Par miracle, la fillette avait échappé au massacre. Il voulait croire qu'elle aurait la même chance, cette fois-ci.

Il lui fallut un moment pour mesurer ce que signifiait la découverte de ce portefeuille. Maggie accusait Pete parce qu'elle supposait que Max était en possession de son portefeuille le jour où il avait été tué.

Mais si le portefeuille se trouvait déjà derrière le radiateur le jour du meurtre, alors Pete n'avait pas trouvé cette photo sur la scène du crime. Mais le fait que Pete ait eu ce cliché entre les mains rendait J.D. soupçonneux. Comment Pete avait-il eu cette photo ? Pourquoi l'avait-il prise ?

J.D. espérait que les tickets, les cartes de visite et les bouts de papier griffonnés le mettraient sur une piste, lui donneraient des indications sur l'assassin de Max. Il glissa le portefeuille dans sa poche. Denver pourrait peut-être l'éclairer.

En quittant l'appartement, il éteignit les lumières et referma la porte. Comme il sortait de la maison, il sentit un frisson lui parcourir l'échine.

Denver.

Un mauvais pressentiment s'empara de lui. Il devait aller la retrouver. Elle avait besoin de lui. Au moment où il traversait la rue, un mouvement dans l'obscurité attira son attention. Il se retourna mais trop tard. Surpris par un coup violent sur le crâne, il sombra dans l'inconscience.

5

Quand J.D. recouvra ses esprits, il avait froid et se sentait désorienté. Il promena les yeux autour de lui, étonné de se retrouver devant l'immeuble de Max. Et encore plus étonné d'être en vie. Il avait mal à la tête et ne se souvenait plus de rien. Sauf de Denny. Il se remémorait la lumière jouant dans ses cheveux, sa voix mélodieuse et... le coup qu'elle lui avait donné. Tout lui revenait.

Se frottant le crâne, il s'efforça de se lever. Mais une vague de nausée lui souleva l'estomac, l'obligeant à se rallonger. Où se trouvait Denny, à présent ? Etait-elle en danger ?

Comme il se remettait sur pied, des épisodes de la soirée lui revinrent à la mémoire. Il se rappelait avoir laissé Denver au chalet avec Pete, puis être passé chez Max, récupérer le portefeuille... Inquiet tout à coup, il enfonça les mains dans les poches de son manteau. Le portefeuille de Max avait disparu ! Il frissonna et jeta un œil inquiet autour de lui.

Mis à part son pick-up, garé un peu plus loin, la rue était déserte. Rien d'étonnant : il était presque 4 heures du matin. En tout cas, une chose était certaine. Enquêter sur le meurtre de Max se révélait plus dangereux qu'il ne l'avait pensé. Il devait d'autant plus protéger Denny. Etait-elle vraiment en sécurité ? Il devait en avoir le cœur net. Tout en se dirigeant vers le chalet, il cherchait un prétexte pour réveiller Denny et Pete à cette heure indue. Il avait beau se creuser la tête, il n'en trouvait pas. Il allait se ridiculiser comme jamais. Mais il ne pouvait pas faire autrement.

* * *

Denver rêvait. Elle venait d'entrer en sautillant dans la banque, devant ses parents. Elle chantonnait. Mais à la vue des gens allongés par terre, les paroles s'évanouirent et elle se pétrifia. Ce silence qui régnait dans l'agence... Ce policier qui gisait sur le sol... Quelque chose n'allait pas. Soudain, son père la prit par les épaules et l'écarta. Elle tomba, se retrouva sous le bureau du réceptionniste. Elle entendit sa mère hurler. Puis la pièce explosa.

La sonnerie du téléphone retentit dans la banque.

« Ne réponds pas », lui ordonna son père. Il était en uniforme et lui souriait. « Ne réponds pas, sauf si tu veux connaître la vérité. » Denver se redressa dans son lit. Elle était en nage. Pendant un moment, elle se demanda où elle se trouvait. Son rêve, la banque, le braquage... étaient encore présents. Puis elle recouvra peu à peu ses esprits. Le téléphone sonnait toujours, elle décrocha.

— Allô ?

Un silence sombre comme la nuit lui répondit. Elle se souvenait encore de son rêve. Il semblait si vivant, si vrai.

Elle frissonna.

— Allô ? Il y a quelqu'un ?

— Denver McCallahan ? chuchota une voix.

Son cauchemar l'avait plongée dans un malaise sinistre. Elle s'efforça de se ressaisir.

— Oui ?

— J'ai des informations à vous communiquer sur votre oncle.

— Qui est à l'appareil ?

La voix lui semblait familière. Elle se redressa, se frottant le visage.

— Vous savez quelque chose sur le meurtre de Max ? Dans ce cas, pourquoi n'en avez-vous pas parlé à l'adjoint du shérif Cline ? demanda-t-elle, persuadée qu'il s'agissait d'un mauvais plaisantin.

— Je vous expliquerai. Retrouvez-moi à la tour de guet de Horse Butte. Mais dépêchez-vous.

Elle était tout à fait réveillée à présent.

— Vous n'espérez pas que je me rende à une vieille tour abandonnée en pleine nuit ?

Elle avait déjà entendu cette voix, mais où ? Son interlocuteur semblait terrifié.

— Ecoutez, s'il découvre que je vous ai appelée, je suis mort. La tour de guet. Horse Butte. Dépêchez-vous. Je n'attendrai pas.

— Je vous en prie, dites-moi seulement...

Mais la voix avait déjà raccroché.

Denver regarda le récepteur qu'elle tenait à la main, puis le réveil posé sur sa table de chevet. 4 h 05. Elle raccrocha et s'habilla à la hâte de vêtements chauds. La peur qu'elle avait perçue dans les intonations de son interlocuteur l'avait convaincue qu'il savait qui avait assassiné Max. Cet espoir chassait tout le reste. S'il avait vraiment quelque chose à lui apprendre...

Elle ouvrit la porte de sa chambre mais comme elle descendait l'escalier, son cœur cessa brutalement de battre. Il y avait quelqu'un en bas. Elle s'immobilisa et tendit l'oreille, tentant d'identifier les bruits qui montaient du salon. Avec précaution, elle poursuivit sa descente et s'arrêta, les yeux écarquillés de surprise.

Le feu flambait dans la cheminée, répandant une douce chaleur dans la pièce. Profondément endormi sur le canapé, Pete Williams ronflait comme un sonneur.

Denver s'approcha de lui et le secoua gentiment. Il ne bougeait pas. Elle recommença, un peu plus fort. Il grogna et se remit à ronfler. Bon, elle avait essayé, se dit-elle en le recouvrant d'un plaid. De toute façon, il l'aurait empêchée de se rendre à ce mystérieux rendez-vous.

A la hâte, elle écrivit un mot : « Je vais à la tour de guet de Horse Butte » qu'elle laissa près de la tasse. Tenter de la protéger l'avait sans doute épuisé, se dit-elle en refermant la porte de la maison. Mais comme elle s'approchait de sa Jeep, un bras la saisit dans le noir. Avant qu'elle ne se mette à hurler, la voix de J.D. résonna dans la nuit.

— Du calme, ce n'est que moi.

— Que fais-tu ici ? s'écria Denver. Essayais-tu encore de me faire peur ? Je pensais que tu étais parti.

— Je suis revenu, répliqua-t-il avec un haussement d'épaules. J'avais le sentiment que tu avais besoin de moi.

Elle en fut touchée. A vrai dire, elle était même contente qu'il soit là. Mais elle ne voulait pas le reconnaître.

— Eh bien, tu t'es trompé, rétorqua-t-elle. Comme tu peux le constater, je vais très bien.

— Te voir partir seule à 4 heures du matin me prouve au contraire qu'il y a un problème, Denny. Que se passe-t-il ? Et où est Pete ? Son pick-up est là.

— Je n'ai pas le temps de discuter...

A l'intérieur du chalet, le téléphone se mit à sonner. Denver voulut s'élancer pour aller répondre au cas où son mystérieux correspondant aurait changé d'avis. Mais, à la troisième sonnerie, le silence retomba. Peut-être avait-il simplement voulu s'assurer qu'elle était bien partie.

Quand elle se retourna, J.D. était déjà dans la Jeep. Il lui sourit. Ah, ce sourire, cela faisait si longtemps qu'elle ne l'avait pas vu. Elle n'eut pas le cœur de lui demander de descendre. Et puis il était tard ; ce rendez-vous était un peu dangereux. Elle pourrait avoir besoin de lui à la tour de guet. Et ce serait de toute façon plus agréable d'y aller avec lui.

Elle s'installa au volant de la Jeep et tourna la clé de contact. Mais d'où avait bien pu appeler l'inconnu ? se demanda-t-elle en appuyant sur l'accélérateur. Il n'y avait pas de cabine près de la vieille tour. Il l'aurait appelée de chez lui ?

Denver haussa les épaules et passa les vitesses à vive allure. J.D. attacha sa ceinture.

— Peux-tu m'expliquer où nous allons si vite ?

— A la tour de guet.

— Vraiment ? répliqua-t-il, interloqué.

Elle comprit aussitôt la raison de son étonnement. Neuf ans plus tôt, c'est dans cette vieille tour qu'elle avait fait l'erreur de l'embrasser, le jour où il lui avait annoncé qu'il partait. Bêtement, elle avait cru le faire changer d'avis d'un simple baiser.

— Oui, mais je te promets que ce qui se passera là-bas n'aura rien à voir avec ce qui s'y est passé la dernière fois.

A sa grande surprise, il éclata de rire.

— Dommage.

Un peu embarrassée, elle resta silencieuse. Elle devinait qu'il l'observait. Mais quand, un instant plus tard, elle osa lui jeter un coup d'œil de biais, elle crut lire un certain regret dans ses yeux. Était-ce possible ? se demanda-t-elle. Non, bien sûr. Et ce n'était pas parce qu'elle manquait de sommeil qu'elle devait rêver debout et prendre ses désirs pour la réalité. Elle sourit à l'intérieur d'elle-même et se concentra de nouveau sur la route.

— Tu ferais mieux de m'expliquer ce qui se passe, dit J.D.

Sans répondre, elle négocia un virage avec l'aisance de quelqu'un qui pratiquait ces routes depuis des années.

— Allons, Denny. Je suis sûr que tu as une bonne raison d'essayer de nous tuer. Mais je me sentirais mieux si je la connaissais avant l'accident.

Elle sourit.

— C'est toi qui as insisté pour venir avec moi.

— C'est vrai.

Elle regarda dans son rétroviseur. Il n'y avait pas de voiture derrière elle.

— J'ai reçu un coup de fil, il y a un quart d'heure. D'un homme, apparemment. Il prétendait savoir quelque chose au sujet du meurtre de Max. Il m'a demandé de le retrouver à la tour de guet.

J.D. poussa un soupir.

— Es-tu complètement folle ?

Folle ? Oui, un jour, elle avait été complètement folle. Folle amoureuse. Puis folle de douleur quand elle avait compris que J.D. était parti, qu'il l'avait quittée, que c'était fini. Alors rencontrer un éventuel assassin n'était rien, comparé à cela. Ou pas grand-chose.

— Je sais que pour toi, c'est sans doute stupide.

Il éclata de rire.

— Pas stupide. Suicidaire. Tu ne vois pas que c'est un piège ?

Denver se mordit la lèvre. Pourquoi cette éventualité lui semblait-elle maintenant si évidente ? Un frisson lui parcourut l'échine et la peur réapparut. Elle balaya du regard le paysage autour d'elle. La lune était cachée derrière les nuages, et l'obscurité était complète. Le paysage sous la neige accentuait l'impression de froid et de solitude.

— Si tu avais envie de tuer quelqu'un, tu ne lui donnerais pas rendez-vous dans une vieille tour abandonnée en pleine nuit ? reprit J.D.

— Non.

Le pare-brise était couvert de buée. Il fallait aérer. Mais comme elle descendait sa vitre, elle entendit un bruit de moteur.

— Qu'y a-t-il ? demanda J.D. en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Je crois qu'on est suivis.

— Pas étonnant.

Sans ralentir, Denver se pencha pour prendre quelque chose sous son siège.

— Que fabriques-tu ? lui demanda J.D.

— Tu n’aurais pas d’arme sur toi, par hasard ?

— Je suis chanteur, Denny, pas cow-boy.

Elle chercha à tâtons le cric et s’en empara. Il pourrait se révéler utile. Elle le tendit à J.D. qui poussa un gémissement.

— Y a-t-il un moyen de t’empêcher d’aller au bout de ce délire ? demanda-t-il tandis qu’ils approchaient de la tour.

— Je ne le pense pas.

Denver considéra la route enneigée qui serpentait dans la montagne et accéléra. A la lumière des phares, plusieurs empreintes de pneus étaient visibles. Il était difficile d’en déduire quel véhicule avait emprunté en dernier cette voie et quand. Son correspondant anonyme n’aurait pas pu lui donner rendez-vous dans un endroit plus isolé.

Elle consulta sa montre. 4 h 20. Pourvu qu’elle n’arrive pas trop tard.

Un frisson glacé la parcourut. J.D. avait raison. C’était de la folie d’aller à ce rendez-vous. Elle baissa sa vitre pour écouter. Rien. Si quelqu’un les avait suivis, il avait disparu.

Au loin, le vent soulevait la neige qui tapissait le lac gelé. Sous le clair de lune, les rives étaient désertes.

Denver frissonna.

— Tu crois connaître le type qui t’a appelée ? demanda J.D.

Elle hocha la tête.

— Le tueur de Max n’est sans doute pas un inconnu non plus.

J.D. la dévisagea avec surprise.

— Tu crois ça ?

— Max a été poignardé. Cline pense qu’il ne se méfiait pas de l’auto-stoppeur et que c’est ce qui l’a perdu.

— Mais tu ne partages pas cet avis, reprit J.D.

— Non, je suis persuadée que Max connaissait le type qui l’a tué et lui faisait confiance.

Un instant, leurs yeux se croisèrent. Il lui parut encore plus séduisant que dans ses souvenirs.

— Et tu crains de connaître aussi cette personne et de lui faire autant confiance ? continua J.D.

Denver hocha la tête et ralentit.

— Je me demande si venir ici est une bonne idée.

J.D. se mit à rire.

— Je rêve ! Tu aurais pu te poser la question un peu plus tôt ! Qu'est-ce qui t'a pris d'accepter de venir ici au milieu de la nuit ? Seule, en plus ! En tout cas, il est trop tard pour appeler Cline. Et trop tard aussi pour faire demi-tour.

Vu l'étroitesse de la route, toute manœuvre était en effet impossible. Ils devaient forcément aller jusqu'au sommet.

— Et une fois là-haut, tu ne voudras pas t'en aller, insista J.D. Parce que tu crois vraiment que ton correspondant sait quelque chose, n'est-ce pas ?

Elle lui jeta un regard de biais.

— Tu me connais mieux que je ne l'imaginais.

— Oui et ce ne sera pas la première fois que nous faisons n'importe quoi tous les deux dans cette tour.

Elle lui sourit.

— En cas de problème, nous avons le cric, non ?

* * *

J.D. déglutit. Il avait fait beaucoup de folies au cours de sa vie mais aucune ne se comparait à celle-ci. Plus Denny s'approchait du haut de la montagne, plus il sentait son cœur se serrer. Et il devinait que derrière son calme apparent, elle était aussi terrifiée que lui. Ils s'apprêtaient à tomber dans un piège. C'était certain.

Pete jouait-il un rôle dans cette histoire ?

— Où m'as-tu dit que se trouvait Pete ?

— Sur mon canapé. Il dormait profondément.

Même s'il était ravi de l'apprendre, J.D. se demanda pourquoi Denver n'avait pas réveillé Pete en partant. Peut-être n'étaient-ils pas si proches que ça, après tout. C'était la seule explication possible, non ?

Il scruta Horse Butte. Et si quelqu'un qui connaissait réellement l'assassin de Max les y attendait ? Discrètement, il se tourna vers Denny. Ses beaux cheveux tombaient doucement sur ses épaules comme un voile. Il s'imagina en train d'y passer les mains.

Si Max n'était pas mort, songea-t-il, il ne serait jamais revenu à West Yellowstone et il n'aurait peut-être jamais revu Denny. Mais, de la même façon, s'ils démasquaient rapidement le tueur, il n'aurait plus aucune raison de rester à West, près de cette femme si attirante. Il devrait repartir sur les routes, faire son métier de chanteur solitaire. Cette vision lui fut soudain

extrêmement douloureuse. Il ferma les yeux, pour penser à autre chose. En vain... Les images du passé revenaient à la surface. Il revoyait Denny près du lac, l'été, la beauté de ses traits et les rayons du soleil caressant sa peau bronzée. C'était un tableau magnifique. Il soupira doucement et rouvrit les paupières. Denver le dévisageait fixement.

— Tu n'as pas l'air bien. Je conduis si mal que ça ? demanda-t-elle en donnant un coup de volant pour éviter une pierre en travers de la route.

J.D. n'eut pas le temps de répondre. La Jeep dérapa sur le sol gelé, tout près du vide.

— Denny, cria J.D.

Il lui prit le bras au moment où elle pensait qu'ils allaient tomber dans l'abîme.

— Tu veux conduire ? demanda-t-elle, le souffle court.

— Je n'osais pas te le demander.

Denver stoppa le véhicule quelques mètres plus loin, à un embranchement. À gauche, se trouvait la tour ; à droite, un raccourci permettait de redescendre vers le lac.

— As-tu changé d'avis ? demanda J.D.

Elle secoua la tête et consulta sa montre. 4 h 30.

— J'espère qu'il n'est pas trop tard.

J.D. prit sa place au volant et jeta un regard inquiet à la tour qui se profilait devant eux. Il manœuvra pour se garer face à la montagne. De là, ils pourraient voir un véhicule arriver. Le vent soufflait par rafales ; il faisait nuit noire. Un silence gênant s'installa entre eux.

— Je suis désolé de ce qui s'est passé la dernière fois que nous sommes venus ici, murmura finalement J.D. d'une voix aussi embarrassée que neuf ans plus tôt.

— Ne t'en fais pas. Je n'étais qu'une gamine idiote. C'est du passé, tout ça. J'ai tourné la page.

Mais elle se souvenait parfaitement de la scène. J.D. lui annonçait qu'il s'en allait. Sur le moment, elle n'avait même pas compris ce qu'il lui disait parce qu'il lui caressait la joue. Son cœur battait très fort, elle avait envie de lui, de sa bouche, de ses bras. Et soudain, elle lui avait déclaré sa flamme. Elle lui avait juré qu'elle l'aimait et l'aimerait toujours. Puis, sur une impulsion, elle s'était hissée sur la pointe des pieds pour l'embrasser. Elle était folle de lui.

C'était il y a neuf ans et voilà qu'ils étaient de nouveau au pied de cette tour. Denver prit une profonde inspiration.

— J'ai toujours su que tu t'en irais un jour pour mener ta carrière. Mais j'imaginais bêtement que tu m'emmènerais avec toi.

— Je ne pouvais pas, Denny. Tu n'avais que seize ans. Max m'aurait tué. D'ailleurs, ajouta-t-il avec douceur, à l'époque, seule la musique m'importait. Et tu ne mesurais sans doute pas la portée de tes mots. Tu m'avais offert ton cœur...

— Inutile d'en reparler, l'interrompit-elle.

Elle s'était ridiculisée, elle n'avait pas envie qu'il lui rappelle qu'elle s'était jetée à son cou et qu'il l'avait repoussée.

— Qu'es-tu vraiment revenu faire ici ?

— J'aimerais bien le savoir, répondit-il en regardant la tour.

— Non, je voulais dire à West Yellowstone. Pourquoi es-tu revenu, J.D. ?

Elle se tourna vers lui. Elle avait cru qu'avec les années, tout serait différent. Mais ce n'était pas le cas. Elle n'était plus la gamine d'alors, mais elle était toujours amoureuse de lui. Maudit soit-il.

— Que fais-tu ici avec moi ? répéta-t-elle. Ne me dis pas que c'est parce que tu t'inquiètes pour moi.

J.D. sourit.

— Je suis ici parce que je ne peux pas te laisser courir seule après le meurtrier de Max.

Elle le regarda fixement.

— Cela signifie que tu as l'intention de m'aider ? Ou que tu vas tout faire pour m'en empêcher ?

— Si j'avais le choix, je préférerais te tenir à l'écart de cette histoire mais comme je sais que c'est impossible, je vais... t'aider.

Elle se reprocha aussitôt d'avoir été si soupçonneuse.

— Pourquoi veux-tu m'aider après toutes ces années ? reprit-elle.

— Disons que j'ai le sentiment que je le dois à Max.

Je le savais, se dit-elle. Il était là pour elle, en souvenir du passé et de ce qui les avait unis. Il lui faudrait donc protéger son cœur plus fort encore que neuf ans plus tôt. Il lui faudrait mettre de la distance.

— Pourquoi imagines-tu que j'ai besoin de ton aide ? lanca-t-elle.

Il se mit à rire. De ce rire merveilleux qu'elle connaissait si bien et qui la fit sourire malgré elle.

— Tu n'es vraiment pas comme les autres, Denny. La plupart des femmes seraient soulagées d'avoir de l'aide.

— Je ne suis sans doute pas la plupart des femmes.

Il planta les yeux dans les siens et soutint son regard.

— Non, en effet, Denny. Je commence à le comprendre.

Il prononçait son nom d'une façon intime et familière, comme autrefois. Emue, elle se tourna vers lui.

— Si tu parles sérieusement, alors c'est d'accord. Tu vas m'aider. Mais n'essaie pas de me raisonner, ni de me retenir, ni de me protéger de moi-même. N'y pense même pas, J.D.

Il sourit de nouveau.

— Tu es dure en affaires mais marché conclu, dit-il en lui tendant la main.

Elle la lui prit, un peu à contrecœur. C'était une main chaude et douce. Eprouverait-elle la même sensation dans ses bras, s'ils s'approchaient un peu plus l'un de l'autre ?

— Avec un peu de chance, toute cette histoire sera bientôt terminée, soupira-t-elle, tremblant encore d'avoir effleuré sa peau.

Si elle voulait que son cœur n'en sorte pas en miettes, elle devait l'espérer. Passer du temps avec J.D. Garrison s'avérait terriblement risqué.

* * *

J.D. ferma les yeux un instant. Il ne parvenait pas à croire qu'il venait d'accepter d'aider Denny à retrouver l'assassin de Max. Sans doute était-ce parce qu'il était fatigué et ému de leurs retrouvailles. Avait-il le choix, de toute façon ? C'était le seul moyen de rester près d'elle, sa seule chance de la protéger. Mais voulait-il seulement la sauver du danger qui guettait ? N'avait-il pas plutôt envie d'être avec elle, tout simplement ?

Certes, il souhaitait pour Denver que le tueur de Max soit vite rattrapé, mais il n'était pas mécontent de passer du temps avec elle, de découvrir ce qu'elle était devenue, après tout ce temps. Elle l'intriguait et l'attirait à la fois, comme aucune femme ne l'avait fait.

* * *

Dans la Jeep, le silence s'était installé. Devant eux, la tour se découpait sous le clair de lune, majestueuse. Il n'y avait pas un bruit alentour. Soudain, une lumière apparut et J.D. se redressa. C'étaient manifestement des phares, ceux d'un véhicule qui gravissait la montagne. Il se tourna vers Denny. Il aurait voulu la prendre dans ses bras mais au regard qu'elle lui lança, il comprit que ce serait une erreur. Elle ne lui faisait plus confiance, il le sentait.

— Même si ce rendez-vous ne donne rien, nous démasquerons l'assassin de Max, murmura-t-il. Ensemble.

Elle ne parut pas convaincue. Et il se demanda ce qu'il pourrait faire pour regagner sa confiance. Pour une raison qu'il ne parvenait pas à comprendre, il en avait envie plus que tout, plus que sa vie, plus que sa musique.

Tendu, il guetta les phares qui approchaient. Pouvait-il s'agir réellement de Pete ? Ce dernier était-il dangereux ? Bien sûr, il ne le croyait pas, mais, comme la voiture s'avavançait vers eux, il sut qu'il ferait n'importe quoi pour protéger Denny. Qui que soit le tueur.

C'est alors qu'un second véhicule surgit, émergeant à toute allure du raccourci. Il fonça vers le premier et se mit en travers. Tout se passa très vite. Le conducteur de la voiture tenta de l'éviter et braqua le volant de toutes ses forces. Mais il dérapa sur le bitume rendu glissant par la neige, quitta la route et bascula dans le vide.

— Mon Dieu ! s'écria J.D.

Il sauta à bas de la Jeep et se précipita près du bord tandis que le deuxième véhicule s'éloignait dans la nuit. Reportant son attention vers le fond du ravin, il aperçut la carcasse disloquée de la voiture.

Près de lui, Denver s'écroula au même moment en sanglotant.

6

L'aube se levait et les premiers rayons du soleil inondaient la tour de guet de Horse Butte. Denver resserra sur elle le plaid râpé que J.D. avait trouvé dans le coffre. Il le lui avait tendrement posé sur les épaules, s'était approché d'elle et l'avait enlacée d'un geste réconfortant. Elle se sentait rassurée par sa présence à ses côtés. Son esprit était si confus. Elle ne se souvenait même plus du moment où il l'avait laissée pour aller à la cabine téléphonique de Rainbow Point et appeler l'adjoint du shérif Cline, ni de celui où il était revenu l'attendre avec elle. Mais la vision de la voiture forcée de quitter la route ne cessait de la hanter, comme un cauchemar. Elle la revoyait dégringoler au fond du ravin.

— Cela semble incroyable, dit Cline en regardant le bas de la montagne. Après une chute pareille, il aurait dû mourir. Ce gamin a eu une chance insensée ! Même s'il n'échappera pas aux ennuis avec la justice.

— Que voulez-vous dire ? s'enquit Denver.

— Il a volé cette voiture. Et il n'a pas de permis de conduire.

— Il a volé cette voiture ? répéta-t-elle.

— Disons qu'il l'a prise sur le parking d'Elkhorn Café en oubliant de prévenir le cuisinier du restaurant qu'il la lui empruntait ! Mais revenons à nos moutons, ajouta-t-il en sortant un carnet de sa poche. Vous n'avez pas trouvé bizarre qu'un adolescent de quinze ans vous appelle au milieu de la nuit pour vous demander de le retrouver ici ?

— Nous nous sommes déjà expliqués là-dessus, intervint J.D.

Cline l'ignora.

— Et vous prétendez ne pas l'avoir identifié avant de l'avoir vu ?

— Sa voix me disait quelque chose, elle ne m'était pas inconnue, répondit Denver. Mais ce n'est que lorsque je l'ai découvert dans la voiture

accidentée...

Elle s'interrompit, se remémorant l'horreur de cette vision.

— Ce n'est qu'en reconnaissant Davey que j'ai compris que c'était lui qui m'avait appelée.

— Et plutôt que de me prévenir, vous avez préféré vous rendre ici toute seule, s'étonna Cline.

— Il m'avait dit qu'il n'attendrait pas. Je n'ai pensé à rien d'autre qu'y aller au plus vite. Vous n'auriez sans doute pas pu être là à temps, de toute façon.

Cline lui décocha un sourire froid.

— Vous auriez pu avoir la gentillesse de me laisser essayer.

Denver sautillait sur ses pieds, tentant de les réchauffer. A ses côtés, J.D. semblait de plus en plus pâle, comme si la scène dont il avait été témoin avait touché une corde sensible.

— Tout ce que je peux vous dire, insista-t-elle, est que quelqu'un a tenté d'assassiner Davey Matthews. L'autre voiture a surgi du raccourci et l'a forcé à quitter la route, le précipitant dans le vide.

— Pourquoi quelqu'un voudrait-il s'en prendre à un lycéen qui travaille le week-end comme plongeur à l'Elkhorn Café ? demanda Cline. A part le cuisinier à qui il a volé cette voiture, je ne vois pas bien qui pourrait avoir intérêt à le tuer.

Denver prit une profonde inspiration.

— Davey m'a dit au téléphone que si quelqu'un savait qu'il m'avait appelée, cette personne le tuerait.

— Et de qui s'agissait-il ?

Si seulement elle le savait ! Soudain, le froid lui parut plus glacial encore. Elle était fatiguée et n'avait aucune envie de discuter avec Cline du chauffard. A présent, Davey était dans le coma. Mais elle n'en savait pas plus que la veille, à l'enterrement de Max.

— Davey parlait de lui en disant « il », précisa-t-elle. En tout cas, il savait quelque chose et quelqu'un a tout fait pour l'empêcher de m'en parler.

Cline fronça les sourcils.

— Depuis combien de temps connaissez-vous Davey Matthews ?

Elle soupira.

— Je ne le connais pas vraiment. Il a vaguement travaillé pour mon oncle. Il rêvait de devenir détective privé et s'intéressait au groupe de

musiciens. Mais Max l'encourageait plutôt à poursuivre ses études.

Elle revit Davey tel qu'elle en avait gardé le souvenir. Un adolescent aux grands yeux bruns et aux longs cheveux. Elle se reprocha de ne lui avoir jamais prêté beaucoup d'attention. Et maintenant, elle n'oublierait jamais la vision de son corps meurtri, quand elle l'avait trouvé avec J.D. au fond du ravin.

— Je n'avais pas vu Davey depuis des mois, reprit-elle.

— Quel groupe de musiciens ? Le Montana Country Club ? s'enquit Cline.

Denver hocha la tête, avant qu'un bruit de moteur n'attire son attention. Une énorme dépanneuse avait fait son apparition sur la route et s'approchait du vide. Un frisson parcourut Denver. Mais elle ne pouvait s'empêcher de suivre les mouvements de la dépanneuse qui déroulait son filon et hissait la voiture accidentée. La sinistre carcasse apparut à quelques mètres d'eux. Denver préféra détourner les yeux et reprit la discussion avec Cline :

— Davey ne cessait de tourner autour des musiciens, de poser des questions, d'emprunter leurs guitares, etc.

L'adjoint du shérif cessa de noter pour les regarder tour à tour.

— N'est-ce pas dans ce groupe que vous avez débuté, Garrison ?

— Si, Pete et J.D. ont fondé le Montana Country Club, répondit aussitôt Denver. Il y a une dizaine d'années. Pete en fait toujours partie. Mais plus J.D. bien sûr.

— Que s'est-il passé ? Y a-t-il eu une dispute entre eux deux à propos de quelque chose ? Ou de quelqu'un ? ajouta Cline en regardant Denver avec un petit sourire entendu.

— Pouvons-nous en finir avec ces questions ? Il fait froid, l'interrompit J.D.

Cline sourit de nouveau à Denver et se tourna vers J.D.

— Curieux que vous ayez choisi ce moment pour revenir. Qu'est-ce qui vous a poussé à retourner à West ?

— Des raisons personnelles, répliqua J.D. avec colère.

Cline leva un sourcil interrogateur.

— Et comment se fait-il que vous vous soyez retrouvé au milieu de cette histoire, cette nuit ?

— Je devais passer chez Denver et...

— A 4 heures du matin ?

— Je me faisais du souci pour elle, protesta J.D.

— Et vos craintes étaient fondées, apparemment, conclut Cline en refermant son bloc-notes.

— Quand pourrai-je aller voir Davey ? demanda Denver.

Cline la fusilla du regard.

— L'affaire est du ressort du bureau du shérif, à présent. De toute façon, à votre place, je n'espérerais pas trop que Davey vous apprenne quoi que ce soit sur la mort de votre oncle.

— Nous n'en saurons rien avant d'avoir posé la question à Davey, répliqua J.D.

— A condition qu'il soit en état de vous répondre, répondit Cline en remontant le col de son blouson. D'ici là, j'aimerais que vous signiez vos dépositions, tous les deux.

— Nous vous retrouvons à votre bureau, lui répondit J.D. d'un ton sec.

— J'y compte bien !

* * *

Une sonnerie stridente tira Pete du sommeil. Il émergea difficilement et se prit la tête entre les mains avant de promener les yeux autour de lui, surpris d'avoir dormi dans le salon de Denver plutôt que chez lui. De nouveau, le téléphone retentit et Pete se leva pour aller répondre, en se frottant le crâne. Il avait une terrible gueule de bois. Pourtant, la veille au soir, il n'avait bu que cet horrible thé...

— Allô ? articula-t-il péniblement.

— Vous avez tout fichu en l'air.

Pete reconnut la voix métallisée. C'était Midnight.

— Votre chère Denver pourrait être morte maintenant.

La panique s'empara de Pete.

— Denver ? Que lui est-il arrivé ?

Il se tourna vers l'escalier. Si elle avait été là, elle aurait répondu au téléphone. Elle était donc sortie.

— Où est Denver ? cria-t-il. Tout va bien pour elle ?

— Oui, oui. Mais qu'avez-vous fabriqué cette nuit ?

Pete se frotta le visage, s'efforçant de s'en souvenir. Les somnifères. Le thé. La discussion avec Denver. Il perçut le bruit d'une pièce qui tombait. Midnight l'appelait donc d'une cabine.

— Je crois que les tasses ont été interverties, avança-t-il timidement.

Midnight poussa un juron.

— Et comment cela est-il arrivé ?

Pete se sentait bien incapable de l'expliquer.

— Je n'en sais rien. Mais je vais rattraper le coup, je vous en donne ma parole.

— Votre parole ? rétorqua Midnight en riant. Vous perdrez la vie si vous ne la tenez pas.

— Je la tiendrai. Mais je n'ai pas compris. Pourquoi avez-vous dit que « Denver pourrait être morte » ?

— Regardez votre pick-up.

Pete s'approcha de la porte. Il eut du mal à déglutir.

— Il est couvert de boue.

Le bassin de West Yellowstone était sablonneux. Pas gadouilleux. Où avait-il pu rouler pour recouvrir de boue sa carrosserie ?

Midnight ricana.

— Vous ne vous rappelez pas être allé à Horse Butte, cette nuit ?

— Horse Butte ? répéta Pete en se frottant les tempes. Horse Butte ? En pleine nuit ?

Mais combien de somnifères avait-il avalés pour être à ce point dans le cirage ?

— J'aurais été incapable de conduire cette nuit, soupira-t-il.

Mais manifestement, son pick-up, lui, avait roulé.

— Je vous conseille de le laver avant que quelqu'un ne vous interroge sur cette boue, reprit Midnight.

Pete s'efforçait de recouvrer ses esprits. Sa vie en dépendait. Même dans son état, il le comprenait.

— Vous ne m'avez réveillé si tôt que pour me dire de nettoyer mon pick-up ?, demanda-t-il, d'une voix inquiète.

— La bonne question que vous devriez vous poser est : comment se fait-il que ce pick-up soit couvert de boue ?

Pete regarda son véhicule et répéta docilement :

— Comment se fait-il qu'il soit couvert de boue ?

Midnight se mit à rire.

— Vous le découvrirez bien assez tôt.

Et il raccrocha.

Pete considéra un moment le téléphone puis enfila ses bottes. Il se sentait nauséux. Que diable s'était-il passé cette nuit ? Il avait l'intuition

qu'il serait dangereux de l'apprendre. Comme il mettait son manteau, le téléphone retentit de nouveau. Pete se jeta sur l'appareil, espérant que, cette fois, ce soit Denver.

— Pete Williams ? s'enquit une voix inconnue.

— Oui, répondit-il, retenant son souffle.

— Ici, le central du shérif. L'adjoint Cline m'a demandé de vous dire que votre petite amie était en route pour nos bureaux avec J.D. Garrison et que vous feriez mieux de les y rejoindre.

— De quoi s'agit-il ? s'exclama Pete d'une voix sourde.

Pourquoi Denver et J.D. se rendaient-ils chez le shérif à cette heure matinale alors que la dernière fois qu'il l'avait vue, elle montait se coucher ?

— Il y a eu un accident cette nuit à Horse Butte.

Pete regarda son pick-up.

— A Horse Butte ? Il y a eu des blessés ?

— Je ne sais pas mais l'adjoint Cline pourra certainement vous renseigner.

— J'espère bien, dit-il avant de raccrocher brusquement.

Horse Butte. Que s'était-il passé cette nuit à Horse Butte ? s'interrogea-t-il. Perplexe, il s'avança vers la fenêtre. La Jeep de Denver avait disparu mais le pick-up de J.D. était garé devant la maison.

— Que diable se passe-t-il ? cria-t-il dans le chalet désert.

Il n'avait pas encore la réponse mais il était sûr d'une chose : il devait absolument laver son pick-up avant de se rendre chez le shérif.

* * *

Ils roulaient vers la ville et Denver jeta un œil discret à J.D. Il semblait conduire machinalement, perdu dans ses pensées. Cela tombait bien : elle n'avait aucune envie de parler. Les questions de Cline tournaient dans sa tête. Qui était vraiment Davey ? Que savait-il ? Était-ce bien pour ça qu'on avait tenté de le tuer ? Elle essayait de réfléchir malgré le choc et de rassembler les quelques indices qu'elle possédait.

Quand J.D. se gara devant le commissariat, elle commençait à y voir un peu plus clair. Elle savait ce qu'elle allait faire.

Ils attendirent Cline dans son bureau. Au bout d'un bon moment, ce dernier entra en sirotant un gobelet de café.

— Pourquoi vous n'admettez pas que quelqu'un a empêché Davey de me parler ? lui lança Denver avant même qu'il n'ait eu le temps de s'asseoir.

— Il y a des manières plus efficaces de faire taire quelqu'un définitivement, non ? Pourquoi organiser un accident quand il suffirait d'un bon vieux revolver ?

— Mais je vous l'ai dit, s'emporta Denver, l'autre véhicule a surgi du raccourci et lui a coupé la route. Davey n'avait pas le choix. Il était forcé de braquer à gauche. Tout cela était calculé.

— Elle a raison, renchérit J.D. Même un conducteur expérimenté aurait réagi de la même façon.

Avec un haussement d'épaules, Cline se mit à farfouiller dans des papiers.

— Pourquoi pas ? Mais on peut aussi voir les choses autrement. Davey Matthews se rendait à la vieille tour, sans doute avec l'intention d'extorquer de l'argent à Mlle McCallahan. Il venait de voler la voiture. Et il faisait sombre. Un autre véhicule est alors apparu sur la route devant lui. C'est normal qu'il ait paniqué.

— Mais rien ne prouve que Davey avait prévu de demander de l'argent à Denver, l'interrompit J.D.

— Rien ne nous dit non plus que l'autre véhicule ait voulu envoyer Davey dans le décor. Tout ce que nous savons est que Davey est un petit délinquant, un voleur de voiture et...

— Je sais ce que j'ai vu, coupa Denver.

Davey était venu pour lui dire qui avait tué son oncle, elle en était certaine. Et si Max avait eu assez confiance en Davey pour lui donner du travail, le gosse était fiable.

— J'ai été témoin d'une tentative de meurtre, ajouta-t-elle fermement.

Cline soutint son regard.

— Non, vous avez été témoin d'un malheureux accident. Mais après ce qu'il est arrivé à votre oncle, il est sans doute normal que vous commenciez à voir des tentatives de meurtre partout.

— Je ne suis pas parano, répliqua-t-elle, s'efforçant de maîtriser sa colère. Il était 4 heures du matin. Vous ne trouvez pas curieux qu'un véhicule se trouve à cet endroit en pleine nuit ?

Cline secoua la tête.

— Allez, vous êtes tous les deux de la région. Vous savez à quel point la tour de Horse Butte fascine les adolescents. Ils y organisent régulièrement des beuveries.

— Jamais en hiver ! riposta J.D. Et puis, il y a eu un accident. Pourquoi le responsable ne s'est-il pas arrêté ?

— Sans doute s'agissait-il d'un gamin qui n'était pas censé se trouver là et qui a eu peur d'avoir des ennuis.

Denver le regarda en face.

— Peut-être devrions-nous contacter le shérif de Bozeman pour lui demander son avis sur la question.

Cline poussa un long soupir. Il ne cherchait plus à cacher son agacement.

— Inutile de donner à cette histoire une importance qu'elle n'a pas. Vous étiez dans votre Jeep dans la nuit avec votre... ami. Peut-être étiez-vous occupés, tous les deux, et n'avez-vous pas prêté attention à ce qui se passait, si vous voyez ce que je veux dire, ma petite demoiselle.

Denver sentit la fureur empourprer ses joues.

— Vous pouvez m'appeler Denver ou mademoiselle mais je ne suis pas « votre petite demoiselle ». Et j'en ai assez de vos insinuations ridicules.

J.D. posa une main sur son épaule, comme pour la calmer, et se tourna vers Cline.

— J'aimerais vous dire un mot en privé, Cline.

— Monsieur l'adjoint du shérif Cline, rectifia celui-ci.

J.D. réprima un sourire et le suivit dans la pièce voisine, en prenant soin de fermer la porte derrière lui.

— Je voudrais revenir sur les événements de cette nuit.

Cline se frotta les mâchoires.

— J'ai déjà entendu votre récit.

J.D. hésita. Cline était-il juste un imbécile ou pouvait-on lui faire confiance ?

— Je ne vous ai pas tout raconté, Cline. Quand le véhicule a surgi du raccourci, je l'ai reconnu.

Les yeux de Cline s'éclairèrent.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt ?

— Il s'agissait du pick-up noir de Pete Williams, continua J.D. Celui qu'il conduisait hier, en quittant le cimetière.

Cline se mit à jurer.

— Vous n’espérez quand même pas que je vais croire ça ? Je sais très bien que vous ne vous entendez pas tous les deux et je devine pourquoi, ajouta-t-il en regardant vers la porte, en direction de Denver. Mais vous n’allez pas vous servir de moi pour régler vos comptes, Garrison. Il y a beaucoup de pick-up noirs dans la région, vous savez...

J.D. secoua la tête.

— C’était celui de Pete. J’ai reconnu les phares spéciaux qu’il a mis sur le sien.

— Il y a sûrement d’autres pick-up qui en ont aussi. Et puis, je connais Pete Williams et sa famille.

— Vous connaissez également la mienne, répliqua J.D. avec colère. Si je comprends bien, vous n’allez pas enquêter à propos de ce que je viens de vous révéler ?

— Non, je n’ai aucune raison de le faire, rétorqua Cline en se dirigeant vers la porte. De toute façon, Pete Williams a un alibi en béton. Mlle McCallahan m’a assuré qu’il dormait dans son salon quand elle a quitté le chalet.

— Vous ne savez pas combien de temps il y a dormi, répliqua J.D. Vous le défendez envers et contre tout parce qu’il est votre cousin par alliance.

Cline se retourna, les yeux étincelant de fureur.

— Faites attention, Garrison. Vous n’avez rien d’une star ici. Vous êtes juste un ancien gamin du coin. Ne vous faites pas d’illusions.

L’adjoint sortit de la pièce et tomba nez à nez avec Denver. Il attrapa un formulaire sur son bureau et le tendit à Denver, avant d’en donner un autre à J.D.

— Notez vos témoignages. Mais limitez-vous aux faits.

Tout en se rasseyant, J.D. croisa le regard de Denny.

— Que se passe-t-il ? murmura-t-elle.

— Je t’en parlerai, mais pas ici.

Quand il avait reconnu le pick-up à Horse Butte, il avait compris qu’il aurait dû la mettre en garde contre Pete, la veille. Pete Williams était un homme dangereux. Il en était certain.

* * *

Denver avait presque fini de rédiger sa déposition quand Pete arriva dans les bureaux du shérif. Il se précipita sur elle et la prit dans ses bras.

— Tu m’as donné la peur de ma vie, s’écria-t-il. Quand j’ai entendu ce qui s’était passé... Qu’es-tu allée faire à Horse Butte, bon sang ?

Elle se raidit devant ses reproches.

— Essayer de découvrir le meurtrier de Max. Qui t’en a parlé ? demanda-t-elle d’un ton sec.

— C’est le central qui l’a prévenu, l’interrompit Cline.

J.D. s’avança à son tour.

— Salut, Pete, lui dit-il froidement.

Denver vit quelque chose passer entre les deux hommes. L’expression de J.D. lui déplut.

— Puis-je vous dire un mot, Pete ? lança Cline.

Ils se rendirent dans la petite pièce voisine où l’adjoint s’était entretenu avec J.D. quelques minutes plus tôt. Les deux hommes fermèrent la porte derrière eux et Denver ne put entendre que des bribes de conversation. Ce fut surtout Cline qui parla et il s’arrangea pour le faire à mi-voix.

J.D. s’approcha de Denver.

— Cette nuit, au moment où nous sommes partis, le téléphone a sonné au chalet. Tu t’en souviens ? Penses-tu que la sonnerie aurait pu réveiller Pete ?

— Peut-être, répondit-elle prudemment.

— Aurait-il eu un moyen de savoir où tu allais ?

— Je lui avais laissé un mot. Pourquoi ?

— Denny, je crois savoir qui était au volant du véhicule qui a forcé Davey à quitter la route cette nuit.

Avant qu’il ne puisse en dire davantage, la porte se rouvrit. Pete et Cline réapparurent.

— Ne dis rien pour le moment, chuchota J.D.

Denver acquiesça silencieusement, mais elle était soucieuse. Pourquoi J.D. ne voulait-il pas parler devant Cline ? Peut-être ne faisait-il plus confiance à l’adjoint. Comme elle.

Cline prit leurs dépositions d’un air contrarié.

— Si j’ai d’autres questions à vous poser, je vous appellerai, dit-il en les raccompagnant tous les trois à la porte. En attendant, je garderai un œil sur vous, mademoiselle McCallahan, et sur votre ami.

Denver préféra ne pas relever la remarque désagréable de Cline. Elle s’approcha du bureau central et lui demanda :

— Avez-vous des nouvelles de l’état de santé de Davey Matthews ?

Avant que son interlocuteur ne puisse lui répondre, Cline s'interposa.

— J'espère que vous n'avez pas l'intention d'interférer dans le travail de la police comme votre oncle le faisait.

— Je veux simplement savoir si Davey va bien, rétorqua-t-elle d'un ton ferme.

— Faites attention, votre ami et vous. Ne vous mêlez pas de cette histoire, c'est un bon conseil que je vous donne.

— Cela ressemble plutôt à des menaces, rétorqua J.D.

Denver sentit la colère monter en elle. Cline allait trop loin.

— Je suppose que vous allez m'annoncer bientôt qu'en réalité, Max n'a pas été assassiné. Mais qu'il s'est poignardé tout seul. Qu'il s'agissait d'un suicide. Je pensais que vous aviez envie de résoudre cette affaire le plus vite possible. Mais, apparemment, vous ne le pouvez pas. A moins que vous ne le souhaitiez pas.

— Surveillez vos propos, rugit Cline en lui prenant le bras. Si vous continuez à me calomnier, vous aurez des ennuis. Restez en dehors de mon enquête ou je vous jetterai en prison pour entrave au travail de la police. C'est compris ?

— Laissez-la, ordonna J.D. d'une voix glaciale.

Cline regarda J.D. et sourit d'un air mauvais à Denver.

— Votre ami vous a-t-il dit qui il pensait avoir vu à Horse Butte ?

J.D. serra les mâchoires.

— Cline...

— Il prétend avoir reconnu le véhicule qui a envoyé Davey Matthews dans le décor, poursuivit l'adjoint d'un ton triomphant. D'après lui, c'était celui de Pete Williams.

Denver se tourna vers J.D. d'un air effaré.

— Comment peux-tu dire ça ? Il faisait sombre et tout s'est passé si vite.

— Je suis sûr de moi, répliqua J.D. aussi calmement qu'il le pouvait.

— Tu te trompes ! l'interrompit Pete. Je ne suis pas allé à Horse Butte cette nuit. Je dormais comme une souche au chalet.

Denver les regarda tour à tour, ahurie.

— Il doit bien y avoir une autre explication.

— Ce n'est ni le moment ni le lieu d'en discuter, asséna J.D.

— C'est vrai, renchérit Pete. Denver a besoin de se reposer.

Denver planta ses yeux dans ceux de J.D.

— Pourquoi tu ne m'en as pas parlé cette nuit ?

— Tu étais déjà bouleversée... Denny, il y a certaines choses que je dois te dire, ajouta-t-il en prenant sa main.

— Tu ne vois pas qu'elle est exténuée ? s'écria Pete. Elle a besoin de se reposer. Nous parlerons de tes soupçons débiles plus tard.

Ouvrant la porte, il entraîna Denver à l'extérieur.

— Je vais très bien, répliqua-t-elle.

Elle était surprise de la peur qu'elle venait de voir briller dans les yeux de J.D., mais elle ne pouvait croire que Pete ait été dans la montagne, pendant la nuit. C'était impossible.

J.D. se précipita vers elle.

— Denny, je ne peux pas te laisser...

— Pas si vite, Garrison, intervint Cline, lui bloquant le passage. Vous n'allez nulle part. J'aimerais vous poser quelques questions supplémentaires.

J.D. le repoussa et s'approcha de Denny.

Mais Cline le prit par le bras.

— Si vous refusez de vous soumettre à mon interrogatoire, Garrison, je vous mets en garde à vue.

J.D. regarda la main de Cline sur son bras puis Denny qui s'éloignait avec Pete. Tous deux discutaient et semblaient contrariés. J.D. se tourna de nouveau vers Cline. Un rictus déformait sa bouche. L'adjoint aurait manifestement adoré le jeter en cellule.

— Allez-y, posez-moi vos questions.

* * *

— Garrison, je vous soupçonne d'être venu ici jouer les Rambo et de vouloir sauver la pauvre princesse en détresse, lança Cline. Prouvez-moi que je me trompe.

— Si vous me demandez si j'ai l'intention de protéger Denver par tous les moyens, la réponse est oui. Et je sais que vous m'avez retenu ici dans le seul but de m'empêcher de partir avec elle.

Cline le regarda un moment.

— Mettons deux ou trois choses au clair. Je fais ce que je veux dans cette ville. Et je ne vais pas me faire embêter par vous dans cette histoire. Dès que j'aurai retrouvé l'auto-stoppeur, l'enquête sera close.

— Vous voulez parier ? Le tueur n'est pas l'auto-stoppeur, dit J.D. en se levant. Il est toujours à West. Et si vous ne le croyez pas, vous feriez mieux d'aller jeter un œil dans le bureau de Max. Quelqu'un l'a mis à sac.

— Comment le savez-vous ?

J.D. posa les mains sur le bureau et se pencha vers l'adjoint.

— Vous avez un tueur en liberté dans cette ville ! Et vous feriez mieux de l'arrêter avant qu'il ne tue quelqu'un d'autre.

— Contentez-vous de jouer avec votre guitare, Garrison. Je sais ce que je fais et si vous vous mettez en travers de mon chemin...

J.D. tourna les talons et s'en alla, claquant la porte derrière lui.

* * *

Pete habitait au rez-de-chaussée d'un immeuble de deux étages au cœur de la ville. Aussitôt arrivé dans son appartement avec Denver, il lui proposa de quoi se restaurer. Mais elle n'avait pas vraiment faim et tous deux s'assirent à table, face à face. Pete rompit le désagréable silence qui s'était installé.

— Tu sais que tu aurais pu te faire tuer, cette nuit, Denver. Il est temps que tu cesses de jouer les détectives !

Denver brisa machinalement une tranche de pain qui traînait sur la table et en avala un morceau.

— Je n'ai pas envie d'en discuter, Pete, soupira-t-elle. Je voudrais te poser une question.

— A propos des insinuations ridicules de J.D. ? lança-t-il avec colère.

Sa réaction rendait la discussion encore plus difficile. Elle ne pouvait oublier le regard inquiet de J.D. au commissariat.

— Pourquoi J.D. prétendrait-il que tu étais à Horse Butte cette nuit si ce n'était pas le cas ?

— Je n'en sais rien. Sans doute y a-t-il un passif entre nous, un vieux conflit, dont je n'étais pas conscient.

— Mais pourquoi ? insista Denver.

— C'est ce que je ne comprends pas. Pourquoi m'attaquer ? Il a eu tout ce qu'il voulait dans la vie.

Denver ne pouvait le nier. Elle savait très bien à quel point J.D. avait eu envie de réussir dans la chanson. Sa carrière avait toujours été sa priorité. Il le lui avait bien fait comprendre, il y a neuf ans.

— Tu devais être vraiment très fatigué, cette nuit, dit-elle.

— Je dormais comme une souche. Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ? Aller seule là-bas... Enfin, tu n'étais pas seule...

— J'ai essayé de te secouer mais je n'y suis pas arrivée. Alors, je t'ai laissé un mot. Tu as dû le voir ce matin en te réveillant, quand Cline t'a appelé. Car c'est bien lui qui t'a téléphoné, non ?

Peter se frotta les tempes comme s'il avait la migraine. Il n'en pouvait plus des questions de Denver.

— As-tu oublié qui je suis ? s'exclama-t-il, les yeux brillants. Je suis ton meilleur ami, le garçon avec qui tu as grandi, celui qui t'aidait pour les problèmes d'algèbre, qui t'a appris à jouer de la guitare, qui a pris soin de toi quand J.D. Garrison t'a brisé le cœur.

Denver sentit les larmes monter en elle.

— Pete, je...

— Non, Denver, je n'étais pas à Horse Butte, cette nuit. Tu sais où j'étais. Sur ton canapé, profondément endormi. Au lieu de me soupçonner du pire, tu devrais plutôt te demander pourquoi J.D. est revenu dans la région après toutes ces années. Ce n'est pas à cause de Max. Il n'a même pas assisté à ses obsèques.

— A ce propos, l'interrompit Denver, je voulais te demander... J.D. a paru surpris quand je lui ai dit que tu l'avais appelé pour lui apprendre la mort de Max et lui préciser le jour de l'enterrement.

— D'où viennent ces soupçons, Denver ? lui répondit Pete avec colère. De toi ? Ou de J.D. ?

Elle fixa Pete droit dans les yeux et sentit grandir la douleur dans sa poitrine.

— Pourquoi J.D. mentirait-il ?

— Et pourquoi mentirais-je, moi ? Ecoute, Denver. Peut-être J.D. a-t-il mal vu ce qu'il croit avoir vu. Il y a sans doute une explication rationnelle à toute cette histoire.

Il consulta sa montre et eut un geste d'agacement.

— Voilà plus d'une heure que je devrais être en répétition avec les musiciens. Je file. Reste ici, repose-toi.

Tout en se dirigeant vers la porte, il s'empara de son Stetson accroché à la patère et se retourna. Denver caressait une petite tache sur son jean, évitant son regard.

— Si tu tiens un peu à moi, Denver, reste éloignée de J.D. Au moins pour toi. J.D. t'a fait du mal dans le passé. Il recommencera. Quant au meurtre de Max...

Elle leva les yeux vers lui. Leurs regards se croisèrent, se toisèrent.

— Continue de mener l'enquête et tu te feras tuer, lui lança-t-il.

Denver le dévisagea, mais il ne lui laissa pas le temps de répondre.

— Va te coucher. Je reviendrai plus tard te préparer à déjeuner.

Et il s'en alla en claquant la porte.

Denver se leva de table pour se précipiter à la fenêtre. Pete s'approchait de son pick-up : la veille au soir, lorsqu'il l'avait garé devant le chalet, le véhicule était sale. Alors que, maintenant, il était impeccable. Denver sentit son estomac se nouer. Quand Pete l'avait-il lavé ? Ce matin ? Avant de se rendre dans les bureaux du shérif ? Mais pourquoi ?

De nouveau, elle regarda son jean et la tache sur le tissu. C'était une tache de boue. Après être sortie de chez Cline, elle s'était heurtée par mégarde contre le pick-up de Pete. Où Pete avait-il pu aller pour que son pick-up soit couvert de boue, à ce point ? En tout cas, il avait jugé utile de le laver. Elle se tourna vers sa Jeep, elle-même couverte de boue, et sentit son sang se glacer dans ses veines. Pete n'avait pu ramasser toute cette boue qu'à Horse Butte.

* * *

— Rien ne me plaît dans cette histoire, déclara Maggie quand Denver lui téléphona pour lui raconter les événements.

Entendant qu'elle racontait à quelqu'un derrière elle que le bureau et l'appartement de Max avaient été mis à sac, Denver s'interdit de lui parler des accusations de J.D. vis-à-vis de Pete. Ni de ses propres doutes en se rendant compte que Pete avait lavé son pick-up.

— Dis-moi que tu n'es pas en train de tout répéter à Cline, chuchota Denver.

Maggie se mit à rire.

— Non, à Taylor. Il est là. Il s'inquiète autant que moi pour toi et pour cette histoire.

Taylor ? Denver fut étonnée de le savoir chez Maggie. Décidément, il tournait beaucoup autour d'elle depuis la mort de Max. Elle en ressentit une certaine colère mais se reprocha aussitôt sa réaction. Taylor protégeait

Maggie parce qu'il avait été un vieil ami de Max et voulait la soutenir dans cette épreuve. Mais Maggie était aussi une belle femme. A moins d'être aveugle, Taylor l'avait forcément remarqué. Il avait même laissé entendre qu'il resterait plus longtemps en ville qu'il ne l'avait initialement prévu.

— Cela m'ennuie de me répéter, dit Maggie. Mais peut-être devrais-tu te tenir à l'écart de cette affaire. Et Taylor partage mon avis.

— Ne t'inquiète pas, Maggie. Je vais à Bozeman, cet après-midi. Avec un peu de chance, Davey sera sorti du coma. Et alors, dès demain, l'assassin pourrait être derrière les barreaux.

— Je l'espère, répondit Maggie d'un ton songeur. En attendant, sois prudente. Max serait malade s'il savait à quoi tu t'exposes. Et il m'en voudrait de te laisser faire. Peux-tu ne pas quitter un instant ?

Denver l'entendit dire au revoir à Taylor puis reprendre l'appareil.

— Je vais bientôt me rendre à Missoula, reprit Maggie. J'y ai une amie dont la mère vient de mourir et j'ai promis de l'aider à vider la maison qu'elle veut vendre. Je préférerais que tu notes son numéro au cas où tu aurais besoin de me contacter.

— Un instant.

Denver promena les yeux autour d'elle, cherchant quelque chose pour écrire. Elle finit par prendre une feuille dans la corbeille à papier.

Après avoir raccroché, elle consulta sa montre, la montre que Pete lui avait offerte. Cela lui avait fait extrêmement plaisir.

« Je veux juste que tu saches que je pense à toi », lui avait dit Pete en la lui offrant.

Il revenait alors de Missoula, le lendemain du jour où Max avait été assassiné.

Elle se remémora tout ce que Pete avait fait pour elle ces dernières années. Elle songea au thé qu'il lui avait préparé la veille puis à la boue sur son pick-up. Il devait y avoir une explication à tout ça.

Parce que si elle ne pouvait se fier à Pete, à qui pouvait-elle se fier ?

Quoi qu'ait pu dire Pete, Denver n'avait aucune envie de dormir. Elle voulait parler à Davey Matthews. Aussi, elle prit une douche rapide et quitta son appartement sans s'attarder.

Dehors, les rayons du soleil qui jouaient dans les branches enneigées des arbres la réchauffèrent. Elle était décidée à en savoir plus. Rien ne l'arrêterait. Elle se dirigea vers sa Jeep d'un pas déterminé mais s'immobilisa en reconnaissant la silhouette adossée à sa voiture. Un désir intense la traversa aussitôt.

— Bonjour, lança J.D. en se redressant.

Ses yeux brillaient sous la lumière. Elle eut soudain envie de s'y noyer, même un bref instant.

— Je vais à l'hôpital de Bozeman pour voir Davey, dit-elle. Et n'essaie pas de m'en empêcher !

— Très bien. Je conduis.

Elle le regarda, interloquée.

— Comment ça ? Tu n'essaies pas de me faire changer d'avis ?

Il sourit. Un frisson la parcourut.

— Nous avons passé un accord, tous les deux, reprit-il d'une voix calme. Non ? Je me suis engagé à ne pas t'empêcher de mener l'enquête, à ne pas essayer de te dissuader, ni de te protéger.

— Exact. Alors pourquoi avais-je peur que tu ne changes d'avis ?

— Sans doute parce que tu ne me fais pas confiance.

Elle opina et il lui sourit de nouveau.

Son regard bienveillant la réchauffa au plus profond d'elle-même, brisant la glace qui enserrait son cœur. Soudain, elle n'eut plus qu'une envie : se blottir dans ses bras.

— As-tu des nouvelles de l'état de santé de Davey ? demanda-t-il.

— Non. A l'hôpital, personne n'a voulu m'en donner. Mais au moins, il y est en sécurité.

J.D. lui ouvrit la portière. Avant de s'y engouffrer, elle promena les yeux autour d'elle. Elle se sentait observée.

* * *

Adossé à un immeuble voisin, Pete avait suivi toute la scène et luttait contre les nausées qui le soulevaient à la vue de Denver et de J.D. Il étouffa un juron. Il aurait tout donné pour être celui qui prendrait Denver dans ses bras et lui ferait l'amour. Mais apparemment, elle avait jeté son dévolu sur J.D.

Il en était anéanti. Depuis des années, il vivait dans l'ombre de J.D. Garrison. Denver ne l'avait jamais vu autrement que comme un ami. Pourtant, ces derniers temps, il avait cru déceler un changement. Il avait espéré que leurs relations évolueraient vers autre chose.

Mais J.D. était revenu.

Et tant qu'il serait dans les parages, Pete n'avait aucune chance de conquérir le cœur de Denver.

Il les regarda s'installer dans le pick-up. Si jamais J.D. la quittait, Denver se tournerait automatiquement vers lui comme elle l'avait fait il y a neuf ans. Cette fois, il ne laisserait pas J.D. mettre tout en l'air. Il le chasserait de sa vie, de leurs vies, une bonne fois pour toutes.

* * *

Denver alluma la radio tandis que J.D. démarrait.

— Comment ? s'écria-t-elle avec étonnement. Tu es branché sur une chaîne de rock and roll ?

Elle tourna le bouton et passa sur une station qui diffusait de la musique country. L'un des derniers tubes de J.D. passait justement sur les ondes. « Heart Full of Misery. » Mais il coupa le son.

— Denny, j'ai des choses à te dire.

— Alors, ça fait quoi d'être une star ? l'interrompit-elle en se tournant vers lui.

J.D. lui jeta un bref coup d'œil. Elle n'avait pas envie de parler de Pete. C'était pourtant le seul sujet dont ils devaient absolument discuter. Il la regarda de nouveau. Le soleil jouait dans ses cheveux auburn. Elle sentait le printemps. Sa peau était encore rose de sa douche. Le simple fait de la voir provoquait un indicible désir au creux de ses reins.

— Une star ? répéta-t-il, tentant de se concentrer sur la question.

Il ne s'était jamais considéré comme une star. Mais comme un simple musicien, un joueur de guitare.

— Je passe des mois sur les routes, à me produire de ville en ville, des mois à composer de nouvelles chansons, des mois à les enregistrer en studio. Ma vie n'a rien à voir avec ce que les gens imaginent.

— Mais c'est la vie dont tu rêves depuis toujours.

Il s'arrêta à un feu rouge et se tourna vers elle, la caressant du regard. Il aurait voulu le faire de ses mains.

— Tu crois ?

— Oui, mais tout a un prix, lui répondit-elle.

Ne le savait-il pas ? Il planta ses yeux dans ses prunelles bleu-vert un long moment avant de détourner les siens. Il avait envie de la protéger. Il en avait toujours eu envie, depuis qu'ils étaient gosses.

Il se moqua de lui-même. Non, il ne s'agissait pas de cela.

Parce que là, il ne pensait pas à la protéger. Pourtant, elle avait bien besoin de l'être.

— Denny, dit-il en mêlant ses doigts aux siens.

Le simple fait de sentir sa peau lui donna envie de s'arrêter pour la prendre dans ses bras. Quand toute cette histoire serait terminée...

— Je dois te parler de Pete.

Elle retira aussitôt sa main et se raidit sur son siège.

— J'étais à l'enterrement de Max, hier, dit-il.

Elle se tourna vers lui, presque en colère. Il poursuivit :

— J'avais rendez-vous avec Maggie sur la colline qui surplombe le cimetière. Nous étions cachés sous les sapins.

Elle sentit l'animosité grandir en elle.

— Maggie et toi ? A l'enterrement ? Je ne comprends pas.

— Maggie est persuadée que Pete est impliqué dans le meurtre de Max.

— Pourquoi diable Maggie penserait-elle une chose pareille ? s'écria-t-elle. C'est absurde !

— Max semblait inquiet ces derniers temps. La veille de sa mort, il avait dit à Maggie qu'il tenait à voir Pete pour l'arrêter avant que quelqu'un ne soit tué.

— Cela ne signifie pas...

J.D. jugea qu'il était temps de lui parler de la photo que Maggie avait retrouvée dans la poche du manteau de Pete. Il lui expliqua ce que lui avait confié cette dernière. Denny voulut protester, mais il l'interrompit.

— Quand Maggie l'a découverte, la photo avait été déchirée pour que je ne sois plus dessus. Je sais que cela paraît dément. Mais, hier soir, après t'avoir laissée avec Pete au chalet, je suis retourné chez Max. J'avais vu un portefeuille coincé derrière un radiateur de son salon.

— Un portefeuille ? répéta Denver en se redressant.

— C'était celui de Max. Max ne l'avait donc pas sur lui le jour de sa mort.

Elle fronça les sourcils.

— Cela voudrait dire que Pete a pu s'emparer de cette photo n'importe quand. Max la lui a peut-être donnée.

J.D. opina.

— Où se trouve ce portefeuille, à présent ? reprit-elle.

— Quand je suis sorti de chez lui, hier soir, quelqu'un m'a assommé et me l'a volé, dit-il en passant la main sur sa bosse.

— Tu t'es fait assommer ? Mais ce n'est pas trop grave, dis ?

Il sourit, touché qu'elle s'en soucie.

— Je survivrai mais tu vois bien que cette histoire se révèle de plus en plus dangereuse.

Elle regarda par la vitre les sapins qui défilaient au bord de la route.

— Pete n'a tué personne et certainement pas Max.

Ils passèrent devant Grayling Pass, longèrent le cimetière. La rivière Gallatin commençait à dégeler, un autre signe annonciateur du printemps.

Maggie se mordillait les lèvres et il devina qu'elle réfléchissait.

— En tout cas, tu avais raison, reprit-elle. Le pick-up de Pete est bien allé à Horse Butte cette nuit. Tu vois ça ? ajouta-t-elle en lui montrant une tache sur son jean. C'est de la boue. Je me suis frottée par mégarde contre la carrosserie du pick-up de Pete, tout à l'heure, et cela a sali mon jean.

C'était la même boue que celle qui maculait la Jeep, songea J.D.

— Et ce n'est pas tout, poursuivit Denver. Pete a lavé son pick-up tôt ce matin. Dans sa hâte, il a négligé de nettoyer certains endroits. Il cache

quelque chose, c'est certain, mais je suis sûre et certaine qu'il n'a rien à voir avec le meurtre de Max.

— Qu'en sais-tu ? demanda J.D.

Oui. Qu'en savait-elle après tout ? se dit-elle. Comment pouvait-elle continuer à défendre bec et ongles Pete avec tous ces soupçons qui s'accumulaient ?

— Je connais Pete..., soupira-t-elle.

J.D. comprit aussitôt. Ce fut comme une révélation : Denver était amoureuse de Pete et cette pensée lui fit l'effet d'un coup de poing au ventre, lui coupant le souffle. Bouleversé, il s'interrogea : n'était-ce pas la preuve qu'il était amoureux d'elle ? Il continua à rouler, s'efforçant de chasser ses sentiments. Il avait toujours aimé Denny mais pas ainsi, pas comme ça.

Maintenant, il était amoureux, voilà tout. C'était aussi simple, aussi implacable que cela. Il ne pensait qu'à la prendre dans ses bras, être contre elle, sentir un peu plus l'odeur de sa peau. Jamais, il n'avait eu envie d'embrasser quelqu'un à ce point.

Il prit conscience qu'il la buvait des yeux. Apparemment, elle ne s'en rendit pas compte.

— Et qu'en est-il de l'alibi de Pete ? reprit-elle.

A contrecœur, s'efforçant de reprendre ses esprits, il lui raconta que Maggie avait appelé la salle de concerts à Missoula.

— La serveuse ne se souvient pas de l'avoir vu, conclut-elle. Mais pourquoi Pete n'aurait-il pas joué avec les autres si son groupe se produisait là-bas ?

Songeuse, elle le fixait de ses merveilleux yeux bleus, et il les imagina brillants de désir.

— Et pour quelle raison Pete aurait-il tué Max ? ajouta-t-elle.

— Je ne dis pas que tout cela a un sens, dit-il, s'arrachant à l'enchantement de ses prunelles. Mais...

Soudain, Denver se redressa.

— Oh ! Mon Dieu ! Maggie est partie pour Missoula. Elle m'a dit qu'elle devait y aider une amie mais je suis certaine qu'elle en profitera pour vérifier l'alibi de Pete.

J.D. soupira, espérant que Maggie ne le ferait pas.

— Oui, cela peut la mettre en danger. Sais-tu où elle est descendue ?

Denver sortit de sa poche le morceau de papier sur lequel elle avait noté le numéro.

— Oui, elle m'a donné ses coordonnées là-bas.

Comme elle déplaçait le feuillet, ses yeux s'écarquillèrent.

— Oh ! non ! cria-t-elle soudain. Ce n'est pas possible.

— Qu'y a-t-il ?

Elle serra les poings et pendant un moment, il craignit qu'elle ne lui dise rien.

— Quand j'étais au téléphone avec Maggie, je n'avais rien sous la main pour noter son numéro et j'ai fini par prendre un papier dans la corbeille de Pete. Et regarde ce que c'est ! La facture de location d'un semi-remorque, dit-elle en lui tendant la feuille d'une main tremblante.

— Pete a loué un semi-remorque ?

— Et tu te souviens qu'hier, un semi-remorque a failli nous envoyer dans le décor sur la route, alors que nous revenions du cimetière.

— Tu crois que Pete aurait loué ce véhicule et aurait demandé à quelqu'un de vous foncer dessus pour te faire peur ? Ça ne tient pas debout ! s'écria-t-il, surpris de s'entendre défendre Pete. Et puis, sais-tu ce que coûte la location d'un semi-remorque ?

— Je sais, cela paraît ridicule, répondit-elle en s'efforçant de sourire. D'ailleurs, il était dans le pick-up avec moi et aurait pu se faire tuer, lui aussi.

J.D. hocha la tête.

— Tu ne m'avais pas dit que Pete traînait parfois en ville ? Qu'il travaillait pour le compte de Dieu sait qui. Peut-être a-t-il eu besoin de ce camion pour ses employeurs.

— Ça doit être ça, dit-elle d'un air soulagé en remettant le papier dans sa poche. Oui, certainement. Et je suis sûre qu'il y a également une explication à la présence de son pick-up à Horse Butte.

— Peut-être. Mais ça ne nous dit pas pourquoi il a pris le temps de le laver ce matin.

Sans le regarder, elle lui lança froidement :

— Quand as-tu cessé de faire confiance aux gens, J.D. ?

Il lui jeta un regard de biais, ruminant sa question. Elle avait raison, il ne comptait plus sur personne. Et il savait très bien depuis quand.

— Je suis sûr que tu as lu dans les tabloïds que mon imprésario, en qui j'avais toute confiance, était parti avec la caisse.

Il reconnut sa façon de serrer les mâchoires.

— En l'occurrence, c'est différent. Je connais Pete.

Il hocha la tête, craignant d'apprendre à quel point elle le connaissait.

— Moi aussi, Denny, je croyais connaître mon imprésario. Les gens sont parfois décevants, même ceux que nous aimons.

Et J.D. redoutait que Pete ne les déçoive tous les deux. En tout cas, il avait bien l'intention de protéger Denver de lui.

* * *

En poussant la porte de la chambre d'hôpital, Denver et J.D. virent avec soulagement que Davey avait repris conscience. Mais l'adjoint du shérif était à son chevet.

— Je pensais bien vous voir arriver, dit-il d'un air contrarié. N'avez-vous pas du ménage ou des gâteaux à faire chez vous, mademoiselle McCallahan ?

Denver préféra ne pas relever et s'approcha de l'adolescent.

— Comment vas-tu, Davey ?

— Ça va à peu près, marmonna-t-il.

— N'avez-vous pas des chansons à enregistrer, Garrison ? insista Cline.

D'un coup d'œil, Denver supplia J.D. de laisser dire. Il lui sourit.

— Cela ne vous ennuie pas que nous passions rendre une petite visite à Davey, n'est-ce pas ? reprit Denver.

— Cette affaire relève des bureaux du shérif, mademoiselle, dit Cline en croisant les bras sur son ventre. Et au cas où vous l'auriez oublié, je suis l'adjoint du shérif. Je ne bougerai pas d'ici.

J.D. serra les mâchoires mais resta silencieux comme Denny l'en avait prié. Celle-ci prit une chaise et s'assit près de l'adolescent. Ce dernier semblait très mal à l'aise.

— As-tu envie de parler ? lui demanda-t-elle. Hier soir, tu m'as appelée et tu m'as demandé de te retrouver à la tour de guet.

Davey glissa un œil inquiet vers Cline.

— Je ne comprends pas de quoi vous parlez.

— Comment ? Tu prétends que ce n'est pas toi qui m'as téléphoné et donné rendez-vous à Horse Butte ?

— Je ne me souviens de rien, murmura Davey. D'accord ?

— Le docteur a dit qu'il souffrait de multiples contusions, intervint Cline, manifestement ravi de la tournure des événements. Peut-être a-t-il oublié ce qui s'est passé. Et sans doute ne se le rappellera-t-il jamais.

— Je suis désolée, Davey. Je ne me rendais pas compte..., reprit Denver.

Comme elle effleurait son bras, J.D. vit l'adolescent lui glisser discrètement dans la main un bout de papier.

— Ecoutez, je ne sais rien sur rien, d'accord ? insista Davey. J'ai simplement envie d'être tranquille, de me reposer, ajouta-t-il avant de se tourner vers le mur.

— Vous êtes satisfaite ? demanda Cline à Denver. Je crois qu'il est temps de vous retirer, à présent.

— J'espère que tu te rétabliras vite, dit Denver à Davey en suivant Cline à l'extérieur de la chambre.

J.D. regarda une dernière fois le gamin avant de leur emboîter le pas.

— Dommage que le gosse ne se souvienne de rien, dit Cline une fois la porte refermée. Mais j'ai une piste sérieuse. Il s'agit de l'auto-stoppeur que Max avait pris dans son véhicule et invité à déjeuner avant d'être tué...

— Eh bien ? s'enquit Denver.

— Saviez-vous que Max l'a conduit hors de la ville ? Davey l'a vu, il me l'a dit.

— Je croyais que Davey avait tout oublié, intervint J.D.

— La mémoire est sélective comme les amnésies, répliqua Cline. J'imagine qu'il ne se souviendra pas non plus d'avoir volé la voiture ou tenté de vous extorquer de l'argent en échange d'informations sur l'auto-stoppeur. Bien sûr.

— Vous pensez que c'était ce qu'il voulait me dire ? demanda Denver.

— J'en suis sûr. L'auto-stoppeur est évidemment l'assassin.

— Alors comment expliquez-vous que l'appartement et le bureau de Max aient été mis à sac ? demanda J.D., s'attirant un regard furieux de Denver.

— Ce genre de choses arrive en permanence, dit Cline. Quelqu'un tue un homme, vole ses papiers et des gosses s'introduisent chez la victime pour la cambrioler.

— Si vous pensez qu'il s'agit de gamins, pourquoi avez-vous relevé les empreintes dans l'appartement ?

— Pour respecter les procédures.

Denver regarda la porte de la chambre de Davey.

— Je suppose que vous pouvez également m'expliquer pourquoi Davey avait l'air aussi terrifié, comme s'il avait été menacé, contraint à tout oublier.

Cline plissa les yeux.

— Etes-vous en train de suggérer...

— Je n'ai pas dit que *vous* l'aviez menacé, répliqua-t-elle très vite.

Cline retira son chapeau et joua avec.

— Le gamin a peur pour une raison évidente. Il ne va pas échapper à un petit séjour à l'ombre.

J.D. réprima avec difficulté un mouvement d'agacement. Davey allait donc être incarcéré à la prison pour mineurs ? Tout semblait trop simple, trop pratique. Quand le gosse irait mieux, il serait bouclé. Et on ne parlerait plus de cette affaire. J.D. sentait la colère monter en lui. Résigné à se contrôler, il jeta un œil à Denver. Elle semblait aussi contrariée que lui.

— Vous me tiendrez au courant quand vous rattraperez cet auto-stoppeur, dit-elle.

— Comptez sur moi, vous serez la première à l'apprendre, répondit Cline.

Il les accompagna jusqu'au parking et attendit qu'ils s'en aillent. J.D. le regarda dans son rétroviseur rentrer dans l'hôpital, puis il reporta son attention sur Denver. Elle venait de sortir de sa poche le papier que Davey lui avait glissé dans la main. Il n'osa pas lui demander ce que l'adolescent avait pu écrire et se mit à rouler. Il espérait qu'elle lui dirait d'elle-même de quoi il s'agissait. Mais quand, au bout de quelques minutes, il lui jeta un regard de biais, elle s'était endormie. Il contempla son visage d'ange et les premiers accords d'une chanson lui vinrent alors à l'esprit, clairs et forts comme autrefois. Il chantonna discrètement, les enregistrant dans sa tête.

* * *

C'était toujours le même rêve. Denver entraînait dans la banque en chantonnant, ses parents la suivaient. Mais les mots mouraient brusquement sur ses lèvres et elle s'immobilisait en voyant les gens étendus par terre, à plat ventre. Le silence qui régnait dans l'agence était terrifiant. Son père l'appelait. Elle courait vers lui et voyait un autre policier sur le sol. Son père l'attrapait par le bras, la jetait à terre tout en sortant son arme de son

étui. Elle tombait et se retrouvait sous le bureau de la réception. De son abri, elle voyait l'homme cagoulé se retourner, sa carabine à la main. Il tirait. Elle entendait sa mère hurler. Puis tout explosait. C'était effroyable.

Denver se redressa, la gorge serrée, serrant les poings.

— Tout va bien, la rassura J.D.

Il arrêta le véhicule et prit Denver dans ses bras, lui caressant le dos, lui murmurant des mots tendres. Elle se blottit contre lui, s'efforçant de chasser de son esprit ces terribles images.

— Tu as fait un mauvais rêve ?

Sa voix était douce, comme ses mains. Elle opina.

— A propos de Max ? reprit-il.

— Non. De mes parents, le jour où ils ont été tués. Je revivais la scène, ajouta-t-elle en frissonnant. J'ai vu le bandit.

— L'homme qui les a tués ? demanda-t-il, un brin sceptique.

— Cela paraît fou mais depuis la mort de Max, ce rêve revient me hanter. Chaque fois, je me souviens de davantage de détails. A moins que je ne les imagine. Peut-être n'est-ce rien d'autre qu'une illusion. Mais cette fois, le type s'est tourné vers moi. Il portait une cagoule et il avait quelque chose à la main...

J.D. fronça les sourcils.

Il parut hésiter.

— Denny, as-tu déjà essayé de te remémorer cette histoire ? Je sais que Max t'encourageait à l'oublier mais si quelqu'un t'aidait à te souvenir de tout cela, est-ce que ça ne t'aiderait pas ?

Denver sentit son cœur s'accélérer dans sa poitrine. La perspective de revivre le drame la terrifiait.

— Quelqu'un ?

— Oui, un psychologue. Ou un hypnotiseur peut-être.

Elle regarda la route, encore plus inquiète.

— Je ne suis pas sûre d'être capable de revivre cette journée.

— Cela pourrait peut-être te libérer une bonne fois pour toutes de ce cauchemar.

— Il cessera de me torturer quand l'assassin de Max sera arrêté, soupira Denver.

Le nez contre J.D., elle sentait son odeur, réconfortante, et la douceur de sa chemise en coton.

— Je me suis toujours interrogé sur tes parents, dit-il avec précaution.

— Je ne me souviens pas de grand-chose. Max voulait que j’oublie cette partie de ma vie parce que leur mort avait été très violente et que j’avais peu de souvenirs d’avant le drame. Il avait sans doute raison.

J.D. s’écarta un peu d’elle pour pouvoir redémarrer. Denny se surprit à l’observer du coin de l’œil. A la lumière du jour, il semblait encore plus séduisant, plus fort, plus musclé. Elle se réprimanda. Etre attirée par lui était une chose, retomber amoureuse en était une autre.

— Que vas-tu faire de nos soupçons à propos de Pete ? reprit J.D. en regardant la route.

— Plus j’y pense, plus je suis persuadée de son innocence.

Il se crispa et elle l’entendit grommeler un juron. Elle colla son visage contre la vitre. Au loin, elle voyait apparaître West Yellowstone.

— Il faut pourtant que tu fasses preuve de prudence avec Pete, reprit J.D. Si tu te trompes et qu’il s’avère qu’il est...

— Je sais, l’interrompit-elle en enfonçant les mains dans ses poches et refusant de penser à Pete.

Ses doigts touchèrent le papier que Davey lui avait confié.

— Peux-tu me laisser devant le bureau de Max ? demanda-t-elle comme ils entraient dans la ville.

Il lui jeta un regard perplexe, mais il ne voulut pas la contrarier.

— J’ai vraiment besoin de me retrouver seule un petit moment, ajouta-t-elle en ouvrant la portière.

— Denny...

— On reparlera de tout cela plus tard, dit-elle en sautant à terre.

Elle s’éloigna sans un regard en arrière.

J.D. frappa son volant du poing. Pourquoi avait-il insisté alors qu’il savait bien que c’était la dernière chose à faire ? Il songea au papier que Davey avait donné discrètement à Denver. Elle n’avait pas eu assez confiance en lui pour lui en parler.

— Qu’espérais-tu ? se demanda-t-il à voix haute. Elle n’a aucune raison de te faire confiance. Elle préfère se fier à Pete. Même si les preuves s’accumulent contre lui.

Il se dirigea vers la maison de Maggie, repensant à la façon dont Denver s’était endormie contre lui et aux accords d’une nouvelle chanson qui lui étaient venus pendant qu’ils roulaient. Mais, de nouveau, la musique et les paroles lui échappaient. Comme Denny.

Tout en se garant devant chez Maggie, il regretta d'être musicien et non inspecteur de police. Un bon inspecteur pourrait résoudre cette affaire et sauver Denny d'un chagrin inutile. Un musicien, non...

Il se souvint soudain que Maggie devait se rendre à Missoula. Sans doute était-elle déjà partie. Elle le surprit en lui ouvrant la porte.

— J'avais peur que tu ne sois déjà partie, s'écria-t-il.

— Il s'est passé quelque chose, dit-elle doucement.

Elle lui fit signe d'entrer.

— J.D., j'ai peur que Max n'ait été impliqué dans un trafic illégal. Un trafic qui lui aurait rapporté cent cinquante mille dollars !

* * *

Les mots étaient griffonnés au crayon :

« Gralin Pas. Au levé du soleil. Demin. Prené vote apareye et vos skis. »

Denver regarda ces mots avec perplexité. S'agissait-il d'un code ? Mais elle finit par comprendre que l'adolescent écrivait phonétiquement. Il avait sans doute voulu dire : « Grayling Pass. Au lever du soleil. Demain. Prenez votre appareil (de photo) et vos skis. »

Visiblement Davey adorait les rendez-vous secrets dans les endroits improbables. Peut-être Cline avait-il raison, peut-être le gamin tenterait-il de lui extorquer de l'argent. Mais s'il pensait qu'elle allait se rendre seule au diable vauvert, il se trompait lourdement. Elle jeta le mot à la poubelle. Davey allait être surpris. Elle ne voulait plus jouer à cache-cache. Cette fois, il allait lui parler, lui dire ce qu'il savait.

— Davey Matthews ? répéta l'infirmière au bout du fil.

Denver retint son souffle. Son état avait-il empiré ? Il n'était sûrement pas...

— Etes-vous de sa famille ? reprit son interlocutrice.

— Non, une amie. Sa famille ne vit pas aux Etats-Unis. Il va bien, n'est-ce pas ?

L'infirmière parut hésiter.

— M. Matthews est parti. Il a quitté l'hôpital.

— Parti ? Les médecins lui ont permis de s'en aller si vite ?

Silence.

— Pas exactement... En fait, il s'est sauvé, chuchota l'infirmière au bout de la ligne.

Denver raccrocha, les mains tremblantes. Davey ne s'était certainement pas enfui pour éviter les ennuis avec la justice, pensa-t-elle en regardant le bureau dévasté de Max. Il avait voulu sauver sa peau. Elle en était persuadée.

— Oh ! Max, sur quoi travaillais-tu ? murmura-t-elle.

Le tueur cherchait quelque chose. Mais quoi ? Le bureau était dans un état encore bien pire maintenant que Cline et son équipe étaient venus y relever les empreintes. Tout était recouvert de poudre grise.

Elle commença à ramasser les papiers qui jonchaient le parquet et à les mettre dans un sac-poubelle. Cela ne servait sans doute à rien mais elle avait besoin de s'occuper, de faire quelque chose pour cesser de penser à J.D. Il ne semblait pas aller bien. Pourtant, tout lui souriait. Le monde de la musique reconnaissait son talent, ses fans avaient fait de lui un homme riche, les femmes tombaient à ses pieds. Que lui fallait-il d'autre pour être heureux ? se demanda-t-elle.

S'efforçant de chasser J.D. de son esprit, elle s'assit au bureau et reprit la pose de Max pour réfléchir. Max avait pris un auto-stoppeur. Ils étaient allés à l'ancienne décharge. Pas très logique, mais possible.

Max aimait cet endroit avec ses sapins, ses pistes enneigées. Quelques années plus tôt, lorsque la ville y déversait encore ses déchets, il la conduisait là-bas parfois, à la nuit tombante. Ils restaient dans l'habitable à écouter et à regarder.

Vers minuit, Max allumait les phares et ils découvraient alors une bande d'ours farfouillant dans les détritiques, y cherchant quelque chose à manger. Mais le meilleur moment pour Max, c'était vers 2 heures du matin. Les ours se sauvaient. Et les grizzlis apparaissaient.

Max n'était jamais fatigué de les voir à l'œuvre. Il s'agissait d'un rituel pour lui. Et Denver devinait qu'il était fasciné de voir ces animaux en liberté alors que la plupart des gens ne les rencontraient que dans des zoos.

Lorsque la municipalité avait décidé de fermer cette déchetterie, Max l'avait mal pris. Bien sûr, voir des ours manger des cochonneries en plastique était un spectacle désolant, quelque part. Mais il regrettait de ne plus pouvoir les guetter la nuit. Denver aussi.

Non, il n'était pas curieux que Max ait voulu se rendre à l'ancienne décharge. Même pour y rencontrer quelqu'un, il n'aurait pu imaginer meilleur endroit. Cela mettait Pete hors de cause. Max n'avait aucune raison de voir Pete en secret. Elle pensa à l'auto-stoppeur. Max avait-il voulu le

conduire là-bas ? Cela lui ressemblait bien. Il adorait cet endroit. Lorsque Cline retrouverait ce type, s'il y parvenait, peut-être saurait-il quelque chose sur la mort de Max.

Elle promena les yeux autour d'elle, dans le bureau de Max, pensant à tout le travail qui l'attendait. Trop de questions la travaillaient. Et ses pensées à propos de J.D. n'arrangeaient rien. Elle aimait la façon dont ses traits s'adoucissaient quand il souriait, la manière dont ses yeux brillaient, la force qui émanait de lui.

Par mégarde, elle se cogna contre le bureau. Et soudain, elle se rappela le tiroir secret. Elle l'ouvrit et y découvrit la dernière chose qu'elle pensait y trouver.

Le revolver de Max.

* * *

Maggie tendit à J.D. des relevés bancaires.

— Max a déposé cent cinquante mille dollars sur son compte la veille de sa mort, dit-elle d'une voix tremblante.

J.D. regarda les chiffres.

— Aurait-il pu épargner cet argent ?

Elle secoua la tête.

— Il mettait tout de côté pour Denver. Il n'a jamais touché à son compte. Bon sang, J.D., dit-elle en s'asseyant sur le canapé, tu dois absolument découvrir ce qui se passe. Il n'est pas possible que Max ait trafiqué. Pas Max, pitié.

Il s'assit en face d'elle.

— J'essaie, Maggie, mais cela n'a aucun sens et Denny...

Maggie essuya ses larmes.

— Il va falloir le lui dire.

— Mieux vaut que ce soit toi qui t'en charges, Maggie, vu la façon dont elle me considère, à présent.

Ses soupçons à propos de Pete avaient creusé un fossé entre eux. Il raconta à Maggie l'histoire du portefeuille.

— C'est curieux que ton agresseur ait pris le portefeuille de Max et non le tien, dit Maggie. Manifestement, il contenait quelque chose qu'il ne voulait pas qu'on trouve.

— Mais quoi ? demanda J.D., tentant de se remémorer son contenu. Je voulais que Denver y jette un coup d’œil. Peut-être y aurait-elle vu quelque chose dont l’importance m’aurait échappé. J’ai l’impression que j’ai tout gâché.

Maggie lui sourit avec gentillesse.

— Mais non. Pense à ce qui aurait pu se passer si tu n’avais pas été avec elle cette nuit à Horse Butte.

Il grimaça.

— Mais elle continue de penser que Pete est un prince et moi, un minable, dit-il en s’emparant du relevé bancaire. Quand elle va entendre parler de cette histoire, elle ne va pas être contente, Maggie.

— Voilà pourquoi il n’est certainement pas mouillé dans un trafic illégal. Max n’aurait rien fait qui puisse blesser Denver.

J.D. espérait que Maggie ne se trompait pas.

* * *

Lentement, Denver retira le revolver et les cartouches de leur cachette. Puis elle inspecta avec soin le tiroir secret. Il n’y avait rien d’autre.

Elle considéra l’arme, en colère contre Max. Pourquoi l’avait-il cachée ? S’il l’avait eue sur lui, il serait encore en vie. Elle se frotta les yeux, fatiguée. L’avait-il laissée là parce qu’il connaissait la personne qu’il devait retrouver à l’ancienne décharge et se sentait en sécurité avec elle ? Cela aurait été le cas s’il s’agissait de Pete. Ou avec l’adjoint Cline. Ou avec beaucoup d’autres personnes.

Denver continua à remettre de l’ordre dans le bureau de son oncle. Les dossiers que Max avait brûlés la tracassaient. Avait-il tenté de protéger quelqu’un ? Et qui ? La personne qui l’avait tué ? Elle repensa à la femme soupçonnant son mari d’être infidèle dont Maggie lui avait parlé et se promit d’en apprendre davantage.

Épuisée, elle finit de ranger les feuillets et nettoya la pièce. Comme elle se penchait pour ramasser un crayon, un bruit la fit sursauter et elle se cogna contre le bureau en redressant trop vivement la tête.

La porte s’ouvrit. Sheila Walker apparut.

— Je dois absolument vous parler, dit-elle. C’est une question de vie ou de mort.

OceanofPDF.com

8

La journaliste entra d'un pas assuré, poussa les papiers de côté et s'assit sur un coin du bureau de Max.

— J'ai effectué quelques recherches, dit-elle. J'ai un instinct très sûr, ma chère.

Denver n'avait pas la moindre idée de ce dont elle parlait.

— J'ai entendu dire que vous étiez à Horse Butte, hier soir, poursuivit Sheila Walker. L'adjoint Cline prétend qu'il s'agissait d'un accident. Vous y croyez, vous ? Moi non plus, ajouta-t-elle sans laisser à Denver la possibilité de répondre.

Elle laissa tomber son gros sac et, se levant, se mit à arpenter la pièce.

— A votre avis, que cachait votre oncle ? demanda-t-elle.

Comme Denver restait muette, elle se tourna vers elle.

— La police n'a jamais mis la main sur le braqueur de banque qui a tué vos parents. Il a pris la fuite avec un million de dollars... et du sang sur les mains. Le saviez-vous ?

Denver avait le tournis. La journaliste sautait d'un sujet à l'autre, et elle avait du mal à la suivre.

— Non.

— Entre nous, reprit Sheila sur le ton de la confidence, Max vous a-t-il parlé de l'argent ?

— Quel argent ?

— Je remonte la piste des dollars, chérie. Et j'ai bien peur qu'elle ne me mène droit à votre oncle. Le meurtre de Max et ce gamin envoyé dans le décor ne sont qu'un début... et nul ne sait où tout cela finira. Ni combien de personnes vont mourir.

Denver la dévisagea, sidérée. Quelle piste ? Quel argent ? Cette femme ne prétendait sûrement pas que Max...

— Répondez-moi juste sur un point, reprit la journaliste. Max vous a-t-il laissé un bon petit pactole ?

— Max n'a jamais eu un sou vaillant.

— Vous ne savez donc pas où il a planqué l'argent.

— Il n'y a pas d'argent.

Sheila Walker sourit.

— Je vais vous donner un conseil, ma chère : soyez très prudente. Naïve comme vous êtes, vous avez de grandes chances d'être la prochaine victime.

* * *

Longtemps après le départ de la journaliste, Denver resta à fixer la porte. Cette femme devait être folle. Imaginait-elle Max impliqué dans le hold-up de la banque ? Il ne se trouvait même pas à Billings le jour du drame. Sheila Walker cherchait sans doute un lien entre les deux affaires, mais si elle croyait que Max était ce lien, elle se trompait.

Le revolver de Max était toujours posé sur le bureau avec la boîte de cartouches. Les avertissements de Sheila insinuant qu'elle était dans le collimateur du tueur tournaient dans sa tête. Elle s'empara de l'arme et, s'efforçant de ne pas se demander de qui elle devait avoir peur, elle la chargea.

Puis, sur une impulsion, elle appela l'hôtel de Stage Coach et demanda à parler à J.D. Garrison. Elle avait besoin d'entendre sa voix. Comme il ne répondait pas, elle laissa un message. Elle avait hâte d'en finir avec tout ça et de se retrouver au calme chez elle, au chalet, cet endroit merveilleux que Max lui avait offert quand elle était enfant.

En sortant du bureau de son oncle, elle jeta un œil craintif au ciel qui s'assombrissait. Un nouvel orage s'annonçait. Le printemps viendrait-il un jour ? Ou les nuages continueraient-ils à s'amonceler au-dessus de sa tête ?

* * *

Dès qu'elle ouvrit la porte, Denver comprit que quelqu'un s'était introduit chez elle. La serrure avait été forcée. Elle alluma la lumière d'une

main tremblante : le chalet avait été mis à sac, comme le bureau de Max. Elle fondit en larmes. Comment quelqu'un avait-il osé violer son refuge ? Pourquoi cet acharnement autour d'elle ?

Elle s'avança à l'intérieur. La porte de la lingerie était ouverte. A l'intérieur, tout était sens dessus dessous. Les produits dont elle se servait pour développer ses photos jonchaient le sol.

Que diable cherchait la personne qui s'était introduite par effraction chez elle ? Pensait-elle vraiment que Max aurait caché un dossier au milieu de son matériel photographique ? Cette éventualité la fit frissonner. Un auto-stoppeur aurait cherché dans des endroits évidents mais seul quelqu'un qui connaissait Max pouvait avoir l'idée de regarder dans un paquet de détergent.

L'ancien bureau de son oncle donnait, lui aussi, l'impression d'avoir été dévasté par une tornade. Les tiroirs de sa bibliothèque étaient à terre.

Le téléphone retentit au même moment.

— Allô ?

Pas de réponse.

— Allô ?

Elle se demanda brusquement si ce n'était pas Davey qui tentait de nouveau de la joindre. Mais elle reconnut la voix grave de Taylor.

— Denver ?

Il parut surpris de l'entendre comme s'il avait fait une erreur de numéro.

— Je cherche Maggie, reprit-il. Auriez-vous par hasard une idée de l'endroit où elle se trouve ?

Denver se sentit soulagée que ce soit Taylor au bout de la ligne.

— Elle m'a dit qu'elle se rendait à Missoula pour aider une amie dont la mère vient de mourir, mais je ne sais pas très bien quand elle devait partir.

— J'ignorais qu'elle était déjà partie, dit-il d'un air un peu vexé. Je ne lui ai même pas dit au revoir.

— Je suis sûre qu'elle reviendra bientôt.

Ils discutèrent un peu. Taylor lui demanda comment elle allait, si Cline avait avancé dans son enquête. Il semblait seul.

Tout en parlant, elle tentait de remettre un peu d'ordre dans le bureau de Max.

— Etes-vous sûre que tout va bien ? répéta-t-il.

Manifestement, maintenant que Max était mort, il se sentait l'âme d'un protecteur. Voulait-il aussi protéger Maggie ou avait-il des intentions plus

romantiques à son égard ? Cette éventualité ennuyait toujours un peu Denver mais moins qu'avant : avec toutes ces histoires, ce n'était peut-être pas si mal.

— Je vais aussi bien que possible dans ces circonstances, répondit-elle, tout en balayant du regard la pièce saccagée.

Si elle lui parlait du cambriolage, il viendrait aussitôt. Et même si elle l'aimait bien, elle ne saurait pas quoi lui dire, ni quoi faire de lui. Il était si différent de Max qui lui aurait remonté le moral tout en l'aidant à ranger.

Elle raccrocha, ayant hâte de se mettre au travail. Mais soudain, un frisson la parcourut. Une porte venait de s'ouvrir derrière elle. Avant qu'elle n'ait eu la possibilité de se retourner, deux mains puissantes lui enserrèrent le cou. Elle se débattit, cherchant de l'air, mais son agresseur accentuait la pression. Des fragrances agacèrent ses narines. Elle connaissait cette eau de toilette, pensa-t-elle, tout en tentant vainement de se libérer. Elle ne parvenait plus à respirer et se mit à paniquer. Des taches noires dansaient devant ses yeux. L'intrus voulait la tuer, cela ne faisait aucun doute. Avec l'énergie du désespoir, elle lui envoya des coups de pied et l'entendit jurer.

Puis la lumière fut coupée. Elle entendit un homme crier :

— Que se passe-t-il ici ?

Son agresseur la lâcha, la poussant devant lui. Elle s'effondra sur le bureau de Max et, après un instant d'égarement, se hâta de récupérer le revolver dans son sac. Un juron retentit. Son assaillant venait de trébucher dans le vestibule. Elle s'apprêtait à courir derrière lui quand quelqu'un se jeta sur elle. L'arme lui échappa des mains.

— Allonge-toi sans faire de bruit.

Avec un gémissement, Denver reconnut l'arrivant.

— La cavalerie arrive toujours à temps, Garrison, soupira-t-elle.

— Tais-toi, grommela J.D. Et reste ici.

Elle l'entendit traverser le salon. Il se heurta à quelque chose, jura. Puis une porte s'ouvrit et ce fut le silence.

Denver se releva et s'avança prudemment vers le living, plongé dans l'obscurité. La porte d'entrée était grande ouverte. Dehors, le vent soufflait avec rage et la neige commençait à tomber. Elle chercha la lampe de poche, posée sur la cheminée.

— J.D. ? cria-t-elle en sortant dans la tempête. J.D. ?

Un bruit de moteur déchira la nuit. Des phares perçaient le rideau de flocons, éclairant deux ombres qui se battaient près de la route. J.D. et un

autre homme. Denver retourna à la hâte dans le chalet, s'empara du tisonnier et revint vers les combattants en hurlant comme une folle.

Ses cris stridents les firent tous deux sursauter. L'inconnu bondit sur ses pieds et se précipita vers la voiture qui l'attendait. Le véhicule démarra sur les chapeaux de roues. J.D. resta agenouillé, la tête entre les mains. Après un moment, il se remit lentement sur pied.

— Ça va ? cria Denver.

— Je croyais t'avoir dit de rester à l'intérieur, gronda-t-il en se dirigeant vers le chalet.

— Et rater le spectacle de ta mise à mort ? Tu plaisantes ! lança Denver, provocante.

J.D. la poussa dans la maison et claqua la porte derrière eux. Elle promena le faisceau de sa lampe sur lui mais il la lui prit des mains avant de remettre le tisonnier à sa place.

— L'as-tu vu ? Reconnu ? demanda-t-elle.

— Non. Et toi ?

— Non. Mais son eau de Cologne me disait quelque chose.

Elle entendit J.D. marcher dans le salon. N'importe qui pouvait porter l'eau de Cologne dont s'aspergeait Pete, songea-t-elle. N'importe qui. Mais elle avait l'estomac noué.

— Où est le disjoncteur ? demanda J.D. comme s'il ne l'avait pas entendue.

Il semblait très en colère et elle ne savait pas si c'était contre elle.

— Dans la lingerie, je pense, dit-elle en se dirigeant vers la pièce en désordre.

J.D. l'y rejoignit. Elle lui tint la lampe de poche tandis qu'il inspectait les fusibles. Il manipula quelques boutons. Après un moment, le courant revint.

Soulagée, elle se tourna vers J.D. et poussa un cri d'effroi en découvrant son visage.

— Seigneur !

Elle l'examina avec inquiétude.

— Tu es blessé.

Il se passa la main sur son œil gauche.

— Juste une bosse, ce n'est rien.

Mais Denver s'était déjà approchée du lavabo et faisait couler l'eau froide. Elle s'empara d'un torchon.

— Viens par ici, dit-elle en lui faisant signe de s'asseoir sur un tabouret. Tu as le visage en sang, ajouta-t-elle en tamponnant ses plaies.

— Je suis tombé sur le gravier. Aïe !

— Ne bouge pas.

Comme elle sentait une bosse sur son crâne, causée par la lampe qu'elle lui avait lancée la veille à la tête, un brusque remords l'étreignit.

— Je vais passer de l'antiseptique, dit-elle avec douceur, résistant à l'envie de lui murmurer des mots tendres.

Mais, comme s'il partageait son émotion, il l'attrapa par les poignets, et la serra contre lui.

— Tu aurais pu te faire tuer, souffla-t-elle.

— Mais je vais très bien, répliqua-t-il en lui caressant le dos.

— Que voulaient-ils, d'après toi ?

— J'aimerais le savoir parce que, tant que nous resterons dans ce brouillard, tu ne seras pas en sécurité, dit-il en repoussant une mèche de ses cheveux en arrière. Oh ! Denny ! s'écria-t-il soudain. Ta gorge !

Elle y posa la main.

— Je préfère ne pas imaginer ce qui se serait passé si tu n'étais pas arrivé, soupira-t-elle.

Il l'étreignit plus fort.

— Tout va bien, chérie. Tout va bien, à présent.

Ils restèrent un moment enlacés dans les bras l'un de l'autre. Elle sentait son cœur battre contre le sien, son souffle caresser sa peau. Un signal d'alarme s'alluma au plus profond d'elle-même. Mais elle ne pouvait bouger. Elle était incapable de se détacher de lui.

Il recula un peu. Son regard la fit rougir. Ses yeux la caressaient.

— Je devrais aller chercher l'antiseptique, dit-elle.

Mais son corps restait collé à celui de J.D.

La sonnerie du téléphone interrompit brutalement ce moment d'abandon. Elle regarda fixement l'appareil, hésitant presque à décrocher. C'était important, pourtant...

— Réponds, je vais chercher l'antiseptique, dit-il, la voix rauque d'émotion.

A contrecœur, elle obéit. Il semblait avoir aussi peu envie qu'elle de s'éloigner. Tout en se dirigeant vers le téléphone, elle tenta de se calmer.

— Allô ?

Le silence seul lui répondit. Puis son correspondant raccrocha.

— Qui était-ce ? s'enquit J.D. derrière elle.

— Personne.

— Sans doute une erreur de numéro.

Dans d'autres circonstances, Denver aurait partagé son avis, mais elle avait entendu distinctement le grincement de la cabine téléphonique. Elle ne pouvait s'empêcher de penser que celui qui l'appelait était peut-être à quelques kilomètres et venait de tenter de la tuer.

Elle prit l'antiseptique des mains de J.D. Il ne sursauta même pas quand elle tapota ses blessures avec le torchon. Il la regardait fixement.

— Merci, dit-il avec douceur.

Il était si près d'elle qu'elle sentait la chaleur de son corps.

— Je crois que je ferais mieux de remettre un peu d'ordre dans le chalet, murmura-t-elle.

Elle ramassa le revolver. Après l'avoir remis dans son sac, elle passa devant J.D.

— Qu'y avait-il là-dessus ? demanda-t-il en lui montrant des bobines de négatifs sortis de leurs boîtiers et exposés à la lumière.

— Juste des images pour un film de promotion.

— N'est-ce pas curieux que le cambrioleur les ait détruits ?

Non, cela n'avait rien de curieux, songea-t-elle. C'était seulement très ennuyeux, car elle allait devoir recommencer son travail.

— Sur quoi d'autre travaillais-tu que quelqu'un aurait pu trouver intéressant ? reprit-il.

Denver haussa les épaules.

— J'ai fait quelques photos des environs pour des écrivains. Le Montana inspire pas mal d'entre eux, tu le sais. Beaucoup de films sont également tournés dans la région.

— Oui, j'ai entendu dire ça.

— Et puis, j'ai pris des clichés pour illustrer une brochure d'agence de voyages. Je crois bien que je vais devoir tout recommencer, ajouta-t-elle en ramassant d'autres boîtiers cassés.

— Rien d'autre ? insista J.D.

— Des photos prises le jour de l'anniversaire de Max, il y a deux semaines.

— L'anniversaire de Max ? Penses-tu qu'il soit possible de récupérer certains négatifs ?

— Pas ceux qui ont été exposés à la lumière. Mais s'il en reste dans des boîtes... peut-être.

— Ce serait pas mal d'y jeter un coup d'œil.

Elle éteignit la lumière de la lingerie pour ne pas risquer d'aggraver la situation.

— Seules quelques photos ont survécu.

— Tant pis. Je trouve quand même curieux qu'ils s'en soient pris à tes négatifs.

Il y avait plusieurs clichés d'un championnat de rodéo organisé à Three Forks et des vues de Big Sky avec Lone Mountains Peak en arrière-fond. Sur un autre rouleau, trois photos de l'anniversaire de Max avaient échappé au désastre.

— Bon sang, grommela Denver. C'étaient les dernières photos de Max et la plupart ont été détruites.

— Tu peux me les montrer ?

— Que cherches-tu ? demanda-t-elle en étalant les négatifs.

J.D. s'empara d'une loupe pour examiner les clichés.

— Là, regarde. Au fond de la salle, près de la cheminée.

Elle se pencha.

— On ne voit rien ! Je vais les tirer sur papier.

Quelques instants plus tard, elle tendit à J.D. une photo prise à l'anniversaire de Max. On y voyait le salon rempli de gens. Et, en regardant bien, elle distinguait deux personnes discutant en aparté dans un coin : Pete et Cal Dalton.

— Ils ont l'air de se disputer, remarqua J.D.

— Je me demande bien à quel sujet. Je ne savais même pas qu'ils se connaissaient. Mon Dieu, regarde, ajouta-t-elle en étudiant le reste du cliché. En bas à droite.

— Bah, Max est en train de faire la vaisselle, dit J.D. sans comprendre le problème.

— Non, pas du tout. Il est en train d'emballer un verre dans un torchon. Tu sais, je l'ai souvent aidé dans le passé à recueillir des indices pour les envoyer au labo de Missoula. Manifestement, il voulait préserver des empreintes sur ce verre.

J.D. la dévisagea.

— Pourquoi Max aurait-il eu envie de faire analyser les empreintes de l'un de ses invités ?

— Je sais : cela semble insensé. Nous connaissons tous les gens venus à cette soirée. Mais cela pourrait signifier qu'il y a deux semaines, il nourrissait des soupçons envers un proche, ajouta-t-elle avec un frisson.

— Viens, dit J.D. en lui prenant la main. Je vais allumer un feu pour que tu puisses te réchauffer.

Il se mit à réunir de vieux journaux et à les mettre en boule.

— Pourquoi Max aurait-il pris les empreintes d'un de ses hôtes ? Ce n'était pas comme si la plupart des empreintes des gens étaient enregistrées dans un fichier quelque part. Qu'aurait-il bien pu trouver ?

— Rien. Sauf si cette personne avait déjà été arrêtée dans le passé ou si elle exerçait un métier dans un domaine de haute sécurité où les empreintes sont exigées, répondit Denver. Il est possible aussi que Max ait eu envie de comparer ces empreintes avec d'autres qu'il aurait recueillies sur une scène de crime.

Pendant que J.D. s'occupait du feu dans le salon, Denver s'empara du téléphone. Elle appela le laboratoire criminel de Missoula.

— Ils ont bien reçu une demande d'analyse d'empreintes de Max, annonça-t-elle après avoir raccroché. Mais ils ne peuvent pas me donner d'autres renseignements. Ils m'ont dit qu'ils avaient envoyé les résultats à Max. Encore une piste qui ne débouche sur rien. A moins que nous puissions les retrouver dans le bureau de Max.

— Tu as eu vraiment de la chance, cette fois-ci, l'interrompt J.D. La personne qui a tenté de t'étrangler avait certainement l'intention de te tuer.

— Oui, je crois bien. Sans toi..., souffla-t-elle avant de se reprendre. A propos de chance, tu as dû recevoir mon message dès que je t'ai appelé.

— Tu m'as appelé ?

Il semblait heureux de l'apprendre.

Alors qu'elle assemblait des feuilles de journaux éparses, elle s'interrompt pour le regarder.

— Si tu n'as pas reçu mon message, comment se fait-il que tu...

— Juste la chance ! dit-il avec ce petit sourire qui l'avait toujours fait fondre.

Elle détourna les yeux. Dommage qu'il ne le lui adresse que lorsqu'elle se sentait vulnérable.

— La chance est-elle vraiment avec nous dans cette histoire ? soupira-t-elle.

— En partie, mais pas seulement. Je t'ai suivie quand tu as quitté la ville, avoua-t-il avec un air gêné. Je pensais juste...

— Que je pourrais avoir de nouveau besoin d'aide.

Elle se mit à rire et secoua la tête, sidérée.

— Tu me connais bien, non ?

Il la connaissait comme aucun autre homme, pensa-t-elle. Mais elle détourna vite la tête.

— Tu disais que tu as reconnu l'eau de Cologne du gars ? reprit J.D.

Denver prit un coussin qu'elle remit en place sur le canapé. Il l'avait donc entendue. Elle ne put réprimer un frisson en levant les yeux vers lui. Son regard était si plein de gentillesse qu'elle comprit qu'elle allait fondre en larmes si elle continuait à le fixer.

— C'était celle que Pete porte, dit-elle, se rendant compte que J.D. l'avait peut-être également reconnue.

— C'est bien ce que je pensais.

Elle craignait qu'il n'ajoute « Je te l'avais bien dit » mais il ne le fit pas.

— Merci d'être venu à mon secours, murmura-t-elle.

Il se mit à rire.

— Tu me traites comme si j'étais un chevalier en armure. Mais je ne le suis pas, Denny. En fait...

Il lui caressa la joue du bout des doigts et ne finit pas sa phrase.

— En fait, tu mènes surtout ta vie comme tu l'entends, et tu te débrouillais très bien sans moi, dit-elle.

— Ne te méprends pas. J'avais besoin de toi.

Ses mots la touchèrent au cœur et brisèrent le mur de glace qu'elle avait bâti pour se protéger. Lentement, elle se tourna vers lui. Comment avait-elle pu oublier cette bouleversante profondeur dans ses yeux ?

— Tu as peur qu'il s'agisse de Pete, non ? dit-il en prenant son visage entre ses mains.

— Je refuse d'y croire. Pete est mon meilleur ami depuis des années.

— T'a-t-il demandé de l'épouser ?

Il avait posé la question malgré lui, et redoutait déjà ce qui allait suivre. Denver opina à contrecœur.

Il retira ses mains.

— Lui as-tu déjà donné une réponse ? lança-t-il.

Denver hésita. Comment pouvait-elle répondre franchement à J.D. sans lui dire en même temps qu'il avait été le seul homme à l'intéresser ?

— Evidemment que je lui ai donné une réponse ! Je ne peux pas épouser Pete alors que j'ai donné mon cœur à un autre, il y a des années.

Elle ferma les yeux, la voix brisée. La bouche de J.D. était à un souffle de la sienne.

— Denny, murmura-t-il.

Elle resta silencieuse, s'interdisant de lui poser les questions qui la hantaient. J.D. avait-il regretté d'avoir quitté West Yellowstone ? De l'avoir quittée, elle ? Et d'être parti faire sa vie ? Là, il avait l'air d'avoir plus que tout envie de l'embrasser comme si ses lèvres ne rêvaient qu'aux siennes. Mais il recula.

— Je ne vais pas te refaire du mal, chuchota-t-il.

Etait-ce une promesse qu'il exprimait ainsi ou un simple remords ? Elle ne le savait pas. Il semblait soudain si prévenant, si attentif.

— Nous ferions mieux de monter à l'étage voir si les dégâts sont importants, déclara-t-il en se reprenant.

Oui, c'était effectivement préférable, se dit Denver et elle le suivit en silence vers l'escalier.

* * *

Manifestement, l'intrus avait commencé ses recherches à l'étage. Les armoires avaient été vidées, les tiroirs renversés. Avec l'aide de J.D., elle se mit en devoir de tout ranger et découvrit soudain sa vieille poupée de chiffon par terre. Elle la ramassa, la serra contre son cœur.

— Au moins, le chalet n'a pas été saccagé comme le bureau de Max, dit-elle.

Elle caressa sa poupée, en pensant à son oncle. Et à ses parents. Qui lui avait offert Hominy ? Probablement sa mère, pour un de ses anniversaires. Mais ce n'était pas certain.

— Tu crois que tout ça est lié à la mort de Max ? dit-elle.

— C'est fort probable, non ? Allons ranger la chambre voisine.

Lorsqu'ils eurent fini, ils redescendirent dans le salon. Denver remit de nouveau les coussins en place. Quand elle se retourna, elle surprit le regard de J.D. fixé sur elle.

— Qu'y a-t-il ? Tu me fais peur, s'écria-t-elle.

— Désolé, ce n'était pas mon intention.

— Dis-moi ce qui ne va pas, supplia-t-elle. Tu n'es pas passé au chalet simplement parce que tu t'inquiétais pour moi, n'est-ce pas ?

Il secoua la tête.

— Regarde dans quel état est ton chalet, Denny. Regarde les marques sur ta gorge. Tu dois être sincère avec moi si tu veux que je t'aide à retrouver le meurtrier de Max.

Des flammes brûlaient dans ses yeux.

Par automatisme, Denver toucha le médaillon de sa mère qu'elle portait au cou et se rendit à la fenêtre, face au lac.

— Tu as raison de ne pas me faire confiance sur le plan sentimental, Denny, reprit J.D. Mais sois sûre que je suis ici pour t'aider.

Denver regardait obstinément dehors. Elle n'avait donc pas le droit de lui faire confiance, sentimentalement ? Ne comprenait-il pas qu'elle ne pouvait faire les choses à moitié ? Qu'il n'était pas question de compromis entre eux ? Ils ne pouvaient être de simples amis, elle s'en sentait incapable.

— J'ai vu Davey te glisser un mot, Denny.

Denver tressaillit. La douleur dans la voix de J.D. lui serrait le cœur.

Elle se tourna lentement vers lui, cherchant ses mots.

— J'avais besoin de lire son message... seule.

Elle s'interrompit un instant. Elle tremblait presque. Sa quête de la vérité l'avait poussée à écarter J.D., le seul homme dont elle avait envie d'être proche.

— Ce n'était pas à cause de toi. Mais de moi, continua-t-elle.

Elle se mit à ramasser les livres par terre sans même s'en rendre compte.

— Denny..., murmura-t-il.

Elle continuait à ranger. Mais soudain, elle sentit la main de J.D. sur son bras.

— Parle-moi, insista-t-il.

Elle leva les yeux vers lui et reconnut dans son regard certaines des peurs qui la torturaient. J.D. l'attira à lui et l'étreignit avec force.

Blottie contre lui, elle l'entendit répéter :

— Parle-moi, je t'en prie.

Elle huma son odeur.

— J'ai l'impression que mon univers explose de partout, que plus rien n'est réel, ne l'a jamais été, soupira-t-elle.

Il lui caressa les cheveux.

— Je vais t'aider à tout remettre d'aplomb, Denny. Je ne laisserai personne te faire du mal. Je te le promets. Mais tu dois me faire confiance. Plus de secrets entre nous.

Elle voulut s'abreuver de sa force mais dans ses yeux, elle vit briller un désir puissant qu'elle n'aurait jamais imaginé y voir. Il la réchauffa jusqu'au cœur.

— Ai-je anéanti toute la confiance que tu avais en moi ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête et détourna les yeux.

— J'ai peur que ta musique t'éloigne de nouveau de moi avant que nous ayons retrouvé le meurtrier de Max.

Il lui prit le visage entre les mains.

— Je ne partirai pas, Denny, pas tant que tu auras besoin de moi.

Sa promesse la bouleversa : dans ces conditions, songea-t-elle, il ne partirait jamais plus.

9

— Tiens, dit Denver en lui tendant le bout de papier. Et je sais ce que tu penses.

J.D. lut le petit mot et leva les yeux vers elle.

— Evidemment, tout le monde penserait la même chose. Il faudrait être fou pour aller retrouver Davey là-bas. C'est encore plus isolé que la tour de guet, et rien ne dit qu'il se présentera bien au rendez-vous, et qu'il aura des informations à te communiquer. Ça peut très bien être un piège.

Il lui jeta un regard inquiet, auquel elle ne répondit pas. Elle s'était laissée tomber sur une chaise près du feu. Les événements de la journée l'avaient manifestement épuisée. Mais il sentait également la détermination sans faille qui l'animait.

— Tu vas y aller, malgré tout, non ? reprit-il.

— Tu l'as vu comme moi à l'hôpital. Il était terrifié. Pourquoi se serait-il enfui s'il ne savait pas quelque chose ?

J.D. n'avait pas le cœur de lui dire que le gamin s'était sans doute sauvé pour échapper à la prison pour mineurs.

— Je t'accompagne, lança-t-il.

Elle sourit.

— J'étais sûre que tu le proposerais.

Il plongea son regard dans le sien. Dieu, qu'elle était belle ! Les flammes de la cheminée se reflétaient dans ses cheveux. Et ses yeux étaient si lumineux, si mystérieux, qu'il avait envie de s'y noyer.

— Puisque je dois tout te dire, reprit Denver, il y a autre chose que tu dois savoir. J'ai découvert le revolver de Max et une boîte de cartouches cachés dans le tiroir secret de son bureau. S'il s'agissait d'un message pour moi, je n'ai pas réussi à le décrypter.

Lui révéler ce secret, c'était lui montrer toute la confiance qu'elle mettait en lui. Il en avait parfaitement conscience et il sentit son cœur se dilater, son désir monter encore. Elle était plus têtue et fière que jamais, mais elle y mettait une élégance qui le fascinait. Il ne voulait surtout pas la blesser. Il se promit de la protéger, de protéger sa vie, bien sûr, mais aussi son cœur.

Il songea alors à sa musique. Il était revenu dans le Montana, terrifié à l'idée d'avoir perdu l'inspiration. Plus rien ne lui semblait important. Il se sentait perdu. Jusqu'au moment où elle l'avait assommé avec cette fichue lampe.

Denver repoussa une mèche folle de son visage.

— La seule piste que j'ai est un dossier sur lequel Maggie l'a vu travailler avant sa mort. Max filait un homme dont la femme suspectait les absences nocturnes. Elle craignait qu'il ne la trompe.

— Est-il possible que Max ait interverti les dossiers ?

Elle se mit à rire.

— Tu connaissais Max.

— C'était juste une idée en l'air, répondit-il, se demandant si l'un et l'autre avaient réellement connu Max. Denny...

Il la regarda, se demandant s'il ne valait pas mieux qu'elle l'apprenne par l'adjoint Cline. Mais non.

— La veille de sa mort, Max avait déposé une importante somme d'argent sur son compte bancaire.

— Combien ?

— Cent cinquante mille dollars.

— Où aurait-il eu une telle somme ?

— J'espérais que tu le savais.

Elle secoua la tête, inquiète.

— La journaliste, qui travaille pour la *Tribune de Billings*, est passée me voir au bureau de Max tout à l'heure. Elle a insinué qu'il était mêlé au braquage à la banque.

— C'est ridicule. Tes parents ont été tués dans ce hold-up.

Denver secoua la tête.

— Cette femme ne connaissait pas Max.

Elle prit une profonde inspiration et expira lentement.

— Mais cet argent est suspect, non ?

— Oui, c'est certain.

Denver plongea le visage dans ses mains.

— Il est innocent, J.D., murmura-t-elle tristement. Mais j'aimerais croire que Pete l'est aussi.

* * *

Sans beaucoup d'enthousiasme, Denver décida de passer la nuit chez Maggie. J.D. savait qu'elle fuyait ainsi les charges qui s'accumulaient contre Max, ses cauchemars, ses inquiétudes au sujet de Davey, ses peurs à propos de Pete. Pour elle, l'éventualité que Max soit un escroc était sans doute plus terrifiante que le reste.

Il la regarda sortir ses skis pour se rendre à l'endroit où l'attendrait Davey et réunir des affaires pour dormir chez Maggie.

Le téléphone retentit.

A son visage contrarié, il comprit qu'elle n'était pas contente d'entendre ce que son correspondant lui disait au bout du fil. Il la regarda, craignant soudain qu'il ne s'agisse de Pete et que ce dernier ne soit en train de lui reprocher quelque chose. Surtout, il se faisait du souci au sujet des cent cinquante mille dollars. La journaliste soupçonnait-elle vraiment quelque chose de louche ? Ou s'était-elle contentée de répéter des ragots ?

Il se tourna vers Denver. Elle était toujours au téléphone.

— Je ne veux pas en parler pour le moment, lançait-elle, irritée. Très bien, je te verrai à ce moment-là.

Cette dernière phrase inquiéta J.D.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

— Oh ! je ne sais pas. Pete veut que je passe à Stage Coach. Son groupe s'y produit, ce soir.

J.D. hocha la tête.

— Denny, tu ne...

— Ne t'inquiète pas, je n'ai pas oublié, dit-elle en passant la main sur son cou meurtri.

Il resta silencieux. Il aurait préféré la rassurer. Mais ce n'était pas possible.

— Tant que nous n'aurons pas démasqué l'assassin de Max, reprit-il, nous devons soupçonner tout le monde.

Elle hocha la tête et regarda par la fenêtre. Il ne neigeait plus et les premières étoiles avaient fait leur apparition dans le ciel.

Plein de sollicitude, il s'approcha d'elle.

— Tu veux toujours fouiller les dossiers de Max ? Alors, allons-y. Je vais t'aider.

* * *

Ils étalèrent les dossiers de Max par terre et commencèrent à les examiner, un à un, cherchant celui du « mari absent » et les résultats d'analyses d'empreintes du laboratoire.

Denver était contente que J.D. soit là et plus contente encore qu'il ait suggéré d'examiner de plus près les dossiers.

— J'adore les méthodes de classement de Max, dit-il en brandissant une chemise sur laquelle était noté « Mort sur la route ». Devine ce que j'ai trouvé là-dedans ?

Denver secoua la tête.

— Connaissant Max, cela peut être n'importe quoi. Regarde celui-ci. « Rock and Roll », ajouta-t-elle en riant. Il va falloir les rebaptiser.

— Nous pourrions utiliser les noms de famille, qu'en penses-tu ?

Tandis qu'ils s'échangeaient les chemises en carton, leurs mains se frôlèrent, et elle sentit son cœur s'accélérer. Plus le temps passait et plus elle sentait le désir grandir en elle. Elle était comme affamée et la présence constante de J.D. auprès d'elle ne cessait d'attiser son appétit.

— As-tu faim ? s'enquit-il.

— Pardon ?

— N'est-ce pas ce que tu viens de dire ?

— Ah ? Vraiment ? bafouilla-t-elle.

Il se leva.

— Pourquoi je n'irais pas nous chercher quelque chose à manger ? Ne me dis pas ce que tu veux. Je te fais la surprise.

— C'est gentil, J.D. Avec plaisir, répondit-elle en souriant.

Il quitta la pièce et Denver se retrouva seule au milieu des chemises cartonnées. Elle s'efforça de maîtriser le trouble dont elle était la proie. Quand allait-elle cesser de dire à voix haute ce qu'elle pensait ? Vu ce qu'elle éprouvait pour lui, mieux valait apprendre à se contrôler.

* * *

Quelques minutes plus tard, J.D. revenait avec deux hot-dogs, deux sachets de frites et deux grands gobelets de soda.

— Tu n’as pas oublié ! s’écria Denver.

— Comment oublier ce que tu aimes ? rétorqua-t-il, moqueur.

Même si elle adorait les hot dogs, dans l’immédiat, elle avait surtout envie de J.D.

— J’ai toujours admiré ton appétit, ajouta-t-il. Comme beaucoup d’autres choses.

Il la regarda et elle baissa aussitôt les yeux. Elle aurait juré qu’il pouvait lire dans ses pensées.

A la fin de leur repas, Denver se remit à ouvrir les chemises cartonnées. Elle luttait contre le trouble dans lequel la plongeait la proximité de J.D. Mais un mot lui sauta soudain au visage : le mot « Liaison » inscrit en lettres capitales sur une des chemises. Elle s’en empara et consulta les dates. La dernière note remontait à une semaine.

— Je l’ai ! cria-t-elle en se redressant.

J.D. s’approcha pour lire avec elle.

— Lester Wade ? Celui que je connais ?

Denver hocha la tête.

— Lester joue toujours dans ton ancien groupe, non ?

Elle lut le résumé des filatures effectuées par Max. Lester traînait dehors la nuit, bien après la fermeture des bars.

— Il devait tromper sa femme, Lila, conclut-elle. Pour quelle autre raison ne serait-il pas chez lui la nuit ?

— Et pourtant non, apparemment, fit remarquer J.D. en lui montrant du doigt la dernière note : « Pas d’autre femme. »

Ils échangèrent un regard interrogateur.

— Tu ne crois pas...

Elle regarda le dernier feuillet, rédigé de la main de Max.

« Lester n’entretient aucune liaison. Ai informé l’épouse. Règlement effectué. »

— Et, à ton avis, que signifie ce code ? demanda Denver en découvrant la notation en bas de page.

« 140669. Dossier Perle. »

— Le dossier Perle ? demanda-t-il, heurtant par mégarde sa jambe, ce qui la mit en transe. Connais-tu un dénommé Perle ?

Denver secoua la tête.

— Et le numéro te dit quoi ?

De nouveau, elle fit un geste d'ignorance. Il était si près qu'elle pensa qu'il allait l'embrasser. Il le comprit certainement car il s'écarta et se leva.

— Peut-être s'agit-il d'un code de facturation, suggéra-t-il.

— S'agissant de Max, cela peut être n'importe quoi. En tout cas, je n'ai pas vu de dossier Perle. Et toi ?

— Non plus. Il est possible que le cambrioleur l'ait trouvé et embarqué.

— Ainsi que les résultats d'analyses d'empreintes, ajouta-t-elle en consultant sa montre. Il est tard. Et j'ai promis à Pete de passer à Stage Coach.

La lueur qu'elle avait vue briller dans le regard de J.D. toute la soirée disparut d'un coup.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, Denver. Si tu lui dis quoi que ce soit...

— Je sais. Je ferai attention.

Comme ils quittaient le petit immeuble de Max, Denver ouvrit la boîte aux lettres, se reprochant de ne pas y avoir pensé plus tôt. Elle inspecta avec attention la pile d'enveloppes mêlées à des tracts publicitaires. L'une d'elles à l'effigie du laboratoire de Missoula attira son regard. Elle la tendit à J.D. d'une main tremblante. Il y jeta un coup d'œil et l'ouvrit.

— Qui ? demanda-t-elle dans un murmure.

— Je n'en sais rien. Les empreintes sont celles d'un certain William Collins. Sais-tu qui c'est ?

— J.D., je connaissais tout le monde à la soirée de Max. Qui que soit ce William Collins, je le connais. Mais sous une autre identité. Reste à savoir qui c'est.

* * *

Lorsqu'ils arrivèrent à Stage Coach, Pete les repéra immédiatement. Le groupe finissait une chanson. La simple vue de J.D. parut le mettre en colère. Denver s'en rendit compte et se tourna vers J.D.

— Pourrais-tu m'attendre au bar ?

— Tu cherches les ennuis, lui répondit-il, l'encourageant du regard à davantage de prudence. Mais si tu as besoin de moi, je ne serai pas loin.

Il s'approcha du bar où des fans l'entourèrent aussitôt pour lui demander des autographes. La vue de ces femmes qui lui tournaient autour

fit l'effet d'une douche froide à Denver. Parfois, elle oubliait sa notoriété.

Pete avait quitté la scène et s'était approché d'elle. Il la prit par le bras pour l'entraîner vers les coulisses.

— Où étais-tu passée ? cria-t-il. Je t'avais demandé de m'attendre chez moi.

Denver se libéra de son emprise et le regarda en face.

— Je devais parler à Davey Matthews.

— Davey Matthews ? Mais quand cela va-t-il se terminer, Denver ?

— Quand le meurtrier de Max sera arrêté.

— J'essaie de te protéger, tu ne le vois pas ? Et pourquoi J.D. est là ? Tu continues de croire que c'est moi qui ai envoyé ce gamin dans le décor à Horse Butte ? reprit-il avec colère.

— Je ne sais plus qui croire.

Elle sentait les fragrances de son eau de Cologne, les mêmes que celles de son agresseur. Mais, même dans ses délires les plus fous, elle restait incapable d'imaginer Pete tentant de la tuer. Elle avait entendu J.D. l'exhorter à la prudence. Pourtant, elle ne put s'empêcher de retirer le foulard qu'elle avait noué à son cou pour montrer les marques à Pete.

A la vue de sa gorge meurtrie, il jura et ses yeux se remplirent d'horreur.

— Qui t'a fait ça ?

— Il y avait deux hommes. Ils ont mis mon chalet à sac.

Elle le regarda, se remémorant les mains de son assaillant sur sa gorge. N'importe qui pouvait acheter l'eau de Cologne de Pete, il suffisait d'en avoir les moyens. Et soudain, elle se demanda où Pete trouvait l'argent pour acheter cette eau de toilette de luxe ou posséder un pick-up haut de gamme. Il ne se produisait pas souvent avec son groupe. Certes, sa famille avait de l'argent. Mais quand même... Ses doutes ne cessaient de grandir, pour devenir de plus en plus insupportables.

— L'un des types a tenté de me tuer. Il portait la même eau de Cologne que toi, ajouta-t-elle, éprouvant le besoin de se libérer de ce poids.

Pete recula comme si elle l'avait frappé.

— Qu'insinues-tu ? Que je pourrais être l'agresseur ?

Denver sentit les larmes lui brûler les paupières. Cet homme lui avait dit qu'il l'aimait, lui avait demandé de l'épouser. Tout cela semblait si loin maintenant.

— Je pense simplement que mon agresseur voulait que je le prenne pour toi, reprit-elle, le plus calmement possible.

— Pourquoi ? demanda-t-il, livide. Pourquoi quelqu'un ferait-il ça ?

— Je n'en sais rien. J'espérais que toi, tu le saurais.

Il détourna les yeux et elle eut la certitude qu'il lui cachait quelque chose.

Il changea subitement de sujet.

— Te souviens-tu quand nous étions gosses et qu'on jouait près du lac ?

Elle hocha la tête. Ils avaient toujours joué ensemble tous les trois, avec Max.

Elle aurait aimé revivre cette époque. Ils avaient été si proches, si amis.

— Oh oui, je me souviens, Pete. Et notre cabane dans les arbres, tu t'en souviens ? Nous y passions nos journées.

— La cabane dans les arbres ? Non, je l'avais oubliée.

— Nous étions inséparables, à l'époque.

— Les temps ont changé, dit-il.

— Pas tant que ça, Pete. Toi et moi sommes restés amis.

Elle se mordit la lèvre, sachant qu'elle ne devait pas en dire plus. Mais elle voulait savoir et surtout lui donner une chance de s'expliquer.

— Le jour où Max a été tué, tu étais à Missoula avec le groupe. N'est-ce pas ? ajouta-t-elle en l'observant avec attention.

Il ferma les yeux un bref moment, puis reporta son attention vers le bar. Son visage était crispé.

— Il faut que je te l'écrive en lettres de sang ? Parce que apparemment, ma parole ne suffit pas.

Elle voulut se montrer plus douce.

— Parle-moi de la photo, murmura-t-elle en plongeant les yeux dans les siens.

Il s'agissait de Pete, se rappela-t-elle, un homme en qui elle avait toujours eu confiance.

— La photo ?

Avec un soupir, il repoussa son chapeau en arrière. Sur scène, le groupe se remettait à jouer. Mais à présent, J.D. chantait à la place de Pete. Et il entonnait un des tubes qui l'avaient rendu célèbre, *Good Morning, Heartache*.

— Max m'a appelé et m'a dit qu'il voulait me voir avant que je ne parte pour Missoula, dit Pete lentement. Je savais qu'il se passait quelque chose,

mais il n'avait pas voulu m'en parler.

Denver retint son souffle. Elle avait peur de ce qu'il allait lui dire.

— Quand je suis arrivé à son bureau, il ne s'y trouvait pas. La photo était posée sur son bureau.

— Tu l'as prise et tu as déchiré la tête de J.D. C'est ça, hein ?

Cela lui semblait tellement puéril comme geste.

Pete haussa les épaules.

— Et puis après ? Il a tout eu, Denver. Tout, y compris toi. J'étais d'accord pour lui laisser le succès si seulement je pouvais t'avoir, toi.

Ces mots lui firent mal. Dans la pièce voisine, J.D. chantait avec cette voix qui la hantait depuis toujours.

— Je suis désolée, dit-elle à voix basse.

Pete s'approcha d'elle et essuya une larme sur les joues de la jeune femme.

— Oui, je sais que tu es désolée. Mais tu commets une grave erreur. J.D. est revenu. Mais pour combien de temps ? Es-tu certaine que tu l'intéresseras encore quand il t'aura eue ?

Les mots de Pete touchèrent une corde ultrasensible chez Denver. J.D. n'avait pas trouvé le bonheur avec sa musique. La voyait-il comme un nouveau but à atteindre ? Cette éventualité la glaça.

— Tu t'es déjà demandé comment J.D. avait pu se lancer, il y a neuf ans ?

Denver retint son souffle.

— Max avait passé un marché avec J.D., poursuivit Pete. Il lui avait donné de l'argent contre sa promesse qu'il ne reviendrait jamais vers toi. Autrement dit, Max a acheté son départ.

Elle expira, luttant pour ne pas s'effondrer.

— Je ne te crois pas. Max n'aurait jamais fait ça et J.D...

— Tu veux savoir ce qui est arrivé à cette photo ? Eh bien, oui, je l'ai déchirée. Je voulais en ôter J.D. comme j'aimerais le retirer de ton cœur.

Comme il s'éloignait, elle sentit une sourde peur s'emparer d'elle et un froid glacé lui étreindre le cœur. Elle ne savait pas ce qui la ravageait le plus. La jalousie de Pete ou le marché que Max et J.D. avaient passé ensemble. J.D. avait-il donc été certain qu'il ne reviendrait jamais, qu'il ne pouvait l'aimer ?

Sur scène, Pete annonça qu'il allait chanter en duo avec le célèbre Garrison une chanson qu'ils avaient écrite ensemble des années plus tôt

quand ils étaient adolescents. A les voir, tout le monde les aurait pris pour les meilleurs amis du monde.

Leurs voix s'unirent merveilleusement et des larmes de tristesse coulèrent sur les joues de Denver. Elle avait toujours su que Pete enviait J.D. mais elle n'avait jamais mesuré à quel point. Et cela n'avait rien à voir avec la musique.

* * *

Elle se rendit avec difficulté jusqu'aux lavabos pour se laver les mains et s'asperger le visage. Elle obtiendrait la vérité, se promit-elle en quittant la pièce.

Mais sa détermination baissa d'un cran à la vue de l'adjoint Cline. La musique avait cessé. Cline était en grande conversation avec J.D. Ils semblaient se disputer.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle en s'approchant.

Les deux hommes cessèrent brusquement de parler. Cline recula. Il semblait fatigué.

— Denny, dit J.D., Cline a gelé les cent cinquante mille dollars que Max a déposés sur son compte.

Du regard, il lui intima de faire attention.

Elle fronça les sourcils.

— Pourquoi avez-vous fait ça ?

Cline s'efforça de lui sourire.

— Cet argent a sans doute été gagné de façon illégale.

— C'est ridicule. Manifestement quelqu'un l'a mis sur son compte pour provoquer des doutes sur Max.

— J'adorerais que quelqu'un me vire une telle somme. Qui détesterait assez votre oncle pour faire ça ? reprit Cline.

Denver secoua la tête. Max n'avait pas d'ennemis, à sa connaissance. Et encore moins d'amis riches.

— Cela pourrait être destiné à servir d'écran de fumée, remarqua J.D. Pour vous mettre sur une mauvaise piste.

Cline les regarda tour à tour.

— Bon, en attendant d'en savoir plus, cet argent restera où il est. Par ailleurs, la police de Great Falls a attrapé un auto-stoppeur qui correspond à

la description de celui que Max avait rencontré. Ils le retiennent jusqu'au moment où je pourrai l'interroger.

— Vous ne pouvez pas croire sérieusement qu'un autostoppeur a tué mon oncle, protesta Denver. Pas avec cette histoire de cent cinquante mille dollars. A moins que vous ne pensiez que ce type les ait mis sur son compte.

Cline se gratta le cou.

— Peut-être l'auto-stoppeur n'a-t-il pas tué votre oncle. Mais il a peut-être vu qui l'a tué.

— Vous pensez que c'est une possibilité ? demanda Denver, étonnée qu'il le croie.

— Tout est possible.

— Quand allez-vous lui parler ?

— Demain matin, à la première heure.

— J'ai hâte d'apprendre ce qu'il a à dire.

Ils avaient peut-être une piste, finalement.

— Avez-vous retrouvé Davey ? ajouta-t-elle.

— Non, j'ai plus important à faire que de m'inquiéter d'un fugueur. Autre chose : la prochaine fois que vous ferez de la rétention d'informations, vous finirez en prison, mademoiselle. Compris ?

Il remit son chapeau et s'éloigna.

Denver regarda J.D. Elle était en colère.

— Tu lui as parlé de la mise à sac de mon chalet et du type qui m'a agressée ?

— Il fallait bien que quelqu'un le fasse, Denny. Il s'agit d'une enquête pour meurtre.

— Quel intérêt y a-t-il à parler de ça à Cline ? Regarde ce qu'il a fait avec le bureau saccagé de Max. Rien. Il ne va pas résoudre cette enquête, tu le sais aussi bien que moi.

— Non, nous n'en savons rien.

De nouveau, elle sentit les larmes monter. Elle aurait voulu être chez elle.

— Je ne suis sûre de rien ni de personne. Plus maintenant.

Comme elle s'éloignait, il la retint par le bras.

— Tu as parlé à Pete, je me trompe ?

Elle repoussa sa main.

— Tu ne peux pas comprendre. J'ai besoin de réponses et je refuse de mentir à Pete. C'est au-dessus de mes forces.

J.D. lança son poing contre le mur.

— Bon sang, Denny, tu viens de commettre la pire erreur de ta vie.

— Non, J.D., c'est le jour où je suis tombée amoureuse de toi que je l'ai commise.

OceanofPDF.com

10

Alors qu'elle sortait de la salle de concerts J.D. la rattrapa et la prit dans ses bras. Il l'embrassa passionnément, comme il en avait envie depuis qu'il l'avait revue. C'était plus fort que lui. Il l'étreignit, émerveillé de la sentir enfin si proche. Mais rien ne l'avait préparé à la délicieuse saveur de sa bouche ni au désir fou qui l'embrasa aussitôt. Il eut l'impression d'un tremblement de terre. Il n'avait jamais rien éprouvé d'aussi fort avec une femme.

Denver le dévisagea, manifestement aussi sonnée que lui.

— Et que signifie ce baiser ? dit-elle enfin, tremblant de tous ses membres.

— J'en avais juste très envie, Denny.

Elle hocha la tête comme si elle s'attendait à une autre réponse et changea brutalement de sujet.

— Où as-tu trouvé l'argent pour te lancer dans la chanson, il y a neuf ans ?

J.D. savait d'où venait cette attaque. Seul Pete était au courant de cela.

— Max t'a-t-il donné de l'argent ? insista-t-elle, le suppliant des yeux de lui affirmer le contraire.

— Oui.

— Et tu as passé un marché avec lui ? Tu t'es engagé, en échange de cet argent, à ne jamais revenir dans ma vie ?

— Denny, comprends-moi. Quand je suis parti, tu n'étais qu'une gamine.

— Je vois, dit-elle en se détournant de lui.

Mais il lui attrapa le bras pour l'attirer de nouveau à lui.

— Non, tu ne vois rien du tout. Mais je vais t'expliquer. Viens avec moi, ajouta-t-il en l'entraînant vers son pick-up. Et ne discute pas.

D'un air superbe, elle grimpa dans la cabine et en claqua la portière. Il s'installa au volant, osant à peine la regarder. Les néons du Stage Coach clignotaient. Il sentait la colère de Denver et son cœur s'accéléra sous l'effet de la peur. Il avait retrouvé sa Denny et redoutait plus que tout de la perdre de nouveau.

— J'ai pris l'argent que Max me proposait, dit-il. Il me l'avait donné pour me permettre de me lancer. Par la suite, je l'ai remboursé avec des intérêts. Il n'y a pas eu de marché.

Il posa la main sur son épaule, et sentit aussitôt son propre corps s'enflammer.

— Manifestement, Max désirait autant que toi que tu t'en ailles, soupira-t-elle.

— Denny, je n'ai promis à Max qu'une chose : ne pas te faire de mal. Ton oncle voulait que tu sois heureuse, dit-il en lui caressant les épaules. Et tu ne l'aurais pas été si tu avais lâché tes études pour me suivre. Je n'avais rien à t'offrir. Ni toit, ni argent... Et puis, surtout, j'ignorais si j'avais du talent, si je réussirais à percer. Je ne t'aurais jamais demandé de me suivre, même si tu avais été plus âgée, même si...

Elle planta ses yeux dans les siens.

— Même si tu avais été amoureux de moi ?

Il sourit piteusement.

— A l'époque, j'étais trop imbu de moi-même pour avoir des sentiments pour quelqu'un d'autre.

Le regard que lui décocha Denver fut d'une tristesse infinie.

— Ce jour-là, à la tour de guet, reprit-il, je n'étais pas conscient de ce que tu m'offrais. Maintenant, je le suis.

Ils restèrent silencieux un long moment.

— Il se fait tard, finit-elle par dire. Je ferais mieux d'aller chez Maggie.

— Je t'y conduis.

— Non.

Elle voulut ouvrir la portière mais il la retint.

— Bon sang, Denny, on peut arrêter de se disputer ?

— J'ai besoin d'être seule pour réfléchir, répondit-elle, soudain adoucie.

Il avait envie de la prendre de nouveau dans ses bras. Ses yeux brillants et ses lèvres pleines l'attiraient comme un aimant.

— Tu ferais mieux de partir avant que je ne t’embrasse de nouveau.

Elle avait ouvert la portière et se penchait vers lui. Incapable de résister plus longtemps, il l’enlaça. Leur premier baiser avait été surprenant. Celui-là lui fut encore plus intense. Il l’étreignit avec force contre lui.

Mais elle s’écarta.

— Je dois réfléchir, balbutia-t-elle en sautant sur le sol.

Il la regarda s’éloigner, surpris par l’étrange espoir qui venait de naître en lui.

* * *

Denver huma l’air de la nuit. Elle espérait recouvrer ses esprits. Mais les larmes lui brûlaient les yeux. Des images de J.D., de Pete et de Max remontaient à sa mémoire. Ils avaient toujours été liés et, avec eux trois, elle avait vécu la période la plus heureuse de sa vie. Son enfance et son adolescence sur les rives du lac avaient été un enchantement. Elle devait bien se l’avouer : elle aimait J.D. depuis toujours.

Elle se revit avec lui, l’été de ses seize ans. A l’époque, elle s’imaginait qu’il l’épouserait, qu’ils étaient destinés l’un à l’autre, qu’ils seraient heureux. Mais tout cela était bien loin maintenant et elle refusait de retomber dans la même illusion. Elle se força à se remémorer le départ de J.D. neuf ans plus tôt. Quand elle avait compris qu’il partait, sans elle, elle en avait eu le cœur brisé. Il lui avait fallu des mois pour cicatriser. Avec le temps, la douleur qui l’avait ravagée s’était peu à peu estompée. Mais les questions étaient toujours là.

Max avait-il vraiment essayé d’acheter J.D. pour qu’il s’en aille ? Ou avait-il simplement voulu l’aider à concrétiser son rêve ? Max avait toujours été fier de lui. Et il avait toujours su ce qu’elle éprouvait pour J.D. Qui fallait-il croire ?

Elle s’arrêta en bas de chez Maggie, se rappelant les baisers qu’elle avait échangés avec J.D. après le concert, la façon dont son cœur s’était emballé quand il l’avait prise dans ses bras. Le simple fait de le toucher l’avait bouleversée.

Les étoiles brillaient dans le ciel comme dans les yeux de J.D. lorsqu’il la regardait. Elle inspira profondément, voulant savourer la nuit comme elle avait savouré les baisers de J.D.

Comme autrefois, elle était amoureuse de J.D. Pourtant, il lui avait conseillé de ne pas se fier à lui sur le plan sentimental. Pourquoi ? Se remémorer le passé ne l'apaisait pas, imaginer l'avenir non plus. Et tant que le meurtrier de Max ne serait pas arrêté, elle ne trouverait pas le repos. La seule chose qu'elle savait à présent, c'est que son cœur était à J.D. pour toujours. Pour toujours.

Elle s'approcha de la maison de Maggie. Quand elle ouvrit la porte, elle la trouva au milieu du salon, affolée. La pièce était sens dessus dessous.

— Regarde ce qu'ils ont fait ! cria Maggie. Mon Dieu, à quoi donc Max était-il mêlé ?

* * *

J.D. resta dans son pick-up pour attendre Pete. Il avait du mal à maîtriser sa colère contre son ancien ami. Pourquoi avait-il menti sur les raisons pour lesquelles Max lui avait prêté de l'argent ? Était-il donc prêt aux pires bassesses pour garder Denny ? Agissait-il par amour ? Ou tentait-il de dissimuler le rôle qu'il avait joué dans la mort de Max ? Même si au départ, l'idée lui avait paru absurde, Pete lui semblait à présent le suspect numéro un.

L'entrée des artistes s'ouvrit et Pete apparut. Il grimpa dans son pick-up, garé près de l'ancien bus scolaire, repeint en noir sur lequel était écrit le nom du groupe. J.D. se souvint avoir conduit ce véhicule lors de leurs tournées autrefois. Il se sentit brusquement coupable de son succès.

J.D. suivit Pete à distance. Il ne fut pas surpris de le voir se diriger vers le nord de la ville, vers Rainbow Point Road, vers le chalet de Denver. Pour ne pas être repéré, J.D. éteignit ses phares, comme sans doute Pete l'avait fait la nuit où il avait débouché à Horse Butte.

Il se gara non loin de l'endroit où Pete laissa son pick-up et le suivit, une lampe de poche à la main. Il lui fallut un moment pour comprendre que Pete se rendait à la cabane que tous trois avaient bâtie autrefois dans les arbres.

Pete grimpa l'échelle puis disparut dans la petite hutte. Aux bruits qu'il perçut, J.D. devina que Pete y cherchait quelque chose.

Aussi silencieusement qu'il le put, il gravit à son tour les échelons de corde. Il regretta de ne pas être armé, il se serait senti plus en sécurité.

* * *

Denver aida Maggie à ranger la maison. Elle n'était pas dans le même état que le bureau de Max mais Maggie se sentait comme violée.

— Es-tu sûre que ça va ? s'enquit Denver quand elles eurent terminé.

Maggie avait allumé un feu, avant de s'effondrer devant.

— Je suis juste en colère. J'aimerais que ces bandits soient arrêtés.

— Je te comprends parfaitement, Maggie. A ce sujet, il y a quelqu'un dont j'aimerais te parler. Lila Wade. La femme qui avait embauché Max avant sa mort.

— Oui, je me souviens. Elle craignait que son mari n'entretienne une liaison.

Denver lui expliqua ce qu'elle et J.D. avaient découvert dans le dossier, ainsi que le code gribouillé en bas de page.

— J'espère que Lila pourra nous éclairer à ce sujet, conclut-elle. Cela t'ennuie si je t'emprunte ta voiture ? J'ai laissé la Jeep au chalet.

— Bien sûr que non, répondit Maggie en lui tendant ses clés. Mais tu ne veux pas que je t'accompagne ?

Denver secoua la tête.

— Non, je ne voudrais pas lui donner l'impression que je la mets sous pression.

* * *

J.D. arriva à l'entrée de la cabane. Pete était à quelques mètres de lui, assis sur un coffre qui leur servait autrefois de banc. A l'aide de sa lampe de poche, il inspectait le contenu d'une enveloppe en papier kraft. L'odeur de bois chatouilla les narines de J.D., ravivant une myriade de souvenirs. Enfants, ils passaient leurs journées dans ce repaire.

— Intéressante lecture ? lança J.D.

Pete sursauta.

— Que fais-tu ici ? Je te croyais avec Denver.

— Vraiment ? Eh bien, non, je suis là. Pourquoi lui as-tu parlé de l'argent que Max m'avait donné ?

Les yeux de Pete se remplirent de colère.

— Tu m'y as forcé en persistant à te mêler d'une affaire qui ne te concerne en rien. Tu compliques tout.

J.D. soupira, agacé.

— Que se passe-t-il, Pete ? Je suppose que tu viens de trouver le dossier que tout le monde cherche. Que contient-il de si important ?

— Tu n'imagines pas à quel point j'avais besoin de mettre la main dessus. Quand j'ai parlé avec Denver tout à l'heure, elle m'a rappelé cette cabane.

Max l'y avait caché en pensant que Denver le découvrirait, songea J.D. Avait-il oublié Pete ? Ou lui avait-il fait confiance et en était-il mort ?

— A une époque, nous étions amis, reprit J.D.

— C'était avant que Denver ne tombe amoureuse de toi.

— Cette histoire n'a rien à voir avec ce qu'il y a entre elle et moi, assura J.D. se rendant compte qu'il avait sans doute tort de le penser. Montre-moi ce dossier.

— Je ne peux pas faire ça, tonna Pete.

Brusquement, il sortit une arme, mais J.D. demeura imperturbable, le regardant en face.

— Dis-moi que tu n'as pas tué Max.

— A quoi cela servirait-il ? répondit Pete, en haussant les épaules.

— Je ne crois pas que tu sois un meurtrier.

— Ah non ? Pourtant, tu me prends déjà pour un menteur.

— Mais pas pour un tueur, prétendit J.D. qui n'en était pas certain.

— A ta place, je n'en mettrais pas ma tête à couper, répliqua Pete en s'éloignant vers la porte, l'arme toujours pointée sur son ancien ami.

— Le nom de l'assassin de Max est dans ce dossier, non ? Qui protèges-tu, Pete ?

— Moi, peut-être.

Ils n'étaient qu'à quelques pas l'un de l'autre. J.D. sentait croître la tension entre eux. Il se demanda s'il pourrait sauter sur Pete et lui arracher son arme sans se faire tuer, ni le tuer.

Comme s'il devinait ses pensées, Pete lança :

— Ne fais pas ça, J.D. Il y a eu assez de sang répandu.

— Si tu tiens vraiment à Denver, dis-moi ce que contient ce dossier. Elle ne renoncera pas à chercher l'assassin de Max et tu le sais très bien.

— Tu ne vois pas à quel point c'est dangereux pour elle ?

— Dis-moi à quel point, Pete.

— Elle risque de se faire tuer.

J.D. secoua la tête.

— Alors remets ce dossier à Cline.

Cette éventualité parut amuser Pete.

— Cline ? Quelle idée ! Il y a bien davantage dans cette enveloppe que le nom du tueur de Max ! Reste en dehors de tout ça, vieux. Et tiens Denver à l'écart de cette histoire.

Les deux hommes se défiaient du regard, mesurant le gouffre que les années et leurs choix de vie avaient creusé entre eux.

— Ce dossier vaut-il la peine de mourir pour lui ?, lança J.D.

Pete lui sourit d'un air mauvais.

— Ou de tuer ? Oui. S'il tombait entre de mauvaises mains...

Il secoua la tête tout en se dirigeant vers la porte.

— Prends soin de Denver. Je ne peux plus la protéger. Mais ne lui brise pas le cœur une nouvelle fois, J.D.

Comme il s'apprêtait à descendre l'échelle, J.D. lui attrapa le bras.

— Je ne peux pas te laisser partir avec ce dossier, Pete.

Pete se libéra d'un mouvement sec.

— La seule façon de m'en empêcher serait de me désarmer et je ne te laisserais pas faire.

J.D. le dévisagea. Pete était-il vraiment prêt à tirer sur lui ?

— Dis-moi que je ne suis pas stupide de te faire confiance, s'emporta J.D.

Pete sourit, les yeux aussi bleus que dans sa jeunesse et aussi impénétrables qu'alors.

— Tu es stupide, J.D.

Et il acheva sa descente.

J.D. le regarda s'éloigner, priant de ne pas avoir commis une grave erreur.

* * *

Lila Wade ouvrit la porte de sa caravane, vêtue d'une robe de chambre rose et de pantoufles à pompons. Elle portait des bigoudis. Elle dévisagea Denver d'un air méfiant.

— Oui ?

Denver se présenta.

— Je sais qui vous êtes, bredouilla Lila qui venait manifestement de boire plusieurs bières. Que voulez-vous ?

— J'aimerais vous parler de mon oncle. Puis-je entrer un moment ?

A contrecœur, Lila s'effaça pour la laisser passer.

— Lester va bientôt arriver, vous savez.

Elle se laissa tomber sur le canapé et Denver s'installa sur une chaise.

— Je suis en train de répertorier les dossiers sur lesquels travaillait Max. Je crois que vous lui aviez demandé de suivre votre mari...

Lila sortit un flacon de vernis et se mit à l'appliquer sur ses ongles.

— Ne me demandez pas pourquoi j'ai fait ça. C'était idiot de ma part. Mais Clara — Clara Dinsley —, vous la connaissez...

— L'esthéticienne ?

— Voilà. Bref, j'avais l'impression que Lester cherchait l'aventure. Et Clara m'a suggéré de demander à Max de le filer. Elle-même l'avait embauché un jour pour une raison similaire. J'ai été stupide. Lester avec une autre femme ! Il n'arrive déjà pas à s'occuper de celle qu'il a.

— Mais alors où était Lester les soirs où vous pensiez qu'il était avec une autre ?

Lila se raidit.

— Il traînait avec ses copains dans la ville, à boire, à taper le carton, que sais-je ? Bon, il ne va plus tarder et je préfère qu'il ne vous trouve pas ici.

Denver hocha la tête et se leva.

— D'accord. Merci de m'avoir reçue.

— De rien, j'espère vous avoir été utile.

Tout en regagnant la voiture, Denver vit Lila l'observer à travers les rideaux. Elle se demanda à quoi Lester pouvait bien passer ses soirées. Et pourquoi Lila avait menti pour lui, car elle était certaine que Lila ne lui avait pas dit la vérité.

* * *

Désireux de joindre J.D. par tous les moyens, un membre de son groupe de musiciens de Californie avait appelé chez Maggie, espérant l'y trouver. Denver avait pris le message et le tendit à J.D. quand il arriva.

« J'espère que les choses s'arrangent, que tu composes de nouvelles chansons et que tu as changé d'avis. Reviens vite. »

J.D. lut le message, puis le jeta au feu. Denver devina sa frustration et comprit qu'il ne travaillait plus, trop occupé qu'il était à l'aider. Mais que signifiait le : « J'espère que tu as changé d'avis » ?

— Je comprendrais que tu doives repartir, soupira-t-elle.

— Tu ferais mieux de dormir, rétorqua-t-il. Nous devons être à Grayling Pass avant l'aube. Je vais passer la nuit ici, juste au cas où...

Elle hocha la tête et lui tendit des couvertures. Il était manifestement contrarié.

— Peux-tu me dire ce qui ne va pas ? s'enquit-elle.

— Tout va bien, assura-t-il en se mettant à faire le lit.

— Si tu le dis...

Elle s'en alla, renonçant à en savoir plus.

— Denny ?

Elle se retourna.

— Tu ne comprends pas, dit-il d'une voix douce.

— Non, reconnut-elle en se rapprochant de lui. Pourquoi ne me dis-tu rien ? C'est d'être ici avec moi, non ? Ta carrière est en danger ?

Il la prit par les épaules.

— Cela n'a rien à voir avec toi. J'ai perdu l'inspiration.

— Que veux-tu dire ?

— Durant des années, la musique était dans ma tête, des airs nouveaux me trottaient en permanence entre les oreilles. Mais, un jour, je me suis réveillé et la source s'était tarie. Et je m'en moquais. Jusqu'au moment où je t'ai revue.

Elle se blottit contre lui et il l'enlaça. Le feu craquait dans la cheminée.

— Va te coucher, dit-il en l'embrassant. Nous avons besoin de nous reposer.

Elle hocha la tête et s'écarta, sachant que rien de ce qu'elle pourrait dire n'atténuerait la douleur dans ses yeux.

Elle s'arrêta devant la chambre de Maggie pour lui souhaiter une bonne nuit puis monta dans la chambre d'amis. Pendant des années, le cœur brisé, elle avait ressassé sa rupture avec J.D. Maintenant, elle sentait son chagrin, sa douleur à lui. Si elle écoutait son cœur, elle savait très bien où il la mènerait. Vers un homme étendu sur le canapé, un étage plus bas. Il avait besoin d'elle. Même si elle n'était pas sûre de la manière dont elle pourrait l'aider, elle se promit que, le moment venu, elle serait là pour lui.

11

Bien avant le lever du jour, J.D. quitta la voie express pour prendre la direction de Grayling Pass. Une fois parvenu à destination, il se tourna vers Denver.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il.

Denver regarda derrière elle.

— Rien, murmura-t-elle.

— Je ne pense pas qu'on nous ait suivis, si c'est ce qui t'inquiète.

— Ce n'est rien, répéta-t-elle. J'angoisse, voilà tout.

J.D. avait passé une grande partie de la nuit à penser à Denver, à ses sentiments pour elle, à leur histoire. Tout en l'observant dans l'ombre de l'habitacle, il se demanda ce que serait leur avenir. Un étrange espoir s'emparait de nouveau de son cœur. Il en oubliait presque les menteurs, les assassins et même Pete, et toute cette histoire.

— Denny, il faut que je te confie quelque chose. Hier soir, j'ai suivi Pete jusqu'à ton chalet. Il est allé tout droit à notre vieille cabane dans les arbres.

— La cabane ?

— Il y a trouvé le dossier que Max y avait caché.

— Il y avait donc bien un dossier..., soupira Denver. Pourquoi n'ai-je pas tout de suite pensé à la cabane ? Seul Max pouvait avoir eu cette idée. Et qu'y avait-il dans ce dossier ?

— Je n'en sais rien. Pete a refusé de me le montrer.

— Quoi ?

— Il était armé. Mais ce n'est pas pour cette seule raison que je l'ai laissé faire.

Denver se mit à rire.

— Tu l’as laissé partir ? Je me demande bien qui est le plus contradictoire de nous deux !

— Nous nous valons sur ce point, répliqua-t-il en souriant. Maintenant, je préférerais que tu restes là dans le pick-up et que tu me laisses interroger Davey. D’accord ?

Elle secoua la tête d’un air entendu et sortit du véhicule. Elle n’allait pas rester là sans rien faire.

Il faisait encore nuit noire mais elle préféra ne pas allumer la lampe de poche qu’elle avait emportée. Comme J.D. lui tendait ses skis de randonnée, elle se remémora l’accident dont Davey avait été victime à la tour de guet. Les mains glacées, elle sentit un frisson la parcourir et voulut croire que c’était une simple réaction au froid.

Après avoir chaussé ses skis, elle jeta son sac à dos sur son épaule. Elle regarda J.D., penché sur ses fixations. Elle finissait par prendre l’habitude d’être en sa compagnie.

* * *

Il avait neigé pendant la nuit. La terre était gelée et recouverte d’un épais tapis blanc, immaculé. Denver s’élança la première. Parvenue au pont, elle se retourna pour attendre J.D. En le voyant descendre la pente, elle fut frappée par sa grâce, sa fluidité féline.

— On y va, Sunshine ? dit-il.

L’air frais donnait une impression de temps suspendu. Comme le fait que J.D. l’ait appelée Sunshine, ce qu’il n’avait pas fait depuis des années. Soudain, l’envie de se blottir dans ses bras la submergea. Elle mourait d’envie de sentir son souffle chaud dans son cou, de l’embrasser éperdument, de tout oublier contre lui...

Malgré la pénombre, elle eut peur qu’il ne devine ses pensées sur son visage et elle détourna rapidement la tête. Trop tard... Il l’attrapa par les épaules et en un instant elle était dans ses bras, leurs skis emmêlés. La veille au soir, quand il l’avait embrassée, il avait fait cela dans la fièvre, l’urgence et, ensuite, quand il avait recommencé, leurs baisers avaient été plus tendres, plus aimants. Cette fois, ce fut un mélange des deux. Quand leurs lèvres se rencontrèrent, elle s’abandonna avec passion à son étreinte, à la chaleur de ses mains, de son corps, de sa bouche. Lorsque, après un long

et délicieux moment, il s'écarta d'elle, ils haletaient, le souffle court. Denver sentit un frisson la parcourir.

— Oh ! J.D. !

Il lui sourit mais il avait déjà la tête ailleurs. Il lui montra un bosquet de sapins plus loin.

— Nous ferions mieux de trouver un coin où attendre Davey.

Ils grimpèrent la côte en canard pour s'asseoir à l'ombre des arbres. Denver inspecta les alentours à l'aide de ses jumelles. Il faisait trop sombre pour apercevoir quelque chose.

Espérant se réchauffer, elle frappa ses mains gantées l'une contre l'autre. Une fumée blanche s'échappait de ses lèvres.

— Tu as froid ? demanda J.D.

— Un peu.

— Moi, je suis frigorifié, dit-il en l'attirant à lui.

Elle se blottit contre lui, luttant contre le désir qui l'envahissait. Son souffle caressait ses cheveux. Elle ferma les yeux et écouta leurs cœurs qui battaient à l'unisson tout en regardant le soleil se lever. Très vite, le sommeil s'empara d'elle.

* * *

Le bruit d'un semi-remorque gravissant la montagne tira Denver de sa torpeur. Elle se redressa, heurtant sa tête à une branche. De la neige glissa le long de son cou.

Dans le silence qui suivit l'arrêt du véhicule, elle entendit le grincement d'un hayon. J.D. n'était plus là.

Avec un juron, elle s'empara des jumelles et scruta les environs. Le ciel était plus clair mais pas assez pour qu'elle ne voie autre chose que des ombres. Mais soudain, elle distingua deux hommes, emmitouflés dans d'épais manteaux, qui déchargeaient de gros sacs d'un camion garé sur le bas-côté de la route. Il faisait trop sombre pour qu'elle puisse les reconnaître mais l'un était plus grand que l'autre. Davey était-il le petit, J.D., le grand ?

Après un moment, le camion s'en alla et elle regarda les deux hommes finir de charger les sacs sur un traîneau. Puis ils recouvrirent le tout d'une bâche et le tirèrent vers le parc national de Yellowstone.

Denver les observa de plus en plus attentivement. S'ils avaient seulement l'intention de faire une randonnée à travers la réserve d'animaux sauvages, ces skieurs étaient bien trop chargés. Même en prenant son temps, une journée suffisait amplement pour en faire le tour et rien ne justifiait un tel barda.

Elle baissa les jumelles. Peut-être comptaient-ils camper plusieurs jours. Mais à cette époque de l'année, c'était peu probable. Le froid était encore très vif et surtout, poussés par la faim, les ours commençaient à sortir de leurs longs mois d'hibernation. Ils pouvaient se révéler dangereux.

Un autre semi-remorque apparut alors que le ciel s'éclaircissait au-dessus des montagnes. Denver maudit J.D. Était-il allé se promener ? Ce n'était vraiment pas le moment.

— J'adore ta façon de t'exprimer, entendit-elle alors dans son dos.

Des bras puissants l'enlacèrent et la jetèrent sans cérémonie par terre.

— Où étais-tu passé ? demanda-t-elle.

— Moins fort, murmura J.D. Je voulais regarder de plus près ces lascars.

— Et ?

— Et rien. Ils sont deux et Davey ne fait pas partie du lot.

Tout en récupérant ses skis, elle continua à observer les deux hommes qui s'activaient.

— J'ignore ce qu'ils fabriquent, mais je vais les suivre pour l'apprendre, dit-elle.

— Pardon ?

— Quelque chose ne colle pas et tu le sais.

— Je sais surtout qu'une tempête se prépare. Davey s'est moqué de nous en nous obligeant à nous lever tôt pour rien. Il est sans doute en train de cambrioler ton chalet. Et filer ces deux skieurs ne serait qu'une perte de temps.

— Je ne crois pas. Que font ces deux hommes ici, à cette heure ? Et à cette époque de l'année ? C'est suspect, non ?

— Je l'admets.

— Tu ne penses pas que Davey avait une idée dans la tête en me demandant d'être ici quand ces types y viendraient ?

— Je suis sûr qu'il savait que ces lascars seraient là.

Elle chaussa ses skis et lui sourit.

— Alors je tiens à apprendre où ils vont et pourquoi.

- Je n'ai jamais douté que tu le ferais.
- Alors pourquoi en avoir discuté ?
- Par habitude, sans doute, répondit-il avec un rire affectueux.

* * *

Skiant au-dessus d'eux, ils suivirent les deux hommes à distance. Denver se demandait ce qui se passerait quand ils arriveraient à destination. Elle songea au revolver de Max. Elle avait bien fait de l'avoir emporté. Devant elle, J.D. ouvrait la route. Elle espérait surtout qu'ils n'allaient pas tomber dans un piège, quand, soudain, elle se rendit compte qu'ils avaient perdu la trace des skieurs. Elle sortit les jumelles pour tenter de les retrouver. Il était facile de se perdre dans cet univers de roches et de neige, surtout dans l'aube naissante.

— Tu les vois ? demanda J.D.

— Non. Ils devraient être sur la piste. A moins que...

— A moins qu'ils ne nous aient repérés.

Denver scruta de nouveau la montagne.

— Il est impossible qu'ils nous aient vus. Et ils n'ont pas pu disparaître par enchantement.

Tout à coup, elle aperçut une petite silhouette entre les arbres, bientôt rejointe par son compagnon. Denver les montra du doigt à J.D.

— Ils sont là, murmura-t-elle, tout en regardant les deux hommes se diriger vers l'est de Yellowstone Park en slalomant entre les sapins. Ils font du hors-piste.

— A moins qu'ils ne nous aient vus, insista-t-il.

— Essaierais-tu de me faire changer d'avis ?

— Je serais bien bête d'essayer.

Elle lui lança un regard dubitatif avant de ranger les jumelles dans son sac à dos. Elle y avait mis également son appareil photo et le revolver de Max. En balançant le tout sur son épaule, elle remarqua que l'aube hésitait à se lever et que le ciel s'assombrissait. Un orage se préparait.

J.D. l'avait également remarqué.

— Il est dangereux de skier sous un orage, dit-il avec douceur. A cette époque de l'année, en particulier.

Denver acquiesça. Au printemps, les tempêtes étaient brusques et violentes. Elles pouvaient provoquer des chutes de neige très importantes en

peu de temps. Tous les ans, des gens se perdaient, et finissaient par mourir d'hypothermie.

Ils étaient en train de violer les règles de sécurité de base. Ils allaient skier sous un orage et personne ne savait qu'ils se trouvaient dans la montagne, à l'exception de Davey qui n'était pas du genre fiable.

Denver sourit tout de même à J.D.

— Pourquoi s'inquiéter ? Ces deux types sont certainement plus dangereux que le mauvais temps.

Il se mit à rire.

— C'est Max qui t'a transmis cette façon de raisonner, non ? D'accord, Denny, céda-t-il en lui caressant la joue. Suivons-les.

Denver s'élança la première. Repérant les traces laissées par les deux hommes, ils les suivirent de loin. L'air était frais et humide, le vent jouait dans leurs cheveux, la neige crissait sous leurs skis. Denver fixait J.D. qui dévalait la pente devant elle. Elle se reprochait de l'avoir entraîné dans cette histoire et s'inquiétait désormais plus pour lui que pour elle-même.

Le jour se levait lentement et, avec la lumière, il leur devenait plus difficile de filer les deux skieurs sans se faire remarquer. Ils durent mettre plus de distance entre eux. Les deux hommes avançaient vite, sans doute soucieux, eux aussi, d'échapper à la tempête qui menaçait.

— Tu sais, Denny, dit J.D., à ses côtés. Tu es vraiment devenue une femme exceptionnelle. Je suis fier de toi.

Touchée, elle lui sourit.

Mais soudain, J.D. freina brusquement.

— Allonge-toi !

Il la poussa derrière un sapin recouvert de neige mais elle eut le temps de voir les skieurs en dessous d'eux. L'un d'eux tenait un fusil à la main. Il le pointait vers eux.

— Si on doutait encore qu'il ne s'agit pas de simples promeneurs, nous voilà renseignés, soupira-t-il.

— Les armes à feu sont interdites dans ce parc, rétorqua Denver. Et ils se dirigent vers Yellowstone Park.

— Eh bien, quand nous les aurons attrapés, nous leur signalerons qu'ils sont en effraction, plaisanta J.D.

— Tu crois qu'ils nous ont repérés ?

Il l'entraîna un peu plus encore à l'abri des sapins.

— Je n'en sais rien, répondit-il d'un air inquiet. Mais il est fort probable que ces deux types soient dangereux.

— En me demandant de venir avant l'aube, Davey espérait certainement que je les voie à l'œuvre. Tu ne crois pas ?

— Tu as sans doute raison. Mais si ces types nous ont repérés, ils vont tenter de nous coincer.

— Merci de me rassurer.

— Ecoute, Denny, nous sommes vraiment en danger. Et nous n'avons aucun moyen de nous défendre.

— Mais nous avons trouvé quelque chose, tu le sens bien. Si nous abandonnons la partie maintenant, nous ne saurons jamais ce qui se passe.

Elle avait la chair de poule. Max était-il vraiment impliqué dans des activités illégales ? Suivaient-ils la bonne piste ? Elle promena les yeux dans la montagne, craignant soudain de découvrir de sombres trafics.

En bas de la pente, les deux silhouettes s'éloignèrent.

— Ils repartent. On y va ! s'écria-t-elle en se tournant vers J.D.

Mais il n'esquissa pas un mouvement.

— Qu'y a-t-il ? reprit-elle.

Il la regarda en face.

— Nous sommes seuls, en pleine montagne alors qu'une tempête se prépare, en train de suivre deux types armés. C'est de la folie, Denny !

Denver lui adressa un regard impérieux : ils se remirent en route. Mais ils avaient perdu un temps précieux et l'éventualité que les deux skieurs leur échappent tourmentait Denver.

Devant elle, elle vit soudain les limites du parc. Il lui fallut un moment pour repérer les deux hommes parce qu'ils s'étaient en partie recouverts d'un drap blanc pour mieux se fondre dans le paysage. Ils pénétrèrent dans le parc de Yellowstone.

— Tu as vu ? demanda-t-elle à J.D. en sortant l'appareil photo de son sac.

Ses doigts tremblaient tandis qu'elle réglait l'objectif. Elle avait l'intuition qu'elle allait prendre les photos de sa vie.

— J'ai l'impression qu'ils ne veulent pas qu'on remarque leur présence dans le parc, grommela J.D.

Il fronçait les sourcils d'un air soucieux. Il n'était plus possible de faire marche arrière, à présent et elle le devina à son expression. Il semblait particulièrement soucieux.

— Si les choses tournent mal, je n'aurai pas la possibilité de te protéger.
Denny remit son appareil dans son sac.

— J'ai été trop protégée dans ma vie, répliqua-t-elle en haussant les épaules. Maintenant, j'ai décidé d'assumer mes propres erreurs. Et puis, j'ai emporté le revolver de Max. Nous aussi, nous sommes dans l'illégalité.

— Merci de me mettre au courant, grogna J.D.

L'orage éclata brusquement au sommet de la montagne. Des éclairs zébrèrent le ciel redevenu noir. L'air se chargea d'électricité. Denver remit son sac sur son dos puis reprit sa course-poursuite avec J.D.

Elle sentait que les deux hommes avaient un but précis. Mais plus le temps passait, plus elle avait mal aux jambes. Elle se demandait combien de temps elle tiendrait sans s'écrouler.

Soudain, le skieur de tête s'arrêta en bas d'une colline. Denver et J.D. se dissimulèrent dans un bosquet de sapins. De nouveau, Denver sortit son appareil et tendit les jumelles à J.D. Elle vit l'un des deux hommes retirer sa cagoule. En le reconnaissant, elle poussa un juron.

— C'est Cal Dalton !

Elle le photographia à plusieurs reprises avant de s'intéresser à l'autre skieur. Il portait toujours sa cagoule, mais il lui semblait vaguement familier.

Cal tira sur une bâche qui couvrait un monticule et ce qui ressemblait à un gros tas de branches apparut.

De nouveau, elle prit plusieurs clichés. Elle finit par comprendre qu'il ne s'agissait pas de branches. Mais de bois de cerfs, de wapitis !

Elle poussa un gémissement.

— Des braconniers, dit J.D. Apparemment, ils sont arrivés à leur cache.

Comme les deux hommes chargeaient le traîneau, le second retira sa cagoule et, le cœur serré, Denver le reconnut aussi.

— Lester Wade.

12

Pete n'avait jamais aimé Earthquake Lake et ses rivages. Toute la journée, il avait été habité par un mauvais pressentiment. Midnight avait fini par accepter de le rencontrer. Désormais, Pete n'aurait plus à passer par l'intermédiaire de ce fou de Cal pour parler au « patron ».

Pourtant, même la perspective de faire enfin la connaissance de Midnight ne pouvait l'apaiser. Il promena les yeux autour de lui, essayant de comprendre ce qui le préoccupait. Le lac lui paraissait lugubre avec ces arbres nus, plantés sur ses rives comme des sentinelles. Les fantômes des victimes du tremblement de terre de 1959 hantaient peut-être encore les lieux.

Midnight ne se montrait pas et lorsque son téléphone retentit, Pete comprit qu'il l'avait une fois de plus piégé.

— Vous êtes en retard, dit la voix à travers le synthétiseur.

— Et vous, vous n'êtes pas là. Je pensais que vous étiez d'accord pour me rencontrer.

Midnight se mit à rire.

— Vous semblez tendu. S'est-il passé quelque chose ?

— Non, tout va bien, répondit Pete.

— Denver est sous votre contrôle ?

— Absolument.

Il l'aurait bien voulu, songea-t-il. Il avait tenté de la joindre toute la matinée mais elle ne répondait pas au téléphone. Où diable était-elle passée ? Et surtout dans quels sales draps s'était-elle fourrée avec J.D. ?

Au moins, il avait récupéré le dossier dans la cabane. C'était déjà ça.

— Et le gamin ? reprit Midnight. L'avez-vous retrouvé ?

— Aucun souci. Davey ne dira rien.

Il fut soulagé que Midnight ne l'interroge pas davantage sur Denver. Il avait caché Davey chez un ami, estimant qu'il y avait eu déjà assez de sang versé.

— J'ai un acheteur, reprit Midnight. Il veut des bois de wapiti et de daim. Il les paiera un bon prix. Et nous avons besoin d'ours supplémentaires. Nos clients asiatiques sont prêts à déboursier de coquettes sommes pour leurs vésicules biliaires.

— Des vessies d'ours, répéta Pete, les ajoutant mentalement à sa liste.

Il se demandait d'où l'appelait Midnight. Sans doute d'un endroit sûr.

— Ils s'en servent comme aphrodisiaques, poursuivit Midnight. Pareil avec les bois de velours des wapitis : ils en font des philtres d'amour. Il paraîtrait que ces bois ont des vertus médicinales. Ils préserveraient du vieillissement et donneraient du tonus sexuel. Moi, je n'ai jamais eu besoin de quoi que ce soit pour satisfaire les dames ! Mais ces remèdes vous seraient peut-être utiles, Pete. Ou alors, essayez d'en faire discrètement ingurgiter à Denver...

Pete serra les poings. Dans des moments comme celui-ci, il regrettait de s'être mouillé dans cette sale histoire. Et d'être en contact avec ce type. Mais il devait reconnaître que Midnight était très intelligent. Voilà sans doute pourquoi personne ne l'avait encore inquiété.

— Et mon acheteur nous prendra toutes les pattes d'ours que nous pourrons lui fournir, ajouta la voix. En Asie, ils les mangent. C'est incroyable, non ?

Le ciel s'assombrissait, un orage s'annonçait. Pete avait hâte d'en finir. Il se sentait nerveux et fatigué. Il voulait retrouver Denver.

— Quelqu'un a-t-il repéré des grizzlis dans le parc ou est-ce que c'est prématuré ? reprit Midnight.

— Cal en a aperçu un, l'autre jour.

— Alors, dites-lui de les tuer. Nous en avons besoin en quantité pour nos clients. Sacré Cal. Il est fou, vous savez.

Malheureusement, Pete le savait, oui. Et il se demandait si Midnight avait commandité l'agression dont Denver avait été victime la veille ou si Cal avait voulu faire du zèle.

— Où en est le chargement de bois de wapiti ? s'enquit Midnight. Il faut respecter la date de livraison. Sinon, le prix baissera.

— Il n'y aura aucun retard.

En tout cas, Pete l'espérait. Devinant que Midnight l'écoutait avec attention, il s'efforça de paraître enthousiaste.

— Cal m'a dit qu'ils en avaient ramassé en quantité.

— Formidable ! Les dollars vont tomber comme s'il en pleuvait. C'est plus facile que de faire sauter une banque, ajouta Midnight en éclatant de rire.

— Je ne suis pas certain que Max aurait partagé votre avis.

Son interlocuteur changea brusquement de ton.

— Peu importe ! Livrez-moi la marchandise au plus vite. Et cessez de prendre cet air sinistre à propos de l'argent que nous allons récolter. Ça m'exaspère.

— Quand vais-je vous rencontrer ? demanda Pete avant que Midnight ne raccroche. Vous ne croyez pas qu'on pourrait arrêter de jouer à cache-cache ?

Il y eut un silence.

— Nous nous rencontrerons bien assez tôt, reprit la voix. En attendant, arrangez-vous pour que Denver ne devienne pas un problème. Et à propos du dossier que vous avez retrouvé...

Pete retint son souffle.

— Oui ?

— J'ai l'impression qu'il n'est pas complet. Vous n'essayez pas de me doubler, j'espère ?

— Si vous me disiez exactement ce que vous cherchez...

Mais Midnight avait déjà raccroché. Pete jura. Il n'aimait plus du tout discuter avec cette voix synthétique. Il était temps que Midnight se dévoile.

Comme il revenait vers son pick-up, la neige se remit à tomber. Il songea au dossier et aux éléments qu'il en avait retirés. Une petite assurance-vie. Cela dit, Max avait sans doute caché ce dossier avec le même objectif : pour se protéger. Et pourtant, il avait été tué. Peut-être n'y avait-il aucun moyen de sauver sa peau avec un type comme Midnight.

Dans l'immédiat, cependant, un problème plus urgent le préoccupait : Denver. Où était-elle et que fabriquait-elle ?

* * *

Cal Dalton et Lester Wade étaient bel et bien des braconniers ! songea Denver avec colère.

Sur l'autre versant de la montagne, des wapitis broutaient tranquillement les touffes d'herbe qui sortaient ici et là de la neige. Toute cette partie du parc leur était réservée. Et il n'était pas besoin d'être Einstein pour deviner que les deux hommes étaient là pour ramasser leurs bois. Une entreprise certainement très rentable mais totalement illégale.

— Je comprends tout, à présent, dit Denver en se remémorant les notes de Max dans le dossier de Lester. « Perle » désignait les perles rares : les bois d'élan dont certains peuples se servent pour confectionner des philtres d'amour. Max faisait certainement allusion à ce braconnage organisé.

— Cela expliquerait beaucoup de choses, confirma J.D. Comme le temps qu'il passait avec Cal Dalton. Et ce que faisait Lester les nuits où il n'était pas chez lui.

— Et aussi les mensonges de Lila, ajouta Denver. Elle a dû profiter de l'argent que son mari a gagné avec ces trafics. Elle ne veut pas trahir Lester qui lui est fidèle et enrichit le ménage.

— La plupart des gens estiment que ramasser les bois de wapiti, même dans un parc national, n'est pas un crime, soupira J.D.

Denver prit d'autres photos de Cal chargeant le traîneau de bois de wapiti.

— Davey doit avoir de bonnes raisons de penser que la mort de Max est liée à ce trafic, reprit-elle. Sinon, pourquoi m'aurait-il poussée à venir ici à cette heure-ci ?

— Il est sans doute au courant de l'existence de ce réseau de braconnage, oui. Mais cette histoire n'explique pas les cent cinquante mille dollars déposés sur le compte de Max, dit-il sans la regarder.

— Exact.

Elle glissa les bobines dans son sac et se mit à recharger son appareil. Ses mains tremblaient de rage et de peur.

— Le braconnage rapporte sûrement beaucoup d'argent. Mais pas à ce point-là. Et je suis certaine que Max n'était pas un braconnier, ajouta-t-elle en se pinçant les lèvres.

— Tu prêches un convaincu, répondit J.D. en l'enlaçant. Je n'imaginais pas du tout Max mêlé à ce genre de choses.

Elle se pencha vers lui pour l'embrasser rapidement.

— Merci.

Les yeux de J.D. s'éclairèrent. Comme s'il aimait qu'elle l'embrasse, quelle qu'en soit la raison...

— Je ne comprends pas pourquoi Max se serait fait tuer pour si peu, reprit-elle. Combien ça rapporte le commerce de bois d'élan ? Dix dollars le kilo, pas plus. Le jeu n'en vaut pas la chandelle. Et puis, ce n'est pas très risqué. A cette époque de l'année, peu de gardes forestiers surveillent le parc. Ils ne sont pas assez nombreux pour empêcher le braconnage.

— Apparemment, Max a essayé.

Elle prit d'autres photos, avec la montagne en arrière-plan pour qu'il n'y ait pas de contestation possible sur l'endroit où se trouvaient les braconniers.

— Surtout, la législation n'est pas très sévère. Même s'ils étaient rattrapés, ces types ne finiraient sans doute jamais en prison. Au pire, ils écoperaient d'une amende. Non, vraiment, j'ai du mal à croire que quelqu'un ait tué Max à cause de ces bois. Ça ne colle pas ! soupira-t-elle.

Cal et Lester avaient retiré leurs skis et escaladaient à pied le flanc de la montagne. Tous deux avaient un fusil à l'épaule. Denver continua à les photographier, pendant que J.D. observait la montagne à l'aide des jumelles.

— A mon avis, nous ne voyons qu'une partie infime d'un trafic de grande envergure. Tu ne crois pas ?

— Ce que je sais, c'est que la plupart des gens embarquent à la nuit tombée quelques bois qu'ils ont ramassés au cours de leur promenade, répondit-elle.

— Si Max enquêtait sur ce réseau de braconnage...

— Alors le dossier que Pete a trouvé dans la cabane était sans doute à ce sujet. Ce n'est peut-être pas lui-même qu'il cherche à couvrir, mais Lester, qui est un de ses musiciens.

— C'est une possibilité. Mais cela n'explique pas la présence de Pete à Horse Butte.

— Non, c'est vrai.

Pourquoi fallait-il qu'il lui rappelle cet épisode ? Sur le moment, elle lui en voulut. Quel manque de tact ! Il le comprit sans doute car il la prit dans ses bras. Elle s'accrocha à lui. Elle avait besoin de sa chaleur et de sa force, pas de ses doutes.

— Denny, je crois que nous ferions mieux de remettre tes films aux autorités.

Elle ne voulait pas quitter ses bras. Mais elle savait qu'elle avait intérêt à prendre plus de photos pour pincer Cal et Lester pour de bon.

* * *

Un coup de fusil la fit sursauter. Ils se retournèrent pour regarder ce qui se passait. Cal, armé de son fusil, venait d'abattre un petit ours brun. Lester tonna contre lui.

— Pourquoi as-tu fait ça ?

— C'est un ours, nous sommes censés les tuer, non ? lui répondit Cal.

— Pas dans le parc, pas en plein jour ! Tu cherches les ennuis ou quoi ?

Denver réarma son appareil pour prendre de nouvelles photos. Cal se tenait au-dessus de l'ours, un poignard à la main.

Puis l'orage qui menaçait s'abattit brusquement sur la montagne. Le ciel devint noir, des milliers de flocons se répandirent sur le parc. Denver n'y voyait plus rien.

Elle glissa la pellicule dans sa poche avant de ranger son appareil dans son sac.

— Prête ? demanda J.D.

Comme tous deux s'éloignaient des sapins, ils virent soudain Lester pointer un doigt dans leur direction.

— Là ! On nous observe ! cria-t-il à Cal.

J.D. poussa Denver sous les branches d'un sapin.

— Filons vite ! Il n'y a pas un instant à perdre. Chausse tes skis.

Elle hocha la tête. Les sapins ne les protégeraient pas longtemps. Dans un instant, Lester allait grimper la colline. Elle jeta le sac à dos sur son épaule et se tourna vers J.D. Comme elle le regardait dans les yeux, elle craignit que ce ne soit pour la dernière fois. Cette idée lui brisa le cœur.

— Denny, écoute-moi. Si nous sommes séparés, continue. Tu m'entends ? Tu as les bobines, tu les donneras aux gardes forestiers et... sois prudente.

Il la saisit dans ses bras et l'embrassa avec force.

Denver s'élança en avant, slalomant entre les sapins vers la vallée. Il leur fallait filer au plus vite, quitter la montagne, semer Cal et Lester.

Du coin de l'œil, elle voyait J.D. skier non loin d'elle. Dans son dos, elle entendait des éclats de voix. Heureusement, l'orage arrivait. Bientôt, ni Cal ni Lester ne pourraient plus les voir. Mais un coup de feu retentit, et la peur s'empara d'elle.

Elle fonça sur la pente. A présent, elle n'hésitait plus à prendre des risques, à aller de plus en plus vite. J.D. descendait en parallèle. Puis, il

disparut, happé par le brouillard. En proie à une sourde angoisse, elle regretta une fois de plus de l'avoir entraîné dans cette folle aventure.

— Reste avec moi, J.D., supplia-t-elle à mi-voix. Je t'en prie, reste avec moi.

Il neigeait si fort qu'elle ne voyait plus rien. Elle ne distinguait qu'à grand-peine la silhouette des sapins.

Elle s'arrêta un instant, cherchant à se repérer. Le cœur battant à tout rompre dans sa poitrine, elle entendit le craquement d'une branche sur sa droite. Sans réfléchir, elle avança dans cette direction. Elle était terrifiée. Et si J.D. était tombé ? Et s'il avait été abattu ? Cette idée la glaça jusqu'aux os.

Elle sortit le revolver de Max de son sac. Le silence était total. Des milliers de flocons tourbillonnaient autour d'elle, recouvrant la terre d'un épais tapis blanc. Elle serra son arme et traversa la colline, se dirigeant vers le bruit qu'elle avait entendu.

Le vent soufflait par rafales. Elle se demanda si elle retrouverait J.D. dans cette tempête. Un crissement de bottes sur la neige la fit se retourner.

— J.D. ? J.D. ?

Cal sortit brusquement de derrière un arbre. Comme elle tentait de brandir son arme vers lui, il se jeta sur elle et la lui arracha des mains avant de ricaner.

— Mais c'est Denver McCallahan ! s'écria-t-il. Comme on se retrouve, ma mignonne ! Et sur mon terrain, cette fois.

13

Pete Williams se gara sur le bas-côté et alluma son moniteur qui lui permettait de suivre Denny à la trace. En voyant où se trouvait le petit triangle jaune qui la représentait, il commença par refuser d'y croire. Comment était-ce arrivé ? L'ampleur de la catastrophe l'ébranla et il frappa du poing son volant. Il aurait dû s'en douter. Il était plus facile d'arrêter un train en marche que Denver McCallahan. Surtout maintenant qu'elle s'était acoquinée avec J.D. Mais comment avait-elle tout découvert ? Il avait dû y avoir une fuite quelque part. Soudain, il se souvint de Davey. L'adolescent avait certainement parlé.

Pendant un moment, Pete regarda tomber la neige en se demandant quoi faire. Finalement, il descendit à la cabine téléphonique de Narrows et glissa une pièce dans la fente. Midnight n'avait pas tort. Denver était un vrai problème.

Il composa le numéro qui lui avait été confié en cas d'urgence.

— Je vais avoir besoin d'aide.

— Où ?

— Grayling Pass.

* * *

J.D. s'arrêta un instant. Il n'entendait rien, ne voyait rien, à l'exception des flocons de neige qui voltigeaient autour de lui. La montagne était plongée dans une épaisse brume blanche. Pourtant, il lui fallait absolument se repérer. Les braconniers avaient disparu, constata-t-il, soulagé. Mais il avait également perdu la trace de Denver. Peut-être avait-elle atteint Duck

Creek et les chalets d'été. Denny était bonne skieuse. Elle s'en était certainement sortie.

Mais il ne parvenait pas tout à fait à s'en convaincre. La peur le submergea soudain. Il ne pouvait pas perdre Denver. Pas maintenant. Il s'élança, slalomant jusqu'au pied de la montagne, sachant qu'il parviendrait tôt ou tard à Duck Creek. Là, il la retrouverait. Il se refusait à imaginer le contraire.

Le brouillard était pourtant à couper au couteau. J.D. ne voyait plus le bout de ses skis. Des arbres surgirent sans prévenir devant lui et il les évita de justesse. Il continua sa descente, espérant sortir bientôt de cet enfer blanc.

— Denny, murmura-t-il comme une prière, Denny.

Mais, alors que la pente s'adoucissait et qu'il pensait que le pire était derrière lui, le sol se déroba soudain sous ses pieds.

* * *

— Ne criez pas ou je vous bute, grommela Cal avant de retirer sa main qui couvrait la bouche de Denver.

Denver réprima son envie de hurler. Elle savait que Cal était capable de tout. Et puis, en appelant à l'aide, elle risquait de faire venir Lester. Ou pire, J.D. Et Cal n'hésiterait pas à tirer sur lui.

— Depuis quand vous nous suivez ? bougonna Cal. Et donnez-moi votre sac. J'aimerais voir ce qu'il y a dedans.

Denver obtempéra le plus lentement possible. Elle voulait gagner du temps pour réfléchir. Cal tenait sa carabine à l'épaule. Il pouvait la tuer avant qu'elle n'ait la possibilité de lui échapper.

Au lieu de répondre, elle lui lança :

— Pourquoi ne m'expliquez-vous pas plutôt le lien entre le braconnage et le meurtre de Max ?

Cal secoua la tête tout en plantant ses skis dans la neige pour inspecter le sac à dos.

— Le braconnage ? De quoi parlez-vous ?

Denver se pinça les lèvres. Même si Cal n'avait pas inventé l'eau chaude, dès qu'il verrait l'appareil photo, il comprendrait qu'elle avait pris des clichés de lui et de Lester en train de braconner.

— Ce que vous cherchez n'est pas là, dit-elle.

Il leva les yeux et sourit.

— Non ?

— Non, répéta-t-elle le plus calmement possible.

Comme il se rapprochait, elle lui envoya un de ses bâtons de ski à la figure, espérant l'assommer. Mais il lui saisit les poignets et la fit tomber dans la neige.

— Ne me prenez pas pour un imbécile. Je suis fatigué de ces petits jeux entre nous, hurla-t-il en ouvrant son manteau. Vous allez comprendre que je suis un homme, un vrai. Et croyez-moi, vous ne le regretterez pas, ajouta-t-il d'un rire pervers.

Elle le regarda, affolée. Il allait la violer. Et qu'avait-il l'intention de faire ensuite ? La tuer ?

* * *

J.D. tomba dans le vide. Après un vol plané, il atterrit durement plusieurs mètres plus bas, sur la couche neigeuse, et glissa un long moment sur la pente verglacée. Projeté de gauche à droite, il se heurta aux rochers et aux branches basses, puis perdit rapidement toute notion de temps et d'espace. Cette chute dans ce désert blanc semblait irréaliste.

Au moment où il pensait qu'il n'en verrait jamais la fin, il buta contre un tas de neige et s'arrêta. Pendant un instant, il resta étendu, le souffle court. Puis il bougea un bras, essuya maladroitement son visage et s'efforça de recouvrer ses esprits. Mais comme il tentait de se lever, une vive douleur à la cheville gauche lui arracha un cri.

Il avait réussi à échapper aux tirs des braconniers, à basculer d'une falaise sans se briser le cou. Mais maintenant, il venait de se fouler la cheville. Il poussa un gémissement. Comment allait-il quitter la montagne s'il ne parvenait pas à marcher ? Et où se trouvait Denny ? Il aurait tout donné pour voir apparaître son visage souriant, pour entendre son rire. Il ferma les yeux. Mais Denny avait certainement des ennuis, il devait se secouer.

La neige tombait autour de lui, douce et froide comme la mort. Il ne se souciait pas des bleus et des égratignures sur son visage. Son seul souci était sa cheville qui risquait de l'empêcher de retrouver Denny.

Lorsqu'il reposa le pied par terre, il eut moins mal qu'il ne l'avait craint au départ. Mais il se demandait si ce n'était pas le signe avant-coureur

d'une hypothermie. Peut-être était-il en train de mourir de froid. Il retira sa botte pour tâter sa cheville. Au moins elle ne semblait pas fracturée. Si l'os s'était cassé, il souffrirait davantage.

Il se rechaussa et s'efforça de se mettre debout. Mais une vive douleur traversa sa jambe et il se laissa retomber dans la neige avec un juron. S'il ne pouvait pas se lever, comment allait-il pouvoir chercher de l'aide ? Non, il refusait d'y songer. Mieux valait penser à Denny. S'emparant de ses bâtons, il s'appuya sur eux, sautillant dans la neige pour avancer. Il n'irait pas bien loin comme ça...

* * *

Denver glissa une main sous la chemise de Cal pour lui faire croire qu'elle était consentante. Mais de l'autre, elle fouilla la neige jusqu'au moment où ses doigts se refermèrent sur une pierre.

Cal la reluqua d'un œil vicieux.

— Alors, tu en as finalement envie, non ? dit-il avec un rire gras, avant de se pencher vers elle pour l'embrasser.

Comme leurs lèvres se touchaient, elle le frappa à la tête aussi fort qu'elle le put. Il parut sidéré et elle en profita pour lui envoyer un deuxième coup. Cette fois, il s'écroula.

Denver se redressa aussitôt d'un mouvement souple, referma son manteau et récupéra ses bâtons. Il ne fallait pas penser : elle devait agir, et vite. Elle s'empara du fusil de son agresseur mais renonça à chercher le revolver de Max, perdu quelque part dans la neige. Entendant Cal gémir, elle fut soulagée de ne pas l'avoir tué. Puis elle s'élança sur la piste, le plus vite qu'elle put.

* * *

La pente semblait moins raide. J.D. espérait qu'il ne croiserait plus d'à-pic imprévisible. Il ne pensait qu'à Denny. S'il la retrouvait, ils pourraient trouver un refuge et s'y abriter jusqu'à la fin de la tempête.

Se servant de ses bâtons comme de béquilles, il parvint à rechausser ses skis, l'un après l'autre. La douleur lui arracha un cri. Il transpirait à grosses gouttes. Il n'avait qu'une envie : s'allonger sur le sol gelé et fermer les

yeux. Mais la pensée de Denny le força à continuer. Il devait absolument lui dire quelque chose.

— Denny... Denny, mon amour.

Il avançait lentement, luttant contre la neige, contre le froid, contre la fatigue et le découragement. Et soudain, il crut avoir une hallucination.

Il battit des paupières, incrédule. S'agissait-il d'un mirage ? Il ne voyait pas une oasis entourée de palmiers en plein désert, mais une cabane de bois. Il distinguait un mur de rondins à quelques centaines de mètres. Ses yeux lui jouaient-ils des tours ? Ou avait-il vraiment atteint la première des cabanes, le long de Duck Creek ?

Il progressait de plus en plus difficilement, cependant. Les éléments déchaînés semblaient se liguer contre lui. Pour oublier l'épuisement et la douleur qui menaçaient de le submerger, pour trouver le courage de continuer, il pensait à Denny, à son sourire, à son rire, à la lueur de défi qui brillait dans ses yeux, à sa volonté de fer.

Il était tellement concentré qu'il faillit se cogner au mur de rondins. Il leva les yeux. Un chalet. Il se trouvait bien devant un chalet ! Il y serait à l'abri, y trouverait sans doute une cheminée, de quoi faire un feu. La perspective de pouvoir se mettre au sec lui donna un regain d'énergie. Plus que quelques pas.

Quand il comprit qu'il n'y avait rien d'autre qu'un pan de bois, il faillit hurler de désespoir. A une époque, il y avait bien eu un chalet, mais à présent, il était en ruine. Il s'appuya contre les planches, mais l'abri qu'elles lui offraient était trop précaire. Elles ne lui permettraient pas d'allumer un feu.

Le vent redoublait de fureur. J.D. serra les dents pour affronter sa morsure glacée. Un bref instant, il eut l'impression d'entendre Denny crier son nom, l'appeler. Mais les mugissements de la tempête étaient trompeurs. Il eut l'impression que la silhouette de deux autres chalets émergeait du brouillard mais il n'osa y croire. Sans doute s'agissait-il d'une illusion. Il avait peur d'un nouveau mirage.

* * *

Denver s'arrêta en atteignant Duck Creek et les premiers chalets, occupés en saison par les touristes. Les flocons tourbillonnaient autour

d'elle. Frigorifiée et épuisée, elle avait hâte de rejoindre la voie express, d'aller chercher de l'aide. Mais d'abord, il fallait retrouver J.D.

Où était-il ? Avait-il réussi à échapper à la tempête ? Elle s'approcha du plus grand des chalets. La porte était verrouillée. Mais elle parvint à briser une lucarne et à entrer. Elle hésita à allumer un feu. La fumée pouvait conduire Cal et Lester jusqu'à elle. Mais si les deux hommes parvenaient jusqu'ici, ils la trouveraient, de toute façon. Et elle voulait que l'endroit soit chaud et accueillant pour J.D. quand elle le retrouverait. Parce qu'elle le retrouverait. Elle refusait d'imaginer le pire.

A la hâte, elle installa quelques bûches dans l'âtre, y mit le feu. Puis elle ressortit dans la tempête pour chercher J.D.

* * *

De la fumée. J.D. avait l'impression de sentir de la fumée. Il s'avança quand soudain, il aperçut une silhouette sortant du gris laiteux. Il se demanda s'il ne s'agissait pas d'un des braconniers. Transi de froid, il s'obligea à marcher, tel un pantin, sans réfléchir. Il se sentait au bout du rouleau. Tôt ou tard, il allait s'écrouler dans la neige et il ne se relèverait plus, il le savait.

Une voix cria soudain son nom et il s'arrêta.

— Denny ?

Le vent tourbillonnait autour de lui. Il ne voyait plus le chalet. Il n'entendait plus la jeune femme. Son ombre avait disparu. Sans doute n'avait-elle été qu'un mirage. Il tomba de tout son long sur l'épaisse couche neigeuse. Trop fatigué, il ferma les yeux, se remémorant la douceur de Denver.

— Denny, murmura-t-il. Je t'aime.

OceanofPDF.com

— Denny, murmura J.D. en s'affalant sur le sofa.

Elle le prit dans ses bras, pour le réchauffer autant qu'elle le pouvait. Il frissonnait, claquait des dents. Elle s'efforça de ne pas penser à ce qui se serait passé si elle ne l'avait pas retrouvé à temps.

— Je t'aime, Denny.

Elle se demanda si c'était la douleur ou le froid qui le faisait délirer. Car il ne pouvait que délirer pour se confier ainsi...

— Je t'aime aussi, J.D., murmura-t-elle, sachant qu'il ne pouvait l'entendre.

Elle observa le visage de J.D. à la lumière des flammes, en proie à une panique croissante. Et si Cal et Lester surgissaient maintenant alors que J.D. ne pouvait ni se défendre ni fuir ? Elle hésita à partir chercher de l'aide : elle n'osait pas le laisser seul. En tout cas, tant que l'orage faisait rage, ils ne risquaient pas de voir apparaître les braconniers. Mais dès que le ciel se dégagerait, Cal se mettrait à leur recherche. A sa recherche surtout.

Elle pressa ses lèvres sur le front de J.D. Si seulement sa fièvre pouvait tomber !

Il poussa un soupir.

— Je t'aime, Denny.

Des larmes montèrent à ses paupières.

— Oh ! J.D. !

Bouleversée, elle s'écarta de lui pour aller chercher d'autres couvertures. En fouillant les placards de la petite cuisine, elle finit par trouver un fond de café en poudre et mit de l'eau à chauffer sur le feu. Elle se sentait épuisée. Elle avait skié pendant des heures, affronté le brouillard, le froid, la peur. D'ailleurs, elle avait encore peur. Pour J.D., pour eux deux.

Dehors, la tempête redoublait de violence. Les éléments se déchaînaient. Bientôt, tout serait blanc. Comme elle regardait la cour à travers les vitres givrées, elle aperçut soudain un vieux hangar. Et si un véhicule y était garé ? L'espoir s'empara d'elle. Elle se couvrit chaudement, enfila ses bottes, prit le fusil et, après un regard anxieux sur J.D., elle sortit.

Elle s'enfonçait dans la poudreuse et eut du mal à atteindre la remise. La porte en était verrouillée. A l'aide de son fusil, elle fit sauter la serrure, se promettant de dédommager plus tard le propriétaire. Puis elle promena les yeux dans la pénombre. Et sourit, enfin.

Rangée dans un coin, se trouvait une motoneige. Et elle crut crier de joie à la vue d'un gros bidon rempli d'essence.

Denver eut envie de démarrer l'engin pour s'assurer qu'il était en état de fonctionner mais elle se ravisa aussitôt. Si Cal et son ami étaient dans les parages, ils risquaient de l'entendre. Mieux valait attendre la fin de l'orage et espérer que la motoneige leur permettrait de rejoindre la voie express. Maintenant, ils avaient une chance de s'en tirer.

Armée du fusil, elle repartit vers le petit chalet. Elle se retourna plusieurs fois pour scruter les environs. Elle ne se sentait pas tranquille. Elle s'attendait à tout moment à voir surgir Cal ou Lester.

Assoupi devant le feu, J.D. ne frissonnait plus. Après avoir refermé la porte à clé, elle se blottit contre lui et ne tarda pas à rejoindre à son tour les bras de Morphée.

* * *

J.D. se réveilla, surpris d'être encore en vie, à l'abri dans une maison, et de découvrir Denny endormie près de lui. La douce chaleur qui régnait dans la pièce alourdissait ses paupières. Il se revit, perdu dans la neige et le froid, et se demanda où il était. Il se redressa pour regarder Denny. Des cheveux s'échappaient de sa natte, et elle avait le visage rosi par les flammes. Il se rendit compte qu'elle leur avait trouvé des vêtements secs. Dehors, la neige tombait toujours.

Il promena les yeux autour de lui. Le chalet était décoré de façon vieillot. Une guitare était accrochée à une patère. Des fragrances de café chatouillaient ses narines.

Il se leva, veillant à ne pas déranger Denver. Quand il posa le pied sur le sol, une vive douleur le traversa, lui rappelant qu'il s'était foulé la cheville.

Il se tourna vers Denver, ému par sa force et son courage. Et par sa tendresse envers lui. Elle lui avait toujours donné le meilleur d'elle-même alors qu'il n'avait fait que la blesser. Il boitilla jusqu'à la cuisine.

Il se servit une tasse de café et consulta sa montre, se demandant combien de temps il avait dormi. Il était 9 heures du soir. Puis il se souvint de ce qui l'avait réveillé. Une chanson dont les accords lui trottaient encore dans la tête. En farfouillant dans les tiroirs, il finit par trouver un papier et il revint vers le salon pour les noter.

Il lui fallut un moment pour accorder la vieille guitare. Quand il en pinça les cordes, l'air qui le hantait lui revint. Il l'écrivit à la hâte, craignant qu'il ne lui échappe.

Une douce musique tira Denver de son sommeil. Elle resta immobile, à écouter J.D. Lorsqu'il se mit à chanter, elle se laissa emporter. Les paroles de la ballade la troublèrent. Les pensait-il vraiment ? Donnerait-il tout, renoncerait-il à tout, juste pour être avec elle ? Elle se releva pour le regarder jouer.

— Tu as composé une nouvelle chanson, murmura-t-elle.

Il hocha la tête en posant la guitare près de lui.

— Elle t'est dédiée. Elle s'appelle « Denver ».

Le cœur battant, elle le regarda, n'osant croire à ce que cela signifiait.

— Tu te sens mieux ? Tu délirais de fièvre, tout à l'heure.

Vu la manière dont il la dévorait des yeux, elle se demanda s'il avait vraiment recouvré ses esprits.

Il se mit à rire.

— Ah bon ? Et qu'est-ce que je disais ?

— J'ai oublié.

— Je te disais que je t'aimais ? insista-t-il en prenant son visage entre ses mains. Tu sais, quand je marchais dans la tempête, j'ai soudain compris...

— Ne dis rien que tu pourrais regretter plus tard, J.D.

Il sourit tristement.

— Je t'aime. Je t'aime, Denver McCallahan. Et d'une certaine façon, je t'ai toujours aimée. Mais maintenant, je le sais...

Les larmes remplirent les yeux de Denver. Elle s'écarta et se leva pour s'approcher de la cheminée. Derrière elle, elle entendit J.D. soupirer.

— Nous avons traversé pas mal d'épreuves ces derniers jours, dit-elle. Et dans le danger, les gens...

— ... prennent conscience de ce qu'ils ressentent véritablement pour quelqu'un ?

— ... perdent le nord, plutôt.

Elle lui tourna le dos. Le simple fait de le regarder la rendait faible.

— Viens près de moi, Denny.

Le feu crépitait, diffusant une douce chaleur dans la pièce.

— Viens, insista-t-il.

Elle s'avança vers lui et se laissa tomber à ses pieds.

Doucement, il se pencha vers elle pour prendre son ravissant visage entre ses mains et il captura ses lèvres. Quand leurs langues se mêlèrent, il hésita. Il était fou d'elle, il avait envie de lui promettre de la rendre heureuse. Seulement, il ne le pouvait pas. Il ne savait même pas ce que l'avenir lui réservait.

Mais quand il se détacha d'elle, elle le retint, l'attirant de nouveau à elle. Il oublia alors toute raison. Son cœur s'accéléra dans sa poitrine. Il la désirait comme il n'avait jamais désiré une femme. Bientôt, il atteindrait le point de non-retour. S'il se mettait à la caresser entièrement, à embrasser sa peau nue, il ne répondrait plus de lui.

— Tu es si belle, si désirable.

Le désir miroitait dans les prunelles de Denver, l'invitant à continuer. Lentement, il retroussa son T-shirt, dévoilant son ventre plat avant de s'aventurer plus loin. Ses cheveux tombaient sur ses épaules. Il y enfouit ses mains, se noyant dans leur douceur.

Ils s'embrassèrent de nouveau, avec passion, avant de se déshabiller l'un l'autre. Quand enfin ils furent nus, il l'attira à lui, fiévreusement. Ses seins étaient doux et chauds contre son torse. Fou de plaisir, il s'écarta pour la couvrir de baisers brûlants jusqu'à ce que, frissonnante, elle se tende vers lui, suppliante.

— Je t'en prie, J.D., haleta-t-elle. Prends-moi.

Il vint en elle, lentement d'abord, puis avec force. Le corps en feu, elle s'abandonna en gémissant à son étreinte et le laissa l'entraîner vers le ciel.

Dehors, les éléments se déchaînaient toujours mais une autre tempête emportait Denny. Pour la première fois de sa vie, son corps accueillait l'homme qu'elle aimait depuis toujours. Elle l'enlaça et le serra contre elle tandis que le plaisir déferlait sur elle en vagues successives.

Lorsqu'ils eurent joui, il lui sourit, le cœur léger.

— Je n'ai jamais éprouvé quelque chose d'aussi fort de toute mon existence, murmura-t-il. Jamais. Je t'aime, Denny.

Elle lui rendit son sourire et l'embrassa avec toute la tendresse du monde.

— Te rappelles-tu ce que tu m'avais dit à la tour de guet ? dit-il en la caressant.

— Que je t'aimais et n'en aimerais jamais un autre. Oui.

— Pendant des années, j'ai cru que je n'avais besoin que de ma musique. Mais il me manquait quelque chose. Je ne savais pas quoi, jusqu'au moment où je t'ai revue.

Elle resta blottie contre lui, plus heureuse qu'elle ne l'aurait cru possible. Elle aurait aimé passer le reste de sa vie dans ce chalet.

La neige tombait toujours. Le feu crépitait doucement. Soulevant la tête, Denver regarda J.D. Avec un sourire tentateur, il l'attira contre lui et, posant sa bouche sur la sienne, il se remit à lui faire l'amour, avec la même ardeur, le même désir foudroyant.

Plus tard, enlacés devant le feu qui s'éteignait, ils s'endormirent.

Quand J.D. se réveilla, il faisait nuit noire. Denver dormait profondément près de lui. Il essaya de ne pas penser aux dangers qui les guettaient, à ces hommes qui voulaient leur mort, dehors, quelque part. Que se passerait-il quand le soleil se lèverait de nouveau dans la montagne ?

15

Des battements sourds tirèrent Denver de son sommeil. Elle crut d'abord qu'il s'agissait du bruit de son propre cœur. Ou qu'elle rêvait toujours.

Elle redressa la tête et promena les yeux autour d'elle, se demandant où elle se trouvait. Mais elle n'avait pas oublié *avec qui* elle était. A la vue de J.D., allongé tout près d'elle, son cœur s'accéléra. La lumière des flammes jouait sur sa peau nue, lui donnant une chaude teinte cuivrée.

J.D. s'étira et lui sourit paresseusement. Puis il entendit lui aussi le bruit à l'extérieur et il se précipita à la fenêtre. Il faisait toujours nuit dehors. Mais la tempête avait cessé et la neige brillait sous le clair de lune.

J.D. poussa un juron.

— Un hélicoptère !

— Peut-être que quelqu'un nous cherche, dit-elle, encore pelotonnée sous les couvertures.

Il revint près d'elle et la prit dans ses bras.

— Qui sait que nous sommes là, Denny ? demanda-t-il.

— Davey, Cal et Lester, répondit-elle en se blottissant contre lui. Décidément, ce ne sont pas des enfants de chœur si leurs activités leur donnent les moyens de disposer d'un hélicoptère...

Le ronronnement des rotors envahissait le ciel. Il n'était plus question de se prélasser sous les couvertures. Denver se leva en hâte et se dépêcha de s'habiller.

— Ils nous ont sans doute repérés, dit-elle. J'ai trouvé une motoneige dans le hangar. Je ne suis pas sûre qu'elle marche mais elle peut nous permettre de leur échapper.

— Tu es merveilleuse ! dit-il en l'embrassant avec emportement.

Puis il s'écarta pour se vêtir à son tour. Denver essaya de se convaincre que ce n'était pas leur dernier baiser.

* * *

Quand ils sortirent du chalet pour se faufiler jusqu'au hangar, J.D. prit la pleine mesure du handicap que représentait son entorse : sa cheville le faisait souffrir à chaque pas et si la motoneige ne fonctionnait pas, il n'irait pas loin. Il devrait alors convaincre Denny de fuir sans lui. Les occupants de l'hélicoptère n'étaient certainement pas des amis.

— Pourquoi est-ce qu'ils n'atterrissent pas ? demanda Denver.

— Le pilote ne doit pas savoir où se poser en sécurité.

J.D. repéra la motoneige et tendit le fusil à Denny.

— C'est maintenant ou jamais, dit-il, le cœur serré.

L'hélicoptère tournait inlassablement au-dessus de leurs têtes. Tout à coup, un faisceau lumineux en jaillit et balaya les alentours.

— Ils ont un projecteur ! s'écria-t-elle.

Il devenait urgent de filer. J.D. tira sur la cordelette de démarrage. Sans succès. Il recommença. Une fois, deux fois.

Les ronflements des pales de l'hélicoptère devenaient énormes. Il était tout proche, à présent.

— Ils sont en train de se poser ! hurla Denver.

J.D. essaya une nouvelle fois de démarrer, de toutes ses forces. Et cette fois, le moteur se mit à ronronner. Avec un soupir de soulagement, il alluma les phares.

— Prête ?

Denver hocha la tête, un sourire triomphant aux lèvres. J.D. se promit que s'ils sortaient vivants de cette histoire, il s'arrangerait pour qu'elle sourie ainsi sa vie durant.

* * *

Quand ils sortirent du hangar, l'hélicoptère était en train de se poser dans une clairière, tout près de là. Ils comprirent que le pilote les avait vus. Denver sauta derrière J.D., enroulant ses bras autour de sa taille. Il accéléra aussitôt.

Mais, au même moment, un homme bondit hors de l'hélicoptère, un fusil à la main. C'était Pete. Il leur cria quelque chose, sans doute de s'arrêter. Denver l'avait reconnu, elle aussi. Mais elle ne demanda pas à J.D. de revenir en arrière. Ce dernier se mit à foncer dans la nuit.

Dans le rétroviseur, J.D. guettait la réaction de Pete, craignant qu'il ne leur tire dessus. Mais Pete retournait vers l'hélicoptère.

— Je suis désolée, Denny, soupira J.D.

Sans un mot, elle l'étreignit plus fort, enfouissant son visage dans son dos.

J.D. en voulait à Pete du chagrin qu'il infligeait à Denny. Celle-ci devait avoir bien du mal à comprendre le comportement de son ami de toujours. Comment avait-il pu la menacer d'une arme ? Il espérait surtout que ce n'était pas lui qui avait tué Max. Denver ne s'en remettrait pas.

Collée derrière J.D., le serrant le plus fort qu'elle le pouvait, Denver luttait contre la colère et la déception qui l'envahissaient. Pete, armé d'un fusil, avait tenté de les arrêter. Pourquoi ? Avait-il voulu venir à son secours ? Elle aurait aimé le croire. Mais seul Cal avait pu lui dire où ils se trouvaient.

J.D. se dirigeait à toute allure vers la voie express, serpentant entre les sapins. Derrière eux, l'hélicoptère ne tarderait pas à les rattraper. Blottie contre J.D., elle sentait sa chaleur et son amour.

Soudain, l'hélicoptère apparut. J.D. cria :

— Il faut couper le phare ! Nous sommes trop visibles.

L'obscurité les cerna et ils entendirent l'hélicoptère qui tournait au-dessus de leurs têtes. A la hâte, J.D. redémarra la motoneige. Pour échapper au projecteur qui balayait les arbres, il s'efforça de zigzaguer dans la nuit.

Le cœur lourd, Denver regardait la pente enneigée défiler sous elle. Comment la vie idyllique que Max lui avait fait vivre dans ce petit paradis qu'était le Montana avait-elle pu dégénérer ainsi ? Fermant les yeux, elle se serra contre J.D.

* * *

— Qu'est-ce que c'est que ça ? rugit soudain Pete en désignant une lumière dans la nuit.

— Le phare d'une autre motoneige, répondit le pilote.

Pete jura. Ils avaient perdu de vue Denver dans le noir et maintenant, quelqu'un d'autre était à leurs trousses.

— C'est sans doute Cal, dit-il. J'aurais dû m'en douter.

— Je ferais mieux de prévenir le patron par radio.

Pete l'en empêcha.

— Non, je gère cette affaire. Contentez-vous de suivre Cal. Il va nous conduire tout droit à Denver. Et je m'occuperai alors d'elle.

Le pilote n'eut pas l'air convaincu.

— Je pense vraiment que...

— Ne pensez pas, faites ce que je vous dis. Denver aurait dû être neutralisée depuis longtemps. Je vais m'en charger. Faites-moi confiance. Et vous, vous aurez droit à une prime.

Avec un rire entendu, le pilote se mit à suivre le phare de la motoneige. Les champs couverts de poudreuse brillaient au clair de lune. Denver était quelque part sous les sapins avec J.D. Et bientôt, Cal les aurait rattrapés.

* * *

En voyant qu'un autre véhicule les poursuivait, Denver étreignit plus fort J.D. Ils n'étaient plus très loin de la voie express mais avec un hélicoptère au-dessus de leurs têtes et un nouveau poursuivant derrière eux, ils avaient peu de chances d'en réchapper. Sans doute plus puissante que la leur, l'autre motoneige gagnait du terrain. Denver devina qui la conduisait.

J.D. se tourna vers elle.

— Nous sommes trop lourds pour espérer le distancer. Je vais sauter. Toi, tu continues seule, d'accord ?

Il la suppliait des yeux. Ils n'avaient pas de temps à perdre avec des discussions. Il fallait se décider tout de suite et elle hocha la tête.

J.D. fit un roulé-boulé sur la neige mais se releva aussi prestement qu'il le pouvait. Il avait le fusil à l'épaule et s'en empara avant de s'allonger derrière un sapin. Il vit s'approcher le phare de l'autre motoneige, moteur hurlant. Il reconnut le conducteur. Cal, bien sûr. D'un geste vif, il lui lança son fusil à la tête pour le faire chuter.

Comme il l'espérait, Cal, surpris, tomba de son engin qui, sans plus personne aux commandes, zigzagua avant de s'arrêter brutalement de lui-même.

J.D. rampa vers Cal et l'attrapa par le manteau.

— Espèce de salaud. Denver m'a tout raconté. Maintenant, vous n'avez plus le choix. Si vous voulez garder la vie sauve, dites-moi qui est derrière toute cette histoire.

Au-dessus d'eux, l'hélicoptère se rapprochait.

— J'aurai Denver, gronda Cal. Et elle paiera cher ce qu'elle m'a fait.

J.D. le frappa et répéta :

— Qui a tué Max ?

Cal tenta de se débattre mais, plus fort que lui, J.D. le dominait. A moitié assommé, il finit par renoncer.

— Pete, répondit-il en fermant les yeux. Pete Williams.

A ces mots, J.D. se sentit blêmir mais le temps pressait. Les occupants de l'hélicoptère avaient rallumé le projecteur. Ils cherchaient Denny. J.D. regretta d'avoir encouragé la jeune femme à continuer seule. Elle courait à présent un grave danger. Mais alors qu'il enfourchait l'engin de Cal et s'apprêtait à la rattraper, il entendit un bruit de moteur.

La vieille motoneige surgit soudain des sapins. Pour la première fois, J.D. se félicita que Denny ne l'ait pas écouté. Il s'avança vers elle pour la prendre dans ses bras et l'embrassa avec force.

— Je suis tellement heureux de te voir !

Elle s'accrocha à lui un instant et se tourna vers Cal.

— A-t-il dit quelque chose ?

— Non.

Il détourna la tête, un peu honteux de son mensonge. Il ne voulait rien lui dire maintenant. Plus tard, lorsqu'ils seraient tirés d'affaire, il le ferait.

Il tendit l'oreille, surpris de ne plus entendre le vrombissement de l'hélicoptère. Rapidement, il ramassa le fusil dans la neige et Denny le suivit vers la nouvelle motoneige. Il la démarra. Elle était nettement plus puissante que l'autre.

* * *

Ils roulaient depuis plusieurs kilomètres quand J.D. s'arrêta. Il désigna du doigt le pont qu'il leur fallait emprunter pour rejoindre la voie express.

— Il y a un autre passage ?

Denver secoua la tête. Il la sentit trembler, et ce n'était pas de froid...

— Non, reprit-elle, à moins de traverser la rivière à la nage. Pourquoi ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Il ne pouvait répondre. Il avait seulement un mauvais pressentiment.

— Rien, dit-il en accélérant.

Ils avaient presque atteint le pont quand ils virent Pete surgir sur la route, leur bloquant le passage. Il tenait un pistolet à la main qu'il pointait sur J.D. et sur Denver.

Celle-ci laissa échapper un cri à la vue de l'expression de haine qu'elle découvrait sur son visage. Un instant, elle craignit que J.D. ne fonce sur Pete, le projetant dans l'eau glacée. Ou que Pete ne se mette à tirer.

J.D. s'arrêta et Pete se précipita pour couper le moteur.

— Je savais que tu ne pourrais m'échapper, dit-il à J.D. d'une voix mauvaise.

— Laisse-nous partir, dit J.D. d'un ton glacial. C'est fini. Nous sommes au courant pour le braconnage. Nous savons qui a tué Max.

Un instant, Denver se demanda s'il bluffait. Mais non ! Cal avait dû cracher le morceau. Pete avait tué Max. Elle hurla.

— Pete, non !

Pete la regarda en face.

— Ne crois pas ça, Denver. Ce sont des mensonges.

Il se frotta le visage, manifestement épuisé, avant de continuer :

— Nous n'avons pas beaucoup de temps alors je te supplie de m'écouter, Denver. J'aimerais pouvoir tout te raconter mais je ne le peux pas. Tu dois me faire confiance. Donne-moi quelques jours, ajouta-t-il en plantant les yeux dans les siens.

— Tu n'espères quand même pas qu'on va te faire confiance, protesta Denver. Pas après tout ce qui s'est passé.

Pete se retourna vers l'hélicoptère qui l'attendait puis reporta son attention sur eux.

— Vous sauver la vie ne suffit-il pas ? Je te demande juste quelques jours. Ensuite, je t'expliquerai tout.

— Pour que tu puisses faire disparaître les preuves du braconnage ? lança Denver. Pas question. J.D. a raison. C'est fini. Rends-toi, et tu...

Pete secoua la tête.

— J'aimerais que ce soit aussi simple. Donne-moi les bobines, Denver.

— Quelles bobines ? s'enquit-elle, la gorge serrée.

— Tu ne vas jamais nulle part sans ton appareil photo et comme Davey t'a parlé de l'opération, tu l'avais certainement emporté. Donne-moi ces photos, répéta-t-il.

Comme elle ne bougeait pas, il lui arracha le sac et, son arme toujours pointée sur eux, il s'empara des films puis ouvrit l'appareil pour voiler celui qu'il contenait.

Elle le fusilla du regard.

— J.D. m'a parlé du dossier de Max que tu as trouvé dans la cabane dans les arbres. Il s'agissait de cette histoire de braconnage, non ? Mais pourquoi avoir tué Max ? Pourquoi ?

— Donne-moi quelques jours et je t'expliquerai tout, répéta-t-il. Pour le moment, je n'en sais pas plus que toi.

— J'aimerais te croire, Pete. Mais je ne le peux plus, dit-elle, les larmes aux yeux. Tu m'as trop menti.

Il la regarda un moment avant de lui tendre le sac.

— Je t'avais dit de ne pas te mettre à la recherche du meurtrier de Max. Tu aurais dû m'écouter, Denver. Maintenant, tu ne me laisses plus le choix.

Il sortit un talkie-walkie de son manteau.

— Finissons-en, dit-il. On s'arrache.

Lentement les pales de l'hélicoptère se remirent à tourner. L'appareil se souleva au-dessus des arbres avant de se diriger vers eux.

C'est maintenant ou jamais, pensa J.D.

Il sentit les mains de Denny sur sa taille, qui tentaient de le retenir, puis il regarda le visage de Pete, y cherchant une raison d'espérer, mais il n'en trouva aucune. Ce qu'il y vit, au contraire, était très effrayant. Plus angoissant encore que le pistolet de Pete braqué sur eux. Pete était un homme en bout de course.

Prêt à tout, il démarra d'un coup et fonça vers la pente, un œil rivé sur Pete. Il le vit prendre sa décision en un éclair et appuyer sur la détente. Mais la balle se perdit dans les airs.

J.D. regarda alors droit devant lui et fonça vers le nord-ouest, vers Grayling Pass et son pick-up. L'hélicoptère ronronnait au-dessus d'eux.

Derrière les sapins, l'aube se levait enfin.

16

Lorsqu'ils parvinrent devant le pick-up, Denver était à peu près certaine qu'il ne démarrerait pas. Elle frissonna tandis que J.D. retirait rapidement la neige du pare-brise et s'installait au volant.

— Ils ont dû bousiller le moteur.

Elle regarda la montagne encore plongée dans la pénombre pour quelques minutes, se demandant où se trouvait l'hélicoptère.

J.D. tourna une nouvelle fois la clé de contact.

— Si le pick-up ne marche pas, nous prendrons la motoneige pour rejoindre la ville.

Elle hocha la tête, doutant qu'ils puissent aller loin. Pete était dans les parages. Cal aussi. Elle le sentait.

A la troisième tentative, le moteur se mit à ronronner. Mais ni ce bruit ni le sourire de J.D. ne parvinrent à la rassurer. Pourquoi Pete n'avait-il pas mis leur véhicule hors d'état de rouler ? Cela aurait été plus logique.

Elle regarda J.D. contrôler les freins. Lui aussi s'interrogeait. Si une bombe avait été dissimulée sous le châssis, aurait-elle déjà explosé ? Quand ils se mirent en route, elle se retourna à plusieurs reprises, s'attendant à tout moment à voir surgir les visages de Pete ou de Cal.

L'aube se levait lentement sur la montagne et les premiers rayons jouaient à cache-cache avec les sapins. Aucun hélicoptère ne tachait le ciel, aucun projecteur ne balayait les alentours, aucune motoneige n'approchait.

— Où sont-ils passés ? demanda Denver.

Il n'était pas possible que leurs ennemis aient soudain renoncé à les poursuivre.

— Je ne comprends pas non plus, ajouta J.D. Bon, à présent, que faisons-nous ? Nous pouvons tenter de fuir ou décider qu'il est temps

d'aller trouver la police. Que décides-tu ?

Les émotions ravageaient Denver. La colère prenait le pas sur la fatigue, sur la déception et la désillusion. Elle ne pouvait admettre la culpabilité de Pete. Non, ce n'était pas possible.

— Je veux les arrêter, dit-elle. Rejoindre West Yellowstone serait sans doute risqué mais il y a des gardes forestiers à Hebgen Dam qui pourront nous entendre et nous aider.

Elle avait les larmes aux yeux et il lui prit la main pour la réconforter.

— Qui est le garde forestier en charge, là-bas ?

— Roland Marsh.

— Roland Marsh ? répéta-t-il en fronçant les sourcils. Denny, ce nom me dit quelque chose. Oui, je m'en souviens maintenant, ajouta-t-il en frappant le volant. Son numéro de téléphone était griffonné sur un papier dans le portefeuille de Max.

Denver se pinça les lèvres.

— Marsh était peut-être son contact avec le FBI.

Mais, dans ce cas, Max n'avait pas été très prudent de laisser ses coordonnées dans son portefeuille. Cela dit, Max avait du mal à se mémoriser les numéros de téléphone.

— Allons-y, reprit-elle. Nos poursuivants ne s'attendent pas à ce que nous prenions cette direction. Enfin, je l'espère.

Tandis que le pick-up gravissait la longue côte, Denver retenait son souffle. Elle ne pouvait s'empêcher d'imaginer déjà l'hélicoptère posé plus loin, leur barrant la route.

Mais lorsqu'ils atteignirent le sommet, il n'y avait rien. Les phares se promenèrent sur les arbres nus. Ils ne virent aucun hélicoptère, aucune motoneige, aucun véhicule.

— Ils ont dû renoncer, dit J.D. Pete a récupéré les photos, il doit estimer qu'il n'a plus rien à craindre.

Denver ferma les paupières, n'y croyant pas vraiment. Et J.D. partageait certainement ses inquiétudes.

Il lui prit de nouveau la main et la serra avec force.

— Je suis désolé à propos de Pete, Denny.

— Comment a-t-il pu s'impliquer dans un trafic d'animaux sauvages, et avec Cal en plus ?

J.D. soupira.

— Je me pose les mêmes questions.

Le jour nouveau se levait, découvrant un paysage noyé de blanc. Denver s'appuya contre l'épaule de J.D. et ferma les paupières. Pete. Pete, son ami de toujours, celui qui l'avait aidée à se remettre de sa rupture avec J.D., celui qui lui avait demandé de lui faire confiance, Pete l'avait menacée d'une arme. Comment avait-elle pu se tromper à ce point sur lui ? Personne ne l'avait jamais autant déçue.

* * *

La voie express était déserte. Seuls des flocons de neige les accompagnaient. J.D. parvint enfin devant le chalet de Roland Marsh, flanqué sur la montagne, face au lac Hebgen. Les rideaux étaient tirés mais la fumée qui s'échappait de la cheminée prouvait que la petite maison était occupée. Un frisson incompréhensible parcourut Denver. Pourquoi Cal ou Pete n'avaient-ils pas tenté de les arrêter ? Sans doute parce que sans les photos, plus rien ne pouvait prouver le braconnage dont ils avaient été témoins. Cal et Pete allaient certainement cacher les bois des wapitis. Ensuite, ce serait parole contre parole.

Comme ils se dirigeaient vers la porte, elle remarqua que J.D. boitait. Sa cheville le faisait souffrir. Elle sentit son cœur se serrer. Il fallait que toute cette histoire se termine le plus vite possible.

En gravissant les marches du perron, elle eut le sentiment d'être épiée. Avaient-ils été suivis ? Comme J.D. frappait à la porte, elle enfonça les mains dans les poches de son manteau. Ses doigts effleurèrent une bobine de pellicule. Miracle ! Soudain, elle se souvint que dans sa hâte, elle y avait glissé le dernier film. Pete ne lui avait pas volé toutes ses photos des braconniers. Elle avait des preuves !

Alors qu'elle s'apprêtait à le dire à J.D., la porte du chalet s'ouvrit.

Roland Marsh apparut vêtu d'une vieille robe de chambre. Agé d'une cinquantaine d'années, mince, il arborait une moustache aussi blanche que ses cheveux.

— Nous sommes désolés de vous déranger si tôt, dit J.D. en jetant un œil derrière lui.

— Entrez. Vous êtes J.D. Garrison, si je ne m'abuse, ajouta-t-il en souriant. Ma femme fait partie de vos fans. Elle ne se pardonnera jamais son absence ce matin.

Il les introduisit dans son salon.

— Et Denver McCallahan, reprit le garde forestier. Quelle surprise !

— Je ne pensais pas que vous vous souviendriez de moi.

Elle avait pris des clichés l'année précédente pour une brochure sur le parc national.

— J'ai été désolé d'apprendre la mort de votre oncle. Il va terriblement nous manquer.

Denver se détendit. Roland Marsh avait connu Max, ce qui pouvait expliquer que Max ait ses coordonnées dans son portefeuille. Peut-être avaient-ils enfin trouvé quelqu'un qui les aiderait.

— Maintenant, que puis-je faire pour vous ? reprit Marsh en souriant comme s'il croyait à une visite de courtoisie.

— Nous avons découvert un réseau de braconniers, dit J.D., un trafic d'animaux sauvages dans le parc de Yellowstone.

— Il ne s'agit pas de promeneurs qui ramassent des bois au détour d'une promenade, poursuivit Denny. Mais d'opérations d'envergure.

Marsh parut étonné.

— Je n'ai jamais entendu parler de braconnage à Yellowstone. Etes-vous sûrs de ce que vous avancez ?

— Nous les avons vus à l'œuvre, répondit Denny, les larmes aux yeux. J'espérais que vous seriez au courant de cette histoire. J'espérais que Max...

— Max enquêtait sur cette affaire, reprit J.D. Nous nous disions qu'il le faisait peut-être en collaboration avec vous.

Le visage grave, Marsh secoua la tête.

— C'est la première fois que j'en entends parler. Et j'ai du mal à croire que...

— Il y a d'énormes caches dans le parc, expliqua Denver. Nous avons vu un des braconniers tuer un ours. Malheureusement, ils nous ont repérés.

— Et ils ont tenté de nous tuer, ajouta J.D. Sans doute pour nous empêcher de raconter aux autorités la scène dont nous avons été témoins.

Marsh les regarda tour à tour, incrédule.

— Vous ne parlez pas sérieusement ! Pardonnez-moi, mais pourquoi des braconniers voudraient-ils vous tuer ? Même s'ils étaient attrapés, ils ne risqueraient pas grand-chose. Alors, comment les imaginer vous tuer pour se protéger ?

J.D. prit la main de Denver.

— Nous avons des preuves de ce que nous avançons, dit-elle.

— Des preuves ? reprit Marsh.

— Oui, j'ai pris des photos des braconniers en train de transporter des bois de wapiti. Sur l'un des clichés, on en voit un tuer un ourson. Ces types nous ont arrêtés pour nous confisquer ces clichés mais j'ai réussi à sauver une des bobines.

Marsh regarda le film qu'elle lui tendait puis, le glissant dans sa poche, il se leva pour gagner la cuisine.

— Je vais nous préparer un café. Comme vous avez photographié ces hommes, seriez-vous en mesure de les identifier ?

Denver déglutit avec peine. Elle ne voulait pas parler de Pete mais elle savait qu'elle le devait.

— Comme vous le verrez sur le film...

Mais au moment où elle entra dans la cuisine sur les talons de Marsh, elle vit quelque chose qui la réduisit aussitôt au silence. Lorsqu'elle retrouva l'usage de sa voix, elle mentit.

— Malheureusement, non. La tempête s'était levée, la visibilité n'était pas bonne et nous étions trop loin d'eux.

Elle sentit sur elle le regard étonné de J.D.

— Bien sûr, la tempête, dit Marsh.

Il l'observa avec une intensité qui la fit frissonner. Il devait savoir qu'elle mentait. Allait-il les empêcher de partir ?

— Vous devez être exténués, dit-il. Vous devriez rester un moment ici pour vous reposer.

— Merci de votre hospitalité mais je préfère retourner chez moi, répondit-elle.

J.D. lui enlaça les épaules pour la rassurer.

— Si vous retrouvez ces braconniers, vous nous contacterez ?

Marsh hocha la tête d'un air soulagé.

— Je vous appellerai dans l'après-midi.

— Merci de votre aide, dit J.D. tandis qu'il gagnait la porte.

— Un instant !

Denver se pétrifia, le cœur battant. Qu'allait-il faire ?

Quand elle se retourna, Marsh leur tendait un bloc de papier.

— Cela vous ennuie-t-il de me laisser un autographe pour ma femme ?

— Bien sûr que non, dit J.D. Quel est son prénom ?

— Annabelle.

J.D. griffonna quelques mots et tendit le papier à Marsh qui sourit.

— Merci. Et ne vous inquiétez pas. Je m'occupe de tout.

— J'en suis sûre, dit Denver.

Quand ils furent dans le jardin, J.D. se tourna vers elle.

— Pourquoi as-tu fait marche arrière ? Pourquoi as-tu menti ?

— Continue de marcher. Plus tôt nous serons loin d'ici, mieux cela vaudra. Si nous arrivons à partir.

— Tu crois que nous avons été suivis ? demanda-t-il, surpris.

— Non, dit-elle en grimpant dans le pick-up, nous n'avons pas été suivis. Nous nous sommes jetés dans la gueule du loup. C'était un piège, nous sommes tombés dedans. J'ai vu le chapeau de Pete sur la table de la cuisine. Pete était là, ajouta-t-elle, les larmes aux yeux.

J.D. la dévisagea, stupéfait.

— Comment a-t-il pu deviner où nous nous rendions ? Comment a-t-il fait ? Ils doivent nous surveiller. Nous devons retourner en ville, faire semblant d'aller chez toi.

— Oui. Et à Duck Creek, nous bifurquerons pour nous rendre à Bozeman, dit Denver. Mais une fois là-bas, que ferons-nous ?

Il la serra contre lui.

— Apparemment, nous devons nous débrouiller seuls, Sunshine.

— J.D., dit-elle d'un air pensif. Comment Pete nous a-t-il trouvés dans le chalet de Duck Creek ? Et nous a-t-il devancés chez Marsh ? Penses-tu ce que je pense ?

Il jura.

— Ils ont mis un mouchard sur mon pick-up. Pour nous suivre à la trace.

— Pas *nous*, dit-elle en regardant la montre que Pete lui avait donnée le lendemain du jour où Max était mort. Moi.

Au moment où Pete quitta la maison de Marsh, il consulta son moniteur. Il était persuadé que Denver n'allait pas rentrer chez elle pour y attendre bien tranquillement la suite des événements. Mais le petit bip jaune lui prouva pourtant que J.D. et Denver se dirigeaient bien vers West Yellowstone.

Avec un sourire, il se détendit un peu. Peut-être tout allait-il marcher, finalement. Ils ne lui causeraient sans doute plus d'ennuis. Et dans l'immédiat, il avait d'autres problèmes, plus urgents, à régler. Sauver sa peau, par exemple. Midnight ne lui avait pas dit où ils chargeraient la dernière livraison de bois de wapiti. Peut-être se méfiait-il de lui ou, pire, essayait-il de les doubler. Pete n'aimait pas travailler avec un homme qu'il n'avait jamais vu. Il était trop facile pour Midnight de le piéger.

* * *

Denny se réveilla en larmes.

— Tu as fait un mauvais rêve, dit J.D. en se garant pour la prendre dans ses bras. Ce n'est qu'un cauchemar.

Elle se blottit contre lui.

— Cela semblait si vrai.

— Les rêves donnent souvent cette impression, dit-il en se remémorant ceux qui l'envahissaient aux petites heures du jour dans des chambres d'hôtel inconnues.

Elle se redressa et promena les yeux autour d'elle comme si elle ne reconnaissait pas les alentours. Ils venaient de quitter le canyon de Gallatin. Le soleil se levait, inondant la montagne enneigée de lumière.

Ils s'étaient arrêtés pour prendre de l'essence non loin de Duck Creek. Denver avait vu un camion de livraison. Comme elle connaissait le chauffeur, elle lui avait demandé de prendre sa montre et de la remettre au shérif à la fin de sa tournée. Puis J.D. avait pris la direction de Bozeman. Épuisée, Denver avait fini par s'endormir.

— Ton cauchemar était lié à la mort de tes parents ? demanda-t-il.

— Oui mais cette fois, le passé et le présent se mêlaient. Tu étais là, Maggie aussi. Et Cal Dalton... Cela n'a aucun sens.

Il l'embrassa tendrement.

— Je pense qu'il est temps de faire quelque chose.

— Peut-être devrais-je essayer l'hypnose comme tu l'as suggéré, oui. Il y a quelque chose qui m'ennuie dans ce rêve et qui pourrait être lié à la mort de Max. Je n'arrive pas à mettre le doigt dessus. Le meurtrier portait une cagoule mais peut-être est-il possible de raviver mes souvenirs pour me permettre de voir plus distinctement son visage. Et puis, il tenait quelque chose de brillant dans sa main. J'imagine sans doute des choses mais...

J.D. déposa un baiser sur sa joue.

— En attendant, que dirais-tu d'un bon bain chaud, de vêtements secs et d'un solide petit déjeuner ?

— J'aimerais appeler Maggie aussi. Elle s'est sans doute rendue à Missoula malgré tout.

— Et puis Cline a dû interroger l'auto-stoppeur maintenant, reprit J.D. Nous allons peut-être progresser dans l'enquête.

* * *

Après un bon petit déjeuner, Denver téléphona de la cabine d'une station-service non loin de Bozeman. Comme Maggie ne répondait pas au numéro à Missoula ni chez elle, elle appela Taylor aux Trois Ours.

— Maggie ? répondit-il d'un air surpris. A mon avis, elle n'est pas encore rentrée de Missoula.

Denver regarda J.D. Maggie avait donc voulu aller vérifier l'alibi de Pete. Qu'elle était donc têtue !

— Elle avait sans doute besoin de prendre le large quelques jours, reprit Taylor, confirmant ses soupçons que Maggie ne lui avait rien dit à lui non plus. Je lui demanderai de vous appeler quand je la verrai.

— Vous comptez donc prolonger votre séjour à West Yellowstone ?

— Je me demande même si je ne vais pas y acheter un commerce, répondit-il en riant.

Denver ne put s'empêcher de sourire. Au départ, elle avait mal pris les relations de Taylor et Maggie. Mais Max était mort. Et Maggie se retrouvait toute seule. Si Taylor voulait s'installer à West, ce serait formidable.

— Je vais partir quelques jours, moi aussi, dit-elle. J'appellerai Maggie à mon retour.

Puis elle composa le numéro de Cline. Mais le central lui apprit qu'il ne reviendrait pas avant la fin de la journée.

* * *

Devant le bureau du shérif, Pete fixa le moniteur un long moment avant de jurer. Denver avait compris qu'il avait mis un mouchard dans sa montre.

Dans son talkie-walkie, la voix de Cal retentit.

— Rappliquez, cow-boy. Tout de suite.

Au ton de Cal, Pete comprit qu'il avait raconté à Midnight ce qui s'était passé et que Midnight n'était pas content.

Formidable. Et qu'allait-il répondre quand Midnight lui demanderait où se trouvait Denver ?

Il aurait bien aimé avoir la réponse.

* * *

Denver dormait dans le grand lit de la chambre d'hôtel de J.D. En y entrant, ils avaient tellement eu envie l'un de l'autre qu'ils y avaient fait l'amour aussitôt. J.D. avait ensuite attendu qu'elle soit assoupie pour entrer dans la salle de bains. Là, il avait brusquement décidé de se raser. En contemplant son nouveau visage dans la glace, il s'était demandé pourquoi il avait éprouvé le besoin de se cacher si longtemps derrière cette barbe.

A son réveil, Denver lui sourit.

— J'avais presque oublié à quel point tu étais séduisant, s'écria-t-elle en l'embrassant.

Ils refirent l'amour, avec la même fougue que quelques heures plus tôt, s'oubliant dans les bras l'un de l'autre.

* * *

En début d'après-midi, ils quittèrent l'hôtel et traversèrent Bozeman, pour se rendre chez un psychologue, un spécialiste de l'hypnose dont ils avaient eu les coordonnées.

Denver avait enfin pris la décision d'affronter son cauchemar. Raviver ses souvenirs était le seul moyen de se remémorer le visage de l'homme qui avait tué ses parents. Mais si elle avait très envie d'avancer, elle avait également très peur de se replonger dans cette tragédie.

Au moment d'entrer dans le cabinet du Dr Donnley, elle fut prise de panique et J.D. mêla ses doigts aux siens.

— Je suis avec toi, lui chuchota-t-il à l'oreille.

Elle lui sourit, espérant que ce serait toujours le cas.

Le Dr Richard Donnley était chaleureux et rassurant. Il avait un bon regard. Denver prit place dans un fauteuil, J.D. à ses côtés. Elle parla au médecin de son cauchemar, lui expliquant qu'il n'avait jamais cessé de revenir la torturer depuis le drame.

Il hocha la tête.

— L'inconscient communique avec nous à travers nos rêves, dit-il.

— Pensez-vous que, sous hypnose, je me souviendrais de davantage de choses ?

— L'hypnose permet en effet d'accéder à d'autres stades de la mémoire. Mais vous allez vous rappeler *votre* perception des événements à l'époque, pas forcément l'exakte réalité.

— J'ai vu le visage du tueur quand il s'est tourné vers moi. Il portait une cagoule et avait quelque chose à la main...

— Même si vous le reconnaissez, aucun tribunal n'acceptera de considérer ce souvenir comme une preuve. Par ailleurs, peut-être ne parviendrez-vous pas à vous remémorer ses traits si vous ne les aviez pas bien vus à l'époque.

— En tout cas, j'ai le sentiment que ce rêve peut m'aider à identifier le tueur.

— Nous n'en saurons rien avant de vous avoir hypnotisée. Et si le souvenir est trop douloureux, votre inconscient vous en interdira peut-être l'accès.

— As-tu toujours envie de tenter l'expérience ? demanda J.D.

— Oui, je le dois. Je veux savoir.

Denver s'adossa au fauteuil, les yeux clos, les mains sur les genoux. Elle se sentait flotter. Cette impression n'était pas désagréable. Les mots du médecin l'entraînaient de plus en plus loin.

— Revenons à ce jour, dit-il enfin. Vous aviez cinq ans, vous accompagniez vos parents à la banque. Vous en souvenez-vous ?

Denver hocha la tête.

— Qu'avez-vous fait avant de vous rendre à la banque ? reprit le psychologue.

— Nous sommes passées prendre papa au commissariat, répondit Denver.

— Il était donc toujours en uniforme quand vous avez poussé la porte de l'agence. Dites-moi ce que vous faisiez en entrant.

— Je sautillais en chantonnant « You're my sunshine, my only sunshine... ».

— Où sont vos parents ?

— Derrière moi. Puis, on rentre à l'intérieur de la banque. Là, je m'arrête et me tais.

— Pourquoi ?

— Il y a des gens par terre, quelque chose ne va pas. Je me retourne pour le dire à papa mais je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Je vois l'autre policier. Il est par terre. J'entends alors mon père crier mon nom. Je cours vers lui. J'ai peur.

— Que se passe-t-il alors ?

— Papa sort son arme de service. De l'autre main, il me pousse fort en ordonnant à ma mère de s'allonger. Il me fait mal. Je tombe sur le carrelage, je me cogne contre le bureau. J'ai mal.

— Ce n'est rien, Denver, assura le médecin.

— J'ai peur !

— Tout va bien, Denver, c'est juste un souvenir. Respirez. Et dites-moi ce que vous voyez maintenant.

— Rien, je suis par terre sous le bureau, je ne vois plus rien. Maman hurle. Je lève les yeux, j'aperçois le bandit. Il est près du comptoir. Il se tourne dans ma direction. Il a un revolver et il tient quelque chose qui brille dans l'autre main. Il regarde mon père. L'autre policier par terre a un pistolet, il le braque vers papa. J'entends les coups de feu.

D'une voix douce et rassurante, le Dr Donnley poursuivit :

— Que se passe-t-il maintenant ?

— Mon père est étendu près de moi, il y a du sang partout. Les gens crient, pleurent, supplient. Je pleure aussi et puis, le bandit s'en va. Il s'arrête près de moi.

— Remarque-t-il votre présence ?

— Non, je suis sous le bureau.

— Voyez-vous ce qu'il tient à la main ?

— Non, il s'en va. Je cherche mes parents des yeux. Ils sont tous deux allongés, dans le sang.

A ces mots, Denver trembla et pleura, un long moment. Quand elle parvint à retrouver son calme, le Dr Donnley reprit la parole avec précaution.

— Souvenez-vous, Denver. Etes-vous sûre de ne pas connaître l'homme qui portait une cagoule ?

Elle secoua la tête, se remémorant seulement quelque chose de brillant qu'il tenait à la main. Mais comme elle refermait les yeux, elle vit soudain surgir un autre visage.

— Mais je connais l'autre.

— Quel autre ?

— L'autre policier.

Elle tenta de se concentrer, de regarder avec attention les traits de cet homme. Son cœur s'accéléra dans sa poitrine.

— Je l'ai vu ! cria-t-elle. Il était plus jeune à l'époque, mais je suis sûre que c'est lui. Cal, Cal Dalton. Il était le policier étendu par terre. Mais il était mort.

* * *

J.D. serrait Denny dans ses bras. Le soleil inondait le pick-up. Elle se sentait bien contre lui, en sécurité.

— C'était Cal, répéta-t-elle. Mais il était étendu dans une mare de sang. Il était mort. Comment se fait-il qu'il était mort ?

— Je ne sais pas.

Denver sentit un frisson la parcourir. Le Dr Donnley lui avait conseillé de prendre ses souvenirs avec prudence. Comme Cal avait voulu la violer, il était possible qu'elle l'associe inconsciemment au meurtrier de ses parents.

Mais Denver était sûre qu'elle l'avait vu jeune sous hypnose. « Est-ce possible ? », lui avait-elle demandé.

Avec un gentil sourire, il lui avait dit que la science ignorait tant de choses sur l'esprit humain qu'il ne pouvait pas répondre. Il avait suggéré une autre séance d'hypnose.

J.D. croyait également que Denver avait vu Cal mais il était sceptique sur l'interprétation qu'elle donnait à cette image.

— Peut-être ce policier lui ressemblait-il. Peut-être était-ce un membre de sa famille, je ne sais pas, soupira-t-il.

— Ecoute, allons à la bibliothèque de Billings, reprit Denver. Pour consulter les archives des journaux à propos du hold-up. Peut-être apprendrons-nous quelque chose.

* * *

Un grand bâtiment de brique abritait la bibliothèque de Billings. Dès qu'ils entrèrent, les têtes se tournèrent vers eux. Denver s'en étonna avant de comprendre : tout le monde reconnaissait la star de la chanson à ses côtés.

— J'avais oublié ta notoriété, dit-elle.

J.D. regretta d'être si connu quand la femme à l'accueil lui demanda un autographe.

Il griffonna quelques mots sur le papier qu'elle lui tendit. Toute contente, elle se démena pour leur trouver les documents qu'ils cherchaient. Les journaux étaient contenus sur des microfilms et ils s'installèrent dans un coin pour consulter ceux de l'été 1969.

Le premier braquage répertorié fut le bon.

Ce matin un homme masqué a tué deux personnes et blessé une troisième au cours d'un hold-up avant de s'enfuir avec plus d'un million de dollars.

Denver retint un cri et lui prit la main.

— Quelqu'un a été blessé ?

D'après le responsable de la police, Bill Vernon, le braqueur avait le visage recouvert d'une cagoule. Il s'est introduit dans la succursale, à l'ouverture. Armé d'un revolver, il a ordonné aux clients et au personnel de s'allonger à terre pendant qu'un employé empaquait les liasses de billets.

Le directeur de la banque a signalé qu'en général, cette agence avait peu de liquide dans ses coffres mais que la veille, un transfert de fonds aussi important qu'exceptionnel avait eu lieu en provenance d'une société exploitant des puits de pétrole.

La fusillade a commencé quand un policier, qui avait fini son service mais était encore en uniforme, est entré dans la banque avec sa famille. L'inspecteur et sa femme ont été tués et un agent chargé de la sécurité a été blessé.

— J.D., le vigile n'a donc pas été tué. N'y a-t-il pas son nom ?

Il lut la fin du papier et secoua la tête. Il s'apprêtait à passer à l'article suivant quand Denver l'arrêta.

— Regarde la date de ce premier article, dit-elle.

Un frisson le parcourut. 14 juin 1969. Ce qui correspondait au numéro que Max avait noté sur le dossier Wade.

— L'article de la *Tribune de Billings* sur le hold-up de la banque correspond. 69614 : l'année 69, le sixième mois de l'année et 14, comme 14 juin. 69614 ! Max avait déjà relié le hold-up et le braconnage ou en tout cas, il soupçonnait un lien entre les deux affaires.

J.D. poursuivit sa lecture.

Le chef de police Vernon a confirmé ce matin que les deux victimes du hold-up de la banque State Bank sont Timothy McCallahan et sa femme, Linda. Le braquage a rapporté plus d'un million de dollars à son auteur. Timothy McCallahan, inspecteur de la police de Billings, avait quitté son service mais il était encore en uniforme lorsqu'il est entré dans l'agence où il détenait un compte. Des témoins ont rapporté que, comprenant ce qui s'y passait, il s'était emparé de son arme. La fusillade a également blessé le vigile de la banque, William Collins. Ses jours ne sont pas en danger et il se rétablit à l'hôpital de la ville.

Denver laissa échapper un cri.

— William Collins ?

Mais J.D. était déjà passé à l'article suivant, illustré d'un portrait. Ils reconnurent Cal Dalton qui souriait à l'objectif de son lit d'hôpital.

— Comme nous le pensions, murmura-t-il.

— Oui. William Collins et Cal Dalton ne font qu'un ! s'exclama Denver. Je le savais !

J.D. la prit dans ses bras, heureux de voir enfin la joie sur son visage. Mais il la lâcha quand une femme d'un certain âge les fusilla du regard. Ils

reportèrent leur attention sur la photo de William Collins alias Cal Dalton.

— Comprends-tu ce que cela signifie, reprit-il ? Si tu avais raison de dire que Cal était l'agent chargé de la sécurité de la banque — même si à cinq ans, tu l'avais pris pour un policier —, il y a de grandes chances que tu aies eu raison aussi en affirmant qu'il a tiré sur ton père et non sur le braqueur.

— Cela expliquerait qu'il était armé.

— Et pourquoi Max avait pris ses empreintes.

— Mais il n'a jamais reçu les résultats.

— Max avait-il compris tout cela ou avait-il juste des soupçons ?, se demanda J.D.

— De toute façon, si Cal pensait que Max était sur ses traces, cela suffisait pour lui donner envie de le tuer, conclut Denver.

Ils consultèrent d'autres journaux mais les articles concernant le drame devenaient plus rares et plus succincts. Comme ni l'argent ni le braqueur n'avaient été retrouvés, l'affaire intéressait moins les médias. Quant à William Collins alias Cal Dalton, il était sorti de l'hôpital.

— J'aimerais discuter avec ce policier, Vernon, dit Denver.

— Alors allons-y.

* * *

Au commissariat, ils apprirent que Bill Vernon avait pris sa retraite. Mais le jeune lieutenant qui les reçut accepta de leur confier son adresse.

— S'il s'agit d'une vieille affaire, il acceptera certainement de vous en parler.

Bill Vernon était un homme mince aux cheveux argentés et aux yeux gris. Il les invita à entrer.

— Le hold-up de la State Bank en 1969 ? Je m'en souviens très bien, oui. Pourquoi vous intéressez-vous à cette histoire ?

J.D. prit la main de Denver.

— Les parents de Denver ont été tués au cours de la fusillade.

Le vieil homme se tourna vers elle, le regard bienveillant.

— Vous êtes la petite fille ?

Elle hocha la tête. Vernon connaissait la réponse qu'elle était venue chercher. Il allait lui apprendre qui avait tué ses parents. Elle avait toujours

cru qu'il s'agissait d'un inconnu mais à présent, elle devinait qu'elle le connaissait.

— Timothy McCallahan était un bon policier, reprit Vernon. Ce fut une terrible tragédie. J'aurais vraiment voulu aboutir. Nous avons toujours soupçonné l'existence d'un complice à l'intérieur de la banque mais nous n'avons pas pu le prouver.

— Nous pensons que William Collins était ce complice.

— Moi aussi, dit Vernon. La blessure qu'il a reçue aurait dû le prouver. Il a été blessé par une arme de policier. Il nous a dit qu'il avait été touché accidentellement par votre père.

— Je me souviens de l'agent de sécurité visant mon père et le tuant.

— Vous avez donc gardé des souvenirs du drame ?

— Oui mais il m'est difficile de savoir s'ils correspondent à une réalité.

— Nous nous doutions que le vigile de la banque était complice mais il n'était sûrement pas le cerveau de l'affaire. Il n'était pas assez intelligent, continua Vernon.

Denver acquiesça. Cela correspondait tout à fait à Cal Dalton.

— L'enquête n'a jamais abouti ? demanda J.D.

Vernon haussa les épaules.

— Malheureusement, non. Et le braqueur est toujours en liberté avec l'argent.

Denver repensa aux images qui lui étaient revenues pendant la séance d'hypnose.

— William Collins a-t-il tué mes parents ?

Vernon fit non de la tête.

— Ils ont tous les deux été tués par l'homme masqué. Les témoins comme les analyses balistiques s'accordent sur ce point.

— Et si vous pouviez prouver que William Collins était complice du hold-up ? reprit J.D.

— Il n'y a pas de prescription en matière de meurtre et j'adorerais réussir à coincer Collins.

Denver le remercia. Comme ils s'apprêtaient à partir, elle remarqua une photo posée sur une commode. Elle s'approcha et reconnut Vernon quand il était jeune. Un jeune policier se tenait près de lui. Elle sentit son cœur s'accélérer.

— Qui est cet homme ?

— Bill Cline. Nous avons suivi nos classes ensemble.

— Il ne faisait pas partie de la brigade de Billings en 1969, n'est-ce pas ? demanda-t-elle, retenant son souffle.

— Bill ? Non, il n'a jamais été en fonction ici. En 1969, il travaillait dans le privé, dans le domaine de la sécurité.

— A Billings ?

Vernon secoua la tête.

— Pour une société exploitant des gisements de pétrole. Il était alors convoyeur de fonds.

OceanofPDF.com

— Il est notre braqueur de banque, dit Denver en sortant de chez Vernon. J'en suis sûre et certaine.

— Qui ? Cline ? répondit J.D.

Il haussa les épaules et démarra le pick-up pour gagner la ville.

— Cline est un machiste, un imbécile et beaucoup d'autres choses encore, reprit-il. Mais un braqueur de banque et un tueur ? Ou le cerveau d'un hold-up ? J'ai du mal à le croire.

Denver regarda la route devant eux. En vérité, elle non plus n'aurait jamais imaginé Cline comme un cerveau. Mais peut-être l'avait-elle sous-estimé.

— Réfléchis. Cline a appelé Pete après l'accident de Davey à Horse Butte pour le prévenir. Et il était au courant du dépôt d'argent prévu à la banque le jour du hold-up.

— Comme beaucoup d'autres gens, répliqua J.D.

— Il est quand même curieux que Cline et Cal Dalton aient atterri dans la même ville, non ?

— Cline est l'adjoint du shérif de Yellowstone depuis des années. Mais depuis combien de temps y vit Cal ?

— Quelques mois. Sans doute s'y est-il installé à cause de Cline.

— N'est-il pas plus probable qu'il ait voulu se rapprocher du parc, pour y braconner ?

— Peut-être est-il venu pour ces deux raisons.

— Bon, allons dîner. Cela nous aidera à réfléchir.

Ils s'attablèrent dans un restaurant mexicain du centre-ville et commandèrent les plats du jour.

— Sheila Walker pense avoir remonté la trace de l'argent déposé sur le compte de Max, reprit Denver. Si cette somme provient du hold-up, la personne qui a effectué le virement est forcément liée au crime.

— Cela peut aussi être quelqu'un qui savait où était caché l'argent.

Denver fronça les sourcils.

— Je n'y avais pas pensé.

— A moins que l'argent ne vienne du trafic de bêtes sauvages, reprit J.D. Il a peut-être été viré sur le compte dans le seul but de mouiller Max.

J.D. jeta un œil autour de lui. Mais personne n'avait pu l'entendre. A cette heure-ci, la salle du restaurant était pratiquement vide. Pour la première fois depuis plusieurs jours, J.D. se sentait en sécurité. Il n'avait plus vraiment envie de discuter de l'affaire. Il voulait profiter de ce moment avec Denver et pressa sa jambe sous la table. Denver lui sourit mais continua à feuilleter le dossier contenant les articles qu'ils avaient photocopiés.

J.D. prit sa main et examina les lignes qui y étaient tracées, s'attardant sur sa ligne de cœur.

— Que vois-tu ? demanda-t-elle.

— Une vie pleine d'aventure et beaucoup d'enfants.

— Et y a-t-il un homme dans le paysage ?

— Bien sûr. Enfin, je l'espère.

— Il est grand, brun et séduisant, je parie ? Avec de petites fossettes au coin des lèvres quand il sourit ?

— Exactement !

— J'en étais sûre.

Comme la serveuse leur apportait leurs assiettes, elle s'empara de ses couverts et reprit :

— Je tiens à retrouver l'assassin de Max avant de songer à l'avenir, tu sais...

J.D. lui sourit. Elle voulait blanchir le nom de son oncle. Et elle avait tout à fait raison.

— Oh regarde, ajouta-t-elle en feuilletant les articles. Sheila Walker avait couvert le hold-up. Inutile de se demander pourquoi elle pense avoir trouvé l'origine de l'argent.

* * *

Dès qu'ils arrivèrent à West, Denver essaya d'appeler Maggie. En vain.

— Je n'arrive pas à la joindre, dit-elle à J.D. en raccrochant. Ce n'est pas normal. Elle devrait être revenue de Missoula, à présent. Je suis inquiète. Cela m'ennuie mais je me sens obligée de téléphoner à Cline.

L'adjoint répondit à la première sonnerie.

— Où étiez-vous ? demanda-t-il. Voilà deux jours que je cherche à vous contacter.

— Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

— Nous avons attrapé le meurtrier de votre oncle. C'était bien l'auto-stoppeur. Il avait l'arme du crime sur lui et il a tout avoué. L'enquête est terminée. Par ailleurs, Marsh m'a contacté pour me parler de ce que vous lui aviez raconté. Pour en avoir le cœur net, nous sommes allés au parc de Yellowstone, à l'endroit que vous lui aviez indiqué. Il n'y avait rien. Ni caches, ni cornes, ni bois, ni fourrures, ni braconniers. Vous lisez trop de romans, mademoiselle, je le crains. Dernière chose, je ne suis pas votre secrétaire et j'en ai assez que tout le monde me téléphone pour vous !

— Qui vous a appelé ?

— Pete, à propos d'un concert auquel il vous avait conviée. Il veut que vous le rappeliez. Et aussi, Sheila Walker, la journaliste. Il est temps de vous acheter un répondeur, O.K. ?

Et il raccrocha.

Denver composa de nouveau le numéro de Maggie. Toujours pas de réponse. Pete non plus ne répondait pas. Elle finit par appeler Taylor.

— Je cherche Maggie, dit-elle.

— J'ai moi-même essayé de la joindre sans succès. Pete m'a dit qu'elle était revenue mais je m'inquiète à son sujet.

— Moi aussi. Je vais me renseigner. Si j'ai du nouveau, je vous rappelle.

— Attendez, où êtes-vous ?

Mais sans répondre, elle coupa la communication et composa le numéro du bureau de Max. Et si Sheila avait vraiment découvert quelque chose ?

Mais là encore, le téléphone sonna dans le vide. Denver finit par sortir de la cabine téléphonique. Elle raconta à J.D. ses échanges avec Cline et avec Taylor.

— Je suis certaine que Pete tient Maggie. Elle a dû trouver la preuve qu'il n'était pas à Missoula le jour du meurtre de Max.

— Je crois que nous devrions retourner à West Yellowstone...

OceanofPDF.com

Assise devant la cheminée, Maggie faisait mine de s'intéresser aux flammes. Mais elle réfléchissait, se demandant comment se sortir de ce mauvais pas.

— Combien de temps avez-vous l'intention de me garder ici ? lança-t-elle, s'efforçant de dissimuler sa peur.

Lester Wade était petit, trapu, mais certainement très fort. Et il avait un pistolet à la main, pointé vers elle.

Maggie s'en voulait d'avoir agi de façon si légère. A son retour de Missoula, elle s'était précipitée chez Denver pour lui apprendre que, comme elle s'en doutait depuis le début, Pete n'était pas à Missoula le jour de la mort de Max. Elle en avait à présent la preuve. Mais Lester l'attendait au chalet.

« Où est Denver ? », lui avait-il demandé. Maggie aurait bien aimé le savoir.

En la menaçant d'une arme, il lui avait ordonné de s'asseoir. Visiblement, il attendait le retour de la jeune femme.

En l'écoutant discuter au téléphone avec ses comparses, Maggie avait compris que la bande comptait quitter la ville la nuit suivante après avoir chargé une dernière « livraison ».

Comme elle se tournait vers la fenêtre, elle aperçut soudain un visage d'adolescent collé à la vitre. Il lui fit signe de se taire et disparut. Il semblait vouloir lui venir en aide.

Par chance, Lester n'avait rien remarqué et, pour faciliter la tâche de son sauveur, Maggie décida de distraire son ravisseur.

— Puis-je vous demander un verre d'eau ?

Lester se dirigea vers la cuisine, son arme toujours pointée vers elle. Elle en profita pour se lever et faire quelques pas. Elle s'approcha du feu, faisant semblant de vouloir s'y réchauffer.

Comme après lui avoir apporté de l'eau, Lester s'apprêtait à se rasseoir, il entendit un bruit dans le couloir et se redressa d'un mouvement vif. Maggie comprit qu'il avait repéré Davey. A la hâte, elle attrapa une bûche, ferma les yeux et frappa. Un coup de feu partit et quelqu'un hurla.

* * *

Du haut de Grayling Pass, J.D. contempla les lumières de Yellowstone.

— J'ai des doutes sur ton plan, dit-il en regardant Denver.

— Je t'assure que mon idée de sirop de myrtille est excellente. Plus j'y pense, plus j'en suis persuadée.

Ils s'étaient arrêtés à Bozeman pour louer une camionnette, acheter des litres de sirop et du fil métallique.

— Bon, espérons que ça marchera.

— Garde la foi, Garrison.

Il l'observa à la dérobée. Le courage dont elle faisait preuve lui donnait envie de l'aimer davantage encore. Mais il n'était pas rassuré. Ils allaient se jeter dans la gueule du loup.

J.D. klaxonna en passant sur le pont de Madison.

— En tout cas, je dois avouer que ces derniers jours en ta compagnie ont été...

— Un avant-goût du paradis ? dit-elle en riant.

— Etre pourchassé par des braconniers, frappé à la tête et servir de cible à des tueurs, me semble en effet paradisiaque, Denny.

— Et tu oublies ta chute dans la baignoire.

— Comment pourrais-je l'oublier ? Avec toi, on ne s'ennuie jamais...

Ils arrivèrent à Yellowstone à 1 heure du matin. Comme il passait par le centre-ville, Denver lui saisit soudain le bras.

— J.D., il y a de la lumière dans le bureau de Max. Sheila doit y être.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps, dit-il en se garant. Mais arrêtons-nous au cas où elle aurait des révélations à nous faire.

Ils gravirent les marches du perron à la hâte. Ils n'entendaient aucun bruit à l'intérieur. Mais la porte était grande ouverte.

— Je n'aime pas ça, murmura Denver.

— Moi non plus.

Que se passait-il donc ? se demanda-t-elle, en proie à un mauvais pressentiment.

* * *

Il fallut un moment à Maggie pour comprendre que c'était elle qui avait hurlé.

L'adolescent qui lui faisait face parut impressionné.

— On peut dire que vous avez de la voix !

— Tu es sûrement Davey, dit-elle en souriant.

— Vous avez entendu parler de moi ? demanda-t-il en se rengorgeant. En bien, j'espère ?

Maggie regarda autour d'elle, mais Lester n'était plus là. Elle n'avait pas frappé très fort et dès qu'il avait recouvré ses esprits, il avait filé sans demander son reste.

Maggie sourit à son sauveur.

— Max m'a parlé de toi.

Il avait toujours aimé prendre des gamins sous son aile. Sans doute ressemblait-il à Davey lorsqu'il avait son âge.

— Vraiment ? Voulez-vous que je course ce type ? reprit l'adolescent.

— Non, au cas où il lui prendrait l'idée de revenir, je préfère que tu restes ici. Et que tu me dises qui a tué Max.

— Facile. Un certain Midnight.

— Midnight ?

— Oui, il avait peur que Max ne le dénonce aux flics, voilà pourquoi il l'a poignardé.

— Et comment le sais-tu ?

— J'écoute, j'observe... et Max m'avait demandé de filer Cal. Je l'ai souvent suivi la nuit. Et j'ai découvert les trafics auxquels il était mêlé.

— Tu as de la chance de ne pas t'être fait tuer. Et qu'as-tu appris sur Midnight ?

— Il est à la tête d'un énorme réseau de braconnage, il vend des peaux de bêtes sauvages, des bois et des cornes dans le monde entier. Lester et Cal braconnent pour lui dans le parc de Yellowstone.

— Je vois, dit-elle en s'emparant du téléphone.

— Vous n'allez pas appeler les flics ? demanda-t-il avec inquiétude.

— Ne t'en fais pas. Je ne parlerai pas de toi.

— D'accord, dit-il en se dirigeant vers le réfrigérateur. J'espère qu'il y a quelque chose à manger. Je meurs de faim.

Quand l'adjoint Cline prit son appel, Maggie lui livra les renseignements qu'elle venait d'obtenir de l'adolescent et ajouta que Lester l'avait séquestrée plusieurs heures chez Denver. Elle ne prononça pas le nom de Davey. Cline l'écouta sans souffler mot.

— Restez où vous êtes, dit-il quand elle eut terminé son récit. Enfermez-vous à clé et surtout, ne laissez entrer personne.

Après avoir raccroché, elle regarda l'appareil, perplexe. N'avait-elle pas eu tort d'appeler Cline ? Etrangement, il n'avait pas paru étonné par ses révélations.

Un peu désorientée, elle composa le numéro de Taylor pour lui raconter les derniers événements.

Il parut affolé.

— Etes-vous sûre que vous allez bien ? demanda-t-il avec inquiétude. Ne voulez-vous pas que je vienne ? En tout cas, vous avez eu de la chance que le jeune Davey vole à votre secours. Où se trouve Lester, à présent ?

— Je n'en sais rien. Il a filé quand Davey est intervenu. Mais si vous posez la question à l'adjoint Cline, il pourra peut-être vous renseigner. Pour tout vous dire, j'ai l'impression qu'il n'ignore rien de cette affaire.

— Vous avez mis Cline au courant ?

— Vous croyez que je n'aurais...

— Vous avez bien fait, assura-t-il sans en paraître convaincu. Je vais garder un œil sur lui. En attendant, restez où vous êtes et soyez très prudente.

Elle raccrocha, soulagée d'avoir appelé Taylor. Max lui avait dit un jour que Cline n'hésitait pas à contourner la loi lorsque cela l'arrangeait. Mais il n'irait pas jusqu'à protéger un tueur, si ? A moins d'être lui-même le meurtrier...

Comme elle finissait de verrouiller les portes, Davey sortit de la cuisine, des sandwiches à la main.

— Vous en voulez ? demanda-t-il en souriant.

* * *

Denver s'attendait à ce que le bureau de Max ait de nouveau été visité. Mais en y entrant, elle s'aperçut qu'il était dans le même état que la dernière fois qu'elle y était venue.

— Sheila ? appela-t-elle.

Un long silence glacé lui répondit. Denver et J.D. échangèrent un regard inquiet. Le cœur battant, elle le suivit dans l'escalier.

A l'étage, il s'arrêta brusquement.

— Il y a du sang sur le sol.

— Que se passe-t-il ? Mon Dieu ! Dis-moi que ce n'est pas Maggie !

— Non, il ne s'agit pas de Maggie.

Il tenta de la retenir mais elle le repoussa pour se précipiter à l'intérieur.

Sheila Walker était étendue dans une mare de sang. Elle avait été tuée d'une balle en pleine poitrine.

Bouleversée par ce qu'elle venait de voir, Denver se tenait à la fenêtre du deux-pièces de Max. Elle avait besoin de réfléchir. Derrière elle, J.D. appelait le bureau du shérif. Lorsqu'il demanda à parler à Cline, le central l'informa que l'adjoint n'était pas là et lui proposa de prendre un message.

— Dites-lui qu'un meurtre a été perpétré chez Max McCallahan. La victime est Sheila Walker, journaliste à la *Tribune de Billings*.

Quand il raccrocha, Denver se dirigea vers la porte.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

— Mieux vaut ne pas être ici quand Cline arrivera. Il voudra nous interroger. Or, nous n'avons pas de temps à perdre. Nous devons poser les bidons de sirop sous le véhicule du groupe de musiciens et retrouver Maggie.

J.D. ne parvenait pas à croire qu'elle pensait toujours à son plan initial mais lorsqu'il exprima ses doutes, elle serra les lèvres.

— Il n'est pas question de renoncer maintenant !, dit-elle.

J.D. soupira. Tant que le tueur de Max n'aurait pas été arrêté, Denver ne pourrait vivre en paix. Mieux valait être à ses côtés.

Il lui prit la main et ils coururent jusqu'au pick-up. Heureusement, sa cheville le faisait moins souffrir. Comme ils démarraient, une voiture de patrouille arriva, sirènes hurlantes, et s'arrêta devant le bâtiment qu'ils venaient de quitter.

* * *

Quand J.D. se gara derrière le dépôt et coupa le moteur, la musique s'échappait de la salle de concerts.

Il était presque 2 heures du matin, constata Denver.

Comme elle ouvrait la portière, J.D. la prit dans ses bras pour l'embrasser. Ce baiser attisa son désir. Elle sentait l'amour dont il brûlait pour elle. Elle avait envie d'oublier toute cette histoire et de s'enfuir avec lui. Mais le meurtrier de Max la hanterait alors sa vie durant.

Elle s'empara de l'un des jerricans de sirop et se dirigea vers le vieux bus scolaire du groupe, garé sous les pins. Derrière ce qui avait tout d'une blague de potache, l'enjeu était énorme, elle en était consciente. Non loin d'elle, J.D., armé lui aussi d'un bidon, s'approchait du pick-up de Pete.

La musique s'était arrêtée. Le groupe devait faire une pause. Certains fêtards sortirent pour fumer une cigarette. Mais le froid les poussa rapidement à rentrer. Denver promena une dernière fois les yeux autour d'elle et se glissa sous le bus.

De son côté, J.D. se faufila sous le pick-up de Pete. Il était tard, le concert allait bientôt se terminer. Il accrocha le bidon sous l'essieu arrière du véhicule avant de le percer. En voyant son contenu s'écouler lentement, il sourit. Au départ, l'idée de Denny l'avait fait rire mais il avait eu tort.

« Comme dans le conte d'Hansel et Gretel, avait-elle dit, nous pourrions suivre leurs traces dans la neige. »

Quand tout fut mis en place, J.D. sortit de sa cachette... et se trouva nez à nez avec le canon d'un pistolet.

* * *

Denver finit d'installer le jerrican sous le bus et chercha J.D. des yeux. Mais elle ne le vit pas et regagna le pick-up, anxieuse. Elle espérait que son plan marcherait. A présent, les hommes du FBI allaient pouvoir arrêter les braconniers en flagrant délit. Elle les avait appelés de Billings pour tout leur raconter. Mais elle leur avait demandé de ne pas tenir Cline ou Marsh au courant de leur projet et peut-être avait-elle commis une erreur.

Maintenant, elle avait hâte de retrouver J.D. Elle voulait en finir avec cette histoire. Et elle espérait que tout allait bien pour Maggie...

Quelque chose remua devant elle et elle ralentit le pas.

— J.D. ?

Mais la haute silhouette qui se dressait devant elle n'était pas J.D.

— Adjoint Cline ! Que faites-vous ici ? cria-t-elle.

— Et vous ? Que manigancez-vous, encore ? demanda-t-il en lui saisissant le bras.

— Je mène l'enquête de mon côté parce que je sais que ce n'est pas un auto-stoppeur qui a tué mon oncle, dit-elle.

— Pensez-vous que je l'ignore ? Venez avec moi.

— Vous étiez au courant ? Etes-vous derrière toute cette histoire ? Quel rôle y jouez-vous exactement ? Lâchez-moi !

Elle se débattit et parvint à se libérer de son emprise.

— Espèce de folle !

Comme elle essayait de prendre ses jambes à son cou, il la rattrapa pour lui passer les menottes. Mais alors qu'elle croyait que tout était perdu, Cline s'effondra sur le sol. Levant les yeux, elle découvrit Taylor. Il venait d'assommer l'adjoint.

Elle se jeta à son cou en pleurant.

— Il faut partir avant qu'il ne recouvre ses esprits, dit-elle.

— Je le pense aussi.

— Voilà deux fois que vous venez à mon secours, Taylor. Je ne sais pas comment vous remercier.

Mais soudain, elle vit de loin Cal qui forçait quelqu'un à sortir de sous le bus avant de le pousser à l'intérieur du véhicule.

— Mon Dieu, ils ont attrapé J.D. ! s'écria-t-elle, catastrophée.

20

— J.D. ! Je dois aider J.D. ! cria Denver en se précipitant vers le bus qui démarrait.

Taylor la rattrapa.

— N'intervenez pas, Denver. Il risque de se faire tuer. Et vous aussi.

— Vous ne comprenez pas.

— Je comprends très bien, au contraire. J'ai discuté avec Maggie et elle m'a parlé du réseau de braconnage que vous avez découvert.

A ces mots, Denver s'arrêta.

— Vous avez eu Maggie au téléphone ? Elle va bien ?

— Très bien, ne vous inquiétez pas. Davey est avec elle chez vous.

— Davey ?

— Il lui a révélé qu'un certain Midnight avait tué Max. Malheureusement, Maggie a appelé Cline et lui a tout raconté. Voilà pourquoi je le suivais quand il vous a attaquée. L'adjoint du shérif ne m'a jamais inspiré confiance.

Elle hocha la tête. Taylor n'avait donc pas adhéré non plus à la thèse de l'auto-stoppeur. Voilà évidemment pourquoi il tournait autour de Maggie. Il cherchait à la protéger. Denver tenta d'imaginer Cline avec une cagoule. Était-il le braqueur de la banque qui avait tué ses parents à Billings ? Cela expliquerait beaucoup de choses.

— Que pouvons-nous faire ? murmura-t-elle.

— Empêchons déjà Cline de prévenir les braconniers de notre présence, lui répondit Taylor.

Il passa les menottes à l'adjoint, le poussa dans un coin, avant d'entraîner Denver vers sa voiture.

— Il faut prévenir les autorités, leur demander de l'aide, reprit-il. Mais qui appeler ? Que pensez-vous du garde forestier du comté ?

— Roland Marsh ?

* * *

J.D. fut jeté sans ménagement à l'arrière du bus. Tandis que Cal braquait une arme sur lui, Lester lui ligota les poignets et les chevilles.

— Est-ce indispensable ? protesta Pete.

— Vous, contentez-vous de conduire, rétorqua Cal. Nous savons ce que nous avons à faire.

J.D. lança un regard glacial à Pete et remarqua qu'il jetait de fréquents coups d'œil dans son rétroviseur comme s'il guettait quelqu'un.

Son manège intrigua également Cal.

— Un problème, Williams ?

— J'ai juste hâte d'en finir.

— Comme nous tous.

J.D. suivait attentivement l'échange entre les deux hommes. Avant qu'ils ne quittent le parking, Cal avait inspecté le bus avec un détecteur. Visiblement, il soupçonnait Pete d'avoir dissimulé un mouchard dans le véhicule.

J.D. tentait de comprendre. Pourquoi était-ce si tendu entre Pete et Cal ? Et que comptaient-ils faire de lui ? Et Denver ? Où était-elle passée ?

En reconnaissant la petite chapelle devant laquelle ils passèrent, il comprit qu'ils se dirigeaient vers le nord.

— Es-tu sûr que le patron va se montrer ? demanda Pete.

— Ne t'en fais pas, dit Cal. Midnight a attrapé Denver et il l'emmène au semi-remorque. Tout se déroule comme prévu. Nous allons charger la dernière livraison et prendre le large.

A ces mots, J.D. se raidit. Imaginer Denver aux mains d'un type comme Midnight raviva ses angoisses. Ce type était au mieux le chef d'un réseau de braconnage, et au pire, un tueur.

Lester et Cal semblaient se disputer mais J.D. ne saisissait pas à quel sujet. Il promena les yeux autour de lui, cherchant à se libérer de ses liens.

* * *

— Nous ne pouvons pas aller chez Marsh, dit Denver en grim pant dans la voiture de Taylor. Il est de mèche avec les braconniers.

— Vraiment ? Décidément, nous ne maîtrisons plus rien.

— Il faut suivre le bus, dit Denver. C'est notre seule chance de les coincer. Je suis sûre qu'ils ont prévu de changer de place les bois de wapiti. J'ai mis un mouchard sous leur véhicule. Il est un peu artisanal mais devrait marcher.

Taylor parut sidéré. Il tira un revolver de la boîte à gants et le posa entre eux. Il avait raison, songea-t-elle. Il valait mieux se préparer au pire et être en état de se défendre.

— Bon maintenant, racontez-moi tout, dit-il. Le mieux est de commencer par le commencement.

Tandis qu'ils roulaient, Denver lui fit le récit détaillé de leur enquête. Elle lui parla de Lila qui avait demandé à Max de filer son mari, lui détailla ce qu'ils avaient appris dans les journaux archivés et termina son compte rendu avec la découverte du cadavre de Sheila.

— Tous les gens impliqués dans cette histoire ont été tués, conclut-elle.

Taylor la regarda un long moment, les sourcils froncés.

— Et vous pensez que Pete et Marsh sont mêlés à cette histoire ?

— J'en suis certaine, à présent.

— J.D. est donc en danger de mort.

Savoir J.D. aux mains des tueurs la remplit de terreur. Comment pouvait-elle le tirer des griffes de ses ravisseurs ? Elle suivait les traces de sirop dans la neige. Devant eux, les musiciens se dirigeaient vers le nord.

— En tout cas, je comprends mieux pourquoi Cline et Pete ont tout fait pour m'empêcher d'enquêter sur le meurtre de Max, dit-elle.

— Davey vous a donc mise sur la piste des braconniers, reprit Taylor en secouant la tête. Ce gamin ne manque pas de courage, d'autant qu'il a failli se faire tuer à Horse Butte. Et, cette nuit, il a libéré Maggie que Lester retenait chez vous.

— Oui, je ne sais pas ce que nous aurions fait sans lui.

— Et vous croyez vraiment que toute cette affaire est liée au hold-up de la banque en 1969 ? reprit Taylor.

— J'en suis certaine, à présent. Cal est le lien. Il s'appelle William Collins, en réalité.

Elle lui raconta sa séance sous hypnose et leur visite à Vernon, le policier à la retraite.

Taylor esquissa une moue dubitative.

— Je n'arrive pas à me représenter Cline sous les traits de Midnight, dit-il. Cline serait le cerveau de cette affaire ? Il faudrait déjà qu'il en ait un, de cerveau !

Denver partageait son avis mais peut-être sous-estimaient-ils Cline. Peut-être se faisait-il simplement passer pour un imbécile.

Comme ils franchissaient Grayling Pass, les traces de sirop se raréfièrent et finirent par disparaître.

— Ils ont sans doute neutralisé mon stratagème, dit Denver avec inquiétude.

— Il est plus probable qu'il n'y ait plus de sirop, bougonna Taylor.

Mais bientôt, l'ancien bus scolaire s'arrêta à l'orée d'une forêt. Taylor coupa le moteur et éteignit les phares. Denver aperçut un semi-remorque garé sous les arbres. Le hayon était ouvert et elle vit qu'il était rempli de bois d'élan. Comme elle l'avait deviné, les braconniers étaient bien en train de vider une cache pour préparer une livraison.

Mais où se trouvait J.D. ? Se trouvait-il encore dans le bus ? Ils étaient trop loin pour le savoir et restèrent un moment dans la voiture, se demandant quoi faire. Tout en lui parlant, Taylor jouait avec une pièce de monnaie, la faisant glisser machinalement entre ses doigts.

Soudain, Denver se sentit blêmir.

* * *

Le bus s'était arrêté dans une clairière et par la vitre, J.D. vit Pete, Cal et Lester charger des bois d'élan dans un semi-remorque.

Il s'efforçait toujours de se libérer de ses liens en les frottant contre l'accoudoir de son siège. Mais il entendit soudain un autre véhicule arriver. S'agissait-il de Midnight et de Denver ? Il espérait que leur plan avait fonctionné et que le FBI ne tarderait plus.

* * *

— Max serait fier de vous, Denver, dit Taylor. Vous avez mené cette enquête d'une main de maître. Je suis impressionné. Et votre idée de cacher un bidon de sirop sous leur véhicule pour pouvoir les suivre à la trace était tout simplement géniale.

Denver blêmit un peu plus encore. A quelques mètres d'elle, trois hommes s'activaient à charger les bois de wapiti. Elle reconnut Pete, Cal et Lester. Elle les observa un moment, le cœur battant, avant de se tourner vers Taylor.

Elle se remémorait son cauchemar. Glacée, elle comprenait tout, à présent.

S'emparant du revolver de Taylor, elle le braqua sur lui.

— C'est vous qui avez tué mes parents, c'est vous le braqueur de banque masqué, c'est vous Midnight.

Il feignit l'incompréhension.

— Pourquoi pensez-vous une chose pareille ?

— A cause de la pièce de monnaie avec laquelle vous jouez.

— Et alors ? C'est une petite manie que j'ai, voilà tout.

— Le jour du hold-up, pendant que l'employé mettait l'argent dans des sacs, vous jouiez aussi avec une pièce.

Cette fois, il ne chercha plus à nier.

— Vous êtes très forte, Denver. Mais n'espérez pas m'arrêter. Il est trop tard. Dans une heure, la livraison sera partie et moi, je serai loin.

Elle le vit regarder dans le rétroviseur. Attendait-il quelqu'un ?

— Où est J.D. ? reprit-elle.

— Il n'est pas dans le bus si c'est ce que vous croyez. J'ai dit à Cal de le ligoter et de le laisser dans les bois.

— Vous avez pensé à tout, espèce de...

Elle se mordit la lèvre pour ne pas se laisser emporter par sa colère. Il avait tué tous ceux qui auraient pu le menacer. Il la tuerait aussi si elle lui en laissait le loisir, ainsi que J.D. A présent, il y était obligé.

— Vous n'avez jamais fait l'armée avec Max, n'est-ce pas, reprit-elle ?

Il secoua la tête.

— Tout le monde connaît les histoires de Max. Il n'a vraiment pas été difficile de vous faire croire que nous étions de la même chambrée !

— Et le hold-up ? Qu'avez-vous fait du million de dollars que vous avez volé à la banque ?

— Je l'ai dépensé, bien sûr.

Ecœurée, elle sentit les larmes lui brûler les paupières.

— Vous avez tué mes parents pour de l'argent.

A cette idée, elle eut envie de tirer. Ce serait si facile. A la façon dont le visage de Taylor se figea, elle comprit qu'il envisageait aussi cette

hypothèse.

— Personne n'aurait été blessé si votre père n'était pas entré en plein milieu du hold-up.

Elle bouillait de colère.

— Et Max ? Pourquoi l'avoir assassiné ?

— Il avait découvert le réseau de braconnage. Cal a eu peur qu'il finisse par réunir les morceaux du puzzle et par comprendre qui était William Collins. Pour ne pas courir de risque, j'ai préféré supprimer Max.

— Il devait avoir sacrément confiance en vous pour vous donner rendez-vous à l'ancienne décharge.

— Je pense que Max lui-même avait fini par croire que nous avions fait l'armée ensemble.

— Et pourquoi avoir viré de l'argent sur son compte ?

Il haussa les épaules.

— Pour convaincre Cline que Max était à la tête du réseau de braconnage. J'avais aussi donné des éléments à Sheila Walker qui tendaient à prouver que votre oncle était impliqué dans le trafic d'animaux sauvages et qu'il avait également joué un rôle non négligeable dans le hold-up.

— Ça n'aurait pas marché ! Tout le monde sait que Max était un type honnête.

— Les prisons sont remplies de gens honnêtes.

Il regarda le rétroviseur. Qui attendait-il ? Marsh ? Cline ?

— Cline est de mèche avec vous, non ?

— Cline ? Non, mon organisation n'a pas besoin d'imbéciles comme lui. Vous n'imaginez pas ce que j'ai mis en place. Ce commerce me rapporte des milliers de dollars.

Avec horreur, Denver comprit soudain que si Taylor se montrait aussi peu réticent à lui révéler tous les détails de l'affaire, c'était parce qu'il comptait la tuer. Elle regarda le revolver qu'elle tenait à la main.

— Il n'est pas chargé, dit-il, confirmant ses craintes.

Il le lui prit et y glissa des balles. Profitant de son inattention, elle ouvrit la portière et s'élança. Elle devait lui échapper, coûte que coûte.

Malheureusement, elle n'alla pas loin.

Taylor cria pour prévenir ses hommes et Cal la rattrapa avant qu'elle n'atteigne le semi-remorque.

— Je l'ai ! cria-t-il.

Pete surgit alors, un fusil à la main. Il semblait très en colère.

OceanofPDF.com

21

Tout se déroula si vite que Denver ne comprit d'abord pas ce qui se passait.

Pete braquait son fusil sur Cal. Tous deux n'étaient donc pas de mèche ? se demanda-t-elle, perplexe.

— Lâchez-la ! cria-t-il.

Effarée, Denver vit alors Taylor apparaître, son revolver à la main. Pete lui tournait le dos et elle hurla pour le prévenir. Malheureusement, elle ne put empêcher le drame. Taylor tira sur Pete qui s'écroula.

Blessé à l'épaule, le malheureux roula sur le côté. Il saignait abondamment et Cal en profita pour le désarmer.

Grimaçant de douleur, Pete lança à Taylor :

— C'est fini, Midnight. Le FBI ne va plus tarder. J'avais dissimulé un mouchard sur le semi-remorque.

Taylor sourit.

— J'avais prévu le coup. Cal a tout nettoyé. Le FBI n'a aucune chance de nous retrouver. Où est Garrison ?

— Il est attaché dans le bus, dit Cal.

— Allez le chercher, Lester. Cal, continuez de charger.

Denver s'approcha de Pete. Il avait l'épaule en sang et semblait épuisé. Il lui sourit faiblement.

Mais Taylor la poussa de côté.

— Ecartez-vous, Denver !

— Qu'allez-vous faire de Pete ? hurla-t-elle. Vous n'avez pas l'intention de le tuer quand même !

— Il travaille pour le gouvernement. Il est en cheville avec Marsh pour me coincer.

Denver crut qu'elle allait s'effondrer.

— Oh ! Pete, je suis désolée, soupira-t-elle, se rendant compte qu'elle avait tout aggravé en parlant de Marsh à Taylor.

Pete lui sourit.

— Ne te reproche rien, tu ne pouvais pas savoir. De toute façon, il a prévu de nous tuer tous. Dès que les bois seront chargés, il nous abattra. Il n'est pas du genre à partager l'argent.

— Bien vu, dit Taylor. Une dernière volonté ?

Cal surgit alors, le souffle court.

— J.D. a réussi à s'échapper !

— Quoi ? cria Taylor. Vous êtes vraiment une bande d'incapables ! Il ne peut pas être loin. Trouvez-le.

Mais Cal ne bougeait pas. Il fixait la nuit, le visage pétrifié de peur.

— Je ne peux pas. Elle est là, elle m'attend.

— De quoi parlez-vous ?

— De la maman ourse, répondit Pete. Cal a tué son petit et blessé un autre ourson. Elle va se venger...

Taylor jura et envoya le fusil à Cal.

— Cela suffit. Retrouvez J.D. ou *je* vous tue, compris ? Il n'y a qu'un danger ici. C'est Garrison.

— Non, cette ourse est énorme, gémit Cal. Si elle m'attaque...

— Ecoutez, ramenez-moi Garrison et je vous offrirai... Denver. Elle est à vous.

Avec un mauvais sourire, Cal cessa de discuter et s'enfonça dans la nuit.

Discrètement, Pete prit la main de Denver et la posa sur le poignard qu'il avait glissé dans sa botte. Hochant la tête, elle s'en empara.

— Vous ne vous en tirerez pas, lança-t-elle à Taylor.

— Mais si, comme toujours. Et, cette fois, je ne laisserai pas de survivants derrière moi.

Un hurlement déchira la nuit. Cal courait vers eux, terrifié.

— Au secours ! Elle est là !

— C'est l'ourse, dit-elle en entendant l'animal grogner. C'est vrai qu'elle risque de tuer Cal.

— J'ai d'autres priorités, ma chère, rétorqua Taylor. Si je ne livre pas ce chargement en temps et en heure, je ne serai pas payé.

Au moment où Cal se faisait rattraper, J.D. sortit de l'ombre. Il tua l'animal de trois coups de fusil.

— J.D. ? cria Taylor en attrapant Denver pour se servir d'elle comme d'un bouclier humain. Venez gentiment, et livrez-vous sans faire d'histoires. Ne m'obligez pas à descendre votre petite amie.

Quand J.D. s'approcha, Taylor lui lança :

— Imbécile ! Vous n'aviez que trois balles dans ce fusil et vous les avez perdues avec cette ourse, ajouta-t-il en braquant son revolver sur lui. Tant pis pour vous. Vous êtes mort !

— Non ! hurla Denver.

Sortant le poignard, elle frappa Taylor à la cuisse.

Avec un cri de douleur, celui-ci tourna aussitôt son arme vers elle. Mais, avant qu'il ne puisse tirer, un coup de feu claqua dans la nuit. Touché en pleine poitrine, il découvrit avec surprise J.D., un pistolet à la main.

— Alors, c'est qui l'imbécile ? demanda J.D., un sourire méprisant sur les lèvres.

Taylor s'écroula dans la neige.

J.D. souleva Denver et la porta jusqu'à la voiture.

— Et Pete ? demanda-t-elle.

— Il va s'en sortir.

Dans le lointain, une sirène se rapprochait.

Des voitures de police envahirent bientôt la clairière. Les gyrophares coloraient les sapins de bleu et de rouge.

Marsh sortit d'un des véhicules, Cline sur les talons. Comme Denver fondait en larmes, J.D. l'étreignit contre lui.

— C'est fini. Tout va bien, tout ira bien, maintenant.

Epilogue

Quand J.D. et Denver entrèrent dans la chambre d'hôpital, ils trouvèrent le garde forestier Roland Marsh et l'adjoint Bill Cline au chevet de Pete.

— Nous parlions justement de vous, mademoiselle McCallahan, dit Marsh. Vous êtes l'héroïne du jour. Pete vous doit la vie.

— Et à toi aussi, J.D., ajouta Pete. Vous m'avez sauvé, tous les deux.

— Mais ils ont failli me tuer, *moi*, grommela Cline. Désolé de le rappeler.

Marsh se mit à rire.

— Vous avez eu de la chance de vous en tirer avec une bosse, Bill. Si Taylor n'avait pas eu peur de se trahir devant Denver, vous ne seriez plus de ce monde. Tout est bien qui finit bien. En attendant d'être jugés, Cal et Lester ont tout avoué. Quant à Taylor, il était déjà mort quand nous sommes arrivés sur les lieux.

Denver s'approcha du lit de Pete.

— Comment vas-tu ? demanda-t-elle.

— Je survivrai. Roland m'a raconté que tu avais répandu du sirop pour leur permettre de suivre notre trace. C'était très malin de ta part.

— Au départ, J.D. proposait d'utiliser de l'huile mais j'ai préféré le jus de myrtille parce qu'il est biodégradable.

— En tout cas, vous avez bien fait de contacter le FBI avant de passer à l'action, reprit Marsh. Nous collaborions avec eux mais Taylor nous avait donné un autre lieu de chargement. Il se doutait que nous cherchions à le coincer.

— Vous étiez impliqué dans cette histoire depuis le début ? demanda J.D.

— Oui, répondit Marsh. Quand Max a découvert l'existence du réseau de braconnage, il nous en a parlé. Nous voulions démasquer le chef de la bande. Ce n'était pas Cal Dalton, nous en avions la certitude. Pour tenter d'identifier Midnight et pour mieux comprendre les rouages de cette organisation, Pete s'est infiltré dans l'équipe. Comme il connaissait Lester qui faisait partie de son groupe de musiciens, cela lui a été facile.

— Max avait suggéré cette idée à Pete ? demanda Denver.

— Non, Pete s'est porté volontaire. Max y était violemment opposé et a essayé de retenir Pete.

— Pourquoi as-tu pris ces risques, Pete ?

— J'espérais ainsi me grandir à tes yeux, Denny.

— Pendant ce temps, Max enquêtait sur Cal, reprit Marsh. J'ignorais qu'il avait fait analyser ses empreintes. Malheureusement, Cal s'est douté de quelque chose. Il a confié ses soupçons à Taylor qui a eu peur. Si Max avait appris ce qui s'était passé lors du hold-up, il aurait retourné Cal, qui est un faible, et n'aurait pas eu de difficulté à le forcer à parler, à témoigner contre Taylor. Ce dernier l'a compris. Voilà pourquoi il s'est fait passer pour un vieux copain de Max et l'a tué.

— Max avait tant de vieux copains, ajouta Pete. Taylor n'a eu aucun mal à nous berner.

— Et Pete, qui venait d'intégrer la bande, n'avait pas encore rencontré Midnight, le chef du réseau, continua Marsh. Nous ne nous doutions pas qu'il s'agissait de Taylor. Mais, sentant le danger, Max avait préféré cacher le dossier. Les éléments qu'il y avait réunis sont accablants.

— Pourquoi Max a-t-il rencontré son assassin à l'ancienne décharge sans se munir de son arme ? demanda Denver.

— D'après nos renseignements, il croyait y retrouver Pete. Taylor a été malin. Diaboliquement malin.

— Je ne comprends pas comment il espérait s'en tirer en tuant Max.

— A mon avis, il n'imaginait pas que vous étiez aussi tenace, Denver. Et puis, il s'en était tiré après le hold-up. Il se pensait invincible. D'autant que Cline était chargé de l'enquête.

— Et alors ? Je ne comprends pas, dit Cline.

Ils se mirent tous à rire. Marsh continua :

— Quand Cline a commencé à s'intéresser à l'auto-stoppeur, Taylor s'est cru sauvé. Mais, là-dessus, Denver est apparue.

— Pourquoi aucun de vous ne m'a-t-il dit la vérité ? demanda-t-elle. Vous auriez pu me retenir.

— J'ai essayé, lui rappela Pete. Mais nous ne pouvions pas te révéler toute l'affaire. Nous ne savions pas qui était Midnight et il aurait deviné que nous étions sur sa piste si *tu* n'avais pas cherché le meurtrier de Max.

— Cline était donc au courant de votre enquête.

Cline hocha la tête, souriant comme une star.

J.D. fronça les sourcils.

— Quelque chose m'échappe. Si Pete n'était pas à Horse Butte...

— C'était Cal, dit Cline. Taylor l'avait envoyé au chalet pour tenter de retrouver le fameux dossier. Cal a vu Pete endormi, a lu le mot de Denver et a appelé Taylor qui lui a dit de prendre la camionnette de Pete pour aller à la tour de guet.

— Je ne l'ai compris que plus tard, dit Pete. Désolé d'avoir voulu te droguer, Denny, mais il le fallait.

— Et l'auto-stoppeur ? reprit J.D.

— Il existe. Mais il n'est pour rien dans cette histoire.

Quand tous les détails de l'affaire furent éclaircis, Marsh et Cline quittèrent la chambre, non sans avoir une nouvelle fois félicité Denver.

Pete se tourna alors vers J.D.

— En tout cas, je te dois des excuses, J.D. J'ai tout fait pour te tenir à l'écart et je ne t'ai pas appelé pour l'enterrement. J'espérais que Denver finirait par t'oublier. Mais j'ai enfin compris que vous étiez faits l'un pour l'autre. Sans rancune ? ajouta-t-il en lui tendant la main.

— Bien sûr, répondit ce dernier. N'en parlons plus. Je t'attends dehors, Denny.

Lorsqu'il fut sorti, Denver s'approcha de Pete.

— Merci d'avoir essayé d'aider Max.

— Je n'ai pas pu l'empêcher de se faire tuer, malheureusement. Et puis, je me suis impliqué dans cette histoire pour de mauvaises raisons. J.D. est l'homme qu'il te faut, je le sais et l'accepte, à présent.

Elle lui sourit et l'embrassa sur la joue.

— Un de ces jours, tu vas rencontrer une femme qui te fera oublier jusqu'à mon existence.

Il eut une moue dubitative.

— Cela va être difficile. Tiens, Denny, ajouta-t-il en lui tendant une enveloppe. Dans le dossier caché dans la cabane, j'ai trouvé ce pli pour toi.

Max avait rédigé un testament et également une lettre. Je te souhaite beaucoup de bonheur avec J.D.

— Merci, Pete, répondit-elle, les larmes aux yeux.

* * *

J.D. la retrouva assise à l'écart sur un banc dans la cour de l'hôpital. Avant de la rejoindre, il prit le temps de la regarder en songeant à toutes les épreuves qu'ils avaient traversées. L'air sentait le printemps, et son cœur était rempli d'espérance.

— Je n'arrive pas à croire que tout est fini, dit-elle. Pete m'a donné le testament de Max. Il espère que nous serons heureux et il veut que nous appelions un de nos enfants Max.

— Pas de problème ! s'exclama J.D. en riant. Je suis sûr qu'il aurait été impressionné par la manière dont tu as mené cette enquête.

— Il me manque. Et en même temps, je le sens présent. Je crois qu'il ne nous quittera jamais complètement.

J.D. l'enlaça et ils restèrent un moment silencieux, à se remémorer Max tel qu'ils l'avaient connu et aimé.

Puis J.D. lui prit la main.

— Denny, je ne sais pas si j'ai le droit de te demander de renoncer à ta vie pour me suivre. J'en meurs d'envie mais l'existence d'un chanteur n'est pas toujours une sinécure. Il te faudra passer ton temps en tournée, sur les routes et...

— Tant que je serai avec toi, je serai heureuse, J.D.

— Rassure-toi, nous nous accorderons aussi des vacances. Je t'aime plus que tout, ma chérie. Plus encore que ma musique.

— Tant mieux, répondit-elle en souriant. Je ne me vois pas rivaliser avec une guitare.

— Et ton métier ? Et le chalet ?

— J'ai décidé de confier le chalet à Maggie qui va adopter Davey. Nous y reviendrons pour les vacances. Et désormais, je ne photographierai plus la montagne, mais nos enfants et leur père. Je veux qu'ils sachent que leur papa est une star.

— Alors, tu es d'accord pour m'épouser, Denny ?

— En doutais-tu ? répondit-elle en éclatant de rire. Je t'aime depuis toujours et voilà longtemps que je t'ai offert mon cœur et ma vie.

Emu, J.D. la prit dans ses bras. Tandis qu'il l'embrassait avec passion, des milliers de refrains commencèrent à résonner joyeusement dans sa tête, et il sut qu'avec cette femme à ses côtés il n'avait plus rien à craindre de l'avenir.

OceanofPDF.com

TITRE ORIGINAL : ODD MAN OUT

Traduction française : CHRISTINE BOYER

© 1995, Barbara Johnson Heinlein. © 2013, Harlequin S.A.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

OceanofPDF.com



Elle James

Une mère en cavale

Lorsque le regard azur de l'inconnu se pose sur elle, Kayla est bouleversée. Jamais elle n'a été aussi troublée par un homme, elle qui après de trop nombreuses déceptions sentimentales a résolu de renoncer à l'amour... et de faire un bébé toute seule. Mais quand l'étranger se présente, Kayla sent son attirance pour lui céder la place à la panique : il s'appelle Gabe McGregor, il est le chef de la police locale, et il enquête sur l'assassinat d'une jeune fille, survenu à quelques pas seulement du cottage où elle vient d'emménager... Kayla est sur le point de défaillir. Pour protéger la vie qui grandit en elle, et malgré la protection que lui propose Gabe, elle va devoir fuir. De nouveau. Car visiblement, l'homme qui l'a agressée quelques semaines plus tôt à Seattle a retrouvé sa trace...

B.J. Daniels

Un protecteur si séduisant

Denver s'en est fait la promesse solennelle : puisque la police refuse de croire à un assassinat, elle fera seule la lumière sur la mort de Max, son oncle adoré. Mais pour cela, il faudrait déjà qu'elle arrive à se débarrasser de J.D. Garrison, son amour de jeunesse, qui est de retour en ville après des années d'absence et s'évertue à lui rendre la vie impossible. Persuadé en effet qu'elle est la prochaine sur la liste du meurtrier, J.D. s'est mis en tête de la surveiller... nuit et jour. Une proximité qui agace Denver tout autant qu'elle la rassure...

OceanofPDF.com